



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Levels in 3

mpu

10/1

Plates awaiting

~~295.6.14~~

VR3.N5.1761 (13)



First ed. Confined to library

Cup. board 7



J U L I E,

O U

LA NOUVELLE HELOÏSE.

T O M E P R E M I E R.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHILOSOPHY

PHILOSOPHY

PHILOSOPHY

LETTRES

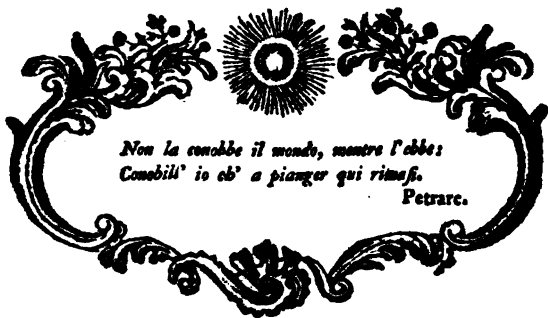
DE DEUX AMANS,

Habitans d'une petite Ville
au pied des Alpes.

RECUEILLIES ET PUBLIÉES

PAR J. J. ROUSSEAU.

PREMIERE PARTIE.



A AMSTERDAM,
Chez MARC MICHEL REY.

MDCCLXI

Just. Forbes

P R E F A C E.

IL faut des spectacles dans les grandes villes, & des Romans aux peuples corrompus. J'ai vû les mœurs de mon tems, & j'ai publié ces lettres. Que n'ai-je vécu dans un siecle où je dusse les jetter au feu !

Quoique je ne porte ici que le titre d'Editeur, j'ai travaillé moi-même à ce livre, & je ne m'en cache pas. Ai-je fait le tout, & la correspondance entiere est-elle une fiction ? Gens du

Tome I.

A

monde,

P R E F A C E.

monde, que vous importe ? C'est sûrement une fiction pour vous.

Tout honnête homme doit avouer les livres qu'il publie. Je me nomme donc à la tête de ce recueil, non pour me l'approprier, mais pour en répondre. S'il y a du mal, qu'on me l'impute ; s'il y a du bien, je n'entends point m'en faire honneur. Si le livre est mauvais, j'en suis plus obligé de le reconnoître : je ne veux pas passer pour meilleur que je ne suis.

Quant à la vérité des faits, je déclare qu'ayant été plusieurs fois dans le pays des deux amans, je n'y ai jamais ouï parler du Baron d'Etange ni

P R E F A C E.

de sa fille, ni de M. d'Orbe, ni de Milord Edouard Bomston, ni de M. de Wolmar. J'avertis encore que la topographie est grossièrement altérée en plusieurs endroits ; soit pour mieux donner le change au lecteur ; soit qu'en effet l'auteur n'en fut pas davantage. Voilà tout ce que je puis dire : Que chacun pense comme il lui plaira.

Ce livre n'est point fait pour circuler dans le monde, & convient à très peu de lecteurs. Le stile rebatera les gens de goût, la matiere allarmera les gens severes, tous les sentimens seront hors de la nature pour ceux qui ne croient pas à la vertu. Il doit déplaire

P R E F A C E.

aux dévots, aux libertins, aux philosophes : il doit choquer les femmes galantes, & scandaliser les honnêtes femmes. A qui plaira-t-il donc ? Peut-être à moi seul : mais à coup sûr il ne plaira médiocrement à personne.

Quiconque veut se résoudre à lire ces lettres doit s'armer de patience sur les fautes de langue, sur le stile emphatique & plat, sur les pensées communes rendues en termes empoulées ; il doit se dire d'avance que ceux qui les écrivent ne sont pas des François, des beaux-esprits, des académiciens, des philosophes ; mais des provinciaux,

des

P R E F A C E.

des étrangers, des solitaires, de jeunes gens, presque des enfans, qui dans leurs imaginations romanesques prennent pour de la philosophie les honnêtes délires de leur cerveau.

Pourquoi craindrois-je de dire ce que je pense ? Ce recueil avec son gothique ton convient mieux aux femmes que les livres de philosophie. Il peut même être utile à celles qui dans une vie déreglée ont conservé quelque amour pour l'honnêteté. Quant aux filles, c'est autre chose. Jamais fille chaste n'a lu de Romans ; & j'ai mis à celui-ci un titre affés décidé pour qu'en l'ouvrant on fut à quoi s'en

P R E F A C E.

s'en tenir. Celle qui, malgré ce titre, en osera lire une seule page, est une fille perdue : mais qu'elle n'impute point sa perte à ce livre ; le mal étoit fait d'avance. Puisqu'elle a commencé, qu'elle achève de lire : elle n'a plus rien à risquer.

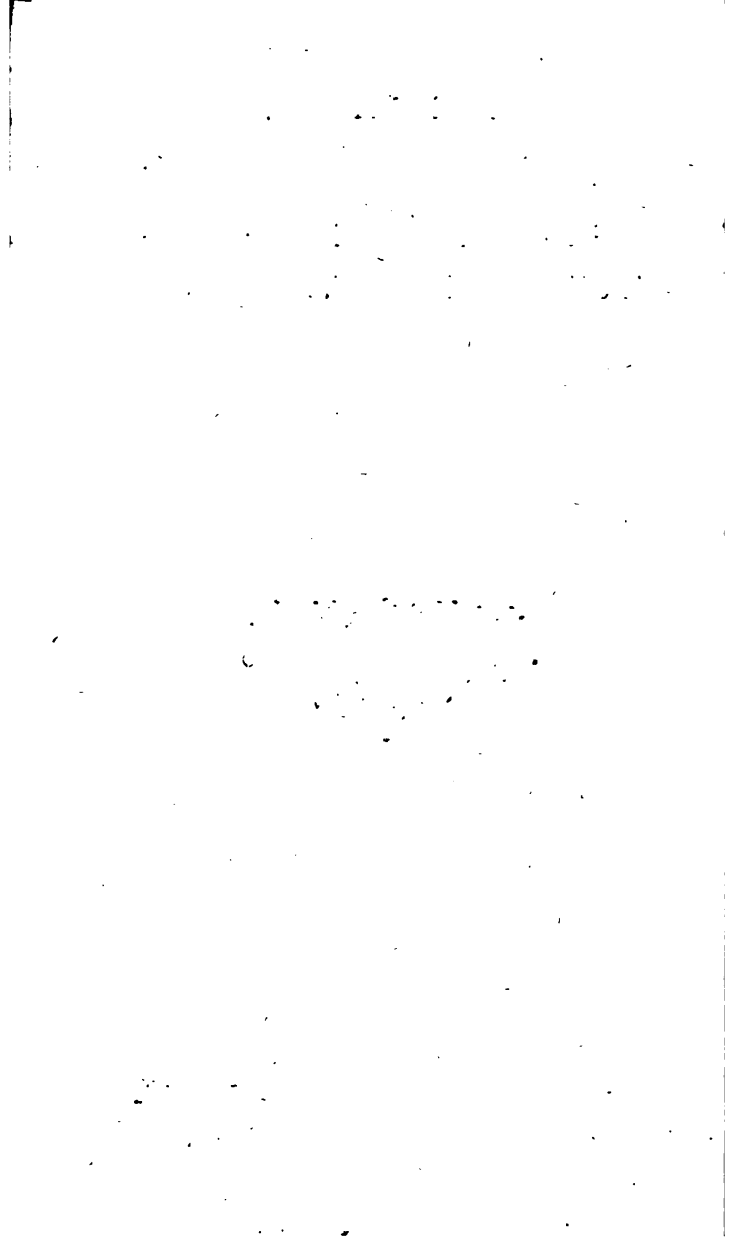
Qu'un homme austère en parcourant ce recueil se rebute aux premières parties, jette le livre avec colère, & s'indigne contre l'Editeur ; je ne me plaindrai point de son injustice ; à sa place, j'en aurois pu faire autant. Que si, après l'avoir lû tout entier, quelqu'un m'osoit blamer de l'avoir publié ; qu'il le dise, s'il veut, à toute la terre,

P R E F A C E.

terre, mais qu'il ne vienne pas me le dire : je sens que je ne pourrais de ma vie estimer cet homme-là,



LET.



L E T T R E S
DE DEUX AMANS,

HABITANS D'UNE PETITE VILLE
AU PIED DES ALPES.

PREMIERE PARTIE.

L E T T R E I.

A Julie.

IL faut vous fuir, Mademoiselle, je le sens bien : j'aurois dû beaucoup moins attendre, ou plutôt il falloit ne vous voir jamais. Mais que faire aujourd'hui ? Comment m'y prendre ? Vous m'avez promis de l'amitié ; voyez mes perplexités, & conseillez-moi.

Vous savez que je ne suis entré dans votre maison que sur l'invitation de Madame votre mere. Sachant que j'avois cultivé quelques talens agréables, elle a cru qu'ils ne seroient pas inutiles, dans un lieu dépourvu de maîtres, à l'éducation d'une fille qu'elle adore. Fier, à mon tour, d'orner de quelques fleurs un si beau naturel, j'osai me charger de ce dangereux soin sans en prévoir le péril, ou du moins sans le redouter. Je ne vous dirai point que je commence à payer le prix de ma témérité : j'espère que je ne m'oublierai jamais jusqu'à vous tenir des discours qu'il ne vous convient pas d'entendre,

de, & manquer au respect que je dois à vos mœurs, encore plus qu'à votre naissance & à vos charmes. Si je souffre, j'ai du moins la consolation de souffrir seul, & je ne voudrois pas d'un bonheur qui pût coûter au vôtre.

Cependant je vous vois tous les jours; & je m'apperçois que sans y songer vous aggravez innocemment des maux que vous ne pouvez plaindre, & que vous devez ignorer. Je sais il est vrai, le parti que dicte en pareil cas la prudence au défaut de l'espoir, & je me serois efforcé de le prendre, si je pouvois accorder en cette occasion la prudence avec l'honnêteté; mais comment me retirer décentement d'une maison dont la maîtresse elle-même m'a offert l'entrée, où elle m'accable de bontés, où elle me croit de quelque utilité à ce qu'elle a de plus cher au monde? Comment frustrer cette tendre mere du plaisir de surprendre un jour son époux par vos progrès dans des études qu'elle lui cache à ce dessein? Faut-il quitter impoliment sans lui rien dire? Faut-il lui déclarer le sujet de ma retraite, & cet aveu même ne l'offensera-t-il pas de la part d'un homme dont la naissance & la fortune ne peuvent lui permettre d'aspirer à vous?

Je ne vois, Mademoiselle, qu'un moyen de sortir de l'embaras où je suis; c'est que la main qui m'y plonge m'en retire, que ma peine ainti que ma faute me vienne de vous, & qu'au moins par pitié pour moi vous daigniez m'interdire votre présence. Montrez ma lettre à vos parens; faites-moi refuser votre porte; chassez-moi comme il vous plaira; je puis tout endurer de vous; je ne puis vous fuir de moi-même.

Vous,

HELOÏSE. 3

Vous, me chasser ! moi, vous fuir ! & pourquoi ? Pourquoi donc est-ce un crime d'être sensible au mérite, & d'aimer ce qu'il faut qu'on honore ? Non, belle Julie ; vos attraits avoient ébloui mes yeux, jamais ils n'eussent égaré mon cœur, sans l'attrait plus puissant qui les anime. C'est cette union touchante d'une sensibilité si vive & d'une inalterable douceur, c'est cette pitié si tendre à tous les maux d'autrui, c'est cet esprit juste & ce goût exquis qui tirent leur pureté de celle de l'ame, ce sont, en un mot, les charmes des sentimens bien plus que ceux de la personne, que j'adore en vous. Je consens qu'on vous puisse imaginer plus belle encore ; mais plus aimable & plus digne du cœur d'un honnête homme, non Julie, il n'est pas possible.

J'ose me flatter quelquefois que le Ciel a mis une conformité secrète entre nos affections, ainsi qu'entre nos goûts & nos âges. Si jeunes encore, rien n'altère en nous les penchans de la nature, & toutes nos inclinations semblent se rapporter. Avant que d'avoir pris les uniformes préjugés du monde, nous avons des manieres uniformes de sentir & de voir, & pourquoi n'oserois-je imaginer dans nos cœurs ce même concert que j'apperçois dans nos jugemens ? Quelquefois nos yeux se rencontrent ; quelques soupirs nous échapent en même tems ; quelques larmes furtives ô Julie ! si cet accord venoit de plus loin si le Ciel nous avoit destinés toute la force humaine ah, pardon ! je m'égare : j'ose prendre mes vœux pour de l'espoir : l'ardeur de mes desirs prête à leur objet la possibilité qui lui manque.

Je vois avec effroi quel tourment mon cœur se prépare. Je ne cherche point à flatter mon mal ; je voudrois le haïr s'il étoit possible. Jugez si mes sentimens sont purs, par la sorte de grace que je viens vous demander. Tariffiez s'il se peut la source du poison qui me nourrit & me tue. Je ne veux que guérir ou mourir, & j'implore vos rigueurs comme un amant imploreroit vos bontés.

Oui, je promets, je jure de faire de mon côté tous mes efforts pour recouvrer ma raison, ou concentrer au fond de mon ame le trouble que j'y sens naître : mais par pitié, détournez de moi ces yeux si doux qui me donnent la mort ; dérobez aux miens vos traits, votre air, vos bras, vos mains, vos blonds cheveux, vos gestes ; trompez l'avidité imprudence de mes regards ; retenez cette voix touchante qu'on n'entend point sans émotion : soyez, hélas, une autre que vous-même, pour que mon cœur puisse revenir à lui.

Vous le dirai-je sans détour ? Dans ces jeux que l'oïveté de la soirée engendre, vous vous livrez devant tout le monde à des familiarités cruelles ; vous n'avez pas plus de réserve avec moi qu'avec un autre. Hier même, s'en salut peu que par pénitence vous ne me laissassiez prendre un baiser : vous résistâtes foiblement. Heureusement je n'eus garde de m'obstiner. Je sentis à mon trouble croissant que j'allois me perdre, & je m'arrêtai. Ah, si du moins je l'eusse pu savourer à mon gré, ce baiser eut été mon dernier soupir, & je serois mort le plus heureux des hommes !

De grace, quittons ces jeux qui peuvent avoir des suites funestes. Non, il n'y en a pas un qui

qui n'ait son danger, jusqu'au plus puerile de tous. Je tremble toujours d'y rencontrer votre main, & je ne fais comment il arrive que je la rencontre toujours. A peine se pose-t-elle sur la mienne qu'un tressaillement me faitit ; le jeu me donne la fièvre ou plutôt le délire ; je ne vois je ne sens plus rien, & dans ce moment d'aliénation, que dire, que faire, où me cacher, comment répondre de moi ?

Durant nos lectures, c'est un autre inconvénient. Si je vous vois un instant sans votre mère ou sans votre cousine vous changez tout à coup de maintien ; vous prenez un air si sérieux si froid, si glacé, que le respect & la crainte de vous déplaire m'ôtent la présence d'esprit & le jugement, & j'ai peine à bégayer en tremblant quelques mots d'une leçon que toute votre sagacité vous fait suivre à peine. Ainsi l'inégalité que vous affectez tourne à la fois au préjudice de tous deux : vous me désolez & ne vous instruisez point, sans que je puisse concevoir quel motif fait ainsi changer d'humeur une personne si raisonnable. J'ose vous le demander, comment pouvez-vous être si folâtre en public & si gravé dans le tête-à-tête ? Je pensois que ce devoit être tout le contraire, & qu'il falloit composer son maintien à proportion du nombre des Spectateurs. Au lieu de cela, je vous vois, toujours avec une égale perplexité de ma part, le ton de cérémonie en particulier & le ton familier devant tout le monde. Daignez être plus égale, peut-être serai-je moins tourmenté.

Si la commiseration naturelle aux âmes bien nées peut vous attendrir sur les peines d'une infortuné auquel vous avez témoigné quelque

6 LA NOUVELLE

estime, de légers changemens dans votre conduite rendront sa situation moins violente, & lui feront supporter plus paisiblement & son silence & ses maux : si sa retenue & son état ne vous touchent pas, & que vous vouliez user du droit de le perdre, vous le pouvez sans qu'il en murmure : il aime mieux encore périr par votre ordre que par un transport indiscret qui le rendit coupable à vos yeux. Enfin, quoique vous ordonniez de mon sort ; au moins n'aurai-je point à me reprocher d'avoir pû former un espoir téméraire, & si vous avez lû cette lettre, vous avez fait tout ce que j'oserois vous demander, quand même je n'aurois point de refus à craindre.

LETTRE II.

A Julie.

QUE je me suis abusé, Mademoiselle, dans ma première lettre ! Au lieu de soulager mes maux, je n'ai fait que les augmenter en m'exposant à votre disgrâce, & je sens que le pire de tous est de vous déplaire. Votre silence, votre air froid & réservé ne m'annoncent que trop mon malheur. Si vous avez éxaucé ma prière en partie, ce n'est que pour mieux m'en punir,

*E poi ch' amor di me vi fece accorta
Fur i biondi capelli allor volati,
E l'amoroso sguardo in se raccolto.*

Vous

Vous retranchez en public l'innocente familiarité dont j'eus la folie de me plaindre ; mais vous n'en êtes que plus sévère dans le particulier, & votre ingénieuse rigueur s'exerce également par votre complaisance & par vos refus.

Que ne pouvez-vous connoître combien cette froideur m'est cruelle ! vous me trouveriez trop puni. Avec quelle ardeur ne voudrois-je pas revenir sur le passé, & faire que vous n'eussiez point vu cette fatale lettre ! Non, dans la crainte de vous offenser encore, je n'écrirois point celle-ci si je n'eusse écrit la première, & je ne veux pas redoubler ma faute, mais la réparer. Faut-il pour vous appaiser dire que je m'abusois moi-même ? Faut-il protester que ce n'étoit pas de l'amour que j'avois pour vous ? moi je prononcerois cet odieux parjure ! Le vil mensonge est-il digne d'un cœur où vous regnez ? Ah ! que je sois malheureux, s'il faut l'être ; pour avoir été téméraire je ne serai ni menteur ni lâche, & le crime que mon cœur a commis, ma plume ne peut le désavouer.

Je sens d'avance le poids de votre indignation, & j'en attends les derniers effets, comme une grâce que vous me devez au défaut de toute autre ; car le feu qui me consume mérite d'être puni, mais non méprisé. Par pitié ne m'abandonnez pas à moi-même ; daignez au moins disposer de mon sort ; dites quelle est votre volonté. Quoique vous puissiez me prescrire, je ne saurai qu'obéir. M'imposez-vous un silence éternel ? je saurai me contraindre à le garder. Me bannissez-vous de votre présence ? Je jure que vous ne me verrez plus. M'ordonnez-vous de mourir ? Ah ! ce ne sera

pas le plus difficile. Il n'y a point d'ordre auquel je ne souscrive, hors celui de ne vous plus aimer : encore obéirois-je en cela même, s'il m'étoit possible.

Cent fois le jour je suis tenté de me jeter à vos pieds, de les arroser de mes pleurs, d'y obtenir la mort ou mon pardon. Toujours un effroi mortel glace mon courage ; mes genoux tremblent & n'osent fléchir ; la parole expire sur mes lèvres, & mon ame ne trouve aucune assurance contre la frayeur de vous irriter.

Est-il au monde un état plus affreux que le mien ? Mon cœur sent trop combien il est coupable & ne sauroit cesser de l'être ; le crime & le remord l'agitent de concert, & sans savoir quel sera mon destin, je flotte dans un doute insupportable, entre l'espérance de la clémence & la crainte du châtement.

Mais non je n'espère rien, je n'ai droit de rien espérer. La seule grâce que j'attends de vous est de hâter mon supplice. Contentez une juste vengeance. Est-ce être assez malheureux que de me voir réduit à la solliciter moi-même ? Punissez-moi, vous le devez : mais si vous n'êtes impitoyable, quittez cet air froid & mécontent qui me met au désespoir : quand on envoie un coupable à la mort, on ne lui montre plus de colère.

L E T T R E III.

A Julie.

NE vous impatientez pas, Mademoiselle ; voici la dernière importunité, que vous recevrez de moi.

Quand je commençai de vous aimer, que j'étois loin de voir tous les maux que je m'appretois ! Je ne sentis d'abord que celui d'un amour sans espoir, que la raison peut vaincre à force de tems ; j'en connus ensuite un plus grand dans la douleur de vous déplaire ; & maintenant j'éprouve le plus cruel de tous, dans le sentiment de vos propres peines. O Julie ! je le vois avec amertume, mes plaintes troublent votre repos. Vous gardez un silence invincible, mais tout décèle à mon cœur attentif vos agitations secrètes. Vos yeux deviennent sombres, rêveurs, fixés en terre ; quelques regards égarés s'échappent sur moi ; vos vives couleurs se fanent ; une pâleur étrangère couvre vos joues ; la gaité vous abandonne ; une tristesse mortelle vous accable ; & il n'y a que l'inaltérable douceur de votre ame qui vous préserve d'un peu d'humeur.

Soit sensibilité, soit dédain, soit pitié pour mes souffrances, vous en êtes affectée, je le vois ; je crains de contribuer aux vôtres, & cette crainte m'afflige beaucoup plus que l'espoir qui devoit en naître, ne peut me flatter ; car ou je me trompe moi-même, ou votre bonheur m'est plus cher que le mien.

B 5

Cepen-

Cependant en revenant à mon tour sur moi, je commence à connoître combien j'avois mal jugé de mon propre cœur, & je vois trop tard que ce que j'avois d'abord pris pour un délire passager, fera le destin de ma vie. C'est le progrès de votre tristesse qui m'a fait sentir celui de mon mal. Jamais, non, jamais le feu de vos yeux, l'éclat de votre teint, les charmes de votre esprit, toutes les graces de votre ancienne gaité, n'eussent produit un effet semblable à celui de votre abattement. N'en doutez pas, divine Julie, si vous pouviez voir quel embrasement ces huit jours de langueur ont allumé dans mon ame, vous gemiriez vous-même des maux que vous me causez. Ils sont désormais sans remède, & je sens avec desespoir que le feu qui me consume ne s'éteindra qu'au tombeau.

N'importe; qui ne peut se rendre heureux peut au moins mériter de l'être, & je saurai vous forcer d'estimer un homme à qui vous n'avez pas daigné faire la moindre réponse. Je suis jeune & peux mériter un jour la considération dont je ne suis pas maintenant digne. En attendant, il faut vous rendre le repos que j'ai perdu pour toujours, & que je vous ôte ici malgré moi. Il est juste que je porte seul la peine du crime dont je suis seul coupable. Adieu, trop belle Julie, vivez tranquille & reprenez votre enjouement; dès demain vous ne me verrez plus. Mais soyez sûre que l'amour ardent & pur dont j'ai brûlé pour vous ne s'éteindra de ma vie, que mon cœur plein d'un si digne objet ne sauroit plus s'avilir, qu'il partagera désormais ses uniques hommages entre vous & la vertu, & qu'on ne verra jamais profaner par d'autres feux l'autel où Julie fut adorée.

BILLET.

contente, & quoique vous en puissiez dire, j'aurai moins fait que de partir.

III. BILLET.

De Julie.

INsensible ! si mes jours te sont chers, crains d'attenter aux tiens. Je suis obsédée, & ne puis ni vous parler ni vous écrire jusqu'à demain. Attendez.

L E T T R E IV.

De Julie.

IL faut donc l'avouer enfin, ce fatal secret trop mal déguisé ! Combien de fois j'ai juré qu'il ne sortiroit de mon cœur qu'avec la vie ! La tienne en danger me l'arrache ; il m'échape, & l'honneur est perdu. Hélas ! j'ai trop tenu parole ; est-il une mort plus cruelle que de survivre à l'honneur ?

Que dire, comment rompre un si pénible silence ? Ou plutôt n'ai-je pas déjà tout dit, & ne m'as-tu pas trop entendue ? Ah tu en as trop vu pour ne pas deviner le reste ! Entraînée par degrés dans les pièges d'un vil séducteur, je vois sans pouvoir m'arrêter l'horrible précipice où je cours. Homme artificieux ! c'est bien plus mon amour que le tien qui fait ton audace. Tu vois
l'égaré

Égarement de mon cœur ; tu t'en prévaux pour me perdre, & quand tu me rends méprisable, le pire de mes maux est d'être forcée à te mépriser. Ah malheureux ! je t'estimois, & tu me deshonoras ! crois-moi, si ton cœur étoit fait pour jouir en paix de ce triomphe, il ne l'eut jamais obtenu.

Tu le fais, tes remords en augmenteront ; je n'avois point dans l'ame des inclinations vicieuses. La modestie & l'honnêteté m'étoient chères ; j'aimeois à les nourrir dans une vie simple & laborieuse. Que m'ont servi des soins que le Ciel a rejettés ? Dès le premier jour que j'eus le malheur de te voir, je sentis le poison qui corrompt mes sens & ma raison ; je le sentis du premier instant, & tes yeux tes sentimens tes discours ta plume criminelle le rendent chaque jour plus mortel.

Je n'ai rien négligé pour arrêter le progrès de cette passion funeste. Dans l'impuissance de résister, j'ai voulu me garantir d'être attaquée ; tes poursuites ont trompé ma vaine prudence. Cent fois j'ai voulu me jeter aux pieds des auteurs de mes jours, cent fois j'ai voulu leur ouvrir mon cœur coupable ; ils ne peuvent connoître ce qui s'y passe : ils voudront appliquer des remèdes ordinaires à un mal desespéré ; ma mere est foible & sans autorité ; je connois l'inflexible sévérité de mon pere, & je ne ferai que perdre & deshonorer moi ma famille & toi-même. Mon amie est absente, mon frere n'est plus ; je ne trouve aucun protecteur au monde contre l'ennemi qui me poursuit ; j'implore en vain le Ciel, le Ciel est sourd aux prieres des foibles. Tout fomente l'ardeur qui me dévore ; tout m'abandonne à
moi-même.

moi-même, ou plutôt tout me livre à toi; ta nature entière semble être ta complice; tous mes efforts sont vains, je t'adore en dépit de moi-même. Comment mon cœur, qui n'a pu résister dans toute sa force, céderoit-il maintenant à demi! comment ce cœur qui ne fait rien dissimuler te cacheroit-il le reste de sa foiblesse? Ah! le premier pas, qui coûte le plus, étoit celui qu'il ne falloit pas faire; comment m'arrêteroies-tu aux autres? Non, de ce premier pas je me sens entraîné dans l'abîme, & tu peux me rendre aussi malheureuse qu'il te plaira.

Tel est l'état affreux où je me vois; que je ne puis plus avoir recours qu'à celui qui m'y a réduite, & que pour me garantir de ma perte, tu dois être mon unique défenseur contre toi. Je pouvois, je le fais, différer cet aveu de mon désespoir; je pouvois quelque tems déguiser ma honte, & céder par degrés pour m'en imposer à moi-même. Vaine adresse qui pouvoit flatter mon amour-propre, & non pas sauver ma vertu.

Va, je vois trop, je sens trop où même la première faute, & je ne cherchois pas à préparer ma ruine, mais à l'éviter.

& Toutefois si tu n'es pas le dernier des hommes, si quelque étincelle de vertu brilla dans ton ame, si il y reste encore quelque trace des sentimens

d'honneur dont tu m'as paru pénétré, puis-je te le croire assez vil pour abuser de l'aveu fatal que mon délire m'arrache? Non, je te connois bien; si tu soutiendras ma foiblesse, tu deviendras ma sauvegarde, tu protégeras ma personne contre moi-même. Tes vertus sont le dernier refuge de mon innocence; mon honneur s'ose confier au tien, tu ne peux conserver l'un sans l'autre;

Fautre ; ame généreuse, ah ! conserve-les tous deux, & du moins, pour l'amour de toi-même daigne prendre pitié de moi.

O Dieu ! suis-je assez humiliée ? Je t'écris à genoux ; je baigne mon papier de mes pleurs ; j'élève à toi mes timides supplications. Et ne pense pas, cependant, que j'ignore que c'étoit à moi d'en recevoir, & que pour me faire obéir je n'avois qu'à me rendre avec art méprisable. Ami, prend ce vain empire, & laisse moi l'honnêteté : j'aime mieux être ton esclave & vivre innocente, que d'acheter ta dépendance au prix de mon deshonneur. Si tu daignes m'écouter, que d'amour, que de respects ne dois-tu pas attendre de celle qui te devra son retour à la vie ? Quels charmes dans la douce union de deux ames pures ! Tes desirs vaincus seront la source de ton bonheur, & les plaisirs dont tu jouiras seront dignes du Ciel même.

Je crois, j'espère qu'un cœur qui m'a paru mériter tout l'attachement du mien ne démentira pas la générosité que j'attens de lui. J'espère encore que s'il étoit assez lâche pour abuser de mon égarement & des aveux qu'il m'arrache, le mépris l'indignation me rendroient la raison que j'ai perdue, & que je ne serois pas assez lâche moi-même pour craindre un amant dont j'aurois à rougir. Tu seras vertueux ou méprisé ; je serai respectée ou guérie ; voila l'unique espoir qui me reste avant celui de mourir.

L E T T R E V.

A Julie.

Puiffances du Ciel ! j'avois une ame pour la douleur, donnez m'en une pour la félicité. Amour, vie de l'ame, viens soutenir la mienne prête à défaillir. Charme inexprimable de la vertu ! Force invincible de la voix de ce qu'on aime ! bonheur, plaisirs, transports, que vos traits font poignants ! qui peut en soutenir l'atteinte ? O comment suffire au torrent de délices qui vient inonder mon cœur ! comment expier les allarmes d'une craintive amante ? Julie . . . non ! ma Julie à genoux ! ma Julie verser des pleurs ! . . . celle à qui l'univers devoit des hommages supplier un homme qui l'adore de ne pas l'outrager, de ne pas se deshonorer lui-même ! si je pouvois m'indigner contre toi je le ferois, pour tes frayeurs qui nous avilissent ! juge mieux, beauté pure & céleste, de la nature de ton empire ! Eh ! si j'adore les charmes de ta personne, n'est-ce pas sur tout pour l'empreinte de cette ame sans tache qui l'anime, & dont tous tes traits portent la divine enseigne ? Tu crains de céder à mes poursuites ? mais quelles poursuites peut redouter celle qui couvre de respect & d'honnêteté tous les sentimens qu'elle inspire ? est-il un homme assés vil sur la terre pour oser être téméraire avec toi ?

Permetts, permetts que je savoure le bonheur inattendu d'être aimé . . . aimé de celle . . .

trône

trône du monde, combien je te vois au dessous de moi ! Que je la relise mille fois, cette lettre adorable où ton amour & tes sentimens sont écrits en caractères de feu ; où, malgré tout l'emportement d'un cœur agité, je vois avec transport combien dans une ame honnête les passions les plus vives gardent encore le saint caractère de la vertu. Quel monstre, après avoir lû cette touchante lettre, pourroit abuser de ton état, & témoigner par l'acte le plus marqué son profond mépris pour lui-même ? Non, chère amante, prend confiance en un ami fidelle qui n'est point fait pour te tromper. Bien que ma raison soit à jamais perdue, bien que le trouble de mes sens s'accroisse à chaque instant, ta personne est desormais pour moi le plus charmant, mais le plus sacré dépôt dont jamais mortel fut honoré. Ma flamme & son objet conserveront ensemble une inaltérable pureté. Je frémirois de porter la main sur tes chastes traits, plus que du plus vil inceste, & tu n'es pas dans une sureté plus inviolable avec ton pere qu'avec ton amant. O si jamais cet amant heureux s'oublie un moment devant toi l'amant de Julie auroit une ame abjecte ! Non, quand je cesserai d'aimer la vertu, je ne t'aimerai plus ; à ma première lâcheté, je ne veux plus que tu m'aimes.

Rassure-toi donc, je t'en conjure au nom du tendre & pur amour qui nous unit ; c'est à lui de t'être garant de ma retenue & de mon respect, c'est à lui de te répondre de lui-même. Et pourquoi tes craintes iroient-elles plus loin que mes desirs ? à quel autre bonheur voudrois-je aspirer, si tout mon cœur suffit à peine à celui
celui

celui qu'il goûte? Nous sommes jeunes tous deux, il est vrai; nous aimons pour la première & l'unique fois de la vie, & n'avons nulle expérience des passions; mais l'honneur qui nous conduit est-il un guide trompeur? a-t-il besoin d'une expérience suspecte qu'on n'acquiert qu'à force de vices? J'ignore si je m'abuse, mais il me semble que les sentimens droits sont tous au fond de mon cœur. Je ne suis point un vil séducteur, comme tu m'appelles dans ton desespoir, mais un homme simple & sensible, qui montre aisément ce qu'il sent & ne sent rien dont il doive rougir. Pour dire tout en un seul mot, j'abhorre encore plus le crime que je n'aime Julie. Je ne fais, non, je ne fais pas même si l'amour que tu fais naître est compatible avec l'oubli de la vertu, & si tout autre qu'une ame honnête peut sentir affés toutes charmes. Pour moi, plus j'en suis pénétré, plus mes sentimens s'élevant. Quel bien, que je n'aurois pas fait pour lui-même, ne ferois-je pas maintenant pour me rendre digne de toi? Ah! daigne te confier aux feux que tu m'inspires, & que tu fais si bien purifier; crois qu'il suffit que je t'adore pour respecter à jamais le précieux dépôt dont tu m'as chargé. O quel cœur je vais posséder! vrai bonheur, gloire de ce qu'on aime, triomphe d'un amour qui s'honore, combien tu vaud mieux que tous les plaisirs!

LETTRÈ

L E T T R E VI.

De Julie à Claire.

VEux-tu, ma Cousine, passer ta vie à pleurer cette pauvre Chaillot, & faut-il que les morts te fassent oublier les vivans ? Tes regrets sont justes, & je les partage, mais doivent-ils être éternels ? Depuis la perte de ta mere elle t'avoit élevée avec le plus grand soin ; elle étoit plutôt ton amie que ta gouvernante. Elle t'aimoit tendrement & m'aimoit parce que tu m'aimes ; elle ne nous inspira jamais que des principes de sagesse & d'honneur. Je fais tout cela, ma chère, & j'en conviens avec plaisir. Mais conviens aussi que la bonne femme étoit peu prudente avec nous, qu'elle nous faisoit sans nécessité les confidences les plus indiscrettes, qu'elle nous entretenoit sans cesse des maximes de la galanterie, des aventures de sa jeunesse, du manége des amans, & que pour nous garantir des pièges des hommes, si elle ne nous apprenoit pas à leur en tendre, elle nous instruisoit au moins de mille choses que de jeunes filles se passeroient bien de savoir. Console toi donc de sa perte, comme d'un mal qui n'est pas sans quelque dédommagement. A l'âge où nous sommes, ses leçons commençoient à devenir dangereuses, & le Ciel nous l'a peut-être ôtée au moment où il n'étoit pas bon qu'elle nous restât plus longtems. Souviens-toi de tout ce que tu me disois quand je perdis le meilleur

meilleur des freres. La Chaillot t'est-elle plus chère? As-tu plus de raisons de la regretter?

Reviens, ma chère, elle n'a plus besoin de toi. Hélas! tandis que tu perds ton tems en regrets superflus, comment ne crains-tu point de t'en attirer d'autres? comment ne crains-tu point, toi qui connois l'état de mon cœur, d'abandonner ton amie à des périls que ta présence auroit prévenus? O qu'il s'est passé de choses depuis ton départ! Tu frémiras en apprenant quels dangers j'ai courus par mon imprudence. J'espère en être délivrée; mais je me vois, pour ainsi dire, à la discrétion d'autrui: c'est à toi de me rendre à moi-même. Hâte-toi donc de revenir. Je n'ai rien dit tant que tes soins étoient utiles à ta pauvre Bonne; j'eusse été la première à t'exhorter à les lui rendre. Depuis qu'elle n'est plus, c'est à sa famille que tu les dois: nous les remplirons mieux ici de concert que tu ne ferois seule à la campagne, & tu t'acquitteras des devoirs de la reconnoissance, sans rien ôter à ceux de l'amitié.

Depuis le départ de mon Pere nous avons repris notre ancienne maniere de vivre & ma mere me quitte moins. Mais c'est par habitude plus que par défiance. Ses sociétés lui prennent encore bien des momens qu'elle ne veut pas dérober à mes petites études, & Babi remplit alors sa place affés negligemment. Quoique je trouve à cette bonne mere beaucoup trop de sécurité, je ne puis me résoudre à l'en avertir; je voudrois bien pourvoir à ma sureté sans perdre son estime, & c'est toi seule qui peux concilier tout cela. Reviens, ma Claire, reviens sans tarder. J'ai regret aux leçons que je prens sans toi, & j'ai peur

peur de devenir trop savante. Notre maître n'est pas seulement un homme de mérite ; il est vertueux, & n'en est que plus à craindre. Je suis trop contente de lui pour l'être de moi. A son âge & au notre, avec l'homme le plus vertueux, quand il est aimable, il vaut mieux être deux filles qu'une.

LETTRE VII.

Réponse.

JE t'entens, & tu me fais trembler. Non que je croye le danger aussi pressant que tu l'imagines. Ta crainte modère la mienne sur le présent : mais l'avenir m'épouvante, & si tu ne peux te vaincre, je ne vois plus que des malheurs. Hélas ! combien de fois la pauvre Chaillot m'a-t-elle prédit que le premier soupir de ton cœur seroit le destin de ta vie ! Ah, Cousine ! si jeune encore, faut-il voir déjà ton sort s'accomplir ? Qu'elle va nous manquer, cette femme habile que tu nous crois avantageux de perdre ! Il l'eût été, peut-être, de tomber d'abord en de plus sûres mains ; mais nous sommes trop instruites en sortant des siennes pour nous laisser gouverner par d'autres, & pas assez pour nous gouverner nous-mêmes : elle seule pouvoit nous garantir des dangers auxquels elle nous avoit exposées. Elle nous a beaucoup appris, & nous avons, ce me semble, beaucoup pensé pour notre âge. La vive & tendre amitié qui nous unit presque dès le berceau nous a, pour ainsi dire, éclairé le cœur de
bonne

bonne heure sur toutes les passions. Nous connoissons assés bien leurs signes & leurs effets; il n'y a que l'art de les réprimer qui nous manque. Dieu veuille que ton jeune philosophe connoisse mieux que nous cet art là.

Quand je dis *nous*, tu m'entens; c'est sur tout de toi que je parle: car pour moi, la Bonne m'a toujours dit que mon étourderie me tiendrait lieu de raison, que je n'aurois jamais l'esprit de sçavoir aimer, & que j'étois trop folle pour faire un jour des folies. Ma Julie, prend garde à toi; mieux elle auguroit de ta raison, plus elle craignoit pour ton cœur. Ais bon courage, cependant; tout ce que la sagesse & l'honneur pourront faire, je fais que ton ame le fera, & la mienne fera, n'en doute pas, tout ce que l'amitié peut faire à son tour. Si nous en savons trop pour notre âge, au moins cette étude n'a rien couté à nos mœurs. Crois, ma chère, qu'il y a bien des filles plus simples, qui sont moins honnêtes que nous: nous le sommes parce que nous voulons l'être, & quoi qu'on en puisse dire, c'est le moyen de l'être plus sûrement.

Cependant sur ce que tu me marques, je n'aurai pas un moment de repos que je ne sois auprès de toi; car si tu crains le danger, il n'est pas tout-à-fait chimerique. Il est vrai que le préservatif est facile; deux mots à ta mere & tout est fini; mais je te comprends; tu ne veux point d'un expédient qui finit tout: tu veux bien t'ôter le pouvoir de succomber, mais non pas l'honneur de combattre. O pauvre Cousine! encore si la moindre lueur le Baron d'Etange consentir à donner sa fille, son

enfant unique, à un petit bourgeois sans fortune ! L'espères-tu ? qu'espères-tu donc ? que veux-tu ? pauvre, pauvre Cousine ! Ne crains rien, toutefois, de ma part. Ton secret sera gardé par ton amie. Bien des gens trouveroient plus honnête de le révéler ; peut-être auroient-ils raison. Pour moi qui ne suis pas une grande raisonneuse, je ne veux point d'une honnêteté qui trahit l'amitié, la foi, la confiance ; j'imagine que chaque relation, chaque âge a ses maximes, ses devoirs, ses vertus, que ce qui seroit prudence à d'autres, à moi seroit perfidie, & qu'au lieu de nous rendre sages, on nous rend méchans en confondant tout cela. Si ton amour est foible, nous le vaincrons ; s'il est extrême, c'est l'exposer à des tragédies que de l'attaquer par des moyens violens, & il ne convient à l'amitié de tenter que ceux dont elle peut répondre. Mais en revanche, tu n'as qu'à marcher droit quand tu seras sous ma garde. Tu verras, tu verras ce que c'est qu'une Duégne de dix-huit ans !

Je ne suis pas, comme tu fais, loin de toi pour mon plaisir, & le printems n'est pas si agréable en campagne que tu penses ; on y souffre à la fois le froid & le chaud ; on n'a point d'ombre à la promenade, & il faut se chauffer dans la maison. Mon Père, de son côté ne laisse pas au milieu de ses bâtimens, de s'appercavoir qu'on a la gazette ici plus tard qu'à la ville. Ainsi tout le monde ne demande pas mieux que d'y retourner, & tu m'embrasseras, j'espère, dans quatre ou cinq jours. Mais ce qui m'inquiète est que quatre ou cinq jours font je ne fais combien d'heures, dont plusieurs sont destinées au philosophe.

24 LA NOUVELLE

sophe. Au philosophe, entens-tu, Cousine ? pense que toutes ces heures-là ne doivent sonner que pour lui.

Ne va pas ici rougir & baïsser les yeux. Prendre un air grave, il t'est impossible ; cela ne peut aller à tes traits. Tu fais bien que je ne saurois pleurer sans rire, & que je n'en suis pas pour cela moins sensible ; je n'en ai pas moins de chagrin d'être loin de toi ; je n'en regrette pas moins la bonne Chaillot. Je te fais un gré infini de vouloir partager avec moi le soin de sa famille ; je ne l'abandonnerai de mes jours, mais tu ne serois plus toi-même si tu perdois quelque occasion de faire du bien. Je conviens que la pauvre Mie étoit babillarde, assez libre dans ses propos familiers, peu discrète avec de jeunes filles, & qu'elle aimoit à parler de son vieux tems. Aussi ne sont-ce pas tant les qualités de son esprit que je regrette, bien qu'elle en eut d'excellentes parmi de mauvaises. La perte que je pleure en elle, c'est son bon cœur, son parfait attachement qui lui donnoit à la fois pour moi la tendresse d'une mere & la confiance d'une sœur. Elle me tenoit lieu de toute ma famille ; à peine ai-je connu ma mere ; mon pere m'aime autant qu'il peut aimer ; nous avons perdu ton aimable frere ; je ne vois presque jamais les miens. Me voila comme une orpheline délaissée. Mon enfant, tu me restes seule ; car ta bonne mere, c'est toi. Tu as raison pourtant. Tu me restes : je pleurois ! j'étois donc folle : qu'avois-je à pleurer ?

P. S. De peur d'accident j'adresse cette lettre à notre maître, afin qu'elle te parvienne plus sûrement.

LETTRE

LETTRE VIII. (a)

A Julie.

Quels sont, belle Julie, les bizarres caprices de l'amour? Mon cœur a plus qu'il n'espéroit, & n'est pas content. Vous m'aimez, vous me le dites, & je soupire. Ce cœur injuste ose desirer encore, quand il n'a plus rien à desirer; il me punit de ses fantaisies, & me rend inquiet au sein du bonheur. Ne croyez pas que j'aye oublié les loix, qui me sont imposées, ni perdu la volonté de les observer; non, mais un secret dépit m'agite en voyant que ces loix ne coûtent qu'à moi, que vous qui vous prétendiez si foible êtes si forte à présent, & que j'ai si peu de combats à rendre contre moi-même, tant je vous trouve attentive à les prévenir.

Que vous êtes changée depuis deux mois, sans que rien ait changé que vous! Vos langueurs ont disparu; il n'est plus question de dégoût ni d'abattement; toutes les graces sont venues reprendre leurs postes; tous vos charmes se sont ranimés; la rose qui vient d'éclorre n'est pas plus fraîche que vous; les saillies ont recommencé; vous avez de l'esprit avec tout le monde; vous folâtrez, même avec moi comme aupara-

(a) On sent qu'il y a ici une lacune, & l'on en trouve souvent dans la suite de cette correspondance. Plusieurs lettres se sont perdues; d'autres ont été supprimées; d'autres ont souffert des retranchemens: mais il ne manque rien d'essentiel qu'on ne puisse aisément suppléer, à l'aide de ce qui reste.

vant ; & , ce qui m'irrite plus que tout le reste, vous me jurez un amour éternel d'un air aussi gai que si vous disiez la chose du monde la plus plaisante.

Dites, dites, volage ? Est-ce là le caractère d'une passion violente réduite à se combattre elle-même, & si vous aviez le moindre desir à vaincre, la contrainte n'étoufferoit-elle pas au moins l'enjouement ? Oh que vous étiez bien plus aimable quand vous étiez moins belle ! Que je regrette cette pâleur touchante, précieux gage du bonheur d'un amant, & que je hais l'indécette santé que vous avez recouvrée aux dépens de mon repos ! Oui, j'aimerois mieux vous voir malade encore, que cet air content, ces yeux brillans, ce teint fleuri qui m'outragent. Avez-vous oublié fitôt que vous n'étiez pas ainsi quand vous imploriez ma clémence ? Julie, Julie ! Que cet amour si vif est devenu tranquille en peu de tems !

Mais ce qui m'offense plus encore, c'est qu'après vous être remise à ma discretion, vous paroissez vous en défier, & que vous fuiez les dangers comme s'il vous en restoit à craindre. Est-ce ainsi que vous honorez ma retenue, & mon inviolable respect méritoit-il cet affront de votre part ? Bien loin que le départ de votre pere nous ait laissé plus de liberté, à peine peut-on vous voir seule. Votre inféparable Cousine ne vous quitte plus. Insensiblement nous allons reprendre nos premieres manieres de vivre & notre ancienne circonspection, avec cette unique différence qu'alors elle vous étoit à charge & qu'elle vous plait maintenant.

Quel sera donc le prix d'un si pur hommage si votre estime ne l'est pas, & de quoi me sert l'abstinence éternelle & volontaire de ce qu'il y a de plus doux au monde si celle qui l'exige ne m'en fait aucun gré ? Certes, je suis las de souffrir inutilement, & de me condamner aux plus dures privations sans en avoir même le mérite. Quoi ! faut-il que vous embellissiez impunément tandis que vous me méprisez ? Faut-il qu'incessamment mes yeux dévorent des charmes dont jamais ma bouche n'ose approcher ? Faut-il enfin que je m'ôte à moi-même toute espérance, sans pouvoir au moins m'honorer d'un sacrifice aussi rigoureux ? Non, puisque vous ne vous fiez pas à ma foi, je ne veux plus la laisser vainement engagée ! c'est une sureté injuste que celle que vous tirez à la fois de ma parole & de vos précautions ; vous êtes trop ingrate ou je suis trop scrupuleux, & je ne veux plus refuser de la fortune les occasions que vous n'aurez pu lui ôter. Enfin quoiqu'il en soit de mon sort, je sens que j'ai pris une charge au-dessus de mes forces. Julie, reprenez la garde de vous-même ; je vous rends un dépôt trop dangereux pour la fidélité du dépositaire, & dont la défense coûtera moins à votre cœur que vous n'avez feint de le craindre.

Je vous le dis sérieusement ; comptez sur vous, ou chassez-moi, c'est-à-dire, ôtez-moi la vie. J'ai pris un engagement téméraire. J'admire comment je l'ai pu tenir si longtems ; je fais que je dois toujours, mais je le sens qu'il m'est impossible. On mérite de succomber quand on s'impose de si périlleux devoirs. Croyez-moi, chère & tendre Julie, croyez-en

ce cœur sensible qui ne vit que pour vous; vous ferez toujours respectée; mais je puis un instant manquer de raison, & l'ivresse des sens peut dicter un crime dont on auroit horreur de sang-froid. Heureux de n'avoir point trompé votre espoir, j'ai vaincu deux mois, & vous me devez le prix de deux siècles de souffrances.

LETTRE IX.

De Julie.

J'Entens : les plaisirs du vice & l'honneur de la vertu vous feroient un fort agréable? Est-ce là votre morale? Eh! mon bon ami, vous vous lassez bien vite d'être généreux! Ne l'étiez-vous donc que par artifice? La singulière marque d'attachement, que de vous plaindre de ma santé! seroit-ce que vous espérez voir mon fol amour achever de la détruire, & que vous m'attendiez au moment de vous demander la vie? ou bien, comptiez-vous de me respecter aussi longtems que je ferois peur, & de vous retracter quand je deviendrois supportable? Je ne vois pas dans de pareils sacrifices un mérite à tant faire valoir.

Vous me reprochez avec la même équité le soin que je prends de vous sauver des combats pénibles avec vous-même, comme si vous ne deviez pas plutôt m'en remercier. Puis, vous vous retractez de l'engagement que vous avez pris, comme d'un devoir trop à charge; en sorte que dans la même lettre vous vous plaignez de
ce

ce que vous avez trop de peine, & de ce que vous n'en avez pas assez. Pensez y mieux & tâchez d'être d'accord avec vous, pour donner à vos prétendus griefs une couleur moins frivole. Ou plutôt, quittez toute cette dissimulation qui n'est pas dans votre caractère. Quoique vous puissiez dire, votre cœur est plus content du mien qu'il ne feint de l'être; Ingrat, vous savez trop qu'il n'aura jamais tort avec vous! Votre lettre même vous dément par son stile enjoué, & vous n'auriez pas tant d'esprit si vous étiez moins tranquille. En voila trop sur les vains reproches qui vous regardent; passons à ceux qui me regardent moi-même, & qui semblent d'abord mieux fondés.

Je le sens bien; la vie égale & douce que nous menons depuis deux mois ne s'accorde pas avec ma déclaration précédente, & j'avoue que ce n'est pas sans raison que vous êtes surpris de ce contraste. Vous m'avez d'abord vue au désespoir; vous me trouvez à présent trop paisible; de là vous accusez mes sentimens d'inconstance & mon cœur de caprice. Ah mon ami! ne le jugez-vous point trop sévèrement? Il faut plus d'un jour pour le connoître. Attendez, & vous trouverez peut-être que ce cœur qui vous aime n'est pas indigne du votre.

Si vous pouviez comprendre avec quel effroi j'éprouvai les premières atteintes du sentiment qui m'unit à vous, vous jugeriez du trouble qu'il dût me causer. J'ai été élevée dans des maximes si sévères que l'amour le plus pur me paroissoit le comble du deshonneur. Tout m'apprenoit ou me faisoit croire qu'une fille sensible étoit perdue au premier mot tendre échappé de sa bouche;

mon imagination troublée confondoit le crime avec l'aveu de la passion ; & j'avois une si affreuse idée de ce premier pas, qu'à peine voyois-je au delà nul intervalle jusqu'au dernier. L'excessive défiance de moi-même augmenta mes allarmes ; les combats de la modestie me parurent ceux de la chasteté ; je pris le tourment du silence pour l'emportement des desirs. Je me crus perdue aussi-tôt que j'aurois parlé, & cependant il faisoit parler de vous perdre. Ainsi ne pouvant plus déguiser mes sentimens, je tâchai d'exciter la générosité des vôtres, & me fiant plus à vous qu'à moi, je voulus, en intéressant votre honneur à ma défense, me ménager des ressources dont je me croyois dépourvue.

J'ai reconnu que je me trompois ; je n'eus pas parlé que je me trouvai soulagée ; vous n'eutes pas répondu que je me sentis tout-à-fait calme, & deux mois d'expérience m'ont appris que mon cœur trop tendre a besoin d'amour, mais que mes sens n'ont aucun besoin d'amant. Jugez, vous qui aimez la vertu, avec quelle joye je fis cette heureuse découverte. Sortie de cette profonde ignominie où mes terreurs m'avoient plongée, je goûte le plaisir délicieux d'aimer purement. Cet état fait le bonheur de ma vie ; mon humeur & ma santé s'en ressentent ; à peine puis-je en concevoir un plus doux, & l'accord de l'amour & de l'innocence me semble être le paradis sur la terre.

Dès-lors je ne vous craignis plus ; & quand je pris soin d'éviter la solitude avec vous, ce fut autant pour vous que pour moi ; car vos yeux & vos soupirs annonçoient plus de transports que de sagesse, & si vous eussiez oublié l'arrêt que
vous

vous avez prononcé vous-même, je ne l'aurois pas oublié.

Ah mon ami, que ne puis-je faire passer dans votre ame le sentiment de bonheur & de paix qui régne au fond de la mienne ! Que ne puis-je vous apprendre à jouir tranquillement du plus délicieux état de la vie ! Les charmes de l'union des cœurs se joignent pour nous à ceux de l'innocence ; nulle crainte, nulle honte ne trouble notre félicité ; au sein des vrais plaisirs de l'amour nous pouvons parler de la vertu sans rougir,

E v' è il piacer con l'onestade accanto.

Je ne fais quel triste pressentiment s'éleve dans mon sein & me crie que nous jouissons du seul tems heureux que le Ciel nous ait destiné. Je n'entrevois dans l'avenir qu'absence, orages, troubles, contradictions. La moindre altération à notre situation présente me paroît ne pouvoir être qu'un mal. Non, quand un lien plus doux nous uniroit à jamais, je ne fais si l'excès du bonheur n'en deviendroit pas bientôt la ruine. Le moment de la possession est une crise de l'amour, & tout changement est dangereux au notre ; nous ne pouvons plus qu'y perdre.

Je t'en conjure, mon tendre & unique ami, tâche de calmer l'ivresse des vains desirs que suivent toujours les regrets, le repentir, la tristesse. Goûtons en paix notre situation présente. Tu te plais à m'instruire, & tu fais trop si je me plais à recevoir tes leçons. Rendons-les encore plus fréquentes ; ne nous quittons qu'autant qu'il faut pour la bienfiance ; employons à nous

écrire les momens que nous ne pouvons passer à nous voir, & profitons d'un tems précieux après lequel, peut-être, nous soupirerons un jour. Ah puisse notre sort, tel qu'il est durer autant que notre vie ! L'esprit s'orne, la raison s'éclaire, l'ame se fortifie, le cœur jouit : que manque-t-il à notre bonheur ?

L E T T R E X.

A Julie.

QUE vous avez raison, ma Julie, de dire que je ne vous connois pas encore ! Toujours je crois connoître tous les trésors de votre belle ame, & toujours j'en découvre de nouveaux. Quelle femme jamais associa comme vous la tendresse à la vertu, & tempérant l'une par l'autre les rendit toutes deux plus charmantes ? Je trouve je ne fais quoi d'aimable & d'attrayant dans cette sagesse qui me désole, & vous ornez avec tant de grace les privations que vous m'imposez, qu'il s'en faut peu que vous ne me les rendiez cheres.

Je le sens chaque jour davantage, le plus grand des biens est d'être aimé de vous ; il n'y en a point, il n'y en peut avoir qui l'égle, & s'il faloit choisir entre votre cœur & votre possession même, non charmante Julie, je ne balancerois pas un instant. Mais d'où viendrait cette amere alternative, & pourquoi rendre incompatible ce que la nature a voulu réunir ? Le tems est précieux, dites-vous, sachons en jouir
tel

tel qu'il est, & gardons nous par notre impatience d'en troubler le paisible cours. Eh! qu'il passe & qu'il soit heureux! pour profiter d'un état aimable faut-il en négliger un meilleur, & préférer le repos à la félicité suprême? Ne perd-on pas tout le tems qu'on peut mieux employer? Ah! si l'on peut vivre mille ans en un quart d'heure, à quoi bon compter tristement les jours qu'on aura vécu?

Tout ce que vous dites du bonheur de notre situation présente est incontestable; je sens que nous devons être heureux, & pourtant je ne le suis pas. La sagesse a beau parler par votre bouche, la voix de la nature est la plus forte. Le moyen de lui résister quand elle s'accorde à la voix du cœur? Hors vous seule je ne vois rien dans ce séjour terrestre qui soit digne d'occuper mon ame & mes sens; non, sans vous la nature n'est plus rien pour moi: mais son empire est dans vos yeux, & c'est là qu'elle est invincible.

Il n'en est pas ainsi de vous, céleste Julie; vous vous contentez de charmer nos sens, & n'êtes point en guerre avec les vôtres. Il semble que des passions humaines soient au dessous d'une ame si sublime, & comme vous avez la beauté des Anges, vous en avez la pureté. O pureté que je respecte en murmurant, que ne puis-je ou vous rabaisser ou m'élever jusqu'à vous! Mais non, je ramperai toujours sur la terre, & vous verrai toujours briller dans les Cieux. Ah! soyez heureuse au dépend de mon repos; jouissez de toutes vos vertus; périsse le vil mortel qui tentera jamais d'en souiller une. Soyez heureuse, je tâcherai d'oublier

combien je suis à plaindre, & je tirerai de votre bonheur même la consolation de mes maux. Oui chere, Amante, il me semble que mon amour est aussi parfait que son adorable objet ; tous les desirs enflammés par vos charmes s'éteignent dans les perfections de votre ame, je la vois si paisible que je n'ose en troubler la tranquillité. Chaque fois que je suis tenté de vous dérober la moindre caresse, si le danger de vous offenser me retient, mon cœur me retient encore plus par la crainte d'altérer une félicité si pure ; dans le prix des biens où j'aspire, je ne vois plus que ce qu'ils vous peuvent coûter, & ne pouvant accorder mon bonheur avec le votre, jugez comment j'aime ! c'est au mien que j'ai renoncé.

Que d'inexplicables contradictions dans les sentimens que vous m'inspirez ! Je suis à la fois soumis & téméraire, impétueux & retenu, je ne saurois lever les yeux sur vous sans éprouver des combats en moi-même. Vos regards, votre voix portent au cœur avec l'amour l'attrait touchant de l'innocence ; c'est un charme divin qu'on auroit regret d'effacer. Si j'ose former des vœux extrêmes ce n'est plus qu'en votre absence ; mes desirs n'osant aller jusqu'à vous s'adressent à votre image, & c'est sur elle que je me venge du respect que je suis contraint de vous porter.

Cependant je languis & me consume ; le feu coule dans mes veines ; rien ne sauroit l'éteindre ni le calmer, & je l'irrite en voulant le contraindre. Je dois être heureux, je le suis, j'en conviens ; je ne me plains point de mon sort ; tel qu'il est je n'en changerois pas avec les Rois de
la

la terre. Cependant un mal réel me tourmente, je cherche vainement à le fuir; je ne voudrois point mourir, & toutefois je me meurs; je voudrois vivre pour vous, & c'est vous qui m'ôtez la vie.

L E T T R E X I.

De Julius.

MON ami, je sens que je m'attache à vous chaque jour davantage; je ne puis plus me séparer de vous, la moindre absence m'est insupportable, & il faut que je vous voye ou que je vous écrive, afin de m'occuper de vous sans cesse.

Ainsi mon amour s'augmente avec le votre; car je connois à présent combien vous m'aimez par la crainte réelle que vous avez de me déplaire, au lieu que vous n'en aviez d'abord qu'une apparente pour mieux venir à vos fins. Je fais fort bien distinguer en vous l'empire que le cœur a su prendre du délire d'une imagination échauffée, & je vois cent fois plus de passions dans la contrainte où vous êtes, que dans vos premiers emportemens. Je fais bien aussi que votre état, tout gênant qu'il est, n'est pas sans plaisirs. Il est doux pour un véritable amant de faire des sacrifices qui lui sont tous comptés, & dont aucun n'est perdu dans le cœur de ce qu'il aime. Qui fait même, si connoissant ma sensibilité, vous n'employez pas pour me séduire une adresse mieux entendüe? Mais non,

je suis injuste & vous n'êtes pas capable d'user d'artifice avec moi. Cependant, si je suis sage, je me défierai plus encore de la pitié que de l'amour. Je me sens mille fois plus attendrie par vos respects que par vos transports, & je crains bien qu'en prenant le parti le plus honnête, vous n'avez pris enfin le plus dangereux.

Il faut que je vous dise dans l'épanchement de mon cœur une vérité qu'il sent fortement & dont le votre doit vous convaincre : c'est qu'en dépit de la fortune, des parens, & de nous mêmes, nos destinées sont à jamais unies, & que nous ne pouvons plus être heureux ou malheureux qu'ensemble. Nos ames se sont, pour ainsi dire, touchées par tous les points, & nous avons par tout senti la même cohérence. (Corrigez-moi, mon ami, si j'applique mal vos leçons de physique.) Le sort pourra bien nous séparer, mais non pas nous desunir. Nous n'aurons plus que les mêmes plaisirs & les mêmes peines ; & comme ces aimans dont vous me parliez, qui ont, dit-on, les mêmes mouvemens en différens lieux, nous sentirions les mêmes choses aux deux extrémités du monde.

Défaites-vous donc de l'espoir, si vous l'eutes jamais, de vous faire un bonheur exclusif, & de l'acheter au dépend du mien. N'espérez pas pouvoir être heureux si j'étois deshonorée, ni pouvoir d'un œil satisfait contempler mon ignominie & mes larmes. Croyez-moi, mon ami, je connois votre cœur bien mieux que vous ne le connoissez. Un amour si tendre & si vrai doit savoir commander aux desirs ; vous en avez trop fait pour achever sans vous perdre, & ne pouvez plus combler mon malheur sans faire le votre.

Je

Je voudrois que vous pussiez sentir combien il est important pour tous deux que vous vous en remettiez à moi du soin de notre destin commun. Doutez-vous que vous ne me soyez aussi cher que moi-même ; & pensez-vous qu'il put exister pour moi quelque félicité que vous ne partageriez pas ? Non, mon ami, j'ai les mêmes intérêts que vous & un peu plus de raison pour les conduire. J'avoue que je suis la plus jeune ; mais n'avez-vous jamais remarqué que si la raison d'ordinaire est plus foible & s'éteint plutôt chez les femmes elle est aussi plutôt formée, comme un frêle tournesol croit & meurt avant un chêne. Nous nous trouvons, dès le premier âge, chargées d'un si dangereux dépôt, que le soin de le conserver nous éveille bientôt le jugement, & c'est un excellent moyen de bien voir les conséquences des choses que de sentir vivement tous les risques qu'elles nous font courir. Pour moi, plus je m'occupe de notre situation, plus je trouve que la raison vous demande ce que je vous demande au nom de l'amour. Soyez donc docile à sa douce voix, & laissez vous conduire, hélas, par une autre aveugle, mais qui tient au moins un appui.

Je ne fais, mon ami, si nos cœurs auront le bonheur de s'entendre & si vous partagerez en lisant cette lettre la tendre émotion qui l'a dictée. Je ne fais si nous pourrons jamais nous accorder sur la manière de voir comme sur celle de sentir ; mais je fais bien que l'avis de celui des deux qui sépare le moins son bonheur du bonheur de l'autre, est l'avis qu'il faut préférer.

L E T T R E XII.

A Julie.

MA Julie, que la simplicité de votre lettre est touchante ! Que j'y vois bien la sérénité d'une ame innocente, & la tendre sollicitude de l'amour ! Vos pensées s'exhalent sans art & sans peine ; elles portent au cœur une impression délicieuse que ne produit point un stile apprêté. Vous donnez des raisons invincibles d'un air si simple, qu'il y faut réfléchir pour en sentir la force, & les sentimens élevés vous coûtent si peu, qu'on est tenté de les prendre pour des manieres de penser communes. Ah, oui sans doute, c'est à vous de regler nos destins ; ce n'est pas un droit que je vous laisse, c'est un devoir que j'exige de vous, c'est une justice que je vous demande, & votre raison me doit dédommager du mal que vous avez fait à la mienne. Dès cet instant je vous remets pour ma vie l'empire de mes volontés : disposez de moi comme d'un homme qui n'est plus rien pour lui même, & dont tout l'être n'a de rapport qu'à vous. Je tiendrai, n'en doutez pas, l'engagement que je prends, quoique vous puissiez me prescrire. Ou j'en vaudrai mieux, ou vous en serez plus heureuse, & je vois par tout le prix assuré de mon obéissance. Je vous remets donc sans reserve le soin de notre bonheur commun ; faites le votre, & tout est fait. Pour moi qui ne puis ni vous oublier un instant,

ni

ni penser à vous sans des transports qu'il faut vaincre, je vais m'occuper uniquement des soins que vous m'avez imposés.

Depuis un an que nous étudions ensemble, nous n'avons gueres fait que des lectures sans ordre & presque au hazard, plus pour consulter votre goût que pour l'éclairer. D'ailleurs tant de trouble dans l'ame ne nous laissoit gueres de liberté d'esprit. Les yeux étoient mal fixés sur le livre, la bouche en prononçoit les mots, l'attention manquoit toujours. Votre petite cousine, qui n'étoit pas si préoccupée, nous reprochoit notre peu de conception, & se faisoit un honneur facile de nous devancer. Insensiblement elle est devenue le maître du maître, & quoique nous ayons quelquefois ri de ses prétentions, elle est au fond la seule des trois qui fait quelque chose de tout ce que nous avons appris.

Pour régagner donc le tems perdu, (Ah, Julie, en fut-il jamais de mieux employé?) j'ai imaginé une espece de plan qui puisse réparer par la méthode le tort que les distractions ont fait au savoir. Je vous l'envoie; nous le lirons tantôt ensemble, & je me contente d'y faire ici quelques légères observations.

Si nous voulions, ma charmante amie, nous charger d'un étalage d'érudition, & savoir pour les autres plus que pour nous, mon système ne vaudroit rien; car il tend toujours à tirer peu de beaucoup de choses, & à faire un petit recueil d'une grande bibliothèque. La science est dans la plupart de ceux qui la cultivent une monnoye dont on fait grand cas, qui cependant n'ajoute au bien-être qu'autant qu'on la communique, & n'est bonne que dans le commerce. Otez à nos
Savans

Savans le plaisir de se faire écouter, le savoir ne sera rien pour eux. Ils n'amassent dans le cabinet que pour répandre dans le public; ils ne veulent être sages qu'aux yeux d'autrui, & ils ne s'occupoient plus de l'étude s'ils n'avoient plus d'admirateurs. (b) Pour nous qui voulons profiter de nos connoissances, nous ne les amassons point pour les revendre, mais pour les convertir à notre usage, ni pour nous en charger, mais pour nous en nourrir. Peu lire, & penser beaucoup à nos lectures, ou ce qui est la même chose en causer beaucoup entre nous, est le moyen de les bien digérer. Je pense que quand on a une fois l'entendement ouvert par l'habitude de réfléchir, il vaut toujours mieux trouver de soi-même les choses qu'on trouveroit dans les livres: c'est le vrai secret de les bien mouler à sa tête & de se les approprier. Au lieu qu'en les recevant telles qu'on nous les donne, c'est presque toujours sous une forme qui n'est pas la notre. Nous sommes plus riches que nous ne pensons, mais, dit Montaigne, on nous dresse à l'emprunt & à la quête; on nous apprend à nous servir du bien d'autrui plutôt que du notre, ou plutôt, accumulant sans cesse nous n'osons toucher à rien: nous sommes comme ces avarés qui ne songent qu'à remplir leurs greniers, & dans le sein de l'abondance se laissent mourir de faim.

Il y a, je l'avoue, bien des gens à qui cette méthode seroit fort nuisible & qui ont besoin de beaucoup lire & peu méditer, parce qu'ayant la tête mal faite, ils ne rassemblent rien de si mau-

(b) C'est ainsi que pensoit Sénèque lui-même. Si l'on me donnoit, dit-il, la science, à condition de ne la pas montrer, je n'en voudrois point. Sublime philosophie, voilà donc ton usage!

vais que ce qu'ils produisent d'eux-mêmes. Je vous recommande tout le contraire, à vous qui mettez dans vos lectures mieux que ce que vous y trouvez, & dont l'esprit actif fait sur le livre un autre livre, quelquefois meilleur que le premier. Nous nous communiquerons donc nos idées; je vous dirai ce que les autres auront pensé, vous me direz sur le même sujet ce que vous pensez vous-même, & souvent après la leçon j'en sortirai plus instruit que vous.

Moins vous aurez de lecture à faire, mieux il faudra la choisir, & voici les raisons de mon choix. La grande erreur de ceux qui étudient est, comme je viens de vous dire, de se fier trop à leurs livres & de ne pas tirer assés de leur fond; sans songer que de tous les Sophistes, notre propre raison est presque toujours celui qui nous abuse le moins. Si tôt qu'on veut rentrer en soi-même, chacun sent ce qui est bien, chacun discerne ce qui est beau; nous n'avons pas besoin qu'on nous apprenne à connoître ni l'un ni l'autre, & l'on ne s'en impose là-dessus qu'autant qu'on s'en veut imposer. Mais les exemples du très bon & du très beau sont plus rares & moins connus, il les faut aller chercher loin de nous. La vanité, mesurant les forces de la nature sur notre foiblesse, nous fait regarder comme chimériques les qualités que nous ne sentons pas en nous-mêmes; la paresse & le vice s'appuyent sur cette prétendue impossibilité, & ce qu'on ne voit pas tous les jours l'homme foible prétend qu'on ne le voit jamais. C'est cette erreur qu'il faut détruire. Ce sont ces grands objets qu'il faut s'accoutumer à sentir & à voir, afin de s'ôter tout prétexte de ne les pas imiter. L'ame s'élève, le cœur s'enflamme à la contemplation de ces divins modèles;

à force

à force de les considérer on cherche à leur devenir semblable, & l'on ne souffre plus rien de médiocre sans un dégoût mortel.

N'allons donc pas chercher dans les livres des principes & des règles que nous trouvons plus sûrement au dedans de nous. Laissons-là toutes ces vaines disputes des philosophes sur le bonheur & sur la vertu; employons à nous rendre bons & heureux le temps qu'ils perdent à chercher comment on doit l'être, & proposons-nous de grands exemples à imiter plutôt que de vains systèmes à suivre.

J'ai toujours cru que le bon n'étoit que le beau mis en action, que l'un tenoit intimement à l'autre, & qu'ils avoient tous deux une source commune dans la nature bien ordonnée. Il suit de cette idée que le goût se perfectionne par les mêmes moyens que la sagesse, & qu'une ame bien touchée des charmes de la vertu doit à proportion être aussi sensible à tous les autres genres de beautés. On s'exerce à voir comme à sentir, ou plutôt une vue exquise n'est qu'un sentiment délicat & fin. C'est ainsi qu'un peintre à l'aspect d'un beau paysage ou devant un beau tableau s'extasie à des objets qui ne sont pas même remarqués d'un Spectateur vulgaire. Combien de choses qu'on n'apperçoit que par sentiment & dont il est impossible de rendre raison? combien de ces je ne fais quoi qui reviennent si fréquemment & dont le goût seul décide? Le goût est en quelque maniere le microscope du jugement; c'est lui qui met les petits objets à sa portée, & ses opérations commencent où s'arrêtent celles du dernier. Que faut-il donc pour le cultiver? s'exercer à voir ainsi qu'à sentir, & à juger du beau par inspection comme du bon par sentiment. Non, je soutiens,

soutiens qu'il n'appartient pas même à tous les cœurs d'être émus au premier regard de Julie.

Voilà, ma charmante Ecolière, pourquoi je borne toutes vos études à des livres de goût & de mœurs. Voilà pourquoi tournant toute ma méthode en exemples, je ne vous donne point d'autre définition des vertus qu'un tableau des gens vertueux, ni d'autres règles pour bien écrire, que les livres qui sont bien écrits.

Ne soyez donc pas surprise des retranchemens que je fais à vos précédentes lectures ; je suis convaincu qu'il faut les resserrer pour les rendre utiles, & je vois tous les jours mieux que tout ce qui ne dit rien à l'ame n'est pas digne de vous occuper. Nous allons supprimer les langues, hors l'Italienne que vous savez & que vous aimez. Nous laisserons-là nos élémens d'algèbre & de géométrie. Nous quitterions même la physique, si les termes qu'elle vous fournit m'erraissent le courage. Nous renoncerons pour jamais à l'histoire moderne, excepté celle de notre pays ; encore n'est-ce que parce que c'est un pays libre & simple, où l'on trouve des hommes antiques dans les tems modernes : car ne vous laissez pas éblouir par ceux qui disent que l'histoire la plus intéressante pour chacun est celle de son pays. Cela n'est pas vrai. Il y a des pays dont l'histoire ne peut pas même être lue, à moins qu'on ne soit imbécille ou négociateur. L'histoire la plus intéressante est celle où l'on trouve le plus d'exemples, de mœurs, de caractères de toute espèce ; en un mot, le plus d'instruction. Ils vous diront qu'il y a autant de tout cela parmi nous que parmi les anciens. Cela n'est pas vrai. Ouvrez leur histoire & faites les taire. Il y a des peuples sans physionomie.

nomie auxquels il ne faut point de peintres, il y a des gouvernemens sans caractère auxquels il ne faut point d'historiens, & où sitôt qu'on fait quelle place un homme occupe, on fait d'avance tout ce qu'il y fera. Ils diront que ce sont les bons historiens qui nous manquent; mais demandez leur pourquoi? Cela n'est pas vrai. Donnez matière à de bonnes histoires, & les bons historiens se trouveront. Enfin, ils diront que les hommes de tous les tems se ressemblent, qu'ils ont les mêmes vertus & les mêmes vices, qu'on n'admire les anciens que parce qu'ils sont anciens. Cela n'est pas vrai, non plus; car on faisoit autrefois de grandes choses avec de petits moyens, & l'on fait aujourd'hui tout le contraire. Les anciens étoient contemporains de leurs histoires, & nous ont pourtant appris à les admirer. Assurément si la postérité jamais admire les nôtres, elle ne l'aura pas appris de nous.

J'ai laissé, par égard pour votre inséparable cousine quelques livres de petite littérature que je n'aurois pas laissés pour vous. Hors le Petrarque, le Tasse, le Metastase, & les maîtres du théâtre françois, je n'y mêle ni poètes ni livres d'amour, contre l'ordinaire des lectures consacrées à votre Sexe. Qu'apprendrions nous de l'amour dans ces livres? Ah, Julie notre cœur nous en dit plus qu'eux, & le langage imité des livres est bien froid pour quiconque est passionné lui-même! D'ailleurs ces études énervent l'ame, la jettent dans la mollesse, & lui ôtent tout son ressort. Au contraire, l'amour véritable est un feu dévorant qui porte son ardeur dans les autres sentimens, & les anime d'une vigueur nouvelle. C'est pour cela qu'on a dit que l'amour faisoit des

des Héros. Heureux celui que le sort eût placé pour le devenir, & qui auroit Julie pour amante!

L E T T R E XIII.

De Julie.

JE vous le disois bien, que nous étions heureux; rien ne me l'apprend mieux que l'ennui que j'éprouve au moindre changement d'état. Si nous avions des peines bien vives, une absence de deux jours nous en feroit-elle tant? Je dis, nous; car je sais que mon ami partage mon impatience; il la partage parce que je la sens, & il la sent encore pour lui-même: je n'ai plus besoin qu'il me dise ces choses-là.

Nous ne sommes à la campagne que d'hier au soir, il n'est pas encore l'heure où je vous verrois à la ville, & cependant mon déplacement me fait déjà trouver votre absence plus insupportable. Si vous ne m'aviez pas défendu la géométrie, je vous dirois que mon inquiétude est en raison composée des intervalles du tems & du lieu; tant je trouve que l'éloignement ajoute au chagrin de l'absence!

J'ai apporté votre lettre & votre plan d'études, pour méditer l'une & l'autre; & j'ai déjà relu deux fois la première: la fin m'en touche extrêmement. Je vois mon ami, que vous sentez le véritable amour, puisqu'il ne vous a point ôté le goût des choses honnêtes, & que vous savez encore dans la partie le plus sensible de votre cœur faire des sacrifices à la vertu. En effet,

effet, employer la voye de l'instruction pour corrompre une femme est de toutes les séductions la plus condamnable, & vouloir attendre sa maîtresse à l'aide des Romains est avoir bien peu de ressources soi-même. Si vous eussiez plié dans vos leçons la philosophie à vos vues, si vous eussiez tâché d'établir des maximes favorables à votre intérêt, en voulant me tromper vous m'eussiez bientôt détrompée; mais la plus dangereuse de vos séductions est de n'en point employer. Du moment que la soif d'aimer s'empara de mon cœur & que j'y sentis naître le besoin d'un éternel attachement, je ne demandai point au Ciel de m'unir à un homme aimable, mais à un homme qui eut l'ame belle; car je sentois bien que c'est de tous les agrémens qu'on peut avoir, le moins sujet au degout, & que la droiture & l'honneur ornent tous les sentimens qu'ils accompagnent. Pour avoir bien placé ma préférence, j'ai eu comme Salomon, avec ce que j'avois demandé, encore ce que je ne demandois pas. Je tire un bon augure pour mes autres vœux de l'accomplissement de celui-là, & je ne desespère pas, mon ami, de pouvoir vous rendre aussi heureux un jour que vous méritez de l'être. Les moyens en sont lents, difficiles, douteux; les obstacles, terribles. Je n'ose rien me promettre; mais croyez que tout ce que la patience & l'amour pourront faire ne sera pas oublié. Continuez, cependant, à complaire en tout à ma mère, & préparez-vous, au retour de mon père qui se retire enfin tout à fait après trente ans de service, à supporter les hauteurs d'un vieux gentilhomme brusque mais plein d'honneur, qui vous aimera sans vous caresser & vous estimera sans le dire.

J'ai interrompu ma lettre pour m'aller promener dans des bocages qui sont près de notre maison. O mon doux ami ! je t'y conduisois avec moi, ou plutôt je t'y portois dans mon sein. Je choisissois les lieux que nous devions parcourir ensemble ; j'y marquois des aziles dignes de nous retenir ; nos cœurs s'épanchoient d'avance dans ces retraites délicieuses, elles ajoutoient au plaisir que nous goûtions d'être ensemble, elles recevoient à leur tour un nouveau prix du séjour de deux vrais amans, & je m'étonnois de n'y avoir point remarqué seule les beautés que j'y trouvois avec toi.

Parmi les bosquets naturels que forme ce lieu charmant, il en est un plus charmant que les autres, dans lequel je me plais davantage, & où, par cette raison, je destine une petite surprise à mon ami. Il ne sera pas dit qu'il aura toujours de la déférence & moi jamais de générosité. C'est là que je veux lui faire sentir, malgré les préjugés vulgaires, combien ce que le cœur donne vaut mieux que ce qu'aïrache l'importunité. Au reste, de peur que votre imagination vive ne se mette un peu trop en fraix, je dois vous prévenir que nous n'irons point ensemble dans le bosquet sans l'*inséparable cousine*.

A propos d'elle, il est décidé, si cela ne vous fâche pas trop, que vous viendrez nous voir lundi. Ma mère enverra sa calèche à ma cousine ; vous vous rendrez chez elle à dix heures ; elle vous amènera ; vous passerez la journée avec nous, & nous nous en retournerons tous ensemble le lendemain après le dîner.

J'en étois ici de ma lettre quand j'ai réfléchi que je n'avois pas pour vous la remettre les mêmes commodités

48 LA NOUVELLE

commodités qu'à la ville. J'avois d'abord pensé de vous renvoyer un de vos livres par Guffin le fils du Jardinier, & de mettre à ce livre une couverture de papier, dans laquelle j'aurois inféré ma lettre. Mais, outre qu'il n'est pas sur que vous vous aviffiez de la chercher, ce seroit une imprudence impardonnable d'exposer à de pareils hazards le deffin de notre vie. Je vais donc me contenter de vous marquer simplement par un billet le rendez-vous de lundi, & je garderai la lettre pour vous la donner à vous-même. Aussi-bien j'aurois un peu de fouci qu'il n'y eut trop de commentaires sur le mistere du bosquet.

L E T T R E XIV.

A Julie.

QU'as-tu fait, ah! qu'as-tu fait, ma Julie? tu voulois me récompenser & tu m'as perdu. Je suis ivre, ou plutôt insensé. Mes sens sont alterés, toutes mes facultés sont troublées par ce baiser mortel. Tu voulois soulager mes maux? Cruelle, tu les aigris. C'est du poison que j'ai cueilli sur tes levres; il fermente, il embrase mon sang, il me tue, & ta pitié me fait mourir.

O souvenir immortel de cet instant d'illusion de délire & d'enchantement, jamais, jamais tu ne t'effaceras de mon ame, & tant que les charmes de Julie y'sont gravés, tant que ce cœur agité me fournira des sentimens & des soupirs,

soupirs, tu seras le supplice & le bonheur de ma vie !

Hélas ! je jouissois d'une apparente tranquillité ; soumis à tes volontés suprêmes, je ne murmurois plus d'un sort auquel tu daignois présider. J'avois dompté les fougueuses saillies d'une imagination téméraire ; j'avois couvert mes regards d'un voile & mis une entrave à mon cœur ; mes desirs n'osoient plus s'échaper qu'à demi, j'étois aussi content que je pouvois l'être. Je reçois ton billet, je vole chez ta cousine ; nous nous rendons à Clarens, je t'apperçois, & mon sein palpite ; le doux son de ta voix y porte une agitation nouvelle ; je t'aborde comme transporté, & j'avois grand besoin de la diversion de ta cousine pour cacher mon trouble à ta mere. On parcourt le jardin, l'on dîne tranquillement, tu me rends en secret ta lettre que je n'ose lire devant ce redoutable témoin ; le soleil commence à baisser, nous fuyons tous trois dans le bois le reste de ses rayons, & ma paisible simplicité n'imaginoit pas même un état plus doux que le mien.

En approchant du bosquet j'apperçus, non sans une émotion secrète, vos signes d'intelligence, vos sourires mutuels, & le coloris de tes joues prendre un nouvel éclat. En y entrant, je vis avec surprise ta cousine s'approcher de moi & d'un air plaisamment suppliant me demander un baiser. Sans rien comprendre à ce mystere j'embrassai cette charmante amie, & toute aimable toute piquante qu'elle est, je ne connus jamais mieux, que les sensations ne sont rien que ce que le cœur les fait être. Mais que devins-je un moment après, quand je sentis . . . la main

me tremble un doux frémissement
 ta bouche de roses la
 bouche de Julie se poser, se presser sur
 la mienne, & mon corps serré dans tes bras?
 Non, le feu du ciel n'est pas plus vif ni plus
 prompt que celui qui vint à l'instant m'embraser.
 Toutes les parties de moi même se rassemblèrent
 sous ce toucher délicieux. Le feu s'exhaloit
 avec nos soupirs de nos lèvres brulantes, & mon
 cœur se mouroit sous le poids de la volupté
 quand tout à coup je te vis pâlir, fermer
 tes beaux yeux, t'appuyer sur ta cousine, &
 tomber en défaillance. Ainsi la frayeur étei-
 gnit le plaisir, & mon bonheur ne fut qu'un
 éclair.

A peine fai-je ce qui m'est arrivé depuis ce
 fatal moment. L'impression profonde que j'ai
 reçue ne peut plus s'effacer. Une faveur? ...
 c'est un tourment horrible.... Non, garde tes
 baisers, je ne les saurois supporter.... ils sont
 trop acres, trop pénétrants, ils perçent ils brulent
 jusqu'à la moelle.... ils me rendroient furieux.
 Un seul, un seul m'a jetté dans un égarement dont
 je ne puis plus revenir. Je ne suis plus le même,
 & ne te vois plus la même. Je ne te vois plus
 comme autrefois réprimante & severe; mais je
 te sens & te touche sans cesse unie à mon sein
 comme tu fus un instant. O Julie! quelque
 sort que m'annonce un transport dont je ne suis
 plus maître, quelque traitement que ta rigueur
 me destine, je ne puis plus vivre dans l'état où
 je suis, & je sens qu'il faut enfin que j'expire
 à tes pieds.... ou dans tes bras.

LE T T R E X V.

De Julie.

IL est important, mon ami, que nous nous séparions pour quelques tems, & c'est ici la première épreuve de l'obéissance que vous m'avez promise. Si je l'exige en cette occasion, croyez que j'en ai des raisons très fortes: il faut bien, & vous le savez trop, que j'en aye pour m'y résoudre; quant à vous, vous n'en avez pas besoin d'autre que ma volonté.

Il y a longtems que vous avez un voyage à faire en Valais. Je voudrois que vous pussiez l'entreprandre à présent qu'il ne fait pas encore froid. Quoique l'automne soit encore agréable ici, vous voyez déjà blanchir la pointe de la dent-de-jamant (a), & dans six semaines je ne vous laisserois pas faire ce voyage dans un pays si rude. Tachez donc de partir dès demain: vous m'écrirez à l'adresse que je vous envoie, & vous m'enverrez la votre quand vous serez arrivé à Sion.

Vous n'avez jamais voulu me parler de l'état de vos affaires; mais vous n'êtes pas dans votre patrie; je fais que vous y avez peu de fortune & que vous ne faites que la déranger ici, où vous ne resteriez pas sans moi. Je puis donc supposer qu'une partie de votre bourse est dans la mienne, & je vous envoie un léger à-compte dans celle que renferme cette boete qu'il ne faut pas ouvrir

(a) Haute-montagne du pays de Vaud.

devant le porteur. Je n'ai gardé d'aller au devant des difficultés, je vous estime trop pour vous croire capable d'en faire.

Je vous deffens, non seulement de retourner sans mon ordre, mais de venir nous dire adieu. Vous pouvez écrire à ma mere ou à moi, simplement pour nous avertir que vous êtes forcé de partir sur le champ pour une affaire imprévue, & me donner, si vous voulez quelques avis sur mes lectures, jusqu'à votre retour. Tout cela doit être fait naturellement & sans aucune apparence de mystère. Adieu, mon ami, n'oubliez pas que vous emportez le cœur & le repos de Julie.

L E T T R E X V I .

Réponse.

JE relis votre terrible lettre, & je froissonne à chaque ligne. J'obéirai, pourtant, je l'ai promis, je le dois ; j'obéirai. Mais vous ne savez pas, non barbare, vous ne saurez jamais ce qu'un tel sacrifice coûte à mon cœur. Ah, vous n'aviez pas besoin de l'épreuve du bosquet pour me le rendre sensible ! C'est un raffinement de cruauté perdu pour votre ame impitoyable, & je puis au moins vous défier de me rendre plus malheureux.

Vous recevrez votre boete dans le même état ou vous l'avez envoyée. C'est trop, d'ajouter l'opprobre à la cruauté ; si je vous ai laissée maîtresse de mon sort, je ne vous ai point laissé l'ar-

l'arbitre de mon honneur. C'est un dépôt sacré, (l'unique, hélas, qui me reste !) dont jusqu'à la fin de ma vie nul ne fera chargé que moi seul.

L E T T R E XVII.

Replique.

VOtre lettre me fait pitié ; c'est la seule chose sans esprit que vous ayez jamais écrite.

J'offense donc votre honneur, pour lequel je donnerois mille fois ma vie ? J'offense donc ton honneur, Ingrat ! qui m'as vu prête à t'abandonner le mien ? Où est-il donc, cet honneur que j'offense ? Dis-le moi, cœur rampant, ame sans délicatesse ? Ah ! que tu es méprisable, si tu n'as qu'un honneur que Julie ne connoisse pas ! Quoi ceux qui veulent partager leur sort n'oseroient partager leurs biens, & celui qui fait profession d'être à moi se tient outragé de mes dons ! Et depuis quand est-il vil de recevoir de ce qu'on aime ? Depuis quand ce que le cœur donne deshonore-t-il le cœur qui l'accepte : mais on méprise un homme qui reçoit d'un autre ? on méprise celui dont les besoins passent la fortune ? Et qui le méprise ? des ames abjectes qui mettent l'honneur dans la richesse, & présentent les vertus au poids de l'or. Est-ce dans ces basses maximes qu'un homme de bien met son honneur, & le préjugé même de la raison n'est-il pas en faveur du plus pauvre ?

Sans doute, il est des dons vils qu'un honnête homme ne peut accepter ; mais apprenez qu'ils ne deshonnorent pas moins la main qui les offre, & qu'un don honnête à faire est toujours honnête à recevoir ; or sûrement mon cœur ne me reproche pas celui-ci, il s'en glorifie (b). Je ne sache rien de plus méprisable qu'un homme dont on achète le cœur & les soins, si ce n'est la femme qui les paye ; mais entre deux cœurs unis la communauté des biens est une justice & un devoir, & si je me trouve encore en arrière de ce qui me reste de plus qu'à vous, j'accepte sans scrupule ce que je réserve, & je vous dois ce que je ne vous ai pas donné. Ah ! si les dons de l'amour sont à charge, quel cœur jamais peut être reconnoissant ?

Supposeriez-vous que je refuse à mes besoins ce que je destine à pouvoir aux vôtres ? je vais vous donner du contraire une preuve sans réplique. C'est que la bourse que je vous renvoie contient le double de ce qu'elle contenoit la première fois, & qu'il ne tiendrait qu'à moi de la doubler encore. Mon Père me donne pour mon entretien, une pension, modique à la vérité, mais à laquelle je n'ai jamais besoin de toucher, tant ma mère est attentive à pourvoir à tout ? sans compter que ma broderie & ma dentelle suffisent pour m'entretenir de l'une & de l'autre. Il est vrai que je n'étois pas toujours aussi riche ; les soucis d'une passion fatale m'ont fait depuis longtems négliger certains soins auxquels j'employois mon superflu ; c'est une raison de plus

(b) Elle a raison. Sur le motif secret de ce voyage, on voit que jamais argent ne fut plus honnêtement employé. C'est grand dommage que cet emploi n'ait pas fait un meilleur profit.
d'en

d'en disposer comme je fais; il faut vous humilier pour le mal dont vous êtes cause, & que l'amour expie les fautes qu'il fait commettre.

Venons à l'essentiel. Vous dites que l'honneur vous défend d'accepter mes dons. Si cela est, je n'ai plus rien à dire, & je conviens avec vous qu'il ne vous est pas permis d'aliéner un pareil soin. Si donc vous pouvez me prouver cela, faites-le clairement, incontestablement, & sans vaine subtilité; car vous savez que je hais les sophismes. Alors vous pouvez me rendre la bourse, je la reprends sans me plaindre, & il n'en fera plus parlé.

Mais comme je n'aime ni les gens pointilleux ni le faux point-d'honneur; si vous me renvoyez encore une fois la boete sans justification, ou que votre justification soit mauvaise, il faudra ne nous plus voir. Adieu; pensez-y.

L E T T R E XVIII.

A Julie.

J'Ai reçu vos dons, je suis parti sans vous voir, me voici bien loin de vous. Êtes-vous contente de vos tyrannies, & vous ai-je assez obéi?

Je ne puis vous parler de mon voyage; à peine fais-je comment il s'est fait. J'ai mis trois jours à faire vingt lieues; chaque pas qui m'éloignoit de vous séparoit mon corps de mon ame & me donnoit un sentiment anticipé de la mort. Je voulois vous décrire ce que je verrois.

56 LA NOUVELLE

Vain projet ! Je n'ai rien vu que vous & ne puis vous peindre que Julie. Les puissantes émotions que je viens d'éprouver coup sur coup m'ont jetté dans des distractions continuelles ; je me sentoits toujours où je n'étois point ; à peine avois-je assez d'esprit pour suivre & demander mon chemin, & je suis arrivé à Sion sans être parti de Vevai.

C'est ainsi que j'ai trouvé le secret d'é luder votre rigueur & de vous voir sans vous desobéir. Oui, cruelle, quoique vous ayez su faire, vous n'avez pu me séparer de vous tout entier. Je n'ai traîné dans mon exil que la moindre partie de moi-même : tout ce qu'il y a de vivant en moi demeure auprès de vous sans cesse. Il erre impunément sur vos yeux, sur vos levres, sur votre sein, sur tous vos charmes ; il pénètre par tout comme une vapeur subtile, & je suis plus heureux en dépit de vous, que je ne fus jamais de votre gré.

J'ai ici quelques personnes à voir, quelques affaires à traiter ; voila ce qui me désole. Je ne suis point à plaindre dans la solitude, où je puis m'occuper de vous & me transporter aux lieux où vous êtes. La vie active qui me rappelle à moi tout entier m'est seule insupportable. Je vais faire mal & vite, pour être promptement libre, & pouvoir m'égarer à mon aise dans les lieux sauvages qui forment à mes yeux les charmes de ce pays. Il faut tout fuir & vivre seul au monde, quand on n'y peut vivre avec vous.

L E T T R E

L E T T R E XIX.

A Julie.

Rien ne m'arrête plus ici que vos ordres ; cinq jours que j'y ai passés ont suffi & au delà pour mes affaires ; si toutes-fois on peut appeller des affaires celles où le cœur n'a point de part. Enfin vous n'avez plus de prétexte, & ne pouvez me retenir loin de vous qu'afin de me tourmenter.

Je commence à être fort inquiet du sort de ma première lettre ; elle fut écrite & mise à la poste en arrivant ; l'adresse en est fidèlement copiée sur celle que vous m'envoyâtes ; je vous ai envoyé la mienne avec le même soin, & si vous aviez fait exactement réponse, elle auroit déjà dû me parvenir. Cette réponse pourtant ne vient point, & il n'y a nulle cause possible & funeste de son retard que mon esprit troublé ne se figure. O ma Julie, que d'imprévues catastrophes peuvent en huit jours rompre à jamais les plus doux liens du monde ! Je frémis de songer qu'il n'y a pour moi qu'un seul moyen d'être heureux, & des millions d'être misérable (c). Julie, m'auriez-vous oublié ? Ah ! c'est

(c) On me dira que c'est le devoir d'un Editeur de corriger les fautes de langue. Oui bien pour les Editeurs qui sont cas de cette correction ; oui bien pour les ouvrages dont on peut corriger le stile sans le refondre & le gâter ; oui bien quand on est assés sur de sa plume pour ne pas subjeter ses propres fautes à celles de l'auteur. Et avec tout cela, qu'aura-t-on gagné à faire parler un Suisse comme un Académicien ?

la plus affreuse de mes craintes ! Je puis préparer ma confiance aux autres maux, mais toutes les forces de mon ame défontent au seul soupçon de celui-là.

Je vois le peu de fondement de mes allarmes & ne saurois les calmer. Le sentiment de mes maux s'aigrit sans cesse loin de vous, & comme si je n'en avois pas assez pour m'abattre, je m'en forge encore d'incertains pour irriter tous les autres. D'abord, mes inquiétudes étoient moins vives. Le trouble d'un départ subit, l'agitation du voyage, donnoient le change à mes ennemis ; ils se raniment dans la tranquille solitude. Hélas ! je combattois ; un fer mortel a percé mon sein, & la douleur ne s'est fait sentir que longtems après la blessure.

Cent fois en lisant des Romans, j'ai ri des froides plaintes des amans sur l'absence. Ah, je ne savois pas alors à quel point la votre un jour me seroit insupportable ! Je sens aujourd'hui combien un ame paisible est peu propre à juger des passions, & combien il est insensé de rire des sentimens qu'on n'a point éprouvés. Vous le dirai-je pourtant ? Je ne fais quelle idée consolante & douce tempere en moi l'amertume de votre éloignement, en songeant qu'il s'est fait par votre ordre. Les maux qui me viennent de vous me sont moins cruels que s'ils m'étoient envoyés par la fortune ; s'ils servent à vous contenter je ne voudrois pas ne les point sentir ; ils sont les garants de leur dédommagement, & je connois trop bien votre ame pour vous croire barbare à pure perte.

Si vous voulez m'éprouver je n'en murmure plus ; il est juste que vous sachiez si je suis constant,

stant, patient, docile, digne en un mot, des biens que vous me réservez. Dieux ! si c'étoit là votre idée, je me plaindrois de trop peu souffrir. Ah, non ! pour nourrir dans mon cœur une si douce attente, inventez, s'il se peut des maux mieux proportionnés à leur prix.

L E T T R E XX.

De Julie.

JE reçois à la fois vos deux lettres, & je vois par l'inquiétude que vous marquez dans la seconde sur le sort de l'autre que quand l'imagination prend les devants, la raison ne se hâte pas comme elle, & souvent la laisse aller seule. Pensâtes-vous en arrivant à Sion qu'un Courier tout prêt n'attendoit pour partir que votre lettre, que cette lettre me seroit remise en arrivant ici, & que les occasions ne favoriseroient pas moins ma réponse ? Il n'en va pas ainsi, mon bel ami. Vos deux lettres me sont parvenues à la fois, parce que le Courier, qui ne passe qu'une fois la semaine (a), n'est parti qu'avec la seconde. Il faut un certain tems pour distribuer les lettres ; il en faut à mon commissionnaire pour me rendre la mienne en secret, & le Courier ne retourne pas d'ici le lendemain du jour qu'il est arrivé. Ainsi tout bien calculé, il nous faut huit jours, quand celui du Courier est bien choisi, pour recevoir réponse l'un de l'autre ; ce que je vous explique afin de calmer une fois pour toutes.

(a) Il passe à présent deux fois.

60. LA NOUVELLE.

vosre impatiente vivacité. Tandis que vous déclamez contre la fortune & ma negligence, vous voyez que je m'informe adroitement de tout ce qui peut assurer notre correspondance & prévenir vos perplexités. Je vous laisse à décider de quel côté sont les tendres soins.

Ne parlons plus de peines, mon bon ami ; ah, respectez & partagez plutôt le plaisir que j'éprouve, après huit mois d'absence, de revoir le meilleur des Peres ! Il arriva jeudi au soir, & je n'ai songé qu'à lui (e) depuis cet heureux moment. O toi que j'aime le mieux au monde après les auteurs de mes jours, pourquoi tes lettres, tes querelles, viennent-elles contrister mon ame & troubler les premiers plaisirs d'une famille réunie ? Tu voudrois que mon cœur s'occupât de toi sans cesse ; mais dis-moi, le tien pourroit-il aimer une fille dénaturée à qui les feux de l'amour feroient oublier les droits du sang, & que les plaintes d'un amant rendroient insensible aux caresses d'un pere ? Non, mon digne ami, n'empoisonne point par d'injustes reproches l'innocente joye que m'inspire un si doux sentiment. Toi dont l'ame est si tendre & si sensible, ne conçois-tu point quel charme c'est de sentir dans ces purs & sacrés embrassemens le sein d'un pere palpiter d'aïse contre celui de sa fille. Ah ! crois-tu qu'alors le cœur puisse un moment se partager & rien dérober à la nature ?

Sol. che son figlia io mi rammento adesso.

Ne pensez pas, pourtant que je vous oublie. Oublia-t-on jamais ce qu'on a une fois aimé ?

(e) L'artiale. qui précède prouve qu'elle ment.

Non

Non les impressions plus vives qu'on suit quelques instans, n'effacent pas pour cela les autres. Ce n'est point sans chagrin que je vous ai vu partir, ce n'est point sans plaisir que je vous verrois de retour. Mais . . . Prenez patience ainsi que moi puis qu'il le faut, sans en demander davantage. Soyez sûr que je vous rappellerai le plutôôt qu'il sera possible, & pensez que souvent tel qui se plaint bien haut de l'absence, n'est pas celui qui en souffre le plus.

L E T T R E X X I.

A Julie:

QUE j'ai souffert en la recevant, cette lettre souhaitée avec tant d'ardeur ! J'attendois le Courier à la poste. A peine le paquet étoit-il ouvert que je me nomme, je me rends importun ; on me dit qu'il y a une lettre ; je tressaille ; je la demande agité d'une mortelle impatience : je la reçois enfin. Julie, j'apperçois les traits de ta main adorée ! La mienne tremble en s'avançant pour recevoir ce précieux dépôt. Je voudrois baiser mille fois ces sacrés caractères. O circonspection d'un amour craintif ! Je n'ose porter la lettre à ma bouche, ni l'ouvrir devant tant de témoins. Je me dérobe à la hâte. Mes genoux trembloient sous moi ; mon émotion croissante me laisse à peine appercevoir mon chemin ; j'ouvre la lettre au premier détour ; je la parcours, je la dévore, & à peine suis-je à ces lignes où tu peins si bien les plaisirs de ton cœur en embrassant ce respectable pere
que

62. LA NOUVELLE

que je fonds en larmes, on me regarde, j'entretiens dans une allée pour échapper aux spectateurs; là, je partage ton attendrissement; j'embrasse avec transport cet heureux pere que je connois à peine, & la voix de la nature me rappelant au mien, je donne nouvelle pleurs à sa mémoire honorée.

Et que vouliez-vous apprendre, incomparable fille, dans mon vain & triste savoir? Ah, c'est de vous qu'il faut apprendre tout ce qui peut entrer de bon, d'honnête dans une ame humaine, & surtout ce divin accord de la vertu, de l'amour, & de la nature, qui ne se trouva jamais qu'en vous! Non, il n'y a point d'affection fautive qui n'ait sa place dans votre cœur, qui ne s'y distingue par la sensibilité qui vous est propre, & pour savoir moi-même régler le mien, comme j'ai soumis toutes mes actions à vos volontés, je vois bien qu'il faut soumettre encore tous mes sentimens aux vôtres.

Quelle différence pourtant de votre état au mien, daignez le remarquer! Je ne parle point du rang & de la fortune, l'honneur & l'amour doivent en cela suppléer à tout. Mais vous êtes environnée de gens que vous chérifiez & qui vous adorent; les soins d'une tendre mere, d'un pere dont vous êtes l'unique espoir; l'amitié d'une cousine qui semble ne respirer que par vous; toute une famille dont vous faites l'ornement; une ville entiere fiere de vous avoir vu naître, tout occupe & partage votre sensibilité, & ce qu'il en reste à l'amour n'est que la moindre partie de ce que lui ravissent les droits du sang & de l'amitié. Mais moi, Julie, hélas! errant, sans famille, & presque sans patrie, je n'ai que

VOUS.

vous sur la terre, & l'amour seul me tient lieu de tout. Ne soyez donc pas surprise si, bien que votre ame soit la plus sensible, la mienne fait le mieux aimer, & si, vous cédant autant de choses, j'emporte au moins le prix de l'amour.

Ne craignez pourtant pas que je vous importune encore de mes indiscrettes plaintes. Non, je respecterai vos plaisirs, & pour eux-mêmes qui sont si purs, & pour vous qui les ressentez. Je m'en formerai dans l'esprit le touchant spectacle; je les partagerai de loin, & ne pouvant être heureux de ma propre félicité, je le serai de la votre. Quelles que soient les raisons qui me tiennent éloigné de vous, je les respecte; & que me serviroit de les connoître, si quand je devrois les désapprouver, il n'en faudroit pas moins obéir à la volonté qu'elles vous inspirent? M'en coutera-t-il plus de garder le silence qu'il m'en coûtera de vous quitter? souvenez-vous toujours, ô Julie, que votre ame a deux corps à gouverner, & que celui qu'elle anime par son choix lui sera toujours le plus fidelle.

nodo piu forte:

Fabbricato da noi, non dalla sorte.

Je me tais donc, & jusqu'à ce qu'il vous plaise de terminer mon exil je vais tâcher d'en tempérer l'ennui en parcourant les montagnes du Valais, tandis qu'elles sont encore praticables. Je m'apperçois que ce pays ignoré mérite les regards des hommes, & qu'il ne lui manque pour être admiré que des Spectateurs qui le sachent voir. Je tâcherai d'en tirer quelques observations dignes

dignes de vous plaire. Pour amuser une jolie femme, il faudroit peindre un peuple aimable & galant. Mais toi, ma Julie, ah, je le fais bien ; le tableau d'un peuple heureux & simple est celui qu'il faut à ton cœur.

L E T T R E XXII.

De Julie.

ENfin le premier pas est franchi, & il a été question de vous. Malgré le mépris que vous témoignez pour ma doctrine, mon pere en a été surpris : il n'a pas moins admiré mes progrès dans la musique & dans le dessein (*f*), & au grand étonnement de ma mere, prévenue par vos calomnies (*g*), au blason près qui lui a paru négligé, il a été fort content de tous mes talens. Mais ces talens ne s'acquièrent pas sans maître ; il a falu nommer le mien, & je l'ai fait avec une énumération pompeuse de toutes les sciences qu'il vouloit bien m'enseigner, hors une. Il s'est rappelé de vous avoir vû plusieurs fois à son précédent voyage, & il n'a pas paru qu'il eut conservé de vous une impression defavantageuse.

Ensuite il s'est informé de votre fortune ; on lui a dit qu'elle étoit médiocre ; de votre naissance ; on lui a dit qu'elle étoit honnête. Ce

(*f*) Voila, ce me semble un sage de vingt ans qui fait prodigieusement de choses ! Il est vrai que Julie félicite à trente de n'être plus si savant.

(*g*) Cela se rapporte à une lettre à la mere, écrite sur un ton équivoque, & qui a été supprimée.

mot *bonnête* est fort équivoque à l'oreille d'un gentilhomme, & a excité des soupçons que l'éclaircissement a confirmés. Dès qu'il a su que vous n'étiez pas noble, il a demandé ce qu'on vous donnoit par mois. Ma mere prenant la parole a dit qu'un pareil arrangement n'étoit pas même proposable, & qu'au contraire, vous aviez rejeté constamment tous les moindres présens qu'elle avoit tâché de vous faire en choses qui ne se refusent pas; mais cet air de fierté n'a fait qu'exciter la sienne, & le moyen de supporter l'idée d'être redevable à un roturier? Il a donc été décidé qu'on vous offrirait un payement, au refus duquel, malgré tout votre mérite dont on convient, vous seriez remercié de vos soins. Voilà, mon ami, le résumé d'une conversation, qui a été tenue sur le compte de mon très honoré maître, & durant laquelle son humble écoliere n'étoit pas fort tranquille. J'ai cru ne pouvoir trop me hâter de vous en donner avis, afin de vous laisser le tems d'y réfléchir. Aussi-tôt que vous aurez pris votre résolution, ne manquez pas de m'en instruire; car cet article est de votre compétence, & mes droits ne vont pas jusques là.

J'apprens avec peine vos courses dans les montagnes; non que vous n'y trouviez, à mon avis, une agréable diversion, & que le détail de ce que vous aurez vû ne me soit fort agréable à moi-même: mais je crains pour vous des fatigues que vous n'êtes guere en état de supporter. D'ailleurs la saison est fort avancée; d'un jour à l'autre tout peut se couvrir de neige, & je prévois que vous aurez encore plus à souffrir du froid que de la fatigue. Si vous tombiez malade dans le pays où vous êtes je ne m'en consolerois jamais. Revenez

venez donc, mon bon ami, dans mon voisinage. Il n'est pas tems encore de rentrer à Vevai, mais je veux que vous habitiez un séjour moins rude, & que nous soyons plus à portée d'avoir aisément des nouvelles l'un de l'autre. Je vous laisse le maître du choix de votre station. Tâchez seulement qu'on ne sache point ici où vous êtes, & soyez discret sans être mystérieux. Je ne vous dis rien sur ce chapitre; je me fie à l'intérêt que vous avez d'être prudent, & plus encore à celui que j'ai que vous le soyez.

Adieu mon Ami; je ne puis m'entretenir plus longtems avec vous. Vous savez de quelles précautions j'ai besoin pour vous écrire. Ce n'est pas tout: Mon pere a amené un étranger respectable, son ancien ami, & qui lui a sauvé autrefois la vie à la guerre. Jugez si nous nous sommes efforcés de le bien recevoir! Il repart demain, & nous nous hâtons de lui procurer pour le jour qui nous reste, tous les amusemens qui peuvent masquer notre zele à un tel bienfaiteur. On m'appelle: il faut finir. Adieu, dezechef.

L E T T R E XXIII.

A Julie.

A Peine ai-je employé huit jours à parcourir un pays qui demanderoit des années d'observation: mais outre que la neige me chasse, j'ai voulu revenir au devant du Courier qui m'apporte, j'espère, une de vos lettres. En attendant

dant qu'elle arrive, je commence par vous écrire celle-ci, après laquelle j'en écrirai s'il est nécessaire une seconde pour répondre à la votre.

Je ne vous serai point ici un détail de mon voyage & de mes remarques; j'en ai fait une relation que je compte vous porter. Il faut réserver notre correspondance pour les choses qui nous touchent de plus près l'un & l'autre. Je me contenterai de vous parler de la situation de mon ame: il est juste de vous rendre compte de l'usage qu'on fait de votre bien.

J'étois parti, triste de mes peines, & consolé de votre joye; ce qui me tenoit dans un certain état de langueur qui n'est pas sans charme pour un cœur sensible. Je gravissois lentement & à pied des sentiers assez rudes, conduit par un homme que j'avois pris pour être mon guide, & dans lequel durant toute la route j'ai trouvé plutôt un ami qu'un mercenaire. Je voulois rêver; & j'en étois toujours détourné par quelque spectacle inattendu. Tantôt d'immenses roches pendoient en ruines au dessus de ma tête. Tantôt de hautes & bruyantes cascades m'inondoient de leur épais brouillard. Tantôt un torrent éternel ouvroit à mes côtés un abîme dont les yeux n'osoient sonder la profondeur. Quelquefois je me perdois dans l'obscurité d'un bois touffu. Quelquefois en forçant d'un gouffre une agréable prairie réjouissoit tout à coup mes regards. Un mélange étonnant de la nature sauvage & de la nature cultivée, monroit par tout la main des hommes, où l'on eut cru qu'ils n'avoient jamais pénétré: à côté d'une caverne on trouvoit des maisons; on voyoit des pampres secs où l'on n'eut cherché que

que des ronces, des vignes dans des terres ébourées, d'excellens fruits sur des rochers, & des champs dans des précipices.

Ce n'étoit pas seulement le travail des hommes qui rendoit ces pays étranges si bizarrement contrastés; la nature sembloit encore prendre plaisir à s'y mettre en opposition avec elle-même, tant on la trouvoit différente en un même lieu sous divers aspects. Au levant les fleurs du printems, au midi les fruits de l'automne, au nord les glaces de l'hiver: elle réunissoit toutes les saisons dans le même instant, tous les climats dans le même lieu, des terrains contraires sur le même sol, & formoit l'accord inconnu par tout ailleurs des productions des plaines & de celles des Alpes. Ajoutez à tout cela les illusions de l'optique, les pointes des monts différemment éclairées, le clair obscur du soleil & des ombres, & tous les accidens de lumière qui en résultoient le matin & le soir; vous aurez quelque idée des scènes continuelles qui ne cessèrent d'attirer mon admiration, & qui sembloient m'être offertes en un vrai théâtre; car la perspective des monts étant verticale frappe les yeux tout à la fois & bien plus puissamment que celle des plaines qui ne se voit qu'obliquement, en fuyant, & dont chaque objet vous en cache un autre.

J'attribuai durant la première journée aux agrémens de cette variété le calme que je sentois renaître en moi. J'admirois l'empire qu'ont sur nos passions les plus vives les êtres les plus insensibles, & je méprisois la philosophie de ne pouvoir pas même autant sur l'ame qu'une suite d'objets inanimés. Mais cet état
 paisible

paissible ayant duré la nuit & augmenté le lendemain, je ne tardai pas de juger qu'il avoit encore quelque autre cause qui ne m'étoit pas connue. J'arrivai ce jour-là sur des montagnes les moins élevées, & parcourant ensuite leurs inégalités, sur celles des plus hautes qui étoient à ma portée. Après m'être promené dans les nuages, j'atteignois un séjour plus serain d'où l'on voit, dans la saison le tonnerre & l'orage se former au dessous de soi; image trop vaine de l'ame du sage, dont l'exemple n'exista jamais, ou n'existe qu'aux mêmes lieux d'où l'on en a tiré l'emblème.

Ce fut là que je démêlai sensiblement dans la pureté de l'air où je me trouvois, la véritable cause du changement de mon humeur, & du retour de cette paix intérieure que j'avois perdue depuis si longtems. En effet, c'est une impression générale qu'éprouvent tous les hommes, quoiqu'ils ne l'observent pas tous, que sur les hautes montagnes où l'air est pur & subtil, on se sent plus de facilité dans la respiration, plus de légèreté dans le corps, plus de sérénité dans l'esprit, les plaisirs sont moins ardens, les passions plus modérées. Les méditations y prennent je ne sais quel caractère grand & sublime, proportionné aux objets qui nous frappent, je ne sais quelle volupté tranquille qui n'a rien d'acre & de sensuel. Il semble qu'en s'élevant au dessus du séjour des hommes on y laisse tous les sentimens bas & terrestres, & qu'à mesure qu'on approche des régions éthérées l'ame contracte quelque chose de leur l'inaltérable pureté. On y est grave sans mélancolie, paissible sans indolence, content

tent d'être & de penser : tous les desirs trop vifs s'éteignent ; ils perdent cette pointe aiguë qui les rend douloureux, ils ne laissent au fond du cœur qu'une émotion légère & douce, & c'est ainsi qu'un heureux climat fait servir à la félicité de l'homme les passions qui font ailleurs son tourment. Je doute qu'aucune agitation violente, aucune maladie de vapeurs put tenir contre un pareil séjour prolongé, & je suis surpris que des bains de l'air salubre & bienfaisant des montagnes ne soient pas un des grands remèdes de la médecine & de la morale.

*Qui non palazzi, non teatro o loggia,
Ma'n lor vece un' abete, un faggio, un pino.
Trà l'erba verde e'l bel monte vicino
Levan di terra al Ciel nostr' intelletto.*

Supposez les impressions réunies de ce que je viens de vous décrire, & vous aurez quelque idée de la situation délicieuse où je me trouvois. Imaginez la variété, la grandeur, la beauté de mille étonnans spectacles ; le plaisir de ne voir autour de soi que des objets tout nouveaux, des oiseaux étranges, des plantes bizarres & inconnues, d'observer en quelque sorte une autre nature, & de se trouver dans un nouveau monde. Tout cela fait aux yeux un mélange inexprimable dont le charme encore par la subtilité de l'air qui rend les couleurs plus vives, les traits plus marqués rapproche tous les points de vue ; les distances paroissant moindres que dans les plaines, où l'épaisseur de l'air couvre la terre d'un voile, l'horizon présente
aux

aux yeux plus d'objets qu'il semble n'en pouvoir contenir : enfin, le spectacle a je ne fais quoi de magique, de surnaturel qui ravit l'esprit & les sens ; on oublie tout, on s'oublie soi-même, on ne fait plus où l'on est.

J'aurois passé tout le tems de mon voyage dans le seul enchantement du paysage, si je n'en eusse éprouvé un plus doux encore dans le commerce des habitans. Vous trouverez dans ma description un léger crayon de leurs mœurs, de leur simplicité, de leur égalité d'ame, & de cette paisible tranquillité qui les rend heureux par l'exemption des peines plutôt que par le goût des plaisirs : Mais ce que je n'ai pu vous peindre & qu'on ne peut guere imaginer, c'est leur humanité désintéressée, & leur zele hospitalier pour tous les étrangers que le hazard ou la curiosité conduisent parmi eux. J'en fis une épreuve surprenante, moi qui n'étois connu de personne & qui ne marchois qu'à l'aide d'un conducteur. Quand j'arrivois le soir dans un hameau, chacun venoit avec tant d'empressement m'offrir sa maison que j'étois embarrassé du choix, & celui qui obtenoit la préférence en paroissoit si content que la premiere fois je pris cette ardeur pour de l'avidité. Mais je fus bien étonné quand après en avoir usé chez mon hôte à peu près comme au cabaret, il refusa le lendemain mon argent, s'offensant même de ma proposition, & il en a par tout été de même. Ainsi c'étoit le pur amour de l'hospitalité communément assez tiède, qu'à sa vivacité j'avois pris pour l'apreté du gain. Leur désintéressement fut si complet que dans tout le voyage je

n'ai

n'ai pu trouver à placer un patagon (b). En effet à quoi dépenser de l'argent dans un pays où les maîtres ne reçoivent point le prix de leurs fraix, ni les domestiques celui de leurs soins, & où l'on ne trouve aucun mendiant ? Cependant l'argent est fort rare dans le haut Valais, mais c'est pour cela que les habitans sont à leur aise : car les denrées y sont abondantes sans aucun débouché au dehors, sans consommation de luxe au dedans, & sans que le cultivateur montagnard, dont les travaux sont les plaisirs, devienne moins laborieux. Si jamais ils ont plus d'argent, ils seront infailliblement plus pauvres. Ils ont la sagesse de le sentir, & il y a dans le pays des mines d'or qu'il n'est pas permis d'exploiter.

J'étois d'abord fort surpris de l'opposition de ces usages avec ceux du bas Valais, où, sur la route d'Italie, on rançonne assés durement les passagers, & j'avois peine à concilier dans un même peuple des manieres si différentes. Un Valaisan m'en expliqua la raison. Dans la vallée, me dit-il, les étrangers qui passent sont des marchands, & d'autres gens uniquement occupés de leur négoce & de leur gain. Il est juste qu'ils nous laissent une partie de leur profit & nous les traitons comme ils traitent les autres : Mais ici où nulle affaire n'appelle les étrangers, nous sommes sûrs que leur voyage est desintéressé ; l'accueil qu'on leur fait l'est aussi. Ce sont des hôtes qui nous viennent voir parce qu'ils nous aiment, & nous les recevons avec amitié.

Au reste, ajouta-t-il en souriant, cette hospitalité n'est pas coûteuse, & peu de gens s'avi-

(b) Ecu du pays.

sont d'en profiter. Ah, je le crois ! lui répondis-je. Que seroit-on chez un peuple qui vit pour vivre, non pour gagner ni pour briller ? Hommes heureux & dignes de l'être, j'aime à croire qu'il faut vous ressembler en quelque chose pour se plaire au milieu de vous.

Ce qui me paroissoit le plus agréable dans leur accueil, c'étoit de n'y pas trouver le moindre vestige de gêne ni pour eux ni pour moi. Ils vivoient dans leur maison comme si je n'y eusse pas été, & il ne tenoit qu'à moi d'y être comme si j'y eusse été seul. Ils ne connoissent point l'incomode vanité d'en faire les honneurs aux étrangers, comme pour les avertir de la présence d'un maître, dont on dépend au moins en cela. Si je ne disois rien, ils supposoient que je voulois vivre à leur maniere ; je n'avois qu'à dire un mot pour vivre à la mienne, sans éprouver jamais de leur part la moindre marque de répugnance ou d'étonnement. Le seul compliment qu'ils me firent après avoir sù que j'étois Suisse, fut de me dire que nous étions freres & que je n'avois qu'à me regarder chez eux comme étant chez moi. Puis ils ne s'embarrassèrent plus de ce que je faisois, n'imaginant pas même que je pusse avoir le moindre doute sur la sincérité de leurs offres ni le moindre scrupule à m'en prévaloir. Ils en usent entre eux avec la même simplicité ; les enfans en âge de raison sont les égaux de leurs peres, les domestiques s'asseient à table avec leurs maîtres ; la même liberté regne dans les maisons & dans la république, & la famille est l'image de l'Etat.

La seule chose sur laquelle je ne jouissois pas

de la liberté étoit la durée excessive des repas. J'étois bien le maître de ne pas me mettre à table ; mais quand j'y étois une fois, il y falloit rester une partie de la journée & boire d'autant. Le moyen d'imaginer qu'un homme & un Suisse n'aimât pas à boire ? En effet, j'avoue que le bon vin me paroît une excellente chose, & que je ne hais point à m'en égayer pourvu qu'on ne m'y force pas. J'ai toujours remarqué que les gens faux sont sobres, & la grande réserve de la table annonce allés souvent des mœurs feintes & des âmes doubles. Un homme franc craint moins ce babil affectueux & ces tendres épanchemens qui précèdent l'ivresse ; mais il faut savoir s'arrêter & prévenir l'excès. Voila ce qu'il ne m'étoit guere possible de faire avec d'aussi déterminés buveurs que les Valaisans, des vins aussi violens que ceux du pays, & sur des tables où l'on ne vit jamais d'eau. Comment se résoudre à jouer si sottement le sage & à fâcher de si bonnes gens ? Je m'enivrois donc par reconnoissance, & ne pouvant payer mon écot de ma bourse, je le payois de ma raison.

Un autre usage qui ne me gênoit guères moins, c'étoit de voir, même chez de magistrats, la femme & les filles de la maison, debout derriere ma chaise, servir à table comme des domestiques. La galanterie françoise se seroit d'autant plus tourmentée à réparer cette incongruité, qu'avec la figure des Valaisanes, des servantes mêmes rendroient leurs services embarrassans. Vous pouvez m'en croire, elles sont jolies puis qu'elles m'ont paru l'être. Des yeux accoutumés à vous voir sont difficiles en beauté.

Pour

Pour moi qui respecte encore plus les usages des pays où je vis que ceux de la galanterie, je recevois leur service en silence, avec autant de gravité que D. Quichote chez la Duchesse. J'opposois quelquefois en souriant les grandes barbes & l'air grossier des convives au teint éblouissant de ces jeunes beautés timides, qu'un mot faisoit rougir, & ne rendoit que plus agréables. Mais je fus un peu choqué de l'enorme ampleur de leur gorge qui n'a dans sa blancheur éblouissante qu'un des avantages du modele que j'osois lui comparer; modele unique & voilé dont les contours furtivement observés me peignent ceux de cette coupe célèbre à qui le plus beau sein du monde sert de moule.

Ne soyez pas surprise de me trouver si savant sur des misteres que vous cachez si bien: je le suis en dépit de vous; un sens en peut quelquefois instruire un autre: malgré la plus jalouse vigilance, il échape à l'ajustement le mieux concerté quelques legers interstices, par lesquels la vue opere l'effet du toucher. L'œil avide & téméraire s'infine impunément sous les fleurs d'un bouquet; il erre sous la chenille & la gaze, & fait sentir à la main la résistance élastique qu'elle n'oseroit éprouver.

Parte appar delle mamme acerbe e crude,

Parte altrui ne ricopre invida vesta;

Invida, ma s'agli occhi il varco chiude,

L'amoroso pensier già non arresta.

Je remarquai aussi un grand défaut dans l'habillement des Valaisanes: c'est d'avoir des cors-de-robe si élevés par derriere qu'elles

en paroissent bossues ; cela fait un effet singulier avec leurs petites coëffures noires & le reste de leur ajustement, qui ne manque au surplus ni de simplicité ni d'élégance. Je vous porte un habit complet à la Valaisane, & j'espère qu'il vous ira bien ; il a été pris sur la plus jolie taille du pays.

Tandis que je parcourois avec extase ces lieux si peu connus & si dignes d'être admirés, que faisiez-vous cependant, ma Julie ? étiez-vous oubliée de votre ami ? Julie oubliée ? Ne m'oublierois-je pas plutôt moi-même, & que pourrois-je être un moment seul, moi qui ne suis plus rien que par vous ? Je n'ai jamais mieux remarqué avec quel instinct je place en divers lieux notre existence commune selon l'état de mon ame. Quand je suis triste, elle se réfugie auprès de la votre, & cherche des consolations aux lieux où vous êtes ; c'est ce que j'éprouvois en vous quittant. Quand j'ai du plaisir, je n'en saurois jouir seul, & pour le partager avec vous, je vous appelle alors où je suis. Voila ce qui m'est arrivé durant toute cette course où la diversité des objets me rappelant sans cesse en moi-même, je vous conduisois par tout avec moi. Je ne faisois pas un pas que nous ne le fissions ensemble. Je n'admirois pas une vue sans me hâter de vous la montrer. Tous les arbres que je rencontrais vous prêtoient leur ombre, tous les gazons vous servoient de siège. Tantôt assis à vos côtés, je vous aidais à parcourir des yeux les objets ; tantôt à vos genoux j'en contemplois un plus digne des regards d'un homme sensible. Rencontrois-je un pas difficile ? je vous le voyois franchir

franchir avec la légereté d'un fan qui bondit après sa mere. Faloit-il traverser un torrent ? j'osois presser dans mes bras une si douce charge ; je passois le torrent lentement, avec délices, & voyois à regret le chemin que j'allois atteindre. Tout me rappelloit à vous dans ce séjour paisible ; & les touchans attraits de la nature, & l'inaltérable pureté de l'air, & les mœurs simples des habitans, & leur sagesse égale & sûre, & l'aimable pudeur du sexe, & ses innocentes graces, & tout ce qui frapoit agréablement mes yeux & mon cœur leur peignoit celle qu'ils cherchent.

O ma Julie ! disois-je avec attendrissement, que ne puis-je couler mes jours avec toi dans ces lieux ignorés, heureux de notre bonheur & non du regard des hommes ! Que ne puis-je ici rassembler toute mon ame en toi seule, & devenir à mon tour l'univers pour toi ! Charmes adorés, vous jouiriez alors des hommages qui vous sont dûs ! Délices de l'amour, c'est alors que nos cœurs vous savoureroient sans cesse ! Une longue & douce ivresse nous laisseroit ignorer le cours des ans : & quand enfin l'âge auroit calmé nos premiers feux, l'habitude de penser & sentir ensemble feroit succéder à leurs transports une amitié non moins tendre. Tous les sentimens honnêtes nourris dans la jeunesse avec ceux de l'amour en rempliroient un jour le vuide immense ; nous pratiquerions au sein de cet heureux peuple, & à son exemple, tous les devoirs de l'humanité : sans cesse nous nous unirions pour bien faire, & nous ne mourrions point sans avoir vécu.

La poste arrive, il faut finir ma lettre, & courir recevoir la votre. Que le cœur me bat

jusqu'à ce moment ! Hélas ! j'étois heureux dans mes chimères : mon bonheur fuit avec elles ; que vais-je être en réalité ?

L E T T R E XXIV.

A Julie.

JE réponds sur le champ à l'article de votre lettre qui regarde le payement, & n'ai Dieu merci nul besoin d'y réfléchir. Voici, ma Julie, quel est mon sentiment sur ce point.

Je distingue dans ce qu'on appelle honneur, celui qui se tire de l'opinion publique, & celui que dérive de l'estime de soi-même. Le premier consiste en vains préjugés plus mobiles qu'une onde agitée ; le second a sa base dans les vérités éternelles de la morale. L'honneur du monde peut être avantageux à la fortune, mais il ne pénètre point dans l'âme & n'influe en rien sur le vrai bonheur. L'honneur véritable au contraire en forme l'essence, parce qu'on ne trouve qu'en lui ce sentiment permanent de satisfaction intérieure qui seul peut rendre heureux un être pensant. Appliquons, ma Julie, ces principes à votre question ; elle fera bientôt résolue.

Que je m'érige en maître de philosophie & preane, comme ce fou de la fable, de l'argent pour enseigner la sagesse ; cet emploi paroitra bas aux yeux du monde, & j'avoue qu'il a quelque chose de ridicule en soi : cependant comme aucun homme ne peut tirer sa subsistance absolument de lui même & qu'on ne sauroit l'en tirer
de

de plus près que par son travail, nous mettrons ce mépris au rang des plus dangereux préjugés ; nous n'aurons point la sottise de sacrifier la félicité cette opinion insensée ; vous ne m'en estimerez pas moins & je n'en ferai pas plus à plaindre, quand je vivrai des talens que j'ai cultivés.

Mais ici, ma Julie, nous avons d'autres considérations à faire. Laissons la multitude & regardons en nous-mêmes. Que serai-je réellement à votre père, en recevant de lui le salaire des leçons que je vous aurai données, & lui vendant une partie de mon temps c'est à dire de ma personne ? Un mercenaire, un homme à ses gages, une espèce de valet, & il aura de ma part pour garant de sa confiance, & pour sûreté de ce qui lui appartient ma foi tacite, comme celle du dernier de ses gens.

Or quel bien plus précieux peut avoir un père que sa fille unique, fut-ce même une autre que Julie ? Que fera donc celui qui lui vend ses services ? fera-t-il taire ses sentimens pour elle ? ah ! tu fais si cela se peut ! ou bien se livrant sans scrupule au penchant de son cœur offensera-t-il dans la partie la plus sensible celui à qui il doit fidélité ? Alors je ne vois plus dans un tel maître qu'un perfide qui foule aux pieds les droits les plus sacrés (i), un traître, un séducteur do-

(i) Malheureux jeune homme ! qui ne voit pas qu'en se laissant payer en reconnaissance ce qu'il refusa de recevoir en argent, il viole des droits plus sacrés encore. Au lieu d'instruire il corrompt ; au lieu de nourrir il empoisonne ; il se fait remercier par une mère abusée d'avoir perdu son enfant. On sent pourtant qu'il aime sincèrement la vertu, mais sa passion l'égare, & si sa grande jeunesse ne l'excusoit pas, avec ses beaux discours il ne seroit qu'un scélérat. Les deux amans sont à plaindre ; la mère seule est inexorable.

mestique que les loix condamnent très-justement à la mort. J'espère que celle à qui je parle fait m'entendre; ce n'est pas la mort que je crains; mais la honte d'en être digne, & le mépris de moi-même.

Quand les lettres d'Héloïse & d'Abelard tomberent entré vos mains, vous savez ce que je vous dis de cette lecture & de la conduite du Théologien. J'ai toujours plaint Héloïse; elle avoit un cœur fait pour aimer: mais Abelard ne m'a jamais paru qu'un misérable digne de son fort, & connoissant aussi peu l'amour que la vertu. Après l'avoir jugé faudra-t-il que je l'imité? malheur à quiconque prêche une morale qu'il ne veut pas pratiquer! Celui qu'aveugle sa passion jusqu'à ce point en est bientôt puni par elle, & perd le goût des sentimens auxquels il a sacrifié son honneur. L'amour est privé de son plus grand charme quand l'honnêteté l'abandonne; pour en sentir tout le prix, il faut que le cœur s'y complaise, & qu'il nous élève en élevant l'objet aimé. Otez l'idée de la perfection, vous ôtez l'enthousiasme; ôtez l'estime, & l'amour n'est plus rien. Comment une femme pourroit elle honorer un homme qui se deshonore? Comment pourra-t-il adorer lui même celle qui n'a pas craint de s'abandonner à un vil corrupteur? Ainsi bientôt ils se mépriseront mutuellement; l'amour ne sera plus pour eux qu'un honteux commerce, ils auront perdu l'honneur & n'auront point trouvé félicité.

Il n'en est pas ainsi, ma Julie, entre deux amans de même âge, tous deux épris du même feu, qu'un mutuel attachement unit, qu'aucun lien particulier ne gêne, qui jouissent tous deux
de

de leur première liberté, & dont aucun droit ne proscriit l'engagement réciproque. Les loix les plus sévères ne peuvent leur imposer d'autre peine que le prix même de leur amour; la seule punition de s'être aimés est l'obligation de s'aimer à jamais; & s'il est quelques malheureux climats au monde où l'homme barbare brise ces innocentes chaînes, il en est puni sans doute, par les crimes que cette contrainte engendre.

Voilà mes raisons, sage & vertueuse Julie, elles ne font qu'un froid commentaire de celles que vous m'exposâtes avec tant d'énergie & de vivacité dans une de vos lettres; mais c'en est assez pour vous montrer combien je m'en suis pénétré. Vous vous souvenez que je n'insistai point sur mon refus, & que malgré la répugnance que le préjugé m'a laissée j'acceptai vos dons en silence, ne trouvant point en effet dans le véritable honneur de solide raison pour les refuser. Mais ici le devoir, la raison, l'amour, même, tout parle d'un ton que je ne peux méconnoître. S'il faut choisir entre l'honneur & vous, mon cœur est prêt à vous perdre: Il vous aime trop, ô Julie, pour vous conserver à ce prix.

L E T T R E XXV.

De Julie.

LA relation de votre voyage est charmante, mon bon ami; elle me feroit aimer celui qui l'a écrite, quand même je ne le connoitrois pas. J'ai pourtant à vous tancer sur un passage

dont vous vous doutez bien ; quoique je n'aye pu m'empêcher de rire de la ruse avec laquelle vous vous êtes mis à l'abri du Tasse, comme derrière un rempart. Eh, comment ne sentiez-vous point qu'il y a bien de la différence entre écrire au public ou à sa maîtresse ? L'amour, si craintif, si scrupuleux, n'exige-t-il pas plus d'égards que la bienfiance ? Pouviez-vous ignorer que ce stile n'est pas de mon goût, & cherchiez-vous à me déplaire ? Mais en voilà déjà trop, peut-être, sur un sujet qu'il ne falloit point relever. Je suis, d'ailleurs, trop occupée de votre seconde lettre, pour répondre en détail à la première. Ainsi, mon ami, laissons le Valais pour une autre fois, & bornons-nous maintenant à nos affaires ; nous serons assez occupés.

Je savois le parti que vous prendriez. Nous nous connoissons trop bien pour en être encore à ces élémens. Si jamais la vertu nous abandonne, ce ne sera pas, croyez moi, dans les occasions qui demandent du courage & des sacrifices (k). Le premier mouvement, aux attaques vives est de résister ; & nous vaincrons, je l'espère, tant que l'ennemi nous avertira de prendre les armes. C'est au milieu du sommeil, c'est dans le sein d'un doux repos qu'il faut se défier des surprises : mais c'est, sur tout, la continuité des maux qui rend leur poids insupportable, & l'ame résiste bien plus aisément aux vives douleurs qu'à la tristesse prolongée. Voilà, mon ami, la dure espece de combat que nous aurons désormais à soutenir : ce ne sont point des actions héroïques que le devoir nous demande, mais une

(k) On verra bientôt que la prédiction ne sauroit plus mal quadrer avec l'événement.

résistance plus héroïques encore à des peines sans relâche.

Je l'avois trop prévu ; le tems du bonheur est passé comme un éclair ; celui des disgrâces commence, sans que rien m'aide à juger quand il finira. Tout m'alarme & me décourage ; une langueur mortelle s'empare de mon ame ; sans sujet bien précis de pleurer, des pleurs involontaires s'échappent de mes yeux ; je ne lis pas dans l'avenir des maux inévitables ; mais je cultivois l'espérance & la vois flétrir tous les jours. Que sert, hélas, d'arroser le feuillage quand l'arbre est coupé par le pied ?

Je le sens, mon ami, le poids de l'absence m'accable. Je ne puis vivre sans toi, je le sens ; c'est ce qui m'effraye le plus. Je parcours cent fois le jour les lieux que nous habitions ensemble, & ne t'y trouve jamais. Je t'attends à ton heure ordinaire ; l'heure passe & tu ne viens point. Tous les objets que j'apperçois me portent quelque idée de ta présence pour m'avertir que je t'ai perdu. Tu n'as point ce supplice affreux. Ton cœur seul peut te dire que je te manque. Ah, si tu savois quel pire tourment c'est de rester quand on se sépare, combien tu préférerois ton état au mien ?

Encore si j'osois gémir ! si j'osois parler de mes peines, je me sentirois soulager des maux dont je pourrois me plaindre. Mais hors quelques soupirs exhalés en secret dans le sein de ma cousine, il faut étouffer tous les autres ; il faut contenir mes larmes ; il faut sourire quand je me meurs.

Sentirsi, oh Dei, morir;

E non poter mai dir:

Morir mi sento!

Le pis est que tous ces maux empirent sans cesse mon plus grand mal, & que plus ton souvenir me désole, plus j'aime à me le rappeler. Di-moi, mon ami, mon doux ami! sens-tu combien un cœur languissant est tendre, & combien la tristesse fait fermenter l'amour?

Je voulois vous parler de mille choses; mais outre qu'il vaut mieux attendre de savoir positivement où vous êtes, il ne m'est pas possible de continuer cette lettre dans l'état où je me trouve en l'écrivant. Adieu, mon Ami; je quite la plume, mais croyez que je ne vous quite pas.

B I L L E T.

J'Écris par un batelier que je ne connois point ce billet à l'adresse ordinaire, pour donner avis que j'ai choisi mon azile à Meillerie sur la rive opposée: afin de jouïr au moins de la vüe du lieu dont je n'ose approcher.

L E T T R E XXVI.

A Julie.

QUE mon état est changé dans peu de jours! Que d'amertumes se mêlent à la douceur de me rapprocher de vous! Que de
tristes

tristes réflexions m'affiégent ! Que de traverses mes craintes me font prévoir ! O Julie, que c'est un fatal présent du ciel qu'une ame sensible ! Celui qui l'a reçu doit s'attendre à n'avoir que peine & douleur sur la terre. Vil jouet de l'air & des saisons, le soleil ou les brouillards, l'air couvert ou serein regleront sa destinée, & il sera content ou triste au gré des vents. Victime des préjugés, il trouvera dans d'absurdes maximes un obstacle invincible aux justes vœux de son cœur. Les hommes le puniront d'avoir des sentimens droits de chaque chose, & d'en juger par ce qui est véritable plutôt que par ce qui est de convention. Seul il suffiroit pour faire sa propre misere, en ce livrant indiscretement aux attraits divins de l'honnête & du beau, tandis que les pesantes chaines de la nécessité l'attachent à l'ignominie. Il cherchera la félicité suprême sans se souvenir qu'il est homme : son cœur & sa raison seront incessamment en guerre, & des desirs sans bornes lui prépareront d'éternelles privations.

Telle est la situation cruelle où me plongent, le sort qui m'accable, & mes sentimens qui m'élevent, & ton pere qui me méprise, & toi qui fais le charme & le tourment de ma vie. Sans toi, Beauté fatale ! je n'aurois jamais senti ce contraste insupportable de grandeur au fond de mon ame & de bassesse dans ma fortune : j'aurois vécu tranquille & serois mort content, sans daigner remarquer quel rang j'avois occupé sur la terre : Mais t'avoir vue & ne pouvoir te posséder, t'adorer & n'être qu'un homme ! être aimé & ne pouvoir être heureux ! habiter les mêmes lieux & ne pouvoir vivre ensemble ! O Julie à qui je ne puis renoncer ! O destinée que je ne puis vaincre !
 quels

quels combats affreux vous excités en moi, sans pouvoir jamais surmonter mes desirs ni mon impuissance !

Quel effet bizarre & inconcevable ! Depuis que je suis rapproché de vous, je ne roule dans mon esprit que des pensées funestes. Peut-être le séjour où je suis contribue-t-il à cette mélancolie ; il est triste & horrible ; il en est plus conforme à l'état de mon ame, & je n'en habiterois pas si patiemment un plus agréable. Une file de rochers stériles borde la côte, & environne mon habitation que l'hiver rend encore plus affreuse. Ah ! je le sens, ma Julie, s'il falloit renoncer à vous, il n'y auroit plus pour moi d'autre séjour ni d'autre saison.

Dans les violens transports qui m'agitent je ne saurois demeurer en place ; je cours, je monte avec ardeur, je m'élançe sur les rochers ; je parcours à grands pas tous les environs, & trouve par tout dans les objets la même horreur qui regne au dedans de moi. On n'appërçoit plus de verdure, l'herbe est jaune & flétrie, les arbres sont dépouillés, le séchard (1) & la froide bise entassent la neige & les glaces, & toute la nature est morte à mes yeux, comme l'espérance au fond de mon cœur.

Parmi les rochers de cette côte, j'ai trouvé dans un abri solitaire une petite esplanade d'où l'on découvre à plein la ville heureuse où vous habitez. Jugez avec quelle avidité mes yeux se porteroient vers ce séjour chéri. Le premier jour, je fis mille efforts pour y discerner votre demeure ; mais l'extrême éloignement les rendit vains, & je m'appërçus que mon imagination

(1) Vent de nord-est.

donnoit le change à mes yeux fatigués. Je cours chez le Curé emprunter un telescope avec lequel je vis ou crus voir votre maison, & depuis ce tems je passe les jours entiers dans cet azile à contempler ces murs fortunés qui renferment la source de ma vie. Malgré la saison je m'y rends dès le matin & n'en reviens qu'à la nuit. Des feuilles & quelques bois secs que j'allume servent avec mes courses à me garantir du froid excessif. J'ai pris tant de goût pour ce lieu sauvage que j'y porte même de l'encre & du papier, & j'y écris maintenant cette lettre sur un quartier que les glaces ont détaché du rocher voisin.

C'est-là, ma Julie, que ton malheureux amant acheve de jouir des derniers plaisirs qu'il goûtera peut-être en ce monde. C'est de là qu'à travers les airs & les murs, il ose en secret pénétrer jusques dans ta chambre. Tes traits charmans le frappent encore ; tes regards tendres raniment son cœur mourant ; il entend le son de ta douce voix ; il ose chercher encore en tes bras ce délire qu'il éprouva dans le bosquet. Vain fantôme d'une ame agitée qui s'égare dans ses desirs ! Bientôt forcé de rentrer en moi-même, je te contemple au moins dans le détail de ton innocente vie ; Je suis de loin les diverses occupations de ta journée, & je me les représente dans les tems & les lieux où j'en fus quelquefois l'heureux témoin. Toujours je te vois vaquer à des soins que te rendent plus estimable, & mon cœur s'attendrit avec délices sur l'inépuisable bonté du tien. Maintenant, me dis-je au matin, elle sort d'un paisible sommeil, son teint a la fraîcheur de la rose, son ame jouit d'une douce paix ; elle offre à celui dont elle tient l'être un jour qui ne fera point

point perdu pour la vertu. Elle passe à présent chez sa mere; les tendres affections de son cœur s'épanchent avec les auteurs de ses jours, elle les soulage dans le détail des soins de la maison, elle fait peut-être la paix d'un domestique imprudent, elle lui fait peut-être une exhortation secrete, elle demande peut-être une grace pour un autre. Dans un autre tems: elle s'occupe sans ennui des travaux de son sexe, elle orne son ame de connoissances utiles, elle ajoute à son goût exquis les agrémens des beaux arts, & ceux de la danse à sa légéreté naturelle. Tantôt je vois une élégante & simple parure orner des charmes qui n'en ont pas besoin; ici je la vois consulter un pasteur vénérable sur la peine ignorée d'une famille indigente, là, secourir ou consoler la triste veuve & l'orphelin délaissé. Tantôt elle charme une honnête société par ses discours sensés & modestes; tantôt en riant avec ses compagnes elle ramene une jeunesse folâtre au ton de la sagesse & des bonnes mœurs: Quelques momens, ah pardonne! j'ose te voir même t'occuper de moi; je vois tes yeux attendris parcourir une de mes Lettres; je lis dans leur douce langueur que c'est à ton amant fortuné que s'adressent les lignes que tu traces, je vois que c'est de lui que tu parles à ta cousine avec une si tendre émotion. O Julie! ô Julie! & nous ne serions pas unis? & nos jours ne couleraient pas ensemble? & nous pourrions être séparés pour toujours? Non, que jamais cette affreuse idée ne se présente à mon esprit! En un instant elle change tout mon attendrissement en fureur; la rage me fait courir de caverne en caverne; des gémissemens & des cris m'échappent malgré moi; je

je rugis comme une lionne irritée ; je suis capable de tout, hors de renoncer à toi, & il n'y a rien, non rien que je ne fasse pour te posséder ou mourir.

J'en étois ici de ma lettre, & je n'attendois qu'une occasion fure pour vous l'envoyer, quand j'ai reçu de Sion la dernière que vous m'y avez écrite. Que la tristesse qu'elle respire a charmé la mienne ! Que j'y ai vu un frappant exemple de ce que vous me diliez de l'accord de nos ames dans des lieux éloignés ! Votre affliction je l'avoue, est plus patiente, la mienne est plus emportée ; mais il faut bien que le même sentiment prenne la teinture des caractères qui l'éprouvent, & il est bien naturel que les plus grandes pertes causent les plus grandes douleurs ! Que dis-je, des pertes ? Eh ! qui les pourroit supporter ? Non, connoissez-le enfin, ma Julie, un éternel arrêt du ciel nous destina l'un pour l'autre ; c'est la première loi qu'il faut écouter ; c'est le premier soin de la vie de s'unir à qui doit nous la rendre douce. Je le vois, j'en gémis, tu t'égares dans tes vains projets ; tu veux forcer des barrières insurmontables & négliges les seuls moyens possibles ; l'enthousiasme de l'honnêteté t'ôte la raison, & ta vertu n'est plus qu'un délire.

Ah ! si tu pouvois rester toujours jeune & brillante comme à présent, je ne demanderois au Ciel que de te savoir éternellement heureuse, te voir tous les ans de ma vie une fois ; & passer le reste de mes jours à contempler de loin ton azile, à t'adorer parmi ces rochers. Mais hélas ! voi la rapidité de cet astre qui jamais n'arrête ; il vole & le tems fuit, l'occasion s'échape,

chape, ta beauté, ta beauté même aura son terme, elle doit décliner & perir un jour comme une fleur qui tombe sans avoir été cueillie ; & moi cependant, je gémis, je souffre, ma jeunesse s'use dans les larmes, & se séchit dans la douleur. Pense, pense, Julie, que nous comptons déjà des années perdues pour le plaisir. Pense qu'elles ne reviennent jamais ; qu'il en sera de même de celles qui nous restent si nous les laissons échapper encore. O amante aveuglée ! tu cherches un chimérique bonheur pour un temps où nous ne serons plus ; tu regardes un avenir éloigné, & tu ne vois pas que nous nous consumons sans cesse, & que nos ames, épuisées d'amour & de peines, se fondent, & coulent comme l'eau. Reviens, il en est temps encore, reviens, ma Julie, de cette erreur funeste. Laisse-là tes projets & sois heureuse. Viens, ô mon ame, dans les bras de ton ami, réunir les deux moitiés de notre être : viens à la face du ciel guida de notre suite & témoin de nos sermens, jurer de vivre & mourir l'un à l'autre. Ce n'est pas toi, je le sais, qu'il faut rassurer contre la crainte de l'indigence. Soyons heureux & pauvres, ah quels trésors nous aurons acquis ! Mais ne faisons point cet affront à l'humanité, de croire qu'il ne restera pas sur la terre entière un asile à deux Amans infortunés. J'ai des bras, je suis robuste ; le pain gagné par mon travail te paroitra plus délicieux que les mets des festins. Un repas apprêté par l'amour peut-il jamais être insipide ? Ah, tendre & chère amante, dussans-nous n'être heureux qu'un seul jour, veux-tu quitter cette courte vie sans avoir goûté le bonheur ?

Je n'ai plus qu'un mot à vous dire, ô Julie ! vous connoissez l'antique usage du rocher de Leucate, dernier refuge de tant d'amans malheureux. Ce lieu-ci lui ressemble à bien des égards. La roche est escarpée, l'eau est profonde, & je suis au desespoir.

L E T T R E XXVII.

De Claire.

MA douleur me laisse à peine la force de vous écrire. Vos malheurs & les miens sont au comble : L'aimable Julie est à l'extrémité & n'a peut-être pas deux jours à vivre ! L'effort qu'elle fit pour vous éloigner d'elle commença d'altérer sa santé. La première conversation qu'elle eut sur votre compte avec son pere y porta de nouvelles attaques : d'autres chagrins plus récents ont accru ses agitations, & votre dernière lettre a fait le reste. Elle en fut si vivement émue qu'après avoir passé une nuit dans d'affreux combats, elle tomba bientôt dans l'accès d'une fièvre ardente qui n'a fait qu'augmenter sans cesse & lui a enfin donné le transport. Dans cet état, elle vous nomme à chaque instant, & parle de vous avec une véhémence qui montre combien elle en est occupée. On éloigne son pere autant qu'il est possible ; cela prouve assez que ma tante a conçu des soupçons : elle m'a même demandé avec inquiétude si vous n'étiez pas de retour, & je vois que le danger de sa fille effaçant pour le moment

moment toute autre considération, elle ne seroit pas fâchée de vous voir ici.

Venez donc, sans différer. J'ai pris ce bateau exprès pour vous porter cette lettre; il est à vos ordres, servez vous-en pour votre retour, & sur tout ne perdez pas un moment si vous voulez revoir la plus tendre amante qui fut jamais.

L E T T R E XXVIII.

De Julie à Claire.

QUE ton absence me rend amère la vie que tu m'as rendue! Quelle convalescence! Une passion plus terrible que la fièvre & le transport m'entraîne à ma perte. Cruelle! tu me quittes quand j'ai plus besoin de toi; tu m'as quittée pour huit jours, peut-être ne me reverras-tu jamais. O si tu savois ce que l'insensé m'ose proposer! & de quel ton! m'enfuir! le suivre! m'enlever! le malheureux! de qui me plains-je? mon cœur, mon indigne cœur m'en dit cent fois plus que lui grand Dieu! que seroit-ce, s'il favoit tout? il en deviendroit furieux, je serois entraînée, il faudroit partir je frémis

Enfin, mon pere m'a donc vendue? il fait de sa fille une marchandise, une esclave, il s'acquie à mes depends! il paye sa vie de la mienne! car je le sens bien, je n'y survivrai jamais pere barbare & dénaturé!
 mérite-

mérite-t-il quoi, mériter ? c'est le meilleur des peres ; il veut unir sa fille à son ami, voila son crime. Mais ma mere, ma tendre mere ! quel mal m'a-t-elle fait ? Ah beaucoup ! elle m'a trop aimée, elle m'a perdue.

Claire, que ferai-je ? que deviendrai-je ? Hanz ne vient point. Je ne fais comment t'envoyer cette lettre. Avant que tu la reçoive avant que tu sois de retour qui fait fugitive, errante, deshonorée c'en est fait, c'en est fait, la crise est venue. Un jour, une heure, un moment, peut-être qui est-ce qui fait éviter son sort ? ô dans quelque lieu que je vive & que je meure ; en quelque azile obscur que je traîne ma honte & mon desespoir ; Claire, souviens toi de ton amie Hélas ; la misere & l'opprobre changent les cœurs Ah, si jamais le mien t'oublie, il aura beaucoup changé !

L E T T R E XXIX.

De Julie à Claire.

R Este, ah reste ! ne revien jamais ; tu viendrois trop tard. Je ne dois plus te voir ; comment soutiendrois-je ta vue ?

Où étois-tu, ma douce amie, ma sauvegarde, mon Ange tutelaire ? tu m'as abandonnée, & j'ai péri. Quoi, ce fatal voyage étoit-il si nécessaire ou si pressé ? pouvois-tu me laisser à moi-même dans l'instant le plus dangereux de ma vie ? Que de regrets tu t'es préparés par cette
coupa-

coupable négligence ? Ils feront éternels ainsi que mes pleurs. Ta perte n'est pas moins irréparable que la mienne, & une autre amie digne de toi n'est pas plus facile à recouvrer que mon innocence.

Qu'ai-je dit, misérable ? Je ne puis ni parler ni me taire. Que sert le silence quand le remord crie ? L'univers entier ne me reproche-t-il pas ma faute ? ma honte n'est-elle pas écrite sur tous les objets ? Si je ne verse mon cœur dans le tien il faudra que j'étouffe. Et toi ne te reproches-tu rien, facile & trop confiante amie ? Ah que ne me trahissois-tu ? C'est ta fidélité, ton aveugle amitié, c'est ta malheureuse indulgence qui m'a perdue.

Quel Démon t'inspira de le rappeler, ce cruel qui fait mon opprobre ? ses perfides soins devoient-ils me redonner la vie pour me la rendre odieuse ? qu'il fuye à jamais, le barbare ! qu'un reste de pitié le touche ; qu'il ne vienne plus redoubler mes tourmens par sa présence ; qu'il renonce au plaisir féroce de contempler mes larmes. Que dis-je, hélas ! il n'est point coupable ; c'est moi seule qui le suis ; tous mes malheurs sont mon ouvrage, & je n'ai rien à reprocher qu'à moi. Mais le vice a déjà corrompu mon ame ; c'est le premier de ses effets de nous faire accuser autrui de nos crimes.

Non, non, jamais il ne fut capable d'enfreindre ses sermens. Son cœur vertueux ignore l'art abjet d'outrager ce qu'il aime. Ah ! sans doute, il fait mieux aimer que moi puisqu'il fait mieux se vaincre. Cent fois mes yeux furent témoins de ses combats & de sa victoire ; les siens étincelloient du feu de ses desirs, il s'élançoit vers

moi dans l'impétuosité d'un transport aveugle ; il s'arrêtoit tout à coup ; une barrière insurmontable sembloit m'avoir entourée, & jamais son amour impétueux mais honnête ne l'eut franchie. J'osai trop contempler ce dangereux spectacle. Je me sentoits troubler de ses transports, ses soupirs oppressoient mon cœur ; je partageois ses tourmens on ne pensant que les plaindre. Je le vis dans des agitations convulsives, prêt à s'évanouir à mes pieds. Peut-être l'amour seul m'auroit épargnée ; ô ma Cousine, c'est la pitié qui me perdit.

Il sembloit que ma passion funeste voulut se couvrir pour me séduire du masque de toutes les vertus. Ce jour même il m'avoit pressée avec plus d'ardeur de le suivre. C'étoit désoler le meilleur des peres ; c'étoit plonger le poignard dans le sein maternel ; je résistai, je réjettai ce projet avec horreur. L'impossibilité de voir jamais nos vœux accomplis, le mystere qu'il falloit lui faire de cette impossibilité, le regret d'abuser un amant si soumis & si tendre après avoir flatté son espoir, tout abatoit mon courage, tout augméntoit ma foiblesse, tout aliénoit ma raison. Il falloit donner la mort aux auteurs de mes jours, à mon amant, ou à moi-même. Sans savoir ce que je faisois je choisiss ma propre infortuné. J'oubliai tout & ne me souvins que de l'amour. C'est ainsi qu'un instant d'égarement m'a perdue à jamais. Je suis tombée dans l'abîme d'ignominie dont une fille ne revient point ; & si je vis, c'est pour être plus malheureuse.

Je cherche en gémissant quelque reste de consolation sur la terre. Je n'y vois que toi, mon
aimable

aimable amie; ne me prive pas d'une si charmante ressource, je t'en conjure; ne m'ôte pas les douceurs de ton amitié. J'ai perdu le droit d'y prétendre, mais jamais je n'en eus si grand besoin. Que la pitié supplée à l'estime. Viens, ma chère, ouvrir ton ame à mes plaintes; viens recueillir les larmes de ton amie; garantis-moi, s'il se peut, du mépris de moi-même, & fais-moi croire que je n'ai pas tout perdu, puisque ton cœur me reste encore.

L E T T R E XXX.

Réponse.

Fille infortunée! Hélas, qu'as-tu fait? Mon Dieu! tu étois si digne d'être sage! Que te dirai-je dans l'horreur de ta situation, & dans l'abattement où elle te plonge? Acheverai-je d'accabler ton pauvre cœur, ou t'offrirai-je des consolations qui se refusent au mien? Te montrerai-je les objets tels qu'ils sont, ou tels qu'il te convient de les voir? sainte & pure amitié! porte à mon esprit tes douces illusions, & dans la tendre pitié que tu m'inspires, abuse-moi la première sur des maux que tu ne peux plus guérir.

J'ai craint, tu le fais, le malheur dont tu gémiss. Combien de fois je te l'ai prédit sans être écoutée! il est l'effet d'une téméraire confiance Ah! ce n'est plus de tout cela qu'il s'agit. J'aurois trahi ton secret, sans doute, si j'avois pu te sauver ainsi: mais j'ai lû mieux que toi dans ton cœur trop sensible; je le vis se
con-

consumer d'un feu dévorant que rien ne pouvoit éteindre. Je sentis dans ce cœur palpitant d'amour qu'il falloit être heureuse ou mourir, & quand la peur de succomber te fit bannir ton amant avec tant de larmes, je jugeai que bientôt tu ne serois plus, ou qu'il seroit bientôt rappelé. Mais quel fut mon effroi quand je te vis dégoûtée de vivre, & si près de la mort ! N'accuse ni ton amant ni toi d'une faute dont je suis la plus coupable, puis que je l'ai prévue sans la prévenir.

Il est vrai que je partis malgré moi ; tu le vis, il falut obéir ; si je t'avois cru si près de ta perte, on m'auroit plutôt mise en pièces que de m'arracher à toi. Je m'abusai sur le moment du péril. Foible & languissante encore, tu me parus en sureté contre une si courte absence : je ne prévis pas la dangereuse alternative où tu t'allois trouver ; j'oubliai que ta propre foiblesse laissoit ce cœur abatu moins en état de se défendre contre lui-même. J'en demande pardon au mien, j'ai peine à me repentir d'une erreur qui t'a sauvé la vie ; je n'ai pas ce dût courage qui te faisoit renoncer à moi ; je n'aurois pu te perdre sans un mortel desespoir, & j'aime encore mieux que tu vives & que tu pleures.

Mais pourquoi tant de pleurs, chere & douce amie ? Pourquoi ces regrets plus grands que ta faute, & ce mépris de toi-même que tu n'as pas mérité ? Une foiblesse effacera-t-elle tant de sacrifices, & le danger même dont tu fors n'est-il pas une preuve de ta vertu ? Tu ne penses qu'à ta defaite & oublies tous les triomphes pénibles qui l'ont précédée. Si tu as plus combattu

98 LA NOUVELLE

battu que celles qui résistent, n'as-tu pas plus fait pour l'honneur qu'elles? si rien ne peut te justifier, songe au moins à ce qui t'excuse. Je connois à peu près ce qu'on appelle amour; je saurai toujours résister aux transports qu'il inspire; mais j'aurois fait moins de résistance à un amour pareil au tien, & sans avoir été vaincue, je suis moins chaste que toi.

Ce langage te choquera; mais ton plus grand malheur est de l'avoir rendu nécessaire; je donneroie ma vie pour qu'il ne te fut pas propre; car je hais les mauvaises maximes encore plus que les mauvaises actions (m). Si la faute étoit à commettre, que j'eusse la bassesse de te parler ainsi, & toi celle de m'écouter, nous serions toutes deux les dernières des créatures. A présent, ma chère, je dois te parler ainsi, & tu dois m'écouter, ou tu es perdue: car il reste en toi mille adorables qualités que l'estime de toi-même peut seule conserver, qu'un excès de honte & l'avilissement qui le suit détruiroient infailliblement, & c'est sur ce que tu croiras valloir encore que tu vaudras en effet.

Garde-toi donc de tomber dans un abattement dangereux qui t'aviliroit plus que ta foiblesse. Le véritable amour est-il fait pour dégrader l'ame? Qu'une faute que l'amour a commise ne t'ôte point ce noble enthousiasme de l'honnête & du beau, qui t'éleva toujours au dessus de toi-même. Une tache paroît elle au soleil? combien de vertus te restent pour une qui s'est

(m) Ce sentiment est juste & sain. Les passions déréglées inspirent les mauvaises actions; mais les mauvaises maximes corrompent la raison même, & ne laissent plus de ressource pour revenir au bien.

altérée ? En feras-tu moins douce, moins sincère, moins modeste, moins bienfaisante ? En feras-tu moins digne, en un mot, de tous nos hommages ? L'honneur, l'humanité, l'amitié, le pur amour en seront-ils moins chers à ton cœur ? En aimeras-tu moins les vertus mêmes que tu n'auras plus ? Non, chère & bonne Julie, ta Claire en te plaignait l'adore ; elle sait, elle sent qu'il n'y a rien de bien qui ne puisse encore sortir de ton ame. Ah ! croi-moi, tu pourrais beaucoup perdre avant qu'aucune autre plus sage que toi te vailut jamais !

Enfin tu me restes ; je puis me consoler de tout, hors de te perdre. Ta première lettre m'a fait frémir. Elle m'eut presque fait désirer la seconde, si je ne l'avois reçue au même tems. Vouloit délaïsser son amie ! projeter de s'enfuir sans moi ! Tu ne parles point de ta plus grande faute. C'étoit de celle-là qu'il faloit cent fois plus rougir. Mais l'ingrate ne songe qu'à son amour. . . . Tien, je t'aurois été tuer au bout du monde.

Je compte avec une mortelle impatience les momens que je suis forcée à passer loin de toi. Ils se prolongent cruellement ; Nous sommes encore pour six jouts à Laufanne, après quoi je volerai vers mon unique amie. J'irai la consoler ou m'affliger avec elle, essayer ou partager ses pleurs. Je serai parler dans ta douleur moins l'inflexible raison que la tendre amitié. Chère cousine, il faut gémir, nous aimer, nous taire, &c, s'il se peut, effacer à force de vertus une faute qu'on ne repare point avec des larmes. Ah ! ma pauvre Chaillot !

L E T T R E X X X I .

A Julie.

QUEL prodige du Ciel es-tu donc, inconcevable Julie ? & par quel art connu de toi seule peux-tu rassembler dans un cœur tant de mouvemens incompatibles ? Ivre d'amour & de volupté, le mien nage dans la tristesse ; je souffre & languis de douleur au sein de la félicité suprême, & je me reproche comme un crime l'excès de mon bonheur. Dieu ! quel tourment affreux de n'oser se livrer tout entier à nul sentiment, de les combattre incessamment l'un par l'autre, & d'allier toujours l'amertume au plaisir ! Il vaudroit mieux cent fois n'être que misérable.

Que me sert, hélas, d'être heureux ? Ce ne sont plus mes maux, mais les tiens que j'éprouve, & ils ne m'en sont que plus sensibles. Tu veux en vain me cacher tes peines ; je les lis malgré toi dans la langueur & l'abattement de tes yeux. Ces yeux touchans peuvent-ils dérober quelque secret à l'amour ? Je vois, je vois sous une apparente sérénité les dé-plaisirs cachés qui t'affiegent, & ta tristesse voilée d'un doux sourire n'en est que plus amère à mon cœur.

Il n'est plus tems de me rien dissimuler. J'étois hier dans la chambre de ta mere ; elle me quite un moment ; j'entends des gémissemens qui me percent l'ame, pouvois-je à cet effet méconnoître leur source ? Je m'approche du lieu d'où

ils

ils semblent partir; j'entre dans ta chambre, je pénètre jusqu'à ton cabinet. Que devins-je, en entr'ouvrant la porte, quand j'aperçus celle qui devoit être sur le trône de l'univers assise à terre, la tête appuyée sur un fauteuil inondé de ses larmes? Ah, j'aurois moins souffert s'il l'eut été de mon sang! De quels remords je fus à l'instant déchiré? Mon bonheur devint mon supplice; je ne sentis plus que tes peines, & j'aurois racheté de ma vie tes pleurs & tous mes plaisirs. Je voulois me précipiter à tes pieds, je voulois essuyer de mes lèvres ces précieuses larmes, les recueillir au fond de mon cœur, mourir ou les tarir pour jamais: j'entens revenir ta mere; il faut retourner brusquement à ma place, j'emporte en moi toutes tes douleurs, & des regrets qui ne finiront qu'avec elles.

Que je suis humilié, que je suis avili de ton repentir! Je suis donc bien méprisable, si notre union te fait mépriser de toi-même, & si le charme de mes jours est le supplice des tiens? Sois plus juste envers toi, ma Julie; vois d'un œil moins prévenu les sacrés liens que ton cœur a formés. N'as-tu pas suivi les plus pures loix de la nature? N'as-tu pas librement contracté le plus saint des engagements? Qu'as-tu fait que les loix divines & humaines ne puissent & ne doivent autoriser? Que manque-t-il au nœud qui nous joint qu'une déclaration publique? Veuille être à moi, tu n'es plus coupable. O mon épouse! O ma digne & chaste compagne! ô charme & bonheur de ma vie! non ce n'est point ce qu'a fait ton amour qui peut être un crime, mais ce que tu lui vou-

drois être : ce n'est qu'en acceptant un autre époux que tu peux offenser l'honneur. Sois sans cesse à l'ami de ton cœur, pour être innocente. La chaîne qui nous lie est légitime, l'infidélité seule qui la romproit seroit blâmable, & c'est désormais à l'amour d'être garant de la vertu.

Mais quand ta douleur seroit raisonnable, quand tes regrets seroient fondés, pourquoi m'en dérobes-tu ce qui m'appartient ? pourquoi mes yeux ne versent-ils pas la moitié de tes pleurs ? Tu n'as pas une peine que je ne doive sentir, pas un sentiment que je ne doive partager, & mon cœur justement jaloux te reproche toutes les larmes que tu ne répands pas dans mon sein. Dis, froide & mystérieuse amante, tout ce que ton ame ne communique point à la mienne, n'est-il pas un vol que tu fais à l'amour ? Tout ne doit-il pas être commun entre nous, ne te souvient-il plus de l'avoir dit ? Ah ! si tu savois aimer comme moi, mon bonheur te consoleroit comme ta peine m'afflige, & tu sentirois mes plaisirs comme je sens ta tristesse !

Mais je le vois, tu me méprises comme un insensé, parce que ma raison s'égaré au sein des délices. Mes emportemens t'effrayent, mon délire te fait pitié, & tu ne sens pas que toute la force humaine ne peut suffire à des félicités sans bornes. Comment veux-tu qu'une ame sensible goûte modérément des biens infinis ? Comment veux-tu qu'elle supporte à la fois tant d'espèces de transports sans sortir de son assés ? Ne fais-tu pas qu'il est un terme où nulle raison ne résiste plus, & qu'il n'est point d'homme au monde dont le bon sens soit à toute épreuve ? Prends donc garde de l'égarément où tu m'as
jetté

jetté, & ne méprise pas des erreurs qui sont ton ouvrage. Je ne suis plus à moi, je l'avoue, mon ame aliénée est toute en toi. J'en suis plus propre à sentir tes peines & plus digne de les partager. O Julie, ne te dérobe pas à toi-même !

L E T T R E XXXII.

Réponse.

IL fut un tems, mon aimable ami, où nos Lettres étoient faciles & charmantes; le sentiment qui les dictoit couloit avec une élégante simplicité; il n'avoit besoin ni d'art ni de coloris, & la pureté faisoit toute la parure. Cet heureux tems n'est plus: hélas! il ne peut revenir; & pour premier effet d'un changement si cruel, nos cœurs ont déjà cessé de s'entendre.

Tes yeux ont vu mes douleurs. Tu crois, en avoir pénétré la source; tu veux me consoler par de vains discours, & quand tu penses m'abuser, c'est toi, mon ami, qui t'abuses. Crois-moi, crois en le cœur tendre de ta Julie; mon regret est bien moins d'avoir donné trop à l'amour que de l'avoir privé de son plus grand charme. Ce doux enchantement de vertu s'est évanoui comme un songe: nos feux ont perdu cette ardeur divine qui les animoit en les épurant; nous avons recherché le plaisir & le bonheur à fui loin de nous. Ressouviens-toi de ces momens délicieux où nos cœurs s'unissoient d'autant mieux que nous nous respections davantage,

où la passion tiroit de son propre excès la force de se vaincre elle-même, où l'innocence nous consoloit de la contrainte, où les hommages rendus à l'honneur, tournoient tous au profit de l'amour. Compare un état si charmant à notre situation présente : que d'agitations ! que d'effroi ! que de mortelles allarmes ! que de sentimens immodérés ont perdu leur première douceur. Qu'est devenu ce zèle de sagesse & d'honnêteté dont l'amour animoit toutes les actions de notre vie, & qui rendoit à son tour l'amour plus délicieux ? Notre jouissance étoit paisible & durable ; nous n'avons plus que des transports : ce bonheur insensé ressemble à des accès de fureur plus qu'à de tendres caresses. Un feu pur & sacré bruloit nos cœurs ; livrés aux erreurs des sens, nous ne sommes plus que des amans vulgaires ; trop heureux si l'amour jaloux daigne présider encore, à des plaisirs que le plus vil mortel peut goûter sans lui.

Voilà, mon ami, les pertes qui nous sont communes & que je ne pleure pas moins pour toi que pour moi. Je n'ajoute rien sur les miennes, ton cœur est fait pour les sentir. Vois ma honte, & gémis si tu fais aimer. Ma faute est irréparable, mes pleurs ne tariront point. O toi qui les fais couler, crains d'attenter à de si justes douleurs ; tout mon espoir est de les rendre éternelles ; le pire de mes maux seroit d'en être consolée, & c'est le dernier degré de l'opprobre de perdre avec l'innocence le sentiment qui nous la fait aimer.

Je connois mon sort, j'en sens l'horreur, & cependant il me reste une consolation dans mon desespoir, elle est unique, mais elle est douce.

C'est

C'est de toi que je l'attens, mon aimable ami. Depuis que je n'ose plus porter mes regards sur moi-même, je les porte avec plus de plaisir sur celui que j'aime. Je te rends tout ce que tu m'ôtes de ma propre estime, & tu ne m'en deviens que plus cher en me forçant à me hair. L'amour, cet amour fatal qui me perd te donne un nouveau prix; tu t'éleves quand je me dégrade; ton ame semble avoir profité de tout l'avilissement de la mienne. Sois donc désormais mon unique espoir, c'est à toi de justifier s'il se peut ma faute; couvre-la de l'honnêteté de tes sentimens; que ton mérite efface ma honte; rends excusable à force de vertus la perte de celles que tu me coûtes. Sois tout mon être, à présent que je ne suis plus rien. Le seul honneur qui me reste est tout en toi, & tant que tu seras digne de respect, je ne serai pas tout à fait méprisable.

Quelque regret que j'aye au retour de ma santé, je ne saurois le dissimuler plus longtems. Mon visage démentiroit mes discours, & ma feinte convalescence ne peut plus tromper personne. Hâte toi donc, avant que je sois forcée de reprendre mes occupations ordinaires, de faire la démarche dont nous sommes convenus. Je vois clairement que ma mere a conçu des soupçons & qu'elle nous observe. Mon pere n'en est pas là, je l'avoue: ce fier gentilhomme n'imaginer pas même qu'un roturier puisse être amoureux de sa fille; mais enfin, tu fais ses résolutions; il te prévientra si tu ne le previens, & pour avoir voulu te conserver le même accès dans notre maison, tu t'en banniras tout à fait. Crois-moi, parle à ma mere tandis qu'il en est

encore tant. Feins des affaires qui t'empêchent de continuer à m'instruire, & renoncez à nous voir si souvent, pour nous voir au moins quelques fois: car si l'on te ferme la porte tu ne peux plus t'y présenter; mais si tu te la fermes toi-même, tes visites seront en quelque sorte à ta discrétion, & avec un peu d'adresse & de complaisance, tu pourras les rendre plus fréquentes dans la suite, sans qu'on l'appergoive: ou qu'on le trouve mauvais. Je te dirai ce soit les moyens que j'imagine d'avoir d'autres occasions de nous voir, & tu conviendras que l'inséparable Cousine, qui causoit autrefois tant de murmurs, ne sera pas maintenant inutile à deux amans qu'elle n'eut point dû quitter.

L E T T R E XXXIII.

De Julie.

AH, mon ami, le mauvais refuge pour deux amans qu'une assemblée! Quel tourment de se voir, & de se contraindre! Il vaudroit mieux cent fois ne se point voir. Comment avois l'air tranquille avec tant d'émotion? Comment être si différent de soi-même? Comment songer à tant d'objets quand on n'est occupé que d'un seul? Comment contenir le geste & les yeux quand le cœur voloit? Je ne sentis de ma vie un trouble égal à celui que j'éprouvai hier quand on t'annonça chez Madame d'Hervart. Je pris ton nom prononcé pour un reproche qu'on m'adressoit; je m'imaginai que tout le monde m'observoit de
con-

concert ; je ne savois plus ce que je faisois, & à ton arrivé je rougis si prodigieusement, que ma Cousine, qui veilloit sur moi, fut contrainte d'avancer son visage & son éventail, comme pour me parler à l'oreille. Je tremblai que cela même ne fit un mauvais effet, & qu'on ne cherchât du mystère à cette chuchoterie. En un mot, je trouvois par tout de nouveaux sujets d'alarmes, & je ne sentis jamais mieux combien une conscience coupable arme contre nous de témoins qui n'y songent pas.

Claire prétendit remarquer que tu ne faisois pas une meilleure figure ; tu lui passois embarrasé de ta contenance, inquiet de ce que tu devois faire, n'osant aller ni venir, ni m'approcher ni t'éloigner, & promenant tes regards à la ronde pour avoir, disoit-elle, occasion de les tourner sur nous. Un peu remise de mon agitation, je crus m'appercvoir moi-même de la tienne, jusqu'à ce que la jeune Madame Belon t'ayant adressé la parole, tu t'affra en causant avec elle, & devins plus calme à ses côtés.

Je sens, mon ami, que cette maniere de vivre, qui donne tant de contrainte & si peu de plaisir, n'est pas bonne pour nous : nous aimons trop pour pouvoir nous gêner ainsi. Ces rendez-vous publics ne conviennent qu'à des gens qui, sans connoître l'amour, ne laissent pas d'être bien ensemble, ou qui peuvent se passer du mystère : les inquietudes sont trop vives de ma part, les indiscretions trop dangereuses de la tienne, & je ne puis pas tenir une Madame Belon toujours à mes côtés, pour faire diversion au besoin.

Reprenons, reprenons cette vie solitaire & paisible, dont je t'ai tiré si mal à propos. C'est elle qui a fait naître & nourri nos feux; peut-être s'affoibliroient-ils par une maniere de vivre plus dissipée. Toutes les grandes passions le forment dans la solitude; on n'en a point de semblables dans le monde, où nul objet n'a le tems de faire une profonde impression, & où la multitude des goûts énerve la force des sentimens. Cet état est aussi plus convenable à ma mélancolie; elle s'entretient du même aliment que mon amour; c'est ta chere image qui soutient l'une & l'autre, & j'aime mieux te voir tendre & sensible au fond de mon cœur, que contraint & distrait dans une assemblée.

Il peut, d'ailleurs, venir un tems où je serois forcée à une plus grande retraite; fut-il déjà venu, ce tems désiré! La prudence & mon inclination veulent également que je prenne d'avance des habitudes conformes à ce que peut exiger la nécessité. Ah! si de mes fautes pouvoit naître le moyen de les réparer! Le doux espoir d'être un jour mais insensiblement j'en dirois plus que je n'en veux dire sur le projet qui m'occupe. Pardonne moi ce mystere, mon unique Ami, mon cœur n'aura jamais de secret qui ne te fut doux à savoir. Tu dois pourtant ignorer celui-ci, & tout ce que je t'en puis dire à présent, c'est que l'amour qui fit nos maux, doit nous en donner le remede. Raisonne, commente, si tu veux dans ta tête; mais je te défens de m'interroger là-dessus.

L E T T R E XXXIV.

Réponse..

*N*ò, non vedrete mai
 Cambiar gl'affetti miei,
 Bei lumi onde imparai
 A sospirar d'amor.

Que je dois l'aimer, cette jolie Madame Belon, pour le plaisir qu'elle m'a procuré! Pardonne-le moi, divine Julie, j'osai jouir un moment de tes tendres allarmes, & ce moment fut un des plus doux de ma vie. Qu'ils étoient charmans, ces regards inquiets, & curieux qui se portoient sur nous à la dérobée, & se baissoient aussitôt pour éviter les miens! Que faisoit alors ton heureux amant? S'entretenoit-il avec Madame Belon? Ah, ma Julie, peux tu le croire? Non, non, fille incomparable; il étoit plus dignement occupé. Avec quel charme son cœur suivoit les mouvemens du tien! Avec quelle avide impatience ses yeux dévorioient tes attraits! Ton amour, ta beauté remplissoient ravissoient son ame; elle pouvoit suffire à peine à tant de sentimens délicieux. Mon seul regret étoit de goûter aux dépends de celle que j'aime des plaisirs qu'elle ne partageoit pas. Sais-je ce que durant tout ce tems me dit Madame Belon? Sais-je ce que je lui répondis? le savois-je au moment de notre entretien? A-t-elle pu le savoir
 elle

elle même, & pouvoit-elle comprendre la moindre chose aux discours d'un homme qui parloit sans penser & répondoit sans entendre ?

Com' huom, che par ch' ascolti, e nulla intende.

Aussi m'a-t-elle pris dans le plus parfait dedain. Elle a dit à tout le monde, à toi peut-être, que je n'ai pas le sens commun, qui pis est pas le moindre esprit, & que je suis tout aussi sot que mes livres. Que m'importe ce qu'elle en dit & ce qu'elle en pense ? Ma Julie ne décide-t-elle pas seule de mon être & du rang que je veux avoir ? Que le reste de la terre pense de moi comme il voudra, tout mon prix est dans ton estime.

Ah, croi qu'il n'appartient ni à Madame Beloni ni à toutes les beautés supérieures à la femme, de faire la diversion dont tu parles, & d'éloigner un moment de toi mon cœur & mes yeux ! Se tu pouvois douter de ma sincérité, si tu pouvois faire cette mortelle injure à mes amours & à tes charmes, di-moi, qui pourrois avoir tenu raison de tout ce qui se fit autour de toi ? Ne te vis-je pas briller entre ces jeunes beautés comme le soleil entre les astres qu'il éclipse ? N'appergus-je pas les Cavaliers (a) se rassembler autour de ta chaise ? Ne vis-je pas au dépit de tes compagnes l'admiration qu'ils manquoient pour toi ? Ne vis-je pas leurs respects empouffés, & leurs hommages, & leurs galanteries ? Ne te vis-je pas recevoir tout cela avec cet air de modestie & d'indifférence qui en impose plus que la fierté ? Ne vis-je pas

(a) *Cavaliers*; vieux mot qui ne se dit plus. On dit, *bommes*. J'ai cru devoir aux provinciaux cette importante remarque, afin d'être au moins une fois utile au public.

quand

quand tu te dégarçois pour la colation l'effet que ce bras découvert produisit sur les spectateurs ? Ne vis-je pas le jeune étranger qui releva ton gant vouloir baiser la main charmante qui le recevoit ? N'en vis-je pas un plus téméraire dont l'œil ardent suçoit mon sang & ma vie t'obliger quand tu t'en fus aperçue d'ajouter un épingle à ton fichu ? Je n'étois pas si distrait que tu penses ; je vis tout cela, Julie, & n'en fus point jaloux ; car je connois ton cœur. Il n'est pas, je le sais bien, de ceux qui peuvent aimer deux fois. Accuseras-tu le mien d'en être.

Reprenons-la donc, cette vie solitaire que je ne quittai qu'à regret. Non, le cœur ne se nourrit point dans le tumulte du monde. Les faux plaisirs lui rendent la privation des vrais plus amère, & il préfère sa souffrance à de vains dédomagemens. Mais, ma Julie, il en est, il en peut être de plus solides à la contrainte où nous vivons, & tu sembles les oublier ! Quoi, passer quinze jours entiers si près l'un de l'autre sans se voir, ou sans se rien dire ! Ah, que veux-tu qu'un cœur brulé d'amour fasse durant tant de siècles ? l'absence même seroit moins cruelle. Que sert un excès de prudence qui nous fait plus de maux qu'il n'en prévient ? Que sert de prolonger sa vie avec son supplice ? Ne vaudroit-il pas mieux cent fois se voir un seul instant & puis mourir ?

Je ne le cache point, ma douce Amie, j'aimerois à pénétrer l'aimable secret que tu me dérobes, il n'en fut jamais de plus intéressant pour nous ; mais j'y fait d'inutiles efforts. Je saurai pourtant garder le silence que tu m'imposes, & contenir une indiscrete curiosité ; mais en respectant

spectant un si doux mystère, que n'en puis-je au moins assurer l'éclaircissement ? Qui sait, qui sait encore si tes projets ne portent point sur des chimères ? Chère ame de ma vie, ah ! commençons du moins par les bien réaliser.

P. S. J'oublois de te dire que M. Roguin m'a offert une compagnie dans le Régiment qu'il lève pour le Roi de Sardaigne. J'ai été sensiblement touché de l'estime de ce brave officier ; je lui ai dit en le remerciant, que j'avois la vue trop courte pour le service & que ma passion pour l'étude s'accordoit mal avec une vie aussi active. En cela, je n'ai point fait un sacrifice à l'amour. Je pense que chacun doit sa vie & son sang à la patrie, qu'il n'est pas permis de s'aliéner à des Princes auxquels on ne doit rien, moins encore de se vendre & de faire du plus noble métier du monde celui d'un vil mercenaire. Ces maximes étoient celles de mon pere que je serois bien heureux d'imiter dans son amour pour ses devoirs & pour son pays. Il ne voulut jamais entrer au service d'aucun Prince étranger : mais dans la guerre de 1712 il porta les armes avec honneur pour la patrie ; il se trouva dans plusieurs combats à l'un desquels il fut blessé ; & à la bataille de Wilmerghen, il eut le bonheur d'enlever un Drapeau ennemi sous les yeux du Général de Sacconex.

L E T T R E XXXV.

De Julie.

JE ne trouve pas, mon Ami, que les deux mots que j'avois dits en riant sur Madame Belon valussent une explication si sérieuse. Tant de soins à se justifier produisent quelquefois un préjugé contraire, & c'est l'attention qu'on donne aux bagatelles, qui seule en fait des objets importants. Voila ce qui sûrement n'arrivera pas entré nous; car les cœurs bien occupés ne sont gueres pointilleux, & les tracasseries des Amans sur des riens ont presque toujours un fondement beaucoup plus réel qu'il ne semble.

Je ne suis pas fâchée pourtant que cette bagatelle nous fournisse une occasion de traiter entre nous de la jalousie; sujet malheureusement trop important pour moi.

Je vois, mon ami, par la trempe de nos ames & par le tour commun de nos goûts, que l'amour fera la grande affaire de notre vie. Quand une fois il a fait les impressions profondes que nous en avons reçues, il faut qu'il éteigne ou absorbe toutes les autres passions; le moindre refroidissement seroit bientôt pour nous la langueur de la mort! un dégoût invincible, un éternel ennui, succederoient à l'amour éteint, & nous ne saurions longtems vivre après avoir cessé d'aimer. En mon particulier, tu sens bien qu'il n'y a que le delire de la passion qui puisse me voiler l'horreur de ma situation présente, & qu'il faut que
j'aime

114. LA NOUVELLE.

j'aime avec transport, ou que je meure de douleur. Veis donc si je suis fondée à discuter sérieusement un point, d'où doit dépendre le bonheur ou le malheur de mes jours !

Autant que je puis juger de moi-même, il me semble que souvent affectée avec trop de vivacité, je suis pourtant peu sujette à l'emportement. Il faudroit que mes peines eussent fermenté longtemps en dedans, pour que j'osasse en découvrir la source à leur Auteur, & comme je suis persuadée qu'on ne peut faire une offense sans le vouloir, je supporterois plutôt cent sujets de plainte qu'une explication. Un pareil caractère doit mener loin pour peu qu'on ait de penchant à la jalousie, & j'ai bien peur de sentir en moi ce dangereux penchant. Ce n'est pas que je ne sache que ton cœur est fait pour le mien & non pour un autre : mais on peut s'abuser soi-même, prendre un goût passager pour une passion, & faire autant de choses par fantaisie qu'on en eut, peut-être fait par amour. Or si tu peux te croire inconstant sans l'être, à plus forte raison puis-je t'accuser à tort d'infidélité. Ce doute affreux empoisonneroit pourtant ma vie ; je gémirois sans me plaindre & mourrois inconsolable sans avoir celle d'être aimée.

Prévenons, je t'en conjure un malheur dont la seule idée me fait frissonner. Jure moi donc, mon doux ami, non par l'amour, serment qu'on ne tient que quand il est superflu ; mais par ce nom sacré de l'honneur, le respect de toi, que je ne cesserai jamais d'être la confidente de ton cœur, & qu'il n'y surviendra point de changement dont je ne sois la première instruite. Ne m'allègues pas que tu n'auras jamais rien à m'appren-

prendre; je la crois, je l'espère; mais prévien mes folles alarmes, & donne moi dans tes engagements pour un avenir qui ne doit point être; l'éternelle sécurité du présent. Je serois moins à plaindre d'apprendre de toi mes malheurs réels que d'en souffrir sans celle d'imaginaires; je jouirois au moins de tes remords; si tu ne partagerois plus mes feux, tu partagerois encore mes peines, & je trouverois même ameres les larmes que je verserois dans ton sein.

C'est ici, mon ami, que je me félicite doublement de mon choix, & par le doux lien qui nous unit & par la probité qui l'affure; voilà l'usage de cette règle de sagesse dans les choses de pur sentiment; voilà comment la vertu severe fait écarter les peines du tendre amour. Si j'avois un amant sans principes; est-il m'aimer éternellement, où seroient pour moi les garants de cette constance? Quels moyens aurois-je de me délivrer de mes défiances continuelles, & comment m'affurer de n'être point abusée ou par sa feinte ou par ma crédulité? Mais toi, mon digne & respectable ami, toi qui n'es capable ni d'artifice ni de déguisement; tu me garderas; je le fais, la sincérité que tu m'auras promise. La honte d'avouer une infidélité ne l'emportera point dans ton ame droite sur le devoir de tenir ta parole, & si tu pouvois ne plus aimer ta Juste, tu lui dirois que, tu pourrois lui dire, & Juste, je ne Mon ami, jamais je n'écrirai ce mot là.

Que penses-tu de mon expédient? C'est le seul j'en suis sûr qui pouvoit déraciner en moi tout sentiment de jalousie. Il y a je ne sais quelle délicatesse qui m'enchanté à me fier de ton amour
à ta

à ta bonne foi, & à m'ôter le pouvoit de croire une infidélité que tu ne m'apprendrois pas toi-même. Voila, mon cher, l'effet assuré de l'engagement que je t'impose; car je pourrois te croire amant volage, mais non pas ami trompeur, & quand je douterois de ton cœur, je ne puis jamais douter de ta foi. Quel plaisir je goûte à prendre en ceci des précautions inutiles, à prévenir les apparences d'un changement dont je sens si bien l'impossibilité! Quel charme de parler de jalousie avec un Amant si fidelle! Ah, si tu pouvois cesser de l'être ne crois pas que je t'en parlasse ainsi! Mon pauvre cœur ne seroit pas si sage au besoin, & la moindre défiance m'ôteroit bientôt la volonté de m'en garantir.

Voila, mon très honoré maître, matière à discussion pour ce soir: car je fais que vos deux humbles Disciples auront l'honneur de souper avec vous chez le pere de l'inséparable. Vos doctes commentaires sur la gazette vous ont tellement fait trouver grace devant lui, qu'il n'a pas falu beaucoup de manège pour vous faire inviter. La fille a fait accorder son Clavecin; le pere a feuilleté Lamberti; moi je recorderai peut-être la leçon du bosquet de Clarens: ô Docteur en toutes facultés, vous avez partout quelque science de mise. M. d'Orbe, qui n'est pas oublié; comme vous pouyez penser, a le mot pour entamer une savante dissertation sur le futur hommage du Roi de Naples, durant laquelle nous passerons tous trois dans la chambre de la Cousine. C'est là, mon féal, qu'à genoux devant votre Dame & maitresse, vos deux mains dans les siennes & en présence de son

Chan-

Chancelier, vous lui jurerez foi & loyauté à toute épreuve, non pas à dire amour éternel; engagement qu'on n'est maître ni de tenir ni de rompre; mais vérité, sincérité, franchise inviolable. Vous ne jurerez point d'être toujours soumis, mais de ne point commettre acte de félonie, & de déclarer au moins la guerre avant de secouer le joug. Ce faisant aurez l'accolade, & serez reconnu vassal unique & loyal Chevalier.

Adieu, mon bon Ami, l'idée du soupé de ce soir m'inspire de la gaité. Ah! qu'elle me sera douce quand je te la verrai partager!

L E T T R E XXXVI.

De Julie.

BAïse cette Lettre & saute de joye pour la nouvelle que je vais t'apprendre; mais pense que pour ne point sauter & n'avoir rien à baiser, je n'y suis pas là moins sensible. Mon pere obligé d'aller à Berne pour son procès & delà à Solenre pour sa pension, a proposé à ma mere d'être du voyage, & elle l'a accepté espérant pour sa santé quelque effet salutaire du changement d'air. On vouloit me faire la grace de m'emmener aussi, & je ne jugeai pas à propos de dire ce que j'en pensois: mais la difficulté des arrangemens de voiture a fait abandonner ce projet, & l'on travaille à me consoler de n'être pas de la partie. Il faloit seindre de la tristesse, & le faux rolle que je me vois
con-

contrainte à jouer m'en donne une si véritable, que le remord m'a presque dispensé de la feinte.

Pendant l'absence de mes parens, je ne resterai point maîtresse de maison ; mais on me déposera chez le Père de la Cousine, en sorte que je serai tout de bon durant ce temps inséparable de l'inséparable. De plus, ma mère a mieux aimé se passer de femme de chambre & me laisser Babi pour gouvernante : sorte d'Angus peu dangereux dont on ne doit ni corrompre la fidélité ni se faire des confidans, qu'on écarte aisément au besoin, sur la moindre lueur de plaisir ou de gain qu'on leur offre.

Tu comprends quelle facilité nous aurons à nous voir durant une quinzaine de jours ; mais c'est ici que la discretion doit suppléer à la contrainte, & qu'il faut nous imposer volontairement la même réserve à laquelle nous sommes forcés dans d'autres tems. Non seulement tu ne dois pas, quand je serai chez ma Cousine, y venir plus souvent qu'auparavant, de peur de la compromettre ; j'espère même qu'il ne faudra te parler ni des égards qu'exige son sexe, ni des droits sacrés de l'hospitalité, & qu'un honnête homme n'aura pas besoin qu'on l'instruise du respect dû par l'amour à l'amitié qui lui donne asile. Je connois tes vivacités, mais j'en connois les bornes inviolables. Si tu n'avois jamais fait de sacrifice à ce qui est honnête, tu n'en aurois point à faire aujourd'hui.

D'où vient cet air mécontent & cet œil attristé ? Pourquoi murmurer des Loix que le devoir t'impose ? Laisse à ta Julie le soin de les adoucir ; t'es-tu jamais repenti d'avoir été docile à sa voix ? Prés des cotteaux fleuris d'où part
la

La source de la Vevaise, il est un hameau solitaire qui sert quelquefois de repaire aux chasseurs & ne devoit servir que d'azile aux amans. Autour de l'habitation principale, dont M. d'Orbe dispose, sont épars assés loins quelques Chalets, (n) qui de leurs toits de chaume peuvent couvrir l'amour & le plaisir, amis de la simplicité rustique. Les fraiches & discrettes laitieres savent garder pour autrui le secret dont elles ont besoin pour elles-mêmes. Les ruisseaux qui traversent les prairies sont bordés d'arbrisseaux & de bocages déficients. Des bois épais offrent au delà des aziles plus deserts & plus sombres.

*Al bel seggio ripasto, ombrafo e fresco,
Ne mai pastori appressan, ne bisolci.*

L'art ni la main des hommes n'y montrent nulle part leurs soins inquietans; on n'y voit par tout que les tendres soins de la Mere commune. C'est là mon ami, qu'on n'est que sous ses auspices & qu'on peut n'écouter que ses loix. Sur l'invitation de M. d'Orbe, Claire a déjà persuadé à son papa qu'il avoit envie d'aller faire avec quelques amis une chasse de deux ou trois jours dans ce Canton, & d'y mener les Inséparables. Ces Inséparables en ont d'autres, comme tu ne fais que trop bien. L'un représentant le maitre de la maison en fera naturellement les honneurs; l'autre avec moins d'éclat pourra faire à sa Julie ceux d'un humble chalet, & ce chalet consacré par l'amour sera pour eux le Temple de

(n) Sorte de maisons de bois où se font les séjours & diverses espèces de laitages dans la montagne.

Gnide. Pour exécuter heureusement & sûrement ce charmant projet, il n'est question que de quelques arrangemens qui se concerteront facilement entre nous, & qui feront partie eux-mêmes des plaisirs qu'ils doivent produire. Adieu, mon ami, je te quite brusquement, de peur de surprise. Aussi bien, je sens que le cœur de ta Julie vole un peu trop tôt habiter le Chalet.

P. S. Tout bien considéré, je pense que nous pourrons sans indiscretion nous voir presque tous les jours; savoir chez ma Cousine de deux jours l'un, & l'autre à la promenade.

L E T T R E XXXVII.

De Julie.

ILS font partis ce matin, ce tendre père & cette mère incomparable, en accablant des plus tendres caresses une fille chérie, & trop indigne de leurs bontés. Pour moi, je les embrassois avec un léger serrement de cœur, tandis qu'au dedans de lui même, ce cœur ingrat & dénaturé petilloit d'une odieuse joye. Hélas! qu'est devenu ce tems heureux où je meinois incessamment sous leurs yeux une vie innocente & sage, où je n'étois bien que contre leur sein, & ne pouvoit les quitter d'un seul pas sans déplaisir? Maintenant coupable & craintive, je tremble en pensant à eux, je rougis en pen-

sant

fant à moi ; tous mes bons sentimens se dépravent, & je me consume en vains & stériles regrets que n'anime pas même un vrai repentir. Ces amères réflexions m'ont rendu toute la tristesse que leurs adieux ne m'avoient pas d'abord donnée. Une secrette angoisse étouffoit mon ame après le départ de ces chers parens. Tandis que Babi faisoit les paquets, je suis entrée machinalement dans la chambre de ma mere, & voyant quelques unes de ses hardes encore éparfes, je les ai toutes baisées l'une après l'autre en fondant en larmes. Cet état d'attendrissement m'a un peu soulagée, & j'ai trouvé quelque sorte de consolation à sentir que les doux mouvemens de la nature ne sont pas tout à faits éteints dans mon cœur. Ah, tiran ! tu veux en vain l'affervir tout entier, ce tendre & trop foible cœur ; malgré toi, malgré tes prestiges, il lui reste au moins des sentimens légitimes, il respecte & chérit encore des droits plus sacrés que les tiens.

Pardonne, ô mon doux ami, ces mouvemens involontaires, & ne crains pas que j'étende ces réflexions aussi loin que je le devois. Le moment de nos jours, peut-être, où notre amour est le plus en liberté, n'est pas, je le fais bien, celui des regrets : je ne veux ni te cacher mes peines ni t'en accabler ; il faut que tu les connoisses, non pour les porter mais pour les adoucir. Dans le sein de qui les épancherois je, si je n'osois les verser dans le tien ? N'es-tu pas mon tendre consolateur ? N'est-ce pas toi qui soutiens mon courage ébranlé ? N'est-ce pas toi qui nourris dans mon ame le goût de la vertu, même après que je l'ai perdue ? Sans toi, sans cette adorable amie

dont la main compatissante essuya si souvent mes pleurs, combien de fois n'eussai-je pas déjà succombé sous le plus mortel abattement ? Mais vos tendres soins me soutiennent ; je n'ose m'avilir tant que vous m'estimez encore, & je me dis avec complaisance que vous ne m'aimeriez pas tant l'un & l'autre, si je n'étois digne que de mépris. Je vole dans les bras de cette chère Cousine, ou plutôt de cette tendre sœur déposer au fond de son cœur une importune tristesse. Toi, viens ce soir achever de rendre au mien la joye & la sérénité qu'il a perdues.

L E T T R E XXXVIII.

A Julie.

NON, Julie, il ne m'est pas possible de ne te voir chaque jour que comme je t'ai vue la veille : il faut que mon amour s'augmente & croisse incessamment avec tes charmes, & tu m'es une source inépuisable de sentimens nouveaux que je n'aurois pas même imaginés. Quelle soirée inconcevable ! Que de délices inconnues tu fis éprouver à mon cœur ! O tristesse enchantresse ! O langueur d'une ame attendrie ! combien vous surpassez les turbulens plaisirs, & la gaité folâtre, & la joye emportée, & tous les transports qu'une ardeur sans mesure offre aux desirs effrenés des amans ! paisible & pure jouissance qui n'as rien d'égal dans la volupté des sens, jamais, jamais ton pénétrant souvenir ne s'effacera de mon cœur. Dieux ! quel ravissant

vifant fpectacle ou plutôt quelle extafe, de voir deux Beautés fi touchantes s'embraffer tendrement, le vifage de l'une fe pencher fur le fein de l'autre, leurs douces larmes fe confondre, & baigner ce fein charmant comme la rosée du Ciel humecte un lis fraîchement éclos ! J'étois jaloux d'une amitié fi tendre ; je lui trouvois je ne fais quoi de plus intéreffant qu'à l'amour même, & je me voulois une forte de mal de ne pouvoir t'offrir des confolations auffi cheres, fans les troubler par l'agitation de mes transports. Non, rien, rien fur la terre n'eft capable d'exciter un fi voluptueux attendriffement que vos mutuelles caresses, & le fpectacle de deux amans eut offert à mes yeux une fensation moins délicieufe.

Ah, qu'en ce moment j'euffe été amoureux de cette aimable Coufine, fi Julie n'eut pas exifté. Mais non, c'étoit Julie elle-même qui répandoit fon charme invincible fur tout ce qui l'environnoit. Ta robe, ton ajustement, tes gands, ton éventail, ton ouvrage ; tout ce qui frapoit autour de toi mes regards enchantoit mon cœur, & toi feule faisois tout l'enchantement. Arrête, ô ma douce amie ! à force d'augmenter mon ivrefle tu m'ôterois le plaifir de la fentir. Ce que tu me fais éprouver approche d'un vrai délire, & je crains d'en perdre enfin la raifon. Laisse moi du moins connoître un égarement qui fait mon bonheur ; laisse-moi goûter ce nouvel enthoufiafme, plus fublime, plus vif que toutes les idées que j'avois de l'amour. Quoi tu peux te croire avilie ! quoi la paffion t'ôte-t-elle auffi le fens ? Moi, je te trouve trop parfaite pour une mortelle. Je t'imaginerois d'une efpece plus

pure, si ce feu devorant qui pénètre ma substance ne m'unissoit à la tienne & ne me faisoit sentir qu'elles sont la même. Non, personne au monde ne te connoit; tu ne te connois pas toi-même; mon cœur seul te connoit, te sent, & fait te mettre à ta place. Ma Julie! Ah, quels hommages te seroient ravis, si tu n'étois qu'adorée! Ah! si tu n'étois qu'un ange, combien tu perdrois de ton prix!

Di-moi comment il se peut qu'une passion telle que la mienne puisse augmenter? Je l'ignore, mais je l'éprouve. Quoique tu me sois présente dans tous les tems, il y a quelques jours sur tout que ton image plus belle que jamais me poursuit & me tourmente avec une activité à laquelle ni lieu ni tems ne me dérobe, & je crois que tu me laissas avec elle dans ce chalet que tu quittas en finissant ta dernière lettre. Depuis qu'il est question de ce rendez-vous champêtre, je suis trois fois sorti de la ville; chaque fois mes pieds m'ont porté des mêmes côtés, & chaque fois la perspective d'un séjour si désiré m'a paru plus agréable.

*Non vide il mondo si leggiadri rami,
Ne mosse 'l vento mai si verdi frondi.*

Je trouve la campagne plus riante, la verdure plus fraîche & plus vive, l'air plus pur, le Ciel plus serain; le chant des oiseaux semble avoir plus de tendresse & de volupté; le murmure des eaux inspire une langueur plus amoureuse; la vigne en fleurs exhale au loin de plus doux parfums; un charme secret embellit tous les objets ou fascine mes sens, on diroit que la terre se pare pour former à ton heureux amant un lit nuptial

nuptial digne de la beauté qu'il adore & du feu qui le consume. O Julie ! ô chere & précieuse moitié de mon ame, hâtons-nous d'ajouter à ces ornemens du printemps la présence de deux amans fidelles : Portons le sentiment du plaisir dans des lieux qui n'en offrent qu'une vaine image ; allons animer toute la nature, elle est morte sans les feux de l'amour. Quoi ! trois jours d'attente ? trois jours encore ? Yvre d'amour, affamé de transports, j'attens ce moment tardif avec une douloureuse impatience. Ah ! qu'on seroit heureux si le Ciel ôtoit de la vie tous les ennuyeux intervalles qui séparent de pareils instans !

L E T T R E XXXIX.

De Julie.

TU n'as pas un sentiment, mon bon ami, que mon cœur ne partage ; mais ne me parle plus de plaisir tandis que des gens qui valent mieux que nous souffrent, gémissent, & que j'ai leur peine à me reprocher. Lis la lettre ci-jointe, & sois tranquille si tu le peux. Pour moi qui connois l'aimable & bonne fille qui l'a écrite, je n'ai pu la lire sans des larmes de remords & de pitié. Le regret de ma coupable négligence m'a pénétré l'ame, & je vois avec une amere confusion jusqu'ou l'oubli du premier de mes devoirs m'a fait porter celui de tous les autres. J'avois promis de prendre soin de cette pauvre enfant ; je la protegeois auprès de ma

mere ; je la tenois en quelque maniere sous ma garde, & pour n'avoir su me garder moi-même, je l'abandonne sans me souvenir d'elle, & l'expose à des dangers pires que ceux où j'ai succombé. Je frémis en songeant que deux jours plutard c'en étoit fait peut-être de mon dépôt, & que l'indigence & la séduction perdoient une fille modeste & sage qui peut faire un jour une excellente mere de famille. O mon ami, comment y a-t-il dans le monde des hommes assés vifs pour acheter de la misere un prix que le cœur seul doit payer, & recevoir d'une bouche affamée les tendres baisers de l'amour !

Di-moi, pourrois-tu n'être pas touché de la pieté filiale de ma Fanchon, de ses sentimens honnêtes, de son innocente naïveté ? Ne l'es-tu pas de la rare tendresse de cet amant qui se vend lui-même pour soulager sa maîtresse ? Ne sera-tu pas trop heureux de contribuer à former un nœud si bien assorti. Ah si nous étions sans pitié pour les cœurs unis qu'on divise, de qui pourroient-ils jamais en attendre ? Pour moi, j'ai résolu de réparer envers ceux-ci ma faute à quelque prix que ce soit, & de faire en sorte que ces deux jeunes gens soient unis par le mariage. J'espere que le Ciel bénira cette entreprise, & qu'elle fera pour nous d'un bon augure. Je te propose & te conjure au nom de notre amitié de partir dès aujourd'hui, si tu le peux, ou tout au moins demain matin pour Neufchâtel. Va négocier avec M. de Merveilleux le congé de cet honnête garçon ; n'épargne ni les supplications ni l'argent : Porte avec toi la lettre de ma Fanchon, il n'y a point de cœur sensible qu'elle ne doive attendrir. Enfin, quoiqu'il nous en coûte
&

& de plaisir & d'argent, ne revien qu'avec le congé absolu de Claude Anet, ou crois que l'amour ne me donnera de mes jours un moment de pure joye.

Je sens combien d'objections ton cœur doit avoir à me faire; doutes-tu que le mien ne les ait faites avant toi? Et je persiste; car il faut que ce mot de vertu ne soit qu'un vain nom, ou qu'elle exige des sacrifices. Mon ami, mon digne ami, un rendez-vous manqué peut revenir mille fois; quelques heures agréables s'éclipsent comme un éclair & ne sont plus; mais si le bonheur d'un couple honnête est dans tes mains, songe à l'avenir que tu vas te préparer. Crois moi, l'occasion de faire des heureux est plus rare qu'on ne pense; la punition de l'avoir manquée est de ne la plus retrouver, & l'usage que nous ferons de celle-ci nous va laisser un sentiment éternel de contentement ou de repentir. Pardonne à mon zele ces discours superflus; j'en dis trop à un honnête homme, & cent fois trop à mon ami. Je fais combien tu hais cette volupté cruelle qui nous endurecit aux maux d'autrui. Tu l'as dit mille fois toi-même, malheur à qui ne fait pas sacrifier un jour de plaisir aux devoirs de l'humanité.

L E T T R E XL.

De Fanchon Regard à Julie.

MADEMOISELLE,

Pardonnez une pauvre fille au désespoir, qui ne sachant plus que devenir ose encore avoir recours à vos bontés. Car vous ne vous laissez point de consoler les affligés, & je suis si malheureuse qu'il n'y a que vous & le bon Dieu que mes plaintes n'importunent pas. J'ai eu bien du chagrin de quitter l'apprentissage où vous m'aviez mise ; mais ayant eu le malheur de perdre ma mere cet hiver, il a falu revenir auprès de mon pauvre pere que sa paralysie retient toujours dans son lit.

Je n'ai pas oublié le conseil que vous aviez donné à ma mere de tacher de m'établir avec un honnête homme qui prit soin de la famille. Claude Anet que Monsieur votre pere avoit ramené du Service est un brave garçon, rangé, qui fait un bon métier, & qui me veut du bien. Après tant de charité que vous avez eue pour nous, je n'osois plus vous être incommode, & c'est lui qui nous a fait vivre pendant tout l'hiver. Il devoit m'empousser ce printems ; il avoit mis son cœur à ce mariage. Mais on m'a tellement tourmentée pour payer trois ans de loyer échu à Pâques, que ne sachant où prendre tant d'argent comptant, le pauvre jeune homme s'est engagé derechef sans m'en rien dire dans la Compagnie de
Mon-

Monsieur de Merveilleux, & m'a apporté l'argent de son engagement. Monsieur de Merveilleux n'est plus à Neuchâtel que pour sept ou huit jours, & Claude Anet doit partir dans trois ou quatre pour suivre la recrue: ainsi nous n'avons pas le tems ni le moyen de nous marier, & il me laisse sans aucune ressource. Si par votre crédit ou celui de Monsieur le Baron, vous pouviez nous obtenir au moins un délai de cinq ou six semaines, on tâcheroit pendant ce tems-là de prendre quelque arrangement pour nous marier ou pour rembourser ce pauvre garçon; mais je le connois bien; il ne voudra jamais reprendre l'argent qu'il m'a donné.

Il est venu ce matin un Monsieur bien riche m'en offrir beaucoup d'avantage; mais Dieu m'a fait la grace de le refuser. Il a dit qu'il reviendrait demain matin savoir ma dernière résolution. Je lui ai dit de n'en pas prendre la peine & qu'il la savoit déjà. Que Dieu le conduise, il sera reçu demain comme aujourd'hui. Je pourrois bien aussi recourir à la bourse des pauvres, mais on est si méprisé qu'il vaut mieux pâtir: & puis, Claude-Anet a trop de cœur pour vouloir d'une fille assistée.

Excusez la liberté que je prends, ma bonne Demoiselle; je n'ai trouvé que vous seule à qui j'ose avouer ma peine, & j'ai le cœur si serré qu'il faut finir cette lettre. Votre bien humble & affectionnée servante à vous servir.

Fanchon Regard.

L E T T R E X L I .

Réponse.

J'AI manqué de mémoire & toi de confiance, ma chere enfant; nous avons eu grand tort toutes deux, mais le mien est impardonnable : Je tâcherai du moins de le réparer. Babi, qui te porte cette Lettre est chargée de pourvoir au plus pressé. Elle retournera demain matin pour t'aider à congédier ce Monsieur, s'il revient, & l'après dinée nous irons te voir, ma Cousine & moi ; car je fais que tu ne peux pas quitter ton pauvre pere, & je veux connoître par moi-même l'état de ton petit menage.

Quant à Claude Anet, n'en fais point en peine ; mon pere est absent ; mais en attendant son retour on fera ce qu'on pourra, & tu peux compter que je n'oublierai ni toi ni ce brave garçon. Adieu, mon enfant, que le bon Dieu te console. Tu as bien fait de n'avoir pas recours à la bourse publique ; c'est ce qu'il ne faut jamais faire tant qu'il reste quelque chose dans celle des bonnes gens.

L E T T R E X L I I .

A Julie.

J'E reçois votre Lettre & je pars à l'instant : ce sera toute ma réponse. Ah cruelle ! que
mon

mon cœur en est loin, de cette odieuse vertu que vous me supposez, & que je déteste ! Mais vous ordonnez, il faut obéir. Dussai-je en mourir cent fois, il faut être estimé de Julie.

L E T T R E XLIII.

A Julie.

J'Arrivai hier matin à Neuschâtel ; j'apprie que M. de Merveilleux étoit à la campagne, je courus l'y chercher ; il étoit à la chasse & je l'attendis jusqu'au soir. Quand je lui eus expliqué le sujet de mon voyage, & que je l'eus prié de mettre un prix au congé de Claude Anet, il me fit beaucoup de difficultés. Je crus les lever, en offrant de moi-même une somme assez considérable, & l'augmentant à mesure qu'il résistoit ; mais n'ayant pu rien obtenir, je suis obligé de me retirer, après m'être assuré de le retrouver ce matin, bien résolu de ne le plus quitter jusqu'à ce qu'à force d'argent, ou d'importunités, ou de quelque manière que ce put être, j'eusse obtenu ce que j'étois venu lui demander. M'étant levé pour cela de très bonne heure, j'étois prêt à monter à cheval, quand je reçus par un Exprès ce billet de M. de Merveilleux, avec le congé du jeune homme en bonne forme.

Voilà, Monsieur, le congé que vous êtes venu solliciter. Je l'ai refusé à vos offres. Je le donne à vos intentions charitables, & vous prie de croire que je ne mets point à prix une bonne action.

Jugez, à la joye que vous donnera cet heureux succès, de celle que j'ai sentie en l'apprenant. Pourquoi faut-il qu'elle ne soit pas aussi parfaite qu'elle devrait l'être? Je ne puis me dispenser d'aller remercier & rembourser M. de Merveilleux, & si cette visite retarde mon départ d'un jour comme il est à craindre, n'ai-je pas droit de dire qu'il s'est montré généreux à mes dépens? N'importe, j'ai fait ce qui vous est agréable, je puis tout supporter à ce prix. Qu'on est heureux de pouvoir bien faire en servant ce qu'on aime, & réunir ainsi dans le même soin les charmes de l'amour & de la vertu! Je l'avoue, ô Julie! je partis le cœur plein d'impatience & de chagrin. Je vous reprochois d'être si sensible aux peines d'autrui, & de compter pour rien les miennes, comme si j'étois le seul au monde qui n'eut rien mérité de vous. Je trouvois de la barbarie, après m'avoir leurré d'un si doux espoir, à me priver sans nécessité d'un bien dont vous m'aviez flaté vous-même. Tous ces murmures se sont évanouis; je sens renaître à leur place au fond de mon ame un contentement inconnu; j'éprouve déjà le dédommagement que vous m'avez promis, vous que l'habitude de bien faire a tant instruite du goût qu'on y trouve. Quel étrange empire est le votre, de pouvoir rendre les privations aussi douces que les plaisirs, & donner à ce qu'on fait pour vous, le même charme qu'on trouveroit à se contenter soi-même! Ah, je l'ai dit cent fois, tu es un ange du Ciel, ma Julie! sans doute avec tant d'autorité sur mon ame la tienne est plus divine qu'humaine. Comment n'être pas éternellement à toi puisque ton règne est céleste, & que
serviroit

serviroit de cesser de t'aimer s'il faut toujours qu'on t'adore ?

P. S. Suivant mon calcul, nous avons encore au moins cinq ou six jours jusqu'au retour de la Maman. Seroit-il impossible durant cet intervalle de faire un pèlerinage au Chalet ?

L E T T E R XLIV.

De Julie.

NE murmure pas tant, mon ami, de ce retour précipité. Il nous est plus avantageux qu'il ne semble, & quand nous aurions fait par adresse ce que nous avons fait par bienfaisance nous n'aurions pas mieux réussi. Regarde ce qui seroit arrivé si nous n'eussions suivi que nos fantaisies. Je serois allée à la campagne précisément la veille du retour de ma mere à la ville : J'aurois eu un express avant d'avoir pu ménager notre entrevue : il auroit falu partir sur le champ, peut-être sans pouvoir t'avertir, te laisser dans des perplexités mortelles, & notre séparation se seroit faite au moment qui la rendoit le plus douloureuse. De plus, on auroit su que nous étions tous deux à la campagne ; malgré nos précautions, peut-être eut-on sù que nous y étions ensemble ; du moins on l'auroit soupçonné, c'en étoit assés. L'indiscrete avidité du présent nous ôtoit toute ressource pour l'avenir, & le remord d'une bonne œuvre dédaignée nous eut tourmentés toute la vie.

Com-

Compare à présent cet état à notre situation réelle. Premièrement ton absence a produit un excellent effet. Mon argus n'aura pas manqué de dire à ma mere qu'on t'avoit peu vu chez ma Cousine ; elle fait ton voyage & le sujet ; c'est une raison de plus pour t'estimer ; & le moyen d'imaginer que des gens qui vivent en bonne intelligence prennent volontairement pour s'éloigner le seul moment de liberté qu'ils ont pour se voir ? Quelle ruse avons nous employée pour écarter une trop juste défiance ? La seule, à mon avis, qui soit permise à d'honnêtes gens, c'est de l'être à un point qu'on ne puisse croire, en sorte qu'on prenne un effort de vertu pour un acte d'indifférence. Mon ami, qu'un amour caché par de tels moyens doit être doux aux cœurs qui le goûtent ! Ajoute à cela le plaisir de réunir des amans désolés, & de rendre heureux deux jeunes gens si dignes de l'être. Tu l'as vue, ma Fanchon ; di, n'est-elle pas charmante, & ne mérite-t-elle pas bien-tout ce que tu as fait pour elle ? N'est-elle pas trop jolie & trop malheureuse pour rester fille impunément ? Claude Anet de son côté, dont le bon naturel a résisté par miracle à trois ans de service, en eut-il pu supporter encore autant sans devenir un vaurien comme tous les autres ? Au lieu de cela, ils s'aiment & seront unis ; ils sont pauvres & seront aidés ; ils sont honnêtes gens & pourront continuer de l'être ; car mon pere a promis de prendre soin de leur établissement. Que de biens tu as procurés à eux & à nous par ta complaisance, sans parler du compte que je t'en dois tenir ! Tel est, mon ami, l'effet assuré des sacrifices qu'on fait à la vertu : s'ils coûtent souvent

vent à faire, il est toujours doux de les avoir faits, & l'on n'a jamais vu personne se repentir d'une bonne action.

Je me doute bien qu'à l'exemple de l'Inséparable, tu m'appelleras aussi *la prêchuse*, & il est vrai que je ne fais pas mieux ce que je dis que les gens du métier. Si mes sermons ne valent pas les leurs, au moins je vois avec plaisir qu'ils ne sont pas comme eux jettés au vent. Je ne m'en défends point, mon aimable ami, je voudrais ajouter autant de vertus aux tiennes qu'un fol amour m'en a fait perdre, & ne pouvant plus m'estimer moi-même j'aime à m'estimer encore en toi. De ta part il ne s'agit que d'aimer parfaitement, & tout viendra comme de lui-même. Avec quel plaisir tu dois voir augmenter sans-cesse les dettes que l'amour s'oblige à payer !

Ma Cousine a su les entretiens que tu as eus avec son pere au sujet de M. d'Orbe ; elle y est aussi sensible que si nous pouvions en offices de l'amitié n'être pas toujours en reste avec elle. Mon Dieu, mon ami, que je suis une heureuse fille ! que je suis aimée & que je trouve charmant de l'être ! Pere, mere, amie, amant, j'ai beau chérir tout ce qui m'environne, je me trouve toujours ou prevenue ou surpassée. Il semble que tous les plus doux sentimens du monde viennent sans cesse chercher mon ame, & j'ai le regret de n'en avoir qu'une pour jouir de tout mon bonheur.

J'oubliois de t'annoncer une visite pour demain matin. C'est Milord Bomston qui vient de Geneve où il a passé sept ou huit mois. Il dit t'avoir vu à Sion à son retour d'Italie. Il
te

te trouva fort triste, & parle au surplus de toi comme j'en pense. Il fit hier ton éloge si bien & si à propos devant mon pere, qu'il m'a tout à fait disposée à faire le sien. En effet j'ai trouvé du sens, du sel, du feu dans sa conversation. Sa voix s'élève & son oeil s'anime au recit des grandes actions, comme il arrive aux hommes capables d'en faire. Il parle aussi avec intérêt des choses de goût, entre autres de la musique Italienne qu'il porte jusqu'au sublime; je croyois entendre encore mon pauvre frere. Au surplus il met plus d'énergie que de grace dans ses discours, & je lui trouve même l'esprit un peu rêche (o). Adieu, mon Ami.

L E T T E R XLV.

A Julie.

JE n'en étois encore qu'à la seconde lecture de ta lettre, quand Milord Edouard Bomston est entré. Ayant tant d'autres choses à te dire, comment aurois-je pensé, ma Julie, à te parler de lui? Quand on se suffit l'un à l'autre s'avise-t-on de songer à un tiers? Je vais te rendre compte de ce que j'en fais, maintenant que tu parois le desirer.

Ayant passé le Simplon, il étoit venu jusqu'à Sion au devant d'une chaise qu'on devoit

(o) Terme du pays, pris ici métaphoriquement. Il signifie au propre une surface rude au toucher & qui cause un frissonnement désagréable en y passant la main, comme celle d'une brosse fort serrée ou du velours d'Utrecht.

lui amener de Geneve à Brigue, & le deſœuvrement rendant les hommes aſſés lians, il me rechercha. Nous fimes une connoiſſance auffi intime qu'un Anglois naturellement peu prévenant peut la faire avec un homme fort pré-occupé, qui cherche la ſolitude. Cependant nous ſentimes que nous nous convenions; il y a un certain uniſſon d'ames qui s'apperçoit au premier inſtant, & nous fumes familiers au bout de huit jours, mais pour toute la vie, comme deux François-l'auroient été au bout de huit heures, pour tout le tems qu'ils ne ſe ſeroient pas quittés. Il m'entretint de ſes voyages, & le ſachant Anglois, je crus qu'il m'alloit parler d'édifices & de peintures: Bientôt je vis avec plaiſir que les Tableaux & les monumens ne lui avoient point fait négliger l'étude des mœurs des hommes. Il me parla cependant des beaux arts avec beaucoup de diſcernement, mais modérément & ſans prétention, J'eſtimai qu'il en jugeoit avec plus de ſentiment que de Science & par les effets plus que par les regles, ce qui me confirma qu'il avoit l'ame ſenſible. Pour la muſique Italienne, il m'en parut enthouſiaſte comme à toi: il m'en fit même entendre; car il mene un virtuofe avec lui, ſon valet-de-chambre jouë fort bien du violon, & lui-même paſſablement du violoncelle. Il me choiſit pluſieurs morceaux très pathétiques, à ce qu'il prétendoit; mais ſoit qu'un accent ſi nouveau pour moi demandât une oreille plus exercée; ſoit que le charme de la muſique, ſi doux dans la mélancolie, s'efface dans une profonde triſteſſe, ces morceaux me firent peu de plaiſir, & j'en trouvai le chant agréable, à la vérité, mais bizarre & ſans expreſſion.

Il fut aussi question de moi, & Milord s'informa avec intérêt de ma situation. Je lui en dis tout ce qu'il en devoit savoir. Il me proposa un voyage en Angleterre avec des projets de fortune impossibles, dans un pays où Julie n'étoit pas. Il me dit qu'il alloit passer l'hiver à Geneve, l'été suivant à Lausanne, & qu'il viendrait à Vevai avant de retourner en Italie, il m'a tenu parole, & nous nous sommes revus avec un nouveau plaisir.

Quant à son caractère, je le crois vif & emporté, mais vertueux & ferme. Il se pique de philosophie, & de ces principes dont nous avons autrefois parlé. Mais au fond, je le crois par tempérament ce qu'il pense être par méthode, & le vernis Stoïque qu'il met à ses actions ne consiste qu'à parer de beaux raisonnemens le parti que son cœur lui a fait prendre. J'ai cependant appris avec un peu de peine qu'il avoit eu quelques affaires en Italie, & qu'il s'y étoit battu plusieurs fois.

Je ne fais ce que tu trouves de rêche dans ses manières; véritablement elles ne sont pas prévenantes, mais je n'y sens rien de repoussant. Quoique son abord ne soit pas aussi ouvert que son ame, & qu'il dédaigne les petites bien-séances, il ne laisse pas, ce me semble, d'être d'un commerce agréable. S'il n'a pas cette politesse réservée & circonspecte qui se règle uniquement sur l'extérieur, & que nos jeunes Officiers nous apportent de France, il a celle de l'humanité qui se pique moins de distinguer au premier coup d'œil les états & les rangs, & respecte en général tous les hommes. Te l'avouerai-je naïvement? La privation des graces est un défaut

fait que les femmes ne pardonnent point, même au mérite, & j'ai peur que Julie n'ait été femme une fois en sa vie.

Puisque je suis en train de sincérité, je te dirai encore, ma jolie prêcheuse, qu'il est inutile de vouloir donner le change à mes droits, & qu'un amour affamé ne se nourrit point de sermons. Songe, songe aux dédommagemens promis & dûs; car toute la morale que tu m'as débitée est fort bonne; mais, quoique tu puisses dire, le Chalet valoit encore mieux.

L E T T E R XLVI.

De Julie.

HE bien donc, mon ami, toujours le chalet? l'histoire de ce chalet te pèse furieusement sur le cœur, je vois bien qu'à la mort ou à la vie il faut te faire raison du chalet! Mais des lieux où tu ne fus jamais te sont ils si chers qu'on ne puisse t'en dédommager ailleurs, & l'amour qui fit le palais d'Armide au fond d'un desert ne sauroit-il nous faire un chalet à la ville? Ecoute; on va marier ma Fançon. Mon pere, qui ne hait pas les fêtes & l'appareil, veut lui faire une noce où nous serons tous: cette noce ne manquera pas d'être tumultueuse. Quelquefois le mystere a su tendre son voile au sein de la turbulente joye & du fracas des festins. Tu m'entends, mon ami, ne seroit-il pas doux de retrouver dans l'effet de nos soins les plaisirs qu'ils nous ont coûtés.

Tu

Tu t'animes, ce me semble, d'un zele affés superflu sur l'apologie de Milord Edouard dont je suis fort éloignée de mal penser. D'ailleurs comment jugerois-je un homme que je n'ai vu qu'un après midi, & comment en pourrois-tu juger toi-même sur une connoissance de quelques jours ? Je n'en parle que par conjecture, & tu ne peux guere être plus avancé ; car les propositions qu'il t'a faites font de ces offres vagues dont un air de puissance & la facilité de les éluder rendent souvent les étrangers prodigues. Mais je reconnois tes vivacités ordinaires & combien tu as de penchant à te prévenir pour ou contre les gens presque à la premiere vue. Cependant nous examinerons à loisir les arrangemens qu'il t'a proposés. Si l'amour favorise le projet qui m'occupe, il s'en présentera peut-être de meilleurs pour nous. O mon bon ami, la patience est amere, mais son fruit est doux !

Pour revenir à ton Anglois, je t'ai dit qu'il me paroissoit avoir l'ame grande & forte, & plus de lumieres que d'agrémens dans l'esprit. Tu dis à peu près la même chose, & puis, avec cet air de supériorité masculine qui n'abandonne point nos humbles adorateurs, tu me reproches d'avoir été de mon sexe une fois en ma vie, comme si jamais une femme devoit cesser d'en être ? Te souvient-il qu'en lisant ta République de Platon nous avons autrefois disputé sur ce point de la différence morale des sexes ? Je persiste dans l'avis dont j'étois alors, & ne saurois imaginer un modele commun de perfection pour deux êtres si différens. L'attaque & la deffense, l'audace des hommes la pudeur des femmes ne sont point des conventions, comme le pensent

sent tes philosophes, mais des institutions naturelles dont il est facile de rendre raison, & dont se déduisent aisément toutes les autres distinctions morales. D'ailleurs, la destination de la nature n'étant pas la même, les inclinations, les manières de voir & de sentir doivent être dirigées de chaque côté selon ses vues, il ne faut point les mêmes goûts ni la même constitution pour labourer la terre & pour allaiter des enfans. Une taille plus haute, une voix plus forte & des traits plus marqués semblent n'avoir aucun rapport nécessaire au sexe; mais les modifications extérieures annoncent l'intention de l'ouvrier dans les modifications de l'esprit. Une femme parfaite & un homme parfait ne doivent pas plus se ressembler d'ame que de visage; ces vaines imitations de sexe sont le comble de la déraison; elles font rire le sage & fuir les amours. Enfin, je trouve qu'à moins d'avoir cinq pieds & demi de haut, une voix de basse & de la barbe au menton, l'on ne doit point se mêler d'être homme.

Vois combien les amans sont maladroits en injures! Tu me reproches une faute que je n'ai pas commise ou que tu commets aussi bien que moi, & l'attribues à un défaut dont je m'honore. Veux-tu que te rendant sincérité pour sincérité je te dise naïvement ce que je pense de la tienne? Je n'y trouve qu'un raffinement de flatterie, pour te justifier à toi-même par cette franchise apparente les éloges enthousiastes dont tu m'accables à tout propos. Mes prétendues perfections t'aveuglent au point, que pour démentir les reproches que tu te fais en secret de ta prévention, tu n'as pas l'esprit d'en trouver un solide à me faire.

Croi-

Croi-moi, ne te charge point de me dire mes vérités, tu t'en acquitterois trop mal; les yeux de l'amour, tout perçans qu'ils sont, savent ils voir des défauts? C'est à l'intègre amitié que ces soins appartiennent, & là dessus ta disciple Claire est cent fois plus savante que toi. Oui, mon ami, loue moi, admire moi, trouve moi belle, charmante, parfaite. Tes éloges me plaisent sans me séduire, parce que je vois qu'ils sont le langage de l'erreur & non de la fausseté, & que tu te trompes toi-même; mais que tu ne veues pas me tromper. O que les illusions de l'amour sont aimables! Ses flateries sont en un sens des vérités: le jugement se tait, mais le cœur parle. L'amant qui loue en nous des perfections que nous n'avons pas, les voit en effet telles qu'il les représente; il ne ment point en disant des menfonges; il flatte sans s'avilir, & l'on peut au moins l'estimer sans le croire.

J'ai entendu, non sans quelque battement de cœur, proposer d'avoir demain deux philosophes à souper. L'un est Milord Edouard, l'autre est un sage dont la gravité s'est quelquefois un peu dérangée aux pieds d'une jeune écolière; ne le connoitriez vous point? Exhortez-le, je vous prie, à tâcher de garder demain le decorum philosophique un peu mieux qu'à son ordinaire. J'aurai soin d'avertir aussi la petite personne de baisser les yeux, & d'être aux sens la moins jolie qu'il se pourra.

L E T T R E XLVII.

A Julie.

AH mauvaise ! Est-ce là la circonspection que tu m'avois promise ? Est-ce ainsi que tu ménages mon cœur & voiles tes attraits ? Que de contraventions à tes engagements ! Premièrement, ta parure ; car tu n'en avois point, & tu fais bien que jamais tu n'es si dangereuse. Secondement ton maintien si doux, si modeste, si propre à laisser remarquer à loisir toutes tes graces. Ton parler plus rare, plus réfléchi, plus spirituel encore qu'à l'ordinaire, qui nous rendoit tous plus attentifs, & faisoit voler l'oreille & le cœur au devant de chaque mot. Cet air que tu chantas à demi-voix, pour donner encore plus de douceur à ton chant, & qui, bien que François, plût à Milord Edouard même. Ton regard timide, & tes yeux baissés dont les éclairs inattendus me jettoient dans un trouble inévitable. Enfin, ce je ne sais quoi d'inexprimable, d'enchanteur, que tu semblois avoir répandu sur toute ta personne pour faire tourner la tête à tout le monde, sans paroître même y songer. Je ne fais, pour moi, comment tu t'y prends ; mais si telle est ta manière d'être jolie le moins qu'il est possible, je t'avertis que c'est l'être beaucoup plus qu'il ne faut pour avoir des sages autour de soi.

Je crains fort que le pauvre philosophe Anglois n'ait un peu ressenti la même influence. Après
avoir

avoir reconduit ta Cousine, comme nous étions tous encore fort éveillés, il nous proposa d'aller chez lui faire de la Musique & boire du punch. Tandis qu'on rassembloit ses gens, il ne cessa de nous parler de toi avec un feu qui me déplut, & je n'entendis pas son éloge dans ta bouche avec autant de plaisir que tu avois entendu le mien. En général, j'avoue que je n'aime point que personne, excepté ta Cousine, me parle de toi ; il me semble que chaque mot m'ôte une partie de mon secret ou de mes plaisirs, & quoique l'on puisse dire, on y met un intérêt si suspect, ou l'on est si loin de ce que je sens, que je n'aime écouter là-dessus que moi-même.

Ce n'est pas que j'aye comme toi du penchant à la jalousie. Je connois mieux ton ame ; j'ai des garants qui ne me permettent pas même d'imaginer ton changement possible. Après tes assurances, je ne te dis plus rien des autres prétendans. Mais celui-ci, Julie ! des conditions fortables les préjugés de ton pere. . . . Tu fais bien qu'il s'agit de ma vie ; daigne donc me dire un mot là-dessus. Un mot de Julie, & je suis tranquille à jamais.

J'ai passé la nuit à entendre ou exécuter de la musique Italienne, car il s'est trouvé des duo & il a falu hazarder d'y faire ma partie. Je n'ose te parler encore de l'effet qu'elle a produit sur moi ; j'ai peur, j'ai peur que l'impression du souper d'hier au soir ne se soit prolongée sur ce que j'entendois, & que je n'aye pris l'effet de tes séductions pour le charme de la musique. Pourquoi la même cause qui me la rendoit ennuyeuse à Sion, ne pourroit elle pas ici me la rendre agréable dans une situation contraire ? N'es-tu pas

pas la première source de toutes les affections de mon âme, & suis-je à l'épreuve des prestiges de ta magie. Si la musique eut réellement produit cet enchantement, il eut agi sur tous ceux qui l'entendoient. Mais tandis que ces chants me tenoient en extase, M. d'Orbe dormoit tranquillement dans un fauteuil, & au milieu de mes transports, il s'est contenté pour tout éloge de demander si ta Cousine savoit l'Italien.

Tout ceci sera mieux éclairci demain; car nous avons pour ce soir un nouveau rendez-vous de musique. Milord veut la rendre complete & il a mandé de Laufanne un second violon qu'il dit être assez entendu. Je porterai de mon côté des scènes, des cantates françoises, & nous verrons!

En arrivant chez moi j'étois d'un accablement que m'a donné le peu d'habitude de veiller & qui se perd en t'écrivant. Il faut pourtant tâcher de dormir quelques heures. Viens avec moi, ma douce Amie, ne me quite point durant mon sommeil; mais soit que ton image le trouble ou le favorise, soit qu'il m'offre ou non les noces de la Fanchon, un instant délicieux qui ne peut m'échaper & qu'il me prépare, c'est le sentiment de mon bonheur au réveil.

L E T T R E XLVIII.

A Julie.

A. H! ma Julie, qu'ai-je entendu? Quels sons touchans? quelle musique? quelle source
... Tome I. H

source délicieuse de sentimens & de plaisirs ! Ne perds pas un moment ; rassemble avec soin tes opéra, tes cantates, ta musique françoise, fais un grand feu bien ardent, jettes-y tout ce fatras, & l'attise avec soin, afin que tant de glace puisse y bruler & donner de la chaleur au moins une fois. Fais ce sacrifice propitiatoire au Dieu du goût, pour expier ton crime & le mien d'avoir profané ta voix à cette lourde psalmodie, & d'avoir pris si longtems pour le langage du cœur un bruit qui ne fait qu'étourdir l'oreille. O que ton digne frere avoit raison ! Dans quelle étrange erreur j'ai vécu jusqu'ici sur les productions de cet art charmant ! Je sentois leur peu d'effet, & l'attribuois à sa foiblesse. Je disois, la musique n'est qu'un vain son qui peut flater l'oreille & n'agit qu'indirectement & légèrement sur l'ame. L'impression des accords est purement mécanique & physique ; qu'a-t-elle à faire au sentiment, & pourquoi devrois-je espérer d'être plus vivement touché d'une belle harmonie que d'un bel accord de couleurs ? Je n'appercevois pas dans les accens de la mélodie appliqués à ceux de la langue, le lien puissant & secret des passions avec les sons : je ne voyois pas que l'imitation des tons divers dont les sentimens animent la voix parlante donne à son tour à la voix chantante le pouvoir d'agiter les cœurs, & que l'énergique tableau des mouvemens de l'ame de celui qui se fait entendre, est ce qui fait le vrai charme de ceux qui l'écoutent.

C'est ce que me fit remarquer le chanteur de Milord, qui, pour un Musicien, ne laisse pas de parler assez bien de son art. L'harmonie, me disoit-il, n'est qu'un accessoire éloigné dans la musique

musique imitative ; il n'y a dans l'harmonie proprement dite aucun principe d'imitation. Elle assure, il est vrai, les intonations ; elle porte témoignage de leur justesse & rendant les modulations plus sensibles, elle ajoute de l'énergie à l'expression & de la grace au chant : Mais c'est de la seule mélodie que sort cette puissance invincible des accens passionnés ; c'est d'elle que dérive tout le pouvoir de la musique sur l'ame ; formez les plus savantes succession d'accords sans mélange de mélodie, vous serez ennuyés au bout d'un quart d'heure. De beaux chants sans aucune harmonie sont longtems à l'épreuve de l'ennui. Que l'accent du sentiment anime les chants les plus simples, ils seront intéressans. Au contraire, une mélodie qui ne parle point chante toujours mal, & la seule harmonie n'a jamais rien su dire au cœur.

C'est en ceci, continuoit-il, que consiste l'erreur des François sur les forces de la musique. N'ayant & ne pouvant avoir une mélodie à eux dans une langue qui n'a point d'accent, & sur une poésie manierée qui ne connut jamais la nature, ils n'imaginent d'effets que ceux de l'harmonie & des éclats de voix qui ne rendent pas les sons plus mélodieux mais plus bruyans, & ils sont si malheureux dans leurs prétentions que cette harmonie même qu'ils cherchent leur échappe ; à force de la vouloir charger ils n'y mettent plus de choix, ils ne connoissent plus les choses d'effet, ils ne font plus que du remplissage, ils se gâtent l'oreille, & ne sont plus sensible qu'au bruit ; ensorte que la plus belle voix pour eux n'est que celle qui chante le plus fort. Aussi faute d'un genre propre n'ont-ils jamais

fait que suivre pesamment & de loin nos modèles, & depuis leur célèbre Lulli ou plutôt le notre, qui ne fit qu'imiter les Opera dont l'Italie étoit déjà pleine de son tems, on les a toujours vûs à la piste de trente ou quarante ans copier, gâter nos vieux Auteurs, & faire à peu près de notre musique comme les autres peuples font de leurs modes. Quand ils se vantent de leurs chansons, c'est leur propre condamnation qu'ils prononcent ; s'ils savoient chanter des sentimens ils ne chanteroient pas de l'esprit, mais parce que leur musique n'exprime rien, elle est plus propre, aux chansons qu'aux Opera, & parce que la notre est toute passionnée, elle est plus propre aux Opera qu'aux chansons.

Ensuite m'ayant récité sans chant quelques scenes italiennes il me fit sentir les rapport de la musique à la parole dans le recitatif, de la musique au sentiment dans les airs, & par tout l'énergie que la mesure exacte & le choix des accords ajoute à l'expression. Enfin après avoir joint à la connoissance que j'ai de la langue la meilleure idée qu'il me fut possible de l'accent oratoire & pathétique, c'est à dire de l'art de parler à l'oreille & au cœur dans une langue sans articuler des mots, je me mis à écouter cette musique enchanteresse, & je sentis bientôt aux émotions qu'elle me causoit que cet art avoit un pouvoir supérieur à celui que j'avois imaginé. Je ne fais quelle sensation voluptueuse me gaignoit insensiblement. Ce n'étoit plus une vaine suite de sons, comme dans nos récits. A chaque phrase quelque image entroit dans mon cerveau ou quelque sentiment dans mon cœur ; le plaisir ne s'arrêtoit point à l'oreille, il péné-

troit

troit jusqu'à l'ame; l'exécution couloit sans effort avec une facilité charmante; tous les concertans sembloient animés du même esprit; le chanteur maître de sa voix en tiroit sans gêne tout ce que le chant & les paroles demandoient de lui, & je trouvai sur tout un grand soulagement à ne sentir ni ces lourdes cadences, ni ces pénibles efforts de voix, ni cette contrainte que donne chez nous au musicien le perpétuel combat du chant & de la mesure, qui, ne pouvant jamais s'accorder, ne lassent gueres moins l'auditeur que l'exécuteur.

Mais quand après une suite d'airs agréables, on vint à ces grands morceaux d'expression, qui savent exciter & peindre le desordre des passions violentes, je perdois à chaque instant l'idée de musique, de chant, d'imitation; je croyois entendre la voix de la douleur, de l'emportement, du desespoir; je croyois voir des meres éplorées, des amans trahis, des Tirans furieux, & dans les agitations que j'étois forcé d'éprouver j'avois peine à rester en place. Je connus alors pourquoi cette même musique qui m'avoit autrefois ennuyé, m'échauffoit maintenant jusqu'au transport: c'est que j'avois commencé de la concevoir, & que sitôt qu'elle pouvoit agir elle agissoit avec toute sa force. Non Julie, on ne supporte point à demi de pareilles impressions; elles sont excessives ou nulles, jamais foibles ou médiocres; il faut rester insensible ou se laisser émouvoir outre mesure; ou c'est le vain bruit d'une langue qu'on n'entend point, ou c'est une impétuosité de sentiment qui vous entraîne, & à laquelle il est impossible à l'ame de résister.

Je n'avois qu'un regret; mais il ne me quit-

soit point ; c'étoit qu'un autre que toi formât des sons dont j'étois si touché, & de voir sortir de la bouche d'un vil *castrato* les plus tendres expressions de l'amour. O ma Julie ! n'est-ce pas à nous de revendiquer tout ce qui appartient au sentiment ? Qui sentira, qui dira mieux que nous ce que doit dire & sentir une ame attendrie ? Qui saura prononcer d'un ton plus touchant le *cor mio, l'idolo amato* ? Ah que le cœur prêtera d'énergie à l'art, si jamais nous chantons ensemble un de ces duo charmans qui font couler des larmes si délicieuses ! Je te conjure premièrement d'entendre un essai de cette musique, soit chez toi, soit chez l'inséparable. Milord y conduira quand tu voudras tout son monde, & je suis sûr qu'avec un organe aussi sensible que le tien, & plus de connoissance que je n'en avois de la déclamation italienne, une seule séance suffira pour t'amener au point où je suis, & te faire partager mon enthousiasme. Je te propose & te prie encore de profiter du séjour du virtuose pour prendre leçon de lui, comme j'ai commencé de faire dès ce matin. Sa maniere d'enseigner est simple, nette, & consiste en pratique plus qu'en discours ; il ne dit pas ce qu'il faut faire, il le fait, & en ceci comme en bien d'autres choses l'exemple vaut mieux que la regle. Je vois déjà qu'il n'est question que de s'asservir à la mesure, de la bien sentir, de phraser & ponctuer avec soin, de soutenir également des sons & non de les renfermer, enfin d'ôter de la voix les éclats & toute la pretintaille françoise, pour la rendre juste, expressive, & flexible ; la tienne naturellement si légère & si douce prendra facilement ce nouveau pli ; tu trouveras bientôt
dans

dans ta sensibilité l'énergie & la vivacité de l'accent qui anime la musique italienne,

E'l cantar che nell' anima si sente.

Laisse donc pour jamais cet ennuyeux & lamentable chant françois qui ressemble aux cris de la colique mieux qu'aux transports des passions. Apprens à former ces sons divins que le sentiment inspire, seuls dignes de ta voix, seuls dignes de ton cœur, & qui portent toujours avec eux le charme & le feu des caractères sensibles.

L E T T R E XLIX.

De Julie.

TU fais bien, mon ami, que je ne puis t'écrire qu'à la dérobée, & toujours en danger d'être surprise. Ainsi, dans l'impossibilité de faire de longues lettres je me borne à répondre à ce qu'il y a de plus essentiel dans les tiennes, ou à suppléer à ce que je ne t'ai pu dire dans des conversations non moins furtives de bouche que par écrit. C'est ce que je ferai sur tout aujourd'hui que deux mots au sujet de Milord Edouard me font oublier le reste de ta lettre.

Mon ami, tu crains de me perdre & me parles de chansons ! belle matière à tracasserie entre amans qui s'entendroient moins. Vraiment, tu n'es pas jaloux, on le voit bien ; mais pour le coup je ne serai pas jalouse moi-même,

car j'ai pénétré dans ton ame & ne sens que ta confiance où d'autres croiroient sentir ta froideur. O la douce & charmante sécurité que celle qui vient du sentiment d'une union parfaite ! C'est par elle, je le fais, que tu tires de ton propre cœur le bon témoignage du mien, c'est par elle aussi que le mien te justifie, & je te croirois bien moins amoureux si je te voyois plus allarmé.

Je ne fais ni ne veux savoir si Milord Edouard a d'autres attentions pour moi que celles qu'ont tous les hommes pour les personnes de mon age ; ce n'est point de ses sentimens qu'il s'agit, mais de ceux de mon pere & des miens ; ils sont aussi d'accord sur son compte que sur celui des prétendus prétendans, dont tu dis que tu ne dis rien. Si son exclusion & la leur suffisent à ton repos, sois tranquille. Quelque honneur que nous fit la recherche d'un homme de ce rang, jamais du consentement du pere ni de la fille, Julie d'Etange ne sera Lady Bomston. Voila sur quoi tu peux compter.

Ne va pas croire qu'il ait été pour cela question de Milord Edouard ; je suis sûre que de nous quatre tu es le seul qui puisse même lui supposer du goût pour moi. Quoiqu'il en soit, je fais à cet égard la volonté de mon pere sans qu'il en ait parlé ni à moi ni à personne, & je n'en serois pas mieux instruite quand il me l'auroit positivement déclarée. En voila assez pour calmer tes craintes, c'est à dire autant que tu en dois savoir. Le reste seroit pour toi de pure curiosité, & tu fais que j'ai résolu de ne la pas satisfaire. Tu as beau me reprocher cette réserve & la prétendre hors de propos dans nos intérêts communs. Si je l'avois toujours eue, elle me seroit moins importante aujourd'hui.

Sans

Sans le compte indiscret que je te rendis d'un discours de mon pere, tu n'aurois point été te désoler à Meillerie; tu ne m'eusses point écrit la lettre qui m'a perdue; je vivrois innocente & pourrois encore aspirer au bonheur. Juge par ce que me coûte une seule indiscretion, de la crainte que je dois avoir d'en commettre d'autres! Tu as trop d'emportement pour avoir de la prudence; tu pourrois plutôt vaincre tes passions que les déguiser. La moindre allarme te mettroit en fureur; à la moindre lueur favorable tu ne douterois plus de rien! On liroit tous nos secrets dans ton ame, & tu détruirois à force de zele tout le succès de mes soins. Laisse-moi donc les soucis de l'amour, & n'en garde que les plaisirs; ce partage est-il si pénible, & ne sens-tu pas que tu ne peux rien à notre bonheur que de n'y point mettre obstacle.

Hélas, que me serviront désormais ces précautions tardives? Est-il tems d'affermir ses pas au fond du précipice, & de prévenir les maux dont on se sent accablé? Ah misérable fille, c'est bien à toi de parler de bonheur! En peut-il jamais être où regnent la honte & le remord? Dieu! quel état cruel, de ne pouvoir ni supporter son crime, ni s'en repentir; d'être assiégé par mille frayeurs, abusé par mille espérances vaines, & de ne jouir pas même de l'horrible tranquillité du desespoir! Je suis désormais à la seule merci du fort. Ce n'est plus ni de force ni de vertu qu'il est question, mais de fortune & de prudence, & il ne s'agit pas d'éteindre un amour qui doit durer autant que ma vie, mais de le rendre innocent ou de mourir coupable. Considere cette situation, mon ami, & vois si tu peux te fier à mon zele?

L E T T R E L.

De Julie.

JE n'ai point voulu vous expliquer hier en vous quittant, la cause de la tristesse que vous m'avez reprochée, parce que vous n'étiez pas en état de m'entendre. Malgré mon aversion pour les éclaircissimens, je vous dois celui-ci, puisque je l'ai promis, & je m'en acquite.

Je ne fais si vous vous souveniez des étranges discours que vous me tintes hier au soir & des manieres dont vous les accompagnâtes ; quant à moi, je ne les oublierai jamais allés tôt pour votre honneur & pour mon repos, & malheureusement j'en suis trop indignée pour pouvoir les oublier aisément. De pareilles expressions avoient quelquefois frappé mon oreille en passant auprès du port ; mais je ne croyois pas qu'elles pussent jamais sortir de la bouche d'un honnête homme ; je suis très sûre au moins qu'elles n'entrèrent jamais dans le dictionnaire des amans, & j'étois bien éloignée de penser qu'elles pussent être d'usage entre vous & moi. Eh Dieux, quel amour est le votre, s'il assaisonne ainsi ses plaisirs ! Vous sortiez, il est vrai d'un long repas, & je vois ce qu'il faut pardonner en ce pays aux excès qu'on y peut faire : c'est aussi pour cela que je vous en parle. Soyez certain qu'un tête-à-tête où vous m'aurez traitée ainsi de sang-froid eut été le dernier de notre vie.

Mais

Mais ce qui m'allarme sur votre compte, c'est que souvent la conduite d'un homme echauffé de vin n'est que l'effet de ce qui se passe au fond de son cœur dans les autres tems. Croirai-je que dans un état où l'on ne déguise rien vous vous montrâtes tel que vous êtes. Que deviendrois-je si vous pensiez à jeun comme vous parliez hier au soir ? Plutôt que de supporter un pareil mépris j'aimerois mieux éteindre un feu si grossier, & perdre un amant qui sachant si mal honorer sa maîtresse mériteroit si peu d'en être estimé. Dites-moi, vous qui cherissiez les sentimens honnêtes, seriez-vous tombé dans cette erreur cruelle que l'amour heureux n'a plus de ménagement à garder avec la pudeur, & qu'on ne doit plus de respect à celles dont on n'a plus de rigueur à craindre ? Ah ! si vous aviez toujours pensé ainsi, vous auriez été moins à redouter & je ne serois pas si malheureuse ! Ne vous y trompez pas, mon ami, rien n'est si dangereux pour les vrais amans que les préjugés du monde ; tant de gens parlent d'amour, & si peu savent aimer, que la plupart prennent pour ses pures & douces loix les viles maximes d'un commerce abject, qui bientôt assouvi de lui-même a recours aux monstres de l'imagination & se déprave pour se soutenir.

Je ne fais si je m'abuse ; mais il me semble que le véritable amour est le plus chaste de tous les liens. C'est lui, c'est son feu divin qui fait épurer nos penchans naturels, en les concentrant dans un seul objet ; c'est lui qui nous dérobe aux tentations, & qui fait qu'excepté cet objet unique, un sexe n'est plus rien pour l'autre. Pour une femme ordinaire, tout homme est

toujours un homme ; mais pour celle dont le cœur aime, il n'y a point d'homme que son amant. Que dis-je ? Un amant n'est-il qu'un homme ? Ah qu'il est un être bien plus sublime ! Il n'y a point d'homme pour celle qui aime : son amant est plus ; tous les autres sont moins ; elle & lui sont les seuls de leur espèce. Ils ne desirerent pas, ils aiment. Le cœur ne fuit point les sens, il les guide ; il couvre leurs égaremens d'un voile délicieux. Non il n'y a rien d'obscure que la débauche & son grossier langage. Le véritable amour toujours modeste n'arrache point ses faveurs avec audace ; il les dérobe avec timidité. Le mystère, le silence, la honte craintive aiguissent & cachent ses doux transports ; sa flamme honore & purifie toutes ses caresses ; la décence & l'honnêteté l'accompagnent au sein de la volupté même, & lui seul fait tout accorder aux desirs sans rien ôter à la pudeur. Ah dites ! vous qui connutes les vrais plaisirs ; comment une cynique effronterie pourroit-elle s'allier avec eux ? Comment ne banniroit-elle pas leur délire & tout leur charme ? Comment ne souilleroit-elle pas cette image de perfection sous laquelle on se plait à contempler l'objet aimé ? Croyez-moi, mon ami, la débauche & l'amour ne sauroient loger ensemble, & ne peuvent pas même se compenser. Le cœur fait le vrai bonheur quand on s'aime, & rien n'y peut suppléer sitôt qu'on ne s'aime plus.

Mais quand vous seriez assés malheureux pour vous plaire à ce deshonnête langage, comment avez-vous pû vous résoudre à l'employer si mal à propos, & à prendre avec celle qui vous est chère un ton & des manieres qu'un homme
d'honneur

d'honneur doit même ignorer ? Depuis quand est-il doux d'affliger ce qu'on aime, & quelle est cette volupté barbare qui se plait à jouir du tourment d'autrui ? Je n'ai pas oublié que j'ai perdu le droit d'être respectée ; mais si je l'oublois jamais, est-ce à vous de me le rappeler ? Est-ce à l'auteur de ma faute d'en aggraver la punition ? Ce seroit à lui plutôt à m'en consoler. Tout le monde a droit de me mépriser hors vous. Vous me devez le prix de l'humiliation où vous m'avez réduite, & tant de pleurs versés sur ma foiblesse méritoient que vous me la fissent moins cruellement sentir. Je ne suis ni prude ni précieuse. Hélas, que j'en suis loin, moi qui n'ai pas sù même être sage ! Vous le savez trop, ingrat, si ce tendre cœur sçait rien refuser à l'amour ? Mais au moins ce qu'il lui cede, il ne veut le céder qu'à lui, & vous m'avez trop bien appris son langage, pour lui en pouvoir substituer un si différent. Des injures, des coups m'outrageroient moins que de semblables caresses. Ou renoncez à Julie, ou sachez être estimé d'elle. Je vous l'ai déjà dit, je ne connois point d'amour sans pudeur, & s'il m'en coûtoit de perdre le votre, il m'en couteroit encore plus de le conserver à ce prix.

Il me reste beaucoup de choses à dire sur le même sujet ; mais il faut finir cette lettre & je les renvoie à un autre tems. En attendant, remarquez un effet de vos fausses maximes sur l'usage immodéré du vin. Votre cœur n'est point coupable, j'en suis très sûre. Cependant vous avez navré le mien, & sans savoir ce que vous faisiez, vous défoliez comme à plaisir ce cœur trop facile à s'allarmer, & pour qui rien n'est indifférent de ce qui lui vient de vous.

L E T T R E

L E T T R E II.

Réponse.

IL n'y a pas une ligne dans votre lettre qui ne me fasse glacer le sang, & j'ai peine à croire, après l'avoir relue vingt fois que ce soit à moi qu'elle est adressée. Qui moi, moi ? j'aurois offensé Julie ? J'aurois profané ses attraits ? Celle à qui chaque instant de ma vie j'offre des adorations, eut été en butte à mes outrages ? Non, je me serois percé le cœur mille fois avant qu'un projet si barbare en eut approché. Ah, que tu le connois mal, ce cœur qui t'idolâtre ! ce cœur qui vole & se prosterne sous chacun de tes pas ! ce cœur qui voudroit inventer pour toi de nouveaux hommages inconnus aux mortels ! Que tu le connois mal, ô Julie, si tu l'accuses de manquer envers toi à ce respect ordinaire & commun qu'un amant vulgaire auroit même pour sa maîtresse ! Je ne crois être ni impudent ni brutal, je hais les discours deshonnêtes & n'entrai de mes jours dans les lieux où l'on apprend à les tenir. Mais, que je le redise après toi, que je rencherisse sur ta juste indignation ; quand je serois le plus plus vil des mortels, quand j'aurois passé mes premiers ans dans la crapule, quand le goût des honteux plaisirs pourroit trouver place en un cœur où tu regnes, oh di-moi, Julie, Ange du Ciel, di-moi comment je pourrois apporter devant toi l'effronterie qu'on ne peut avoir que devant celles.

celles qui l'aiment ? Ah non, il n'est pas possible ! Un seul de tes regards eut contenu ma bouche & purifié mon cœur. L'amour eut couvert mes desirs emportés des charmes de ta modestie ; il l'eut vaincue sans l'outrager, & dans la douce union de nos âmes, leur seul délire eut produit les erreurs des sens. J'en appelle à ton propre témoignage. Di, si dans toutes les fureurs d'une passion sans mesure, je cessai jamais d'en respecter le charmant objet ? Si je reçus le prix que ma flamme avoit mérité, di, si j'abusai de mon bonheur pour outrager à ta douce honte ? si d'une main timide l'amour ardent & craintif attenda quelquefois à tes charmes, di si jamais une témérité brutale osa les profaner ? Quand un transport indiscret écarte un instant le voile qui les couvre, l'aimable pudeur n'y substitue-t-elle pas aussitôt le sien ? Ce vêtement sacré t'abandonneroit-il un moment quand tu n'en aurois point d'autre ? Incorruptible comme ton âme honnête, tous les feux de la mienne l'ont-ils jamais altéré ? Cette union si touchante & si tendre ne suffit-elle pas à notre félicité ? Ne fait-elle pas seule tout le bonheur de nos jours ? Connoissons nous au monde quelques plaisirs hors ceux que l'amour donne ? En voudrions-nous connoître d'autres ? Conçois-tu comment cet enchantement eut pu se détruire ? Comment j'aurois oublié dans un moment l'honnêteté, notre amour, mon honneur, & l'invincible respect que j'aurois toujours eu pour toi, quand-même je ne t'aurois point adorée ? Non, ne le crois pas ; ce n'est point moi qui pus t'offenser. Je n'en ai nul souvenir ; & si j'eusse été coupable un instant, le remord me quitteroit-il jamais ?

Non Julie, un démon jaloux d'un sort trop heureux pour un mortel a pris ma figure pour le troubler & m'a laissé mon cœur pour me rendre plus misérable.

J'abjure, je deteste un forfait que j'ai commis, puis que tu m'en accuses, mais auquel ma volonté n'a point de part. Que je vais l'abhorrer, cette fatale intempérance qui me paroissoit favorable aux épanchemens du cœur ? & qui put démentir si cruellement le mien ! J'en fais par toi l'irrévocable serment, dès aujourd'hui je renonce pour ma vie au vin comme au plus mortel poison ; jamais cette liqueur funeste ne troublera mes sens ; jamais elle ne souillera mes lèvres, & son délire insensé ne me rendra plus coupable à mon insçu. Si j'enfreins ce vœu solennel ; Amour, accable moi du châtement dont je serai digne ; puisse à l'instant l'image de ma Julie sortir pour jamais de mon cœur, & l'abandonner à l'indifférence & au désespoir.

Ne penses pas que je veuille expier mon crime par une peine si légère. C'est une précaution & non pas un châtement. J'attens de toi celui que j'ai mérité. Je l'implore pour soulager mes regrets. Que l'amour offensé se venge & s'apaise ; punis-moi sans me haïr, je souffrirai sans murmure. Sois juste & sévère ; il le faut, j'y consens ; mais si tu veux me laisser la vie, ôte moi tout hormis ton cœur.

LETTRE

L E T T R E L I I .

De Julie.

COMMENT, mon ami, renoncer au vin pour sa maîtresse ? Voila ce qu'on appelle un sacrifice ! Oh je défie qu'on trouve dans les quatre Cantons un homme plus amoureux que toi ! Ce n'est pas qu'il n'y ait parmi nos jeunes gens de petits Messieurs francisés qui boivent de l'eau par air, mais tu seras le premier à qui l'amour en aura fait boire ; c'est un exemple à citer dans les fastes galants de la Suisse. Je me suis même informée de tes déportemens, & j'ai appris avec une extrême édification que soupant hier chez M. de Vueillerans, tu laissas faire la ronde à six bouteilles après le repas, sans y toucher, & ne marchandais non plus les verres d'eau, que les convives ceux de vin de la côte. Cependant cette pénitence dure depuis trois jours que ma lettre est écrite, & trois jours font au moins six repas. Or à six repas observés par fidélité, l'on en peut ajouter six autres par crainte, & six par honte, & six par habitude, & six par obstination. Que de motifs peuvent prolonger des privations pénibles dont l'amour seul auroit la gloire ? Daigneroit-il se faire honneur de ce qui peut n'être pas à lui ?

Voila plus de mauvaises plaisanteries que tu ne m'as tenu de mauvais propos, il est tems d'enrayer. Tu es grave naturellement ; je me suis apperçue qu'un long badinage t'échauffe,
comme

comme une longue promenade échauffe un homme replet ; mais je tire à peu près de toi la vengeance qu'Henri quatre tira du Duc de Mayenne, & ta Souveraine veut imiter la clémence du meilleur des Rois. Aussi bien je craindrois qu'à force de regrets & d'excuses tu ne te fisses à la fin un mérite d'une faute si bien réparée, & je veux me hâter de l'oublier, de peur que si j'attendois trop longtems ce ne fut plus générosité, mais ingratitude.

A l'égard de ta résolution de renoncer au vin pour toujours, elle n'a pas autant d'éclat à mes yeux que tu pourrois croire ; les passions vives ne songent guere à ces petits sacrifices, & l'amour ne se repait point de galanterie. D'ailleurs, il y a quelquefois plus d'adresse que de courage à tirer avantage pour le moment présent d'un avenir incertain, & à se payer d'avance d'une abstinence éternelle à laquelle on renonce quand on veut. Eh mon bon ami ! dans tout ce qui flate les sens l'abus est-il donc inséparable de la jouissance ? l'ivresse est-elle nécessairement attachée au goût du vin, & la philosophie seroit-elle assés vaine ou assés cruelle pour n'offrir d'autre moyen d'user modérément des choses qui plaisent, que de s'en priver tout-à-fait ?

Si tu tiens ton engagement, tu t'ôtes un plaisir innocent, & risques ta santé en changeant de maniere de vivre : si tu l'enfreins, l'amour est doublement offensé & ton honneur même en souffre. J'use donc en cette occasion de mes droits, & non seulement je te relève d'un vœu nul, comme fait sans mon congé, mais je te défends même de l'observer au de là du terme que je vais te prescrire. Mardi nous aurons ici

la musique de Milord Edouard. A la collation je t'enverrai une coupe à demi pleine d'un nectar pur & bienfaisant. Je veux qu'elle soit bue en ma présence, & à mon intention, après avoir fait de quelques gouttes une libation expiatoire aux graces. Ensuite mon pénitent reprendra dans ses repas l'usage sobre du vin tempéré par le cristal des fontaines, & comme dit ton bon Plutarque, en calmant les ardeurs de Bacchus par le commerce des Nymphes.

A propos du concert de mardi, cet étourdi de Regianino ne s'est-il pas mis dans la tête que j'y pourrois déjà chanter un air Italien & même un duo avec lui? Il vouloit que je le chantasse avec toi pour mettre ensemble ses deux écoliers; mais il y a dans ce duo de certains *ben mio* dangereux à dire sous les yeux d'une mere quand le cœur est de la partie; il vaut mieux renvoyer cet essai au premier concert qui se fera chez l'inséparable. J'attribue la facilité avec laquelle j'ai pris le goût de cette musique à celui que mon frere m'avoit donné pour la poésie italienne, & que j'ai si bien entretenu avec toi que je sens aisément la cadence des vers, & qu'au dire de Regianino, j'en prends assez bien l'accent. Je commence chaque leçon par lire quelques octaves du Tasse, ou quelque scene du Metastase: ensuite il me fait dire & accompagner du récitatif, & je crois continuer de parler ou de lire, ce qui surement ne m'arrivoit pas dans le récitatif françois. Après cela il faut soutenir en mesure des sons égaux & justes; exercice que les éclats auxquels j'étois accoutumée me rendent assez difficile. Enfin nous passons aux airs, & il se trouve que la justesse & la flexibilité de la voix, l'expression pathé-

pathétique, les sons renforcés & tous les passages, font un effet naturel de la douceur du chant & de la précision de la mesure, de sorte que ce qui me paroissoit le plus difficile à apprendre, n'a pas même besoin d'être enseigné. Le caractère de la mélodie a tant de rapport au ton de la langue, & une si grande pureté de modulation, qu'il ne faut qu'écouter la basse & savoir parler, pour déchiffrer aisément le chant. Toutes les passions y ont des expressions aigües & fortes; tout au contraire de l'accent traînant & pénible du chant françois, le sien, toujours doux & facile, mais vif & touchant dit beaucoup avec peu d'effort. Enfin, je sens que cette musique agite l'ame & repose la poitrine; c'est précisément celle qu'il faut à mon cœur & à mes poumons. A mardi donc, mon aimable ami, mon maître, mon pénitent, mon apôtre, hélas ! que ne m'es-tu point ! Pourquoi faut-il qu'un seul titre manque à tant de droits ?

P. S. Sais-tu qu'il est question d'une jolie promenade sur l'eau, pareille à celle que nous fimes il y a deux ans avec la pauvre Chaillot ? Que mon rusé maître étoit timide alors ! Qu'il trembloit en me donnant la main pour sortir du bateau ! Ah l'hipocrite ! . . . il a beaucoup changé.

L E T T R E LIII.

De Julie.

A Insi tout deconcerte nos projets, tout trompe notre attente, tout trahit des feux que le ciel eut dû couronner ! Vils jouets d'une aveugle fortune, tristes victimes d'un moqueur espoir, toucherons-nous sans cesse au plaisir qui fuit, sans jamais l'atteindre ? Cette noce trop vainement désirée devoit se faire à Clarens ; le mauvais tems nous contrarie, il faut la faire à la ville. Nous devons nous y ménager une entrevue ; tous deux obsédés d'importuns, nous ne pouvons leur échaper en même tems, & le moment où l'un des deux se dérobe est celui où il est impossible à l'autre de le joindre ! Enfin, un favorable instant se présente, la plus cruelle des meres vient nous l'arracher, & peu s'en faut que cet instant ne soit celui de la perte de deux infortunés qu'il devoit rendre heureux ! Loin de rebuter mon courage, tant d'obstacles l'ont irrité. Je ne fais quelle nouvelle force m'anime, mais je me sens une hardiesse que je n'eus jamais ; & si tu l'oses partager, ce soir, ce soit même peut acquitter mes promesses & payer d'une seule fois toutes les dettes de l'amour.

Consulte toi bien, mon ami, & vois jusqu'à quel point il t'est doux de vivre ; car l'expedient que je te propose peut nous mener tous deux à la mort. Si tu la crains, n'acheve point cette lettre, mais si la pointe d'une épée n'effraye pas plus aujourd'hui ton cœur, que ne l'effrayoient jadis
les

les gouffres de Meillerie, le mien court le même risque & n'a pas balancé. Ecoute.

Babi, qui couche ordinairement dans ma chambre est malade depuis trois jours, & quoique je voulusse absolument la soigner, on l'a transporté ailleurs malgré moi : mais comme elle est mieux, peut-être elle reviendra dès demain. Le lieu où l'on mange est loin de l'escalier qui conduit à l'appartement de ma mère & au mien : à l'heure du souper toute la maison est deserte hors la cuisine & la sale à manger. Enfin la nuit dans cette saison est déjà obscure à la même heure, son voile peut dérober aisément dans la rue les passans aux spectateurs, & tu fais parfaitement les êtres de la maison.

Ceci suffit pour me faire entendre. Vien cet après midi chez ma Fanchon ; je t'expliquerai le reste, & te donnerai les instructions nécessaires : Que si je ne le puis je les laisserai par écrit à l'ancien entrepôt de nos lettres, où, comme je t'en ai prévenu tu trouveras déjà celle-ci : Car le sujet en est trop important pour l'oser confier à personne.

O comme je vois à présent palpiter ton cœur ! Comme j'y lis tes transports, & comme je les partage ! Non, mon doux Ami, non, nous ne quitterons point cette courte vie sans avoir un instant goûté le bonheur. Mais songe, pourtant, que cet instant est environné des horreurs de la mort ; que l'abord est sujet à mille hazard, le séjour dangereux, la retraite d'un péril extrême ; que nous sommes perdus si nous sommes découverts, & qu'il faut que tout nous favorise pour pouvoir éviter de l'être. Ne nous abusons point ; je connois trop mon pere pour douter que je ne
te

te vifse à l'instant percer le cœur de fa main, fi même il ne commençoit par moi ; car sûrement je ne ferois pas plus épargnée, & crois-tu que je t'exposerois à ce risque fi je n'étois sûre de le partager ?

Pense encore qu'il n'est point question de te fier à ton courage ; il n'y faut pas songer, & je te défens même très expreffément d'apporter aucune arme pour ta défense, pas même ton épée : auffi bien te feroit-elle parfaitement inutile ; car fi nous fommes surpris, mon defsein est de me précipiter dans tes bras, de t'enlacer fortement dans les miens, & de recevoir ainfi le coup mortel pour n'avoir plus à me féparer de toi ; plus heureufe à ma mort que je ne le fus de ma vie.

J'efpere qu'un fort plus doux nous est réfervé ; je fens au moins, qu'il nous est dû, & la fortune fe laffera de nous être injufte. Vien donc, avec de mon cœur, vie de ma vie, vien te réunir à toi-même. Vien fous les aufpices du tendre amour, recevoir le prix de ton obéiffance & de tes faerifices. Viens avouer, même au fein des plaifirs, que c'est de l'union des cœurs qu'ils tirent leur plus grand charme.

L E T T R E LIV.

A Julie.

J'Arriye plein d'une émotion qui s'accroit en entrant dans cet azile. Julie ! me voici dans ton cabinet, me voici dans le faneuaire de tout ce que mon cœur adore.

Le

Le flambeau de l'amour guidoit mes pas, & j'ai passé sans être apperçu. Lieu charmant, lieu fortuné, qui jadis vis tant reprimer de regards tendres, tant étouffer de soupirs brûlans; toi qui vis naître & nourrir mes premiers feux; pour la seconde fois tu les verras couronner; témoin de ma constance immortelle, sois le témoin de mon bonheur, & voile à jamais les plaisirs du plus fidelle & du plus heureux des hommes.

Que ce mystérieux séjour est charmant? Tout y flate & nourrit l'ardeur qui me dévore. O Julie! il est plein de toi, & la flame de mes desirs s'y repand sur tous tes vestiges. Oui, tous mes sens y sont enivrés à la fois. Je ne fais quel parfum presque insensible, plus doux que la rose, & plus léger que l'iris s'exhale ici de toutes parts. J'y crois entendre le son flateur de ta voix. Toutes les parties de ton habillement éparées présentent à mon ardente imagination celles de toi-même qu'elles recellent. Cette coëffure légère que parent de grands cheveux blonds qu'elle feint de couvrir: Cet heureux fichu contre lequel une fois au moins je n'aurai point à murmurer; ce deshabilité élégant & simple qui marque si bien le goût de celle qui le porte; ces mules si mignonnes qu'un pied souple remplit sans peine; ce corps si délié qui touche & embrasse quelle taille enchantresse au devant deux legers contours ô spectacle de volupté la baleine a cédé à la force de l'impression empreintes délicieuses, que je vous baise mille fois! Dieux! Dieux! que sera-ce quand Ah, je crois déjà sentir ce tendre cœur battre sous une heureuse

reufe main! Julie! ma charmante Julie! je te vois, je te sens par tout, je te respire avec l'air que tu as respiré; tu penetres toute ma substance; que ton séjour est brulant & douloureux pour moi! Il est terrible à mon impatience. O vien, vôle, ou je suis perdu.

Quel bonheur d'avoir trouvé de l'encre & du papier! J'exprime ce que je sens pour en tempérer l'excès, je donne le change à mes transports en les décrivant.

Il me semble entendre du bruit. Seroit-ce ton barbare pere? Je ne crois pas être lâche... mais qu'en ce moment la mort me seroit horrible? Mon desespoir seroit égal à l'ardeur qui me consume.. Ciel! Je te demande encore une heure de vie, & j'abandonne le reste de mon être à ta rigueur. O desirs! ô crainte! ô palpitations cruelles!... on ouvre!... on entre!... c'est-elle! je l'entrevois, je l'ai vüe, j'entens refermer la porte. Mon cœur, mon foible cœur, tu succombes à tant d'agitations. Ah cherche des forces pour supporter la félicité qui t'accable!

L E T T R E L V.

A Julie.

O Mourons, ma douce Amie! mourons, la bien aimée de mon cœur! Que faire désormais d'une jeunesse insipide dont nous avons épuisé toutes les délices? Explique-moi, si tu le peux, ce que j'ai senti dans cette nuit inconceva-

ble ; donne-moi l'idée d'une vie ainsi passée, ou laisse m'en quitter une qui n'a plus rien de ce que je viens d'éprouver avec toi. J'avois goûté le plaisir, & croyois concevoir le bonheur. Ah, je n'avois senti qu'un vain songe & n'imaginóis que le bonheur d'un enfant ! Mes sens abúoient mon ame grossiere ; je ne cherchois qu'en eux le bien suprême, & j'ai trouvé que leurs plaisirs épuisés n'étoient que le commencement des miens. O chef-d'œuvre unique de la nature ! Divine Julie ! possession délicieuse à laquelle tous les transports du plus ardent amour suffisoient à peine ! Non, ce ne sont point ces transports que je regrette le plus : ah non ; retire, s'il le faut, ces faveurs enivrantes pour lesquelles je donnerois mille vies ; mais rend-moi tout ce qui n'étoit point elles, & les effaçoit mille fois. Rend-moi cette étroite union des ames, que tu m'avois annoncée & que tu m'as si bien fait goûter. Rend-moi cet abatement si doux rempli par les effusions de nos cœurs ; rend-moi ce sommeil enchanteur trouvé sur ton sein ; rend-moi ce réveil plus délicieux encore, & ses soupirs entrecoupés, & ces douces larmes, & ces baisers qu'une voluptueuse langueur nous faisoit lentement savourer, & ces gemissemens si tendres, durant lesquels tu pressois sur ton cœur ce cœur fait pour s'unir à lui.

Di-moi, Julie, toi qui d'après ta propre sensibilité fais si bien juger de celle d'autrui, crois-tu que ce que je sentoís auparavant fut véritablement de l'amour ? Mes sentimens, n'en doute pas, ont depuis hier changé de nature ; ils ont pris je ne fais quoi de moins impétueux, mais de plus doux, de plus tendre & de plus charmant.

maat. Te souvient-il de cette heure entiere que nous passames à parler paisiblement de notre amour & de cet avenir obscur & redoutable, par qui le présent nous étoit encore plus sensible ; de cette heure, hélas, trop courte dont une légère empreinte de tristesse rendit les entretiens si touchans ? J'étois tranquille, & pourtant j'étois près de toi ; je t'adorois & ne desirois rien. Je n'imaginois pas même une autre félicité, que de sentir ainsi ton visage auprès du mien, ta respiration sur ma joue, & ton bras autour de mon cou. Quel calme dans tous mes sens ! Quelle volupté pure, continüe, universelle ! Le charme de la jouissance étoit dans l'ame ; il n'en sortoit plus ; il duroit toujours. Quelle différence des fureurs de l'amour à une situation si paisible ! C'est la première fois de mes jours que je l'ai éprouvée auprès de toi ; & cependant, juge du changement étrange que j'éprouve ; c'est de toutes heures de ma vie, celle qui m'est la plus chere, & la seule que j'aurois voulu prolonger éternellement (a). Julie, di-moi donc si je ne t'aimois point auparavant, ou si maintenant je ne t'aime plus ?

Si je ne t'aime plus ? Quel doute ! ai-je donc cessé d'exister, & ma vie n'est-elle pas plus dans ton cœur que dans le mien ? Je sens, je sens que tu m'es mille fois plus chere que jamais, & j'ai trouvé dans mon abattement de nouvelles forces pour te chérir plus tendrement encore. J'ai pris pour toi des sentimens plus paisibles, il est vrai,

(a) Femme trop facile, voulez-vous savoir si vous êtes aimée ? examinez votre amant sortant de vos bras. O amour ! Si je regrette l'âge où l'on te goûte, ce n'est pas pour l'heure de la jouissance ; c'est pour l'heure qui la suit.

mais plus affectueux & de plus de différentes especes; sans s'affoiblir ils se sont multipliés; les douceurs de l'amitié tempèrent les emportemens de l'amour, & j'imagine à peine quelque forte d'attachement qui ne m'unisse pas à toi. O ma charmante maîtresse, ô mon épouse, ma sœur, ma doute amie! que j'aurai peu dit pour ce que je sens, après avoir épuisé tous les noms les plus chers au cœur de l'homme!

Il faut que je t'avoue un soupçon, que j'ai conçu dans la honte & l'humiliation de moi-même; c'est que tu fais mieux aimer que moi. Oui, ma Julie, c'est bien toi qui fais ma vie & mon être; je t'adore bien de toutes les facultés de mon ame; mais la tienne est plus aimante, l'amour l'a plus profondément pénétrée; on le voit, on le sent; c'est lui qui anime tes graces, qui regne dans tes discours, qui donne à tes yeux cette douceur pénétrante, à ta voix ces accens si touchans; c'est lui, qui par ta seule présence communique aux autres cœurs sans qu'ils s'en aperçoivent la tendre émotion du tien. Que je fais loin de cet état charmant qui se suffit à lui-même! je veux jouir, & tu veux aimer; j'ai des transports & toi de la passion; tous mes emportemens ne valent pas ta délicieuse langueur, & le sentiment dont ton cœur se nourrit est la seule félicité suprême. Ce n'est que d'hier seulement que j'ai goûté cette volupté si pure. Tu m'as laissé quelque chose de ce charme inconcevable qui est en toi, & je crois qu'avec ta douce haleine tu m'inspirais une ame nouvelle. Hâte-toi, je t'en conjure, d'achever ton ouvrage. Prend de la mienne tout ce qui m'en reste & mets tout à fait la tienne à la place.

place. Non, beauté d'ange, ame céleste ; il n'y a que des sentimens comme les tiens qui puissent honorer tes attraits. Toi seule es digne d'inspirer un parfait amour, toi seule es propre à le sentir. Ah donne-moi ton cœur, ma Julie, pour t'aimer comme tu le mérites !

L E T T R E LVI.

De Claire à Julie.

J'AI, ma chere Cousine, à te donner un avis qui t'importe. Hier au soir ton ami eut avec Milord Edouard un démêlé qui peut devenir sérieux. Voici ce que m'en a dit M. d'Orbe qui étoit présent, & qui, inquiet des suites de cette affaire est venu ce matin m'en rendre compte.

Ils avoient tous deux soupé chez Milord, & après une heure ou deux de musique ils se mirent à causer & boire du punch. Ton ami n'en but qu'un seul verre mêlé d'eau ; les deux autres ne furent pas si sobres, & quoique M. d'Orbe ne convienna pas de s'être enivré, je me réserve à lui en dire mon avis dans un autre tems. La conversation tomba naturellement sur ton compte ; car tu n'ignores pas que Milord n'aime à parler que de toi. Ton ami, à qui ces confidences déplaisent, les reçut avec si peu d'aménité, qu'enfin Edouard échauffé de punch & piqué de cette sécheresse, osa dire en se plaignant de ta froideur, qu'elle n'étoit pas si générale qu'on pourroit croire & que tel qui n'en disoit

mot n'étoit pas si mal traité que lui. A l'instant ton ami dont tu connois la vivacité releva ce discours avec un emportement insultant qui lui attira un démenti, & ils sauterent à leurs épées. Bomston à demi ivre se donna en courant une entorse qui le força de s'asseoir. Sa jambe enfla sur le champ, & cela calma la querelle mieux que tous les soins que M. d'Orbe s'étoit donnés. Mais comme il étoit attentif à ce qui se passoit, il vit ton ami s'approcher, en sortant, de l'oreille de Milord Edouard, & il entendit qu'il lui disoit à demi-voix ; *sitôt que vous serez en état de sortir, faites moi donner de vos nouvelles, ou j'aurai soin de m'en informer. N'en prenez pas la peine, lui dit Edouard avec un souris moqueur, vous en saurez assez-tôt. Nous verrons,* reprit froidement ton ami, & il partit. M. d'Orbe en te remettant cette lettre t'expliquera le tout plus en détail. C'est à ta prudence à te suggérer des moyens d'étouffer cette facheuse affaire, ou à me prescrire de mon côté ce que je dois faire pour y contribuer. En attendant le porteur est à tes ordres ; il fera tout ce que tu lui commanderas, & tu peux compter sur le secret.

Tu te perds, ma chere, il faut que mon amitié te le dise. L'engagement où tu vis ne peut rester longtems caché dans une petite ville comme celle-ci, & c'est un miracle de bonheur que depuis plus de deux ans qu'il a commencé tu ne sois pas encore le sujet des discours publics. Tu le vas devenir si tu n'y prends garde ; tu le serois déjà, si tu étois moins aimée ; mais il y a une répugnance si générale à mal parler de toi, que c'est un mauvais moyen de se faire fête,

&c

& un très sûr de se faire haïr. Cependant tout a son terme; je tremble que celui du mystere ne soit venu pour ton amour, & il y a grande apparence que les soupçons de Milord Edouard lui viennent de quelques mauvais propos qu'il peut avoir entendus. Songes y bien, ma chere enfant. Le Guet dit il y a quelque tems avoir vu sortir de chez toi ton ami à cinq heures du matin. Heureusement celui-ci fut des premiers ce discours, il courut chez cet homme & trouva le secret de le faire taire; mais qu'est-ce qu'un pareil silence, si non le moyen d'accréditer des bruits sourdement répandus? La défiance de ta mere augmente aussi de jour en jour; tu fais combien de fois elle te l'a fait entendre. Elle m'en a parlé à mon tour d'une maniere assez dure, & si elle ne craignoit la violence de ton pere, il ne faut pas douter qu'elle ne lui en eut déjà parlé à lui-même; mais elle l'ose d'autant moins qu'il lui donnera toujours le principal tort d'une connoissance qui te vient d'elle.

Je ne puis trop te le répéter; songe à toi tandis qu'il en est tems encore. Ecarte ton ami avant qu'on en parle; prévien des soupçons naissans que son absence fera sûrement tomber: car enfin que peut-on croire qu'il fait ici? Peut-être dans six semaines dans un mois sera-t-il trop tard. Si le moindre mot venoit aux oreilles de ton pere, tremble de ce qui resulteroit de l'indignation d'un vieux militaire entêté de l'honneur de sa maison, & de la pétulance d'un jeune homme emporté qui ne fait rien endurer: Mais il faut commencer par vider de maniere ou d'autre l'affaire de Milord Edouard; car tu ne ferois qu'irriter

tôn ami, & t'attirer un juste refus, si tu lui parlois d'éloignement avant qu'elle fut terminée.

LETTER LVII.

De Julie.

MON ami, je me suis instruite avec soin de ce qui s'est passé entre vous & M^rlord Edbuard. C'est sur l'exacte connoissance des faits que votre amie veut examiner avec vous comment vous devez vous conduire en cette occasion d'après les sentimens que vous professez, & dont je suppose que vous ne faites pas une vaine & fausse parade.

Je ne m'informe point si vous êtes versé dans l'art de l'escrime, ni si vous vous sentez en état de tenir tête à un homme qui a dans l'Europe la réputation de manier supérieurement les armes, & qui s'étant battu cinq ou six fois en sa vie a toujours tué, blessé, ou desarmé son homme. Je comprends que dans le cas où vous êtes, on ne consulte pas son habileté mais son courage, & que la bonne manière de se venger d'un brave qui vous insulte est de faire qu'il vous tue. Passons sur une maxime si judicieuse; vous me direz que votre honneur & le mien vous sont plus chers que la vie. Voilà donc le principe sur lequel il faut raisonner.

Commençons par ce qui vous regarde. Pourriez-vous jamais me dire en quoi vous êtes personnellement offensé dans un discours où c'est de moi seule qu'il s'agissoit ? Si vous deviez en
cette

cette occasion prendre fait & cause pour moi, c'est ce que nous verrons tout à l'heure : en attendant, vous ne sauriez disconvenir que la querelle ne soit parfaitement étrangère à votre honneur particulier, à moins que vous ne preniez pour un affront le soupçon d'être aimé de moi. Vous avez été insulté, je l'avoue ; mais après avoir commencé vous-même par une insulte atroce, & moi dont la famille est pleine de militaires, & qui ai tant oui débattre ces horribles questions, je n'ignore pas qu'un outrage en réponse à un autre ne l'efface point, & que le premier qu'on insulte demeure le seul offensé : c'est le même cas d'un combat imprévu, où l'agresseur est le seul criminel, & où celui qui tue ou blesse en se défendant n'est point coupable de meurtre.

Venons maintenant à moi ; accordons que j'étois outragée par le discours de Milord Edouard, quoiqu'il ne fit que me rendre justice. Savez-vous ce que vous faites en me défendant avec tant de chaleur & d'indiscretion ? Vous aggravez son outrage ; vous prouvez qu'il avoit raison ; vous sacrifiez mon honneur à un faux point-d'honneur ; vous diffamez votre maîtresse pour gagner tout au plus la réputation d'un bon spadassin. Montrez-moi, de grace, quel rapport il y a entre votre manière de me justifier & ma justification réelle ? Pensez-vous que prendre ma cause avec tant d'ardeur soit une grande preuve qu'il n'y a point de liaison entre nous, & qu'il suffise de faire voir que vous êtes brave, pour montrer que vous n'êtes pas mon amant ? Soyez sûr que tous les propos de Milord Edouard me font moins de tort que votre con-

duite ; c'est vous seul qui vous chargez par cet éclat de les publier & de les confirmer. Il pourra bien, quant à lui, éviter votre épée dans le combat ; mais jamais ma réputation ni mes jours, peut-être, n'éviteront le coup mortel que vous leur portez.

Voilà des raisons trop solides pour que vous ayez rien qui le puisse être à y répliquer ; mais vous combattrez, je le prévois, la raison par l'usage ; vous me direz qu'il est des fatalités qui nous entraînent malgré nous ; que dans quelque cas que ce soit, un démenti ne se souffre jamais ; & que quand une affaire a pris un certain tour, on ne peut plus éviter de se battre ou de se deshonorer. Voyons encore.

Vous souvient-il d'une distinction que vous me fîtes autrefois dans une occasion importante, entre l'honneur réel & l'honneur apparent ? Dans laquelle des deux classes mettrons-nous celui dont il s'agit aujourd'hui ? Pour moi, je ne vois pas comment cela peut même faire une question. Qu'y a-t-il de commun entre la gloire d'égorger un homme & le témoignage d'une ame droite, & quelle prise peut avoir la vaine opinion d'autrui sur l'honneur véritable, dont toutes les racines sont au fond du cœur ? Quoi ! les vertus qu'on a réellement périssent-elles sous les mensonges d'un calomniateur ? les injures d'un homme ivre prouvent-elles qu'on les mérite, & l'honneur du sage seroit-il à la merci du premier brutal qu'il peut rencontrer ? Me direz-vous qu'un duel témoigne qu'on a du cœur, & que cela suffit pour effacer la honte ou le reproche de tous les autres vices ? Je vous demanderai quel honneur peut dicter une pareille

reille décision, & quelle raison peut la justifier? A ce compte un fripon n'a qu'à se battre pour cesser d'être un fripon; les discours d'un menteur deviennent des vérités, sitôt qu'ils sont soutenus à la pointe de l'épée, & si l'on vous accusoit d'avoir tué un homme, vous en iriez tuer un second pour prouver que cela n'est pas vrai? Ainsi vertu, vice, honneur, infamie, vérité, mensonge, tout peut tirer son être de l'événement d'un combat; une salle d'armes est le siege de toute justice; il n'y a d'autre droit que la force, d'autre raison que le meurtre; toute la réparation due à ceux qu'on outrage est de les tuer, & toute offense est également bien lavée dans le sang de l'offenseur ou de l'offensé? Dites, si les loups savoient raisonner auroient-ils d'autres maximes? Jugez vous-même par le cas où vous êtes si j'exagere leur absurdité. De quoi s'agit-il ici pour vous? D'un démenti reçu dans une occasion où vous mentiez en effet. Pensez-vous donc tuer la vérité avec celui que vous voulez punir de l'avoir dite? Songez-vous qu'en vous soumettant au sort d'un duel, vous appelez le Ciel en témoignage d'une fausseté, & que vous osez dire à l'arbitre des combats; vien soutenir la cause injuste, & faire triompher le mensonge? Ce blasphème n'a-t-il rien qui vous épouvante? Cette absurdité n'a-t-elle rien qui vous révolte? Eh Dieu! quel est ce misérable honneur qui ne craint pas le vice mais le reproche, & qui ne vous permet pas d'endurer d'un autre un démenti reçu d'avance de votre propre cœur?

Vous qui voulez qu'on profite pour soi de ses lectures, profitez donc des vôtres, & cherchez

si l'on vit un seul appel sur la terre quand elle étoit couverte de Héros? Les plus vaillans hommes de l'antiquité songerent-ils jamais à venger leurs injures personnelles par des combats particuliers? César envoyât-il un cartel à Caton, ou Pompée à César, pour tant d'affronts réciproques, & le plus grand capitaine de la Grèce fut-il deshonoré pour s'être laissé menacer du bâton? D'autres tems, d'autres mœurs; je le fais; mais n'y en a-t-il que de bonnes, & n'oseroit-on s'enquérir si les mœurs d'un tems sont celles qu'exige le solide honneur? Non, cet honneur n'est point variable, il ne dépend ni des tems ni des lieux ni des préjugés, il ne peut ni passer ni renaître, il a sa source éternelle dans le cœur de l'homme juste & dans la règle inaltérable de ses devoirs. Si les Peuples les plus éclairés, les plus braves, les plus vertueux de la terre n'ont point connu le duel, je dis qu'il n'est pas une institution de l'honneur mais une mode affreuse & barbare digne de sa féroce origine. Reste à savoir si, quand il s'agit de sa vie ou de celle d'autrui, l'honnête homme se règle sur la mode, & s'il n'y a pas alors plus de vrai courage à la braver qu'à la suivre? Que seroit à votre avis, celui qui s'y veut asservir, dans des lieux où regne un usage contraire? A Messine ou à Naples, il iroit attendre son homme au coin d'une rue & le poignarder par derrière. Cela s'appelle être brave en ce pays-là, & l'honneur n'y consiste pas à se faire tuer par son ennemi, mais à le tuer lui-même.

Gardez-vous donc de confondre le nom sacré de l'honneur avec ce préjugé feroce qui met toutes les vertus à la pointe d'une épée, & n'est propre

propre qu'à faire de braves scélérats. Que cette méthode puisse fournir si l'on veut un supplément à la probité, par tout ou la probité regne son supplément n'est-il pas inutile, & que penser de celui qui s'expose à la mort pour s'exempter d'être honnête homme ? Ne voyez-vous pas que les crimes que la honte & l'honneur n'ont point empêchés, sont couverts & multipliés par la fausse honte & la crainte du blâme ? C'est elle qui rend l'homme hypocrite & menteur ; c'est elle qui lui fait verser le sang d'un ami pour un mot indiscret qu'il devoit oublier, pour un reproche mérité qu'il ne peut souffrir. C'est elle qui transforme en furie infernale une fille abusée & craintive. C'est elle, ô Dieu puissant ! qui peut armer la main maternelle contre le tendre fruit je sens défaillir mon ame à cette idée horrible, & je rends grâce au moins à celui qui sonde les cœurs d'avoir éloigné du mien cet honneur affreux qui n'inspire que des forfaits & fait frémir la nature.

Rentrez donc en vous-même considérez s'il vous est permis d'attaquer de propos délibéré la vie d'un homme & d'exposer la votre pour satisfaisante une barbare & dangereuse fantaisie qui n'a nul fondement raisonnable, & si le triste souvenir du sang versé dans une pareille occasion peut cesser de crier vengeance au fond du cœur de celui qui l'a fait couler ? Connoissez-vous aucun crime égal à l'homicide volontaire, & si la base de toutes les vertus est l'humanité, que penserons-nous de l'homme sanguinaire & dépravé qui l'ose attaquer dans la vie de son semblable ? souvenez-vous de ce que vous m'avez dit vous-même contre le service étranger,

avez

avez-vous oublié que le citoyen doit sa vie à la patrie & n'a pas le droit d'en disposer sans le congé des loix, à plus forte raison contre leur défense ? O mon ami ! si vous aimez sincèrement la vertu, apprenez à la servir à sa mode, & non à la mode des hommes. Je veux qu'il en puisse résulter quelque inconvénient : Ce mot de vertu n'est-il donc pour vous qu'un vain nom, & ne serez-vous vertueux que quand il n'en coûtera rien de l'être ?

Mais quels sont au fond ces inconvénients ? Les murmures des gens oisifs, des méchans, qui cherchent à s'amuser des malheurs d'autrui & voudroient avoir toujours quelque histoire nouvelle à raconter. Voilà vraiment un grand motif pour s'entre-égorger ! si le philosophe & le sage se reglent dans les plus grandes affaires de la vie sur les discours insensés de la multitude, que sert tout cet appareil d'études, pour n'être au fond qu'un homme vulgaire ? Vous n'osez donc sacrifier le ressentiment au devoir, à l'estime, à l'amitié, de peur qu'on ne vous accuse de craindre la mort ? Pesez les choses, mon bon ami, & vous trouverez bien plus de lâcheté dans la crainte de ce reproche, que dans celle de la mort même. Le fanfaron le poltron veut à toute force passer pour brave ;

*Ma verace valor, ben che negletto,
E di se stesso a se freggio assai chiaro.*

Celui qui feint d'envisager la mort sans effroi, ment. Tout homme craint de mourir ; c'est la grande loi des êtres sensibles, sans laquelle toute espèce mortelle seroit bientôt détruite. Cette crainte est un simple mouvement de la nature,

nature, non seulement indifférent mais bon en lui-même & conforme à l'ordre. Tout ce qui la rend honteuse & blamable, c'est qu'elle peut nous empêcher de bien faire & de remplir nos devoirs. Si la lâcheté n'étoit jamais un obstacle à la vertu, elle cesseroit d'être un vice. Qui-conque est plus attaché à sa vie qu'à son devoir ne sauroit être solidement vertueux, j'en conviens. Mais expliquez-moi, vous qui vous piquez de raison, quelle espece de mérite on peut trouver à braver la mort pour commettre un crime ?

Quand il seroit vrai qu'on se fait mépriser en refusant de se battre, quel mépris est le plus à craindre, celui des autres en faisant bien, ou le sien propre en faisant mal ? Croyez-moi, celui qui s'estime véritablement lui-même est peu sensible à l'injuste mépris d'autrui, & ne craint que d'en être digne : car le bon & l'honnête ne dépendent point du jugement des hommes, mais de la nature des choses, & quand toute la terre approuveroit l'action que vous allez faire, elle n'en seroit pas moins honteuse. Mais il est faux qu'à s'en abstenir par vertu l'on se fasse mépriser. L'homme droit dont toute la vie est sans tache & qui ne donna jamais aucun signe de lâcheté, refusera de souiller sa main d'un homicide & n'en sera que plus honoré. Toujours prêt à servir la patrie, à protéger le foible, à remplir les devoirs les plus dangereux, & à défendre, en toute rencontre juste & honnête ce qui lui est cher au prix de son sang, il met dans ses démarches cette inébranlable fermeté qu'on n'a point sans le vrai courage. Dans la sécurité de sa conscience, il marche la tête levée, il ne
s'agit

fuit ni ne cherche son ennemi. On voit aisément qu'il craint moins de mourir que de mal faire, & qu'il redoute le crime & non le péril. Si les vils préjugés s'élevent un instant contre lui, tous les jours de son honorable vie sont autant de témoins qui les récuse, & dans une conduite si bien liée on juge d'une action sur toutes les autres.

Mais savez-vous ce qui rend cette modération si pénible à un homme ordinaire ? C'est la difficulté de la soutenir dignement. C'est la nécessité de ne commettre ensuite aucune action blamable : Car si la crainte de mal faire ne le retient pas dans ce dernier cas, pourquoi l'auroit-elle retenu dans l'autre où l'on peut supposer un motif plus naturel ? On voit bien alors que ce refus ne vient pas de vertu mais de lâcheté, & l'on se moque avec raison d'un scrupule qui ne vient que dans le péril. N'avez-vous point remarqué que les hommes si ombrageux & si prompts à provoquer les autres sont, pour la plupart, de très malhonnêtes gens qui, de peur qu'on n'ose leur montrer ouvertement le mépris qu'on a pour eux, s'efforcent de couvrir de quelques affaires d'honneur l'infamie de leur vie entière ? Est-ce à vous d'imiter de tels hommes ? Mettons encore à part les militaires de profession qui vendent leur sang à prix d'argent ; qui, voulant conserver leur place, calculent par leur intérêt ce qu'ils doivent à leur honneur, & savent à un écu près ce que vaut leur vie. Mon ami, laissez battre tous ces gens là. Rien n'est moins honorable que cet honneur dont ils font si grand bruit ; ce n'est qu'une mode insensée, une fausse imitation de vertu qui se

se pare des plus grands crimes. L'honneur d'un homme comme vous n'est point au pouvoir d'un autre, il est en lui-même & non dans l'opinion du peuple; il ne se défend ni par l'épée ni par le bouclier, mais par une vie intègre & irréprochable, & ce combat vaut bien l'autre en fait de courage.

C'est par ces principes que vous devez concilier les éloges que j'ai donnés dans tous les tems à la véritable valeur avec le mépris que j'eus toujours pour les faux braves. J'aime les gens de cœur & ne puis souffrir les lâches; je romprois avec un amant poltron que la crainte feroit fuir le danger, & je pense comme toutes les femmes que le feu du courage anime celui de l'amour. Mais je veux que la valeur se montre dans les occasions légitimes, & qu'on ne se hâte pas d'en faire hors de propos une vaine parade, comme si l'on avoit peur de ne la retrouver au besoin. Tel fait un effort & se présente une fois pour avoir droit de se cacher le reste de sa vie. Le vrai courage a plus de confiance & moins d'empressement; il est toujours ce qu'il doit être; il ne faut ne l'exciter ni le retenir: l'homme de bien le porte par tout avec lui; au combat contre l'ennemi; dans un cercle en faveur des absens & de la vérité; dans son lit contre les attaques de la douleur & de la mort. La force de l'ame qui l'inspire est d'usage dans tous les tems; elle met toujours la vertu au dessus des événemens, & ne consiste pas à se battre, mais à ne rien craindre. Telle est, mon ami, la sorte de courage que j'ai souvent louée, & que j'aime à trouver en vous. Tout le reste n'est qu'étourderie, extravagance, férocité; c'est
une

une lâcheté de s'y foudrettre, & je ne méprise pas moins celui qui cherche un péril inutile, que celui qui fuit un péril qu'il doit affronter.

Je vous ai fait voir, si je ne me trompe, que dans votre demêlé avec Milord Edouard votre honneur n'est point intéressé; que vous compromettez le mien en recourant à la voye des armes; que cette voye n'est ni juste, ni raisonnable, ni permise; qu'elle ne peut s'accorder avec les sentimens dont vous faites profession; qu'elle ne convient qu'à de malhonnêtes gens qui font servir la bravoure de supplément aux vertus qu'ils n'ont pas, ou aux Officiers qui ne se battent point par honneur mais par intérêt; qu'il y a plus de vrai courage à la dédaigner qu'à la prendre; que les inconvéniens auxquels on s'expose en la rejettant sont inséparables de la pratique des vrais devoirs & plus apparens que réels; qu'enfin les hommes les plus prompts à y recourir sont toujours ceux dont la probité est la plus suspecte. D'où je conclus que vous ne sauriez en cette occasion ni faire ni accepter un appel, sans renoncer en même tems à la raison, à la vertu, à l'honneur, & à moi. Retournez mes raisonnemens comme il vous plaira, entassez de votre part sophisme sur sophisme; il se trouvera toujours qu'un homme de courage n'est point un lâche, & qu'un homme de bien ne peut être un homme sans honneur. Or je vous ai démontré, ce me semble, que l'homme de courage dédaigne le duel, & que l'homme de bien l'abhorre.

J'ai cru, mon ami, dans une matière aussi grave, devoir faire parler la raison seule, & vous présenter les choses exactement telles qu'elles sont.

font. Si j'avois voulu les peindre telle que je les vois, & faire parler le sentiment & l'humanité; j'aurois pris un langage fort différent. Vous savez que mon pere dans sa jeunesse eut le malheur de tuer un homme en duel; cet homme étoit son ami; ils se battirent à regret, l'insensé point-d'honneur les y contraignit. Le coup mortel qui priva l'un de la vie ôta pour jamais le repos à l'autre. Le triste remord n'a pu depuis ce tems sortir de son cœur; souvent dans la solitude on l'entend pleurer & gémir; il croit sentir encore le fer poussé par sa main cruelle entrer dans le cœur de son ami; il voit dans l'ombre de la nuit son corps pâle & sanglant; il contemple en frémillant la playe mortelle; il voudroit étancher le sang qui coule; l'effroi le fait; il s'écrie, ce cadavre affreux ne cesse de le poursuivre. Depuis cinq ans qu'il a perdu le cher soutien de son nom & l'espoir de sa famille, il s'en reproche la mort comme un juste châtiment du Ciel, qui vengea sur son fils unique le pere infortuné qu'il priva du sien.

Je vous l'avoue; tout cela joint à mon aversion naturelle pour la cruauté m'inspire une telle horreur des duels, que je les regarde comme le dernier degré de brutalité où les hommes puissent parvenir. Celui qui va se battre de gaité de cœur n'est à mes yeux qu'une bête féroce qui s'efforce d'en déchirer une autre, & s'il reste le moindre sentiment naturel dans leur âme, je trouve celui qui périt moins à plaindre que le vainqueur. Voyez ces hommes accoutumés au sang: ils ne bravent les remords qu'en étouffant la voix de la nature; ils deviennent par degrés cruels, insensibles; ils se jouent de la vie des autres,

autres, & la punition d'avoir pu manquer d'humanité est de la perdre enfin tout à fait. Que font-ils dans cet état? répond; veux tu leur devenir semblable? Non, tu n'es point fait pour cet odieux abrutissement; redoute le premier pas qui peut t'y conduire: ton ame est encore innocente & saine; ne commence pas à la dépraver au péril de ta vie, par un effort sans vertu, un crime sans plaisir, un point-d'honneur sans raison.

Je ne t'ai rien dit de ta Julie; elle gagnera, sans doute, à laisser parler ton cœur. Un mot, un seul mot, & je te livre à lui. Tu m'as honorée quelquefois du tendre nom d'épouse: peut-être en ce moment dois-je porter celui de mère. Veux tu me laisser veuve avant qu'un nœud sacré nous unisse?

P. S. J'emploie dans cette lettre une autorité à laquelle jamais homme sage n'a résisté. Si vous refusez de vous y rendre, je n'ai plus rien à vous dire; mais pensez-y bien auparavant. Prenez huit jours de réflexion pour méditer sur cet important sujet. Ce n'est pas au nom de la raison que je vous demande ce délai, c'est au mien. Souvenez-vous que j'usé en cette occasion du droit que vous m'avez donné vous-même & qu'il s'étend au moins jusques-là.

L E T T R E LVIII.

De Julie à Milord Edouard.

C'EST point pour me plaindre de vous, Milord, que je vous écris : puisque vous m'outragez, il faut bien que j'aye avec vous des torts que j'ignore. Comment concevoir qu'un honnête homme voulut deshonorer sans sujet une famille estimable ? Contentez donc votre vengeance, si vous la croyez légitime. Cette lettre vous donne un moyen facile de perdre une malheureuse fille qui ne se consolera jamais de vous avoir offensé, & qui met à votre discrétion l'honneur que vous voulez lui ôter. Oui, Milord, vos imputations étoient justes, j'ai un amant aimé ; il est maître de mon cœur & de ma personne ; la mort seule pourra briser un nœud si doux. Cet amant est celui-même que vous honoriez de votre amitié ; il en est digne, puisqu'il vous aime & qu'il est vertueux. Cependant il va périr de votre main ; je sais qu'il faut du sang à l'honneur outragé ; je sais que sa valeur même le perdra ; je sais que dans un combat si peu redoutable pour vous, son intrépide cœur ira sans crainte chercher le coup mortel. J'ai voulu retenir ce zèle inconsidéré ; j'ai fait parler la raison. Hélas ! en écrivant ma lettre j'en sentoie l'inutilité, & quelque respect que je porte à ses vertus, je n'en attens point de lui d'assés sublimes pour le détacher d'un faux point-d'honneur. Jouissez d'avance du plaisir
que

que vous aurez de percer le sein de votre ami : mais sachez, homme barbare, qu'au moins vous n'aurez pas celui de jouir de mes larmes & de contempler mon desespoir. Non, j'en jure par l'amour qui gémit au fond de mon cœur ; soyez témoin d'un serment qui ne sera point vain ; je ne survivrai pas d'un jour à celui pour qui je respire, & vous aurez la gloire de mettre au tombeau d'un seul coup deux amans infortunés, qui n'eurent point envers vous de tort volontaire, & qui se plaisoient à vous honorer.

On dit, Milord, que vous avez l'ame belle & le cœur sensible. S'ils vous laissent goûter en paix une vengeance que je ne puis comprendre & la douceur de faire des malheureux, puissent-ils quand je ne serai plus, vous inspirer quelques soins pour un pere & une mere inconsolables, que la perte du seul enfant qui leur reste va livrer à d'éternelles douleurs.

LET TRE LIX.

De M. d'Orbe à Julie.

JE me hâte, Mademoiselle, selon vos ordres, de vous rendre compte de la commission dont vous m'avez chargé. Je viens de chez Milord Edouard que j'ai trouvé souffrant encore de son entorse, & ne pouvant marcher dans sa chambre qu'à l'aide d'un bâton. Je lui ai remis votre lettre qu'il a ouverte avec empressement ; il m'a paru ému en la lisant : il a révé quelque temps, puis il l'a relue une seconde fois avec une agitation

tation plus sensible. Voici ce qu'il m'a dit en la finissant. *Vous savez, Monsieur, que les affaires d'honneur ont leurs regles dont on ne peut se départir : vous avez vû ce qui s'est passé dans celle-ci ; il-faut qu'elle soit vidée régulièrement. Prenez deux amis, & donnez-vous la peine de revenir ici demain matin avec eux ; vous saurez alors ma resolution.* Je lui ai représenté que l'affaire s'étant passée entre nous, il seroit mieux qu'elle se terminât de même. *Je fais ce qui convient,* m'a-t-il dit brusquement, *& ferai ce qu'il faut. Amenez vos deux amis, ou je n'ai plus rien à vous dire.* Je suis sorti là-dessus, cherchant inutilement dans ma tête quel peut être son bizarre dessein ; quoiqu'il en soit j'aurai l'honneur de vous voir ce soir, & j'exécute demain ce que vous me prescrirez. Si vous trouvez à propos que j'aille au rendez-vous avec mon cortège, je le composerai de gens dont je sois sûr à tout événement.

L E T T R E L X.

A Julie.

CAlme tes allarmes, tendre & chere Julie, & sur le récit de ce qui vient de se passer connois & partage les sentimens que j'éprouve.

J'étois si rempli d'indignation quand je reçus ta lettre, qu'à peine pus-je la lire avec l'attention qu'elle méritoit. J'avois beau ne la pouvoir refuter : l'aveugle colere étoit la plus forte. Tu peux avoir raison, disois-je en moi-même, mais

mais ne me parle jamais de te laisser avilir. Dussai-je te perdre & mourir coupable, je ne souffrirai point qu'on manque au respect qui t'est dû, & tant qu'il me restera un souffle de vie, tu seras honorée de tout ce qui t'approche comme tu l'es de mon cœur. Je ne balançai pas pourtant sur les huit jours que tu me demandois ; l'accident de Milord Edouard & mon vœu d'obéissance concouroient à rendre ce délai nécessaire. Résolu, selon tes ordres, d'employer cet intervalle à méditer sur le sujet de ta lettre, je m'occupois sans cesse à la relire & à y réfléchir, non pour changer de sentiment, mais pour justifier le mien.

J'avois repris ce matin cette lettre trop sage & trop judicieuse à mon gré, & je la relisois avec inquiétude, quand on a frappé à la porte de ma chambre. Un moment après, j'ai vû entrer Milord Edouard sans épée, appuyé sur une canne ; trois personnes le suivoient, parmi lesquelles j'ai reconnu M. d'Orbe. Surpris de cette visite imprévue, j'attendois en silence ce qu'elle devoit produire, quand Edouard m'a prié de lui donner un moment d'audience, & de le laisser agir & parler sans l'interrompre. Je vous en demande, a-t-il dit, votre parole ; la présence de ces Messieurs, qui sont de vos amis doit vous répondre que vous ne l'engagez pas indiscretement. Je l'ai promis sans balancer ; à peine avois-je achevé que j'ai vû avec l'étonnement que tu peux concevoir Milord Edouard à genoux devant moi. Surpris d'une si étrange attitude, j'ai voulu sur le champ le relever ; mais après m'avoir rappelé ma promesse, il m'a parlé dans ces termes. “ Je viens, Monsieur, retracter hautement les dis-
 I “ cours

“ cours injurieux que l’ivresse m’a fait tenir en
 “ votre présence : leur injustice les rend plus
 “ offensans pour moi que pour vous, & je m’en
 “ dois l’authentique désaveu. Je me soumets
 “ à toute la punition que vous voudrez m’im-
 “ poser, & je ne croirai mon honneur rétabli
 “ que quand ma faute sera réparée. A quelque
 “ prix que ce soit, accordez-moi le pardon que je
 “ vous demande, & me rendez votre amitié.”

Milord, lui ai-je dit aussi-tôt, je reconnois maintenant votre ame grande & genereuse ; & je fais bien distinguer en vous les discours que le cœur dicte de ceux que vous tenez quand vous n’êtes pas à vous même ; qu’ils soient à jamais oubliés. A l’instant, je l’ai soutenu en se relevant, & nous nous sommes embrassés. Après cela Milord se tournant vers les spectateurs, leur a dit ; *Messieurs, je vous remercie de votre complaisance. De braves gens comme vous, a-t-il ajouté d’un air fier & d’un ton animé, sentent que celui qui répare ainsi ses torts, n’en fait endurer de personne. Vous pouvez publier ce que vous avez vu.* Ensuite il nous a tous quatre invités à souper pour ce soir, & ces Messieurs sont sortis.

A peine avons-nous été seuls qu’il est revenu m’embrasser d’une maniere plus tendre & plus amicale ; puis me prenant la main & s’asseyant à côté de moi ; heureux mortel, s’est-il écrié, jouissez d’un bonheur dont vous êtes digne. Le cœur de Julie est à vous ; puissiez-vous tous deux que dites-vous, Milord ? ai-je interrompu ; perdez vous le sens ? Non, m’a-t-il dit en souriant, mais peu s’en est falu que je ne le perdisse, & c’en étoit fait de moi, peut-être, si celle qui m’ôtoit la raison ne me l’eut rendue.

Alors il m'a remis une lettre que j'ai été surpris de voir écrite d'une main qui n'en écrivit jamais à d'autre homme (a) qu'à moi. Quels mouvemens j'ai sentis à sa lecture ! Je voyois une amante incomparable vouloir se perdre pour me sauver, & je reconnoissois Julie. Mais quand je suis parvenu à cet endroit où elle jure de ne pas survivre au plus infortuné des hommes, j'ai frémi des dangers que j'avois courus, j'ai murmuré d'être trop aimé, & mes terreurs m'ont fait sentir que tu n'es qu'une mortelle. Ah rend-moi le courage dont tu me privas ; j'en avois pour braver la mort qui ne menaçoit que moi seul, je n'en ai point pour mourir tout entier.

Tandis que mon ame se livroit à ces reflexions ameres, Edouard me tenoit des discours auxquels j'ai donné d'abord peu d'attention : cependant il me l'a rendue à force de me parler de toi ; car ce qu'il m'en disoit plaisoit à mon cœur & n'excitoit plus ma jalousie. Il m'a paru pénétré de regret d'avoir troublé nos feux & ton repos ; tu es ce qu'il honore le plus au monde, & n'osant te porter les excuses qu'il m'a faites, il m'a prié de les recevoir en ton nom & de te les faire agréer. Je vous ai regardé, m'a-t-il dit, comme son représentant, & n'ai pu trop m'humilier devant ce qu'elle aime, ne pouvant sans la compromettre m'adresser à sa personne ni même la nommer. Il avoue avoir conçu pour toi les sentimens dont on ne peut se défendre en te voyant avec trop de soin ; mais c'étoit une tendre admiration plutôt que de l'amour. Ils ne lui ont jamais inspiré ni prétention ni

(a) Il en faut, je pense, excepter son pere.

espoir ;

espoir; il les a tous sacrifiés aux nôtres à l'instant qu'ils lui ont été connus, & le mauvais propos qui lui est échappé étoit l'effet du punch & non de la jalousie. Il traite l'amour en philosophe qui croit son ame au dessus des passions: pour moi, je suis trompé s'il n'en a déjà ressenti quelqu'une qui ne permet plus à d'autres de germer profondément. Il prend l'épuisement du cœur pour l'effort de la raison, & je fais bien qu'aimer Julie & renoncer à elle n'est pas une vertu d'homme.

Il a désiré de savoir en détail l'histoire de nos amours, & les causes qui s'opposent au bonheur de ton ami; j'ai cru qu'après ta lettre une demi-confidance étoit dangereuse & hors de propos; je l'ai faite entière, & il m'a écouté avec une attention qui m'attestoit sa sincérité. J'ai vu plus d'une fois ses yeux humides & son ame attendrie; je remarquois sur tout l'impression puissante que tous les triomphes de la vertu faisoient sur son ame, & je crois avoir acquis à Claude Anet un nouveau protecteur qui ne sera pas moins zélé que ton pere. Il n'y a, m'a-t-il dit, ni incidens ni aventures dans ce que vous m'avez raconté, & les catastrophes d'un Roman m'attacheroient beaucoup moins; tant les sentimens suppléent aux situations, & les procédés honnêtes aux actions éclatantes. Vos deux ames sont si extraordinaires qu'on n'en peut juger sur les regles communes; le bonheur n'est pour vous ni sur la même route ni de la même espece que celui des autres hommes; ils ne cherchent que la puissance & les regards d'autrui, il ne vous faut que la tendresse & la paix. Il s'est joint à votre amour une émulation de vertu qui

vous éleve, & vous vaudriez moins l'un & l'autre si vous ne vous étiez point aimés. L'amour passera, ose-t-il ajouter, (pardonnez-lui ce blasphème prononcé dans l'ignorance de son cœur.) L'amour passera, dit-il, & les vertus resteront. Ah, puissent elles durer autant que lui, ma Julie ! le Ciel n'en demandera pas davantage.

Enfin je vois que la dureté philosophique & nationale n'altère point dans cet honnête Anglois l'humanité naturelle, & qu'il s'intéresse véritablement à nos peines. Si le crédit & la richesse nous pouvoient être utiles, je crois que nous aurions lieu de compter sur lui. Mais hélas ! de quoi servent la puissance & l'argent pour rendre les cœurs heureux ?

Cet entretien, durant lequel nous ne comptons pas les heures, nous a menés jusqu'à celle du diné ; j'ai fait apporter un poulet, & après le diné nous avons continué de causer. Il m'a parlé de sa démarche de ce matin, & je n'ai pu m'empêcher de témoigner quelque surprise d'un procédé si authentique & si peu mesuré : Mais, outre la raison qu'il m'en avoit déjà donnée, il a ajouté qu'une demi-satisfaction étoit indigne d'un homme de courage ; qu'il la faisoit complotte ou nulle ; de peur qu'on ne s'avilit sans rien réparer, & qu'on ne fit attribuer à la crainte une démarche faite à contrecœur & de mauvaise grace. D'ailleurs, a-t-il ajouté, ma réputation est faite ; je puis être juste sans soupçon de lâcheté ; mais vous qui êtes jeune & débutez dans le monde, il faut que vous sortiez si net de la première affaire qu'elle ne tente personne de vous en susciter une seconde. Tout est plein de ces poltrons adroits qui cherchent, comme on dit,

à tâter leur homme ; c'est à dire, à découvrir quelqu'un qui soit encore plus poltron qu'eux, & aux dépens duquel ils puissent se faire valoir. Je veux éviter à un homme d'honneur comme vous la nécessité de châtier sans gloire un de ces gens-là, & j'aime mieux, s'ils ont besoin de leçon qu'ils la reçoivent de moi que de vous ; car une affaire de plus n'ôte rien à celui qui en a déjà eu plusieurs : Mais en avoir une est toujours une sorte de tache, & l'amant de Julie en doit être exempt.

Voilà l'abregé de ma longue conversation avec Milord Edouard. J'ai cru nécessaire de t'en rendre compte afin que tu me prescribes la maniere dont je dois me comporter avec lui.

Maintenant que tu dois être tranquillisée, chasse je t'en conjure, les idées funestes qui t'occupent depuis quelques jours. Songe aux ménagemens qu'exige l'incertitude de ton état actuel. Oh si bientôt tu pouvois tripler mon être ! Si bientôt un gage adoré espoir déjà trop déçu viendrais-tu m'abuser encore ? ô desirs ! ô crainte ! ô perplexités ! Charmante amie de mon cœur, vivons pour nous aimer ; & que le Ciel dispose du reste.

P. S. J'oublois de te dire que Milord m'a remis ta lettre, & que je n'ai point fait difficulté de la recevoir, ne jugeant pas qu'un pareil dépôt doive rester entre les mains d'un tiers. Je te la rendrai à notre première entrevue ; car quant à moi, je n'en ai plus à faire. Elle est trop bien écrite au fond de mon cœur pour que jamais j'aye besoin de la relire.

L E T T R E L X I.

De Julie.

A Mène demain Milord Edouard que je me jette à ses pieds comme il s'est mis aux tiens. Quelle grandeur ! quelle générosité ! O que nous sommes petits devant lui ! Conserve ce précieux ami comme la prunelle de ton œil. Peut-être vaudroit-il moins s'il étoit plus tempé- rant ; jamais homme sans défauts eut-il de grandes vertus ?

Mille angoisses de toute es- pece m'avoient jet- tée dans l'abatement ; ta lettre est venue rani- mer mon courage éteint. En dissipant mes ter- reurs elle m'a rendu mes peines plus supportables. Je me sens maintenant assés de force pour souffrir. Tu vis ; tu m'aimes ; ton sang, le sang de ton ami n'ont point été répandus & ton honneur est en sûreté : je ne suis donc pas tout à fait misé- rable.

Ne manque pas au rendez-vous de demain. Jamais je n'eus si grand besoin de te voir, ni si peu d'espoir de te voir longtems. Adieu, mon cher & unique ami. Tu n'as pas bien dit, ce me semble ; vivons pour nous aimer. Ah ! il faloit dire ; aimons-nous pour vivre.

L E T T R E

L E T T R E L X I I .

De Claire à Julie.

FAudra-t-il toujours, aimable Cousine, ne remplir envers toi que les plus tristes devoirs de l'amitié? Faudra-t-il toujours dans l'amertume de mon cœur affliger le tien par de cruels avis? Hélas! tous nos sentimens nous sont communs, tu le fais bien & je ne saurois t'annoncer de nouvelles peines que je ne les aye déjà senties. Que ne puis-je te cacher ton infortune sans l'augmenter! ou que la tendre amitié n'a-t-elle autant de charmes que l'amour! Ah! que j'effacerois promptement tous les chagrins que je te donne!

Hier après le concert, ta mere en s'en retournant ayant accepté le bras de ton ami, & toi celui de M. d'Orbe, nos deux peres resterent avec Milord à parler de politique; sujet dont je suis si excédée que l'ennui me chassa dans ma chambre. Une demie heure après, j'entendis nommer ton ami plusieurs fois avec assés de véhémence: je connus que la conversation avoit changé d'objet & je prêtai l'oreille. Je jugeai par la suite du discours qu'Edouard avoit osé proposer ton mariage avec ton ami, qu'il appelloit hautement le sien, & auquel il offroit de faire en cette qualité un établissement convenable. Ton pere avoit rejetté avec mépris cette proposition, & c'étoit là-dessus que les propos commençoient à s'échauffer. Sachez, lui disoit

Milord, malgré vos préjugés qu'il est de tous les hommes le plus digne d'elle & peut-être le plus propre à la rendre heureuse. Tous les dons qui ne dépendent pas des hommes, il les a reçus de la nature, & il y a ajouté tous les talens qui ont dépendu de lui. Il est jeune, grand, bienfait, robuste, adroit ; il a de l'éducation, du sens, des mœurs, du courage ; il a l'esprit orné, l'ame saine, que lui manque-t-il donc pour mériter votre aveu ? La fortune ? Il l'aura. Le tiers de mon bien suffit pour en faire le plus riche particulier du pays de Vaud, j'en donnerai s'il le faut jusqu'à la moitié. La noblesse ? Vaine prérogative dans un pays où elle est plus nuisible qu'utile. Mais il l'a encore, n'en doutez pas, non point écrite d'encre en de vieux parchemins, mais gravée au fond de son cœur en caractères ineffaçables. En un mot, si vous préférez la raison au préjugé, & si vous aimez mieux votre fille que vos titres, c'est à lui que vous la donnerez.

Là-dessus ton pere s'emporta vivement. Il traita la proposition d'absurde & de ridicule. **Quoi !** Milord, dit-il, un homme d'honneur comme vous peut-il seulement penser que le dernier rejetton d'une famille illustre aille éteindre ou dégrader son nom dans celui d'un Quidam sans azile, & réduit à vivre d'aumônes ? Arrêtez, interrompit Edouard, vous parlez de mon ami, songez que je prends pour moi tous les outrages qui lui sont faits en ma présence, & que les noms injurieux à un homme d'honneur le sont encore plus à celui qui les prononce. De tels quidams sont plus respectables que tous les Houbereaux de l'Europe, & je

VOUS

vous défie de trouver aucun moyen plus honorable d'aller à la fortune que les hommages de l'estime & les dons de l'amitié. Si le Gendre que je vous propose ne compte point, comme vous, une longue suite d'ayeux toujours incertains, il sera le fondement & l'honneur de sa maison comme votre premier ancêtre le fut de la votre. Vous seriez-vous donc tenu pour deshonoré par l'alliance du chef de votre famille, & ce mépris ne réjailliroit-il pas sur vous même? Combien de grands noms retomberoient dans l'oubli si l'on ne tenoit compte que de ceux qui ont commencé par un homme estimable? Jugeons du passé par le présent; sur deux ou trois Citoyens qui s'illustrent par des moyens honnêtes, mille coquins annoblissent tous les jours leur famille; & que prouvera cette noblesse dont leurs descendans seront si fiers, si non les vols & l'infamie de leur ancêtre? (a) On voit, je l'avoue, beaucoup de malhonnêtes gens parmi les roturiers; mais il y a toujours vingt à parier contre un qu'un gentilhomme descend d'un fripon. Laissons, si vous voulez l'origine à part, & pesons le mérite & les services. Vous avez porté les armes chez un Prince étranger, son pere les a portées gratuitement pour la patrie. Si vous avez bien servi, vous avez été bien payé, & quelque honneur que vous ayez acquis à la guerre, cent roturiers en ont acquis encore plus que vous.

(a) Les lettres de noblesse sont rares en ce siècle, & même elles y ont été illustrées au moins une fois. Mais quant à la noblesse qui s'acquiert à prix d'argent & qu'on achette avec des charges, tout ce que j'y vois de plus honorable est le privilège de n'être pas pendu.

De quoi s'honore donc, continua Milord Edouard, cette noblesse dont vous êtes si fier ? Que fait-elle pour la gloire de la patrie ou le bonheur du genre-humain ? Mortelle ennemie des loix & de la liberté qu'a-t-elle jamais produit dans la plupart des pays où elle brille, si ce n'est la force de la Tyrannie & l'oppression des peuples ? Osez-vous dans une République vous honorer d'un état destructeur des vertus & de l'humanité ? d'un état où l'on se vante de l'esclavage, & où l'on rougit d'être homme ? Lisez les annales de votre patrie ; (b) en quoi votre ordre a-t-il bien mérité d'elle ? Quels nobles comptez-vous parmi ses libérateurs ? Les *Furst*, les *Tell*, les *Stouffacher* étoient-ils gentilshommes ? Quelle est donc cette gloire insensée dont vous faites tant de bruit ? Celle de servir un homme, & d'être à charge à l'Etat.

Conçois, ma chere, ce que je souffrois de voir cet honnête homme nuire ainsi, par une âpreté déplacée aux intérêts de l'ami qu'il vouloit servir. En effet, ton pere irrité par tant d'invectives piquantes quoique générales, se mit à les repousser par des personalities. Il dit nettement à Milord Edouard que jamais homme de sa condition n'avoit tenu les propos qui venoient de lui échaper. Ne plaidez point inutilement la cause d'autrui, ajouta-t-il d'un ton brusque ; tout grand seigneur que vous êtes, je doute que vous pussiez bien defendre la votre sur le sujet en question. Vous demandez ma fille pour votre ami prétendu sans savoir si vous-

(b) Il y a ici beaucoup d'inexactitude. Le pays de vaud n'a jamais fait partie de la Suisse. C'est une conquête des Bernois, & ses habitans ne sont ni citoyens ni libres, mais sujets.

même

même seriez bon pour elle, & je connois affés la noblesse d'Angleterre pour avoir sur vos discours une médiocre opinion de la votre.

Pardieu ! dit Milord, quoique vous pensiez de moi, je serois bien fâché de n'avoir d'autre preuve de mon mérite que celui d'un homme mort depuis cinq cens ans. Si vous connoissez la noblesse d'Angleterre, vous savez qu'elle est la plus éclairée, la mieux instruite, la plus sage & la plus brave de l'Europe : avec cela, je n'ai pas besoin de chercher si elle est la plus antique ; car quand on parle de ce qu'elle est, il n'est pas question de ce qu'elle fut. Nous ne sommes point, il est vrai, les esclaves du Prince mais ses amis, ni les tirans du peuple mais ses chefs. Garants de la liberté, soutiens de la patrie & appuis du trône, nous formons un invincible équilibre entre le peuple & le Roi. Notre premier devoir est envers la Nation ; le second, envers celui qui la gouverne : ce n'est pas sa volonté mais son droit que nous consultons, Ministres suprêmes des loix dans la chambre des Pairs, quelquefois même législateurs, nous rendons également justice au peuple & au Roi, & nous ne souffrons point que personne dise, *Dieu & mon épée*, mais seulement, *Dieu & mon droit*.

Voilà, Monsieur, continua-t-il quelle est cette noblesse respectable, ancienne autant qu'aucune autre, mais plus fiere de son mérite que de ses ancêtres, & dont vous parlez sans la connoître. Je ne suis point le dernier en rang dans cet ordre illustre, & crois, malgré vos prétentions vous valoir à tous égards. J'ai une sœur à marier : elle est noble, jeune, aimable,

riche ; elle ne cede à Julie que par les qualités que vous comptez pour rien. Si quiconque a senti les charmes de votre fille pouvoit tourner ailleurs ses yeux & son cœur, quel honneur je me ferois d'accepter avec rien pour mon Beaufrere celui que je vous propose pour Gendre avec la moitié de mon bien !

Je connus à la réplique de ton pere que cette conversation ne faisoit que l'aigrir, &, quoique pénétrée d'admiration pour la générosité de Milord Edouard, je sentis qu'un homme aussi peu liant que lui n'étoit propre qu'à ruiner à jamais la négociation qu'il avoit entreprise. Je me hâtai donc de rentrer avant que les choses allassent plus loin. Mon retour fit rompre cet entretien, & l'on se sépara le moment d'après assés froidement. Quant à mon pere, je trouvai qu'il se comportoit très bien dans ce démêlé. Il appuya d'abord avec intérêt la proposition ; mais voyant que ton pere n'y vouloit point entendre, & que la dispute commençoit à s'animer, il se retourna comme de raison du parti de son Beaufrere, & en interrompant à propos l'un & l'autre par des discours moderés, il les retint tous deux dans des bornes dont ils seroient vraisemblablement sortis s'ils fussent restés tête à tête. Après leur départ, il me fit confidence de ce qui venoit de se passer, & comme je prévis où il en alloit venir, je me hâtai de lui dire que les choses étant en cet état, il ne convenoit plus que la personne en question te vit si souvent ici, & qu'il ne conviendroit pas même qu'il y vint du tout, si ce n'étoit faire une espece d'affront à M. d'Orbe dont il étoit l'ami ; mais que je le prierois de l'amener plus rarement ainsi que

Milord

Milord Edouard. C'est, ma chere, tout ce que j'ai pu faire de mieux pour ne leur pas fermer tout à fait ma porte.

Ce n'est pas tout. La crise où je te vois me force à revenir sur mes avis précédens. L'affaire de Milord Edouard & de ton ami a fait par la ville tout l'éclat auquel on devoit s'attendre. Quoique M. d'Orbe ait gardé le secret sur le fond de la querelle, trop d'indices le décellent pour qu'il puisse rester caché. On soupçonne, on conjecture, on te nomme : le rapport du guet n'est pas si bien étouffé qu'on ne s'en souviennne, & tu n'ignores pas qu'aux yeux du public la vérité soupçonnée est bien près de l'évidence. Tout ce que je puis te dire pour ta consolation c'est qu'en général on approuve ton choix, & qu'on verroit avec plaisir l'union d'un si charmant couple; ce qui me confirme que ton ami s'est bien comporté dans ce pays. & n'y est gueres moins aimé que toi : Mais que fait la voix publique à ton inflexible pere? Tous ces bruits lui sont parvenus ou lui vont parvenir, & je frémis de l'effet qu'ils peuvent produire, si tu ne te hâtes de prévenir sa colere. Tu dois t'attendre de sa part à une explication terrible pour toi-même, & peut-être à pis encore pour ton ami : non que je pense qu'il veuille à son âge se mesurer avec un jeune homme qu'il ne croit pas digne de son épée; mais le pouvoir qu'il a dans la ville lui feroit, s'il le vouloit, mille moyens de lui faire un mauvais parti, & il est à craindre que sa fureur ne lui en inspire la volonté.

Je t'en conjure à genoux, ma douce amie, songe aux dangers qui t'entourent, & dont le
risque

risque augmente à chaque instant. Un bonheur inouï t'a préservée jusqu'à présent au milieu de tout cela ; tandis qu'il en est tems encore mets le sceau de la prudence au misterç de tes amours, & ne pousse pas à bout la fortune, de peur qu'elle n'envelope dans tes malheurs celui qui les aura causés. Crois-moi, mon ange, l'avenir est incertain ; mille événemens peuvent, avec le tems, offrir des ressource inespérées ; mais quant à présent, je te l'ai dit & le répète plus fortement ; éloigne ton ami, ou tu es perdue.

L É T T R E LXIII.

De Julie à Claire.

TOut ce que tu avois prévu, ma chere, est arrivé. Hier une heure après notre retour, mon pere entra dans la chambre de ma mere, les yeux étincellans, le visage enflammé ; dans un état en un mot où je ne l'avois jamais vû. Je compris d'abord qu'il venoit d'avoir querelle ou qu'il alloit la chercher, & ma conscience agitée me fit trembler d'avance.

Il commença par apostropher vivement mais en général les meres de famille qui appellent indiscrettement chez elle de jeunes gens sans état & sans nom, dont le commerce n'attire que honte & deshonneur à celles qui les écoutent. Ensuite voyant que cela ne suffisoit pas pour arracher quelque réponse d'une femme intimidée, il cita sans ménagement en exemple ce
qui

qui s'étoit passé dans notre maison, depuis qu'on y avoit introduit un prétendu bel-esprit, un diseur de riens, plus propre à corrompre une fille sage qu'à lui donner aucune bonne instruction. Ma mere, qui vit qu'elle gagneroit peu de chose à se taire, l'arrêta sur ce mot de corruption, & lui demanda ce qu'il trouvoit dans la conduite ou dans la réputation de l'honnête homme dont il parloit, qui put autoriser de pareils soupçons. Je n'ai pas cru, ajouta-t-elle, que l'esprit & le mérite fussent des titres d'exclusion dans la société. A qui donc faudra-t-il ouvrir votre maison si les talens & les mœurs n'en obtiennent pas l'entrée? A des gens fortables, Madame, reprit-il en colere, qui puissent réparer l'honneur d'une fille quand ils l'ont offensé. Non, dit-elle, mais à des gens de bien qui ne l'offensent point. Apprenez, dit-il, que c'est offenser l'honneur d'une maison que d'oser en solliciter l'alliance sans titres pour l'obtenir. Loin de voir en cela, dit ma mere, une offense, je n'y vois au contraire, qu'un témoignage d'estime. D'ailleurs, je ne sache point que celui contre qui vous vous emportez ait rien fait de semblable à votre égard. Il l'a fait, Madame, & fera pis encore si je n'y mets ordre; mais je veillerai; n'en doutez pas aux soins que vous remplissez si mal.

Alors commença une dangereuse altercation qui m'apprit que les bruits de ville dont tu parles étoient ignorés de mes parens, mais durant laquelle ton indigne Cousine eut voulu être à cent pieds sous terre. Imagine-toi la meilleure & la plus abusée des meres faisant l'éloge de sa coupable fille, & la louant, hélas! de toutes
les

les vertus qu'elle a perdues, dans les termes les plus honorables, ou pour mieux dire, les plus humilians. Figure-toi un pere irrité, prodigue d'expressions offensantes, & qui dans tout son emportement n'en laisse pas échaper une qui marque le moindre doute sur la sagesse de celle que le remord déchire & que la honte écrase en sa présence. O quel incroyable tourment d'une conscience avilie de se reprocher des crimes que la colere & l'indignation ne pourroient soupçonner ! Quel poids accablant & insupportable que celui d'une fausse louange, & d'une estime que le cœur rejette en secret ! Je m'en sentois tellement oppressée que pour me délivrer d'un si cruel supplice j'étois prête à tout avouer, si mon pere m'en eut laissé le tems ; mais l'impétuosité de son emportement lui faisoit redire cent fois les mêmes choses, & changer à chaque instant de sujet. Il remarqua ma contenance basse, éperdue, humiliée, indice de mes remords. S'il n'en tira pas la conséquence de ma faute, il en tira celle de mon amour, & pour m'en faire plus de honte, il en outragea l'objet en des termes si odieux, & si méprisans que je ne pus malgré tous mes efforts le laisser poursuivre sans l'interrompre.

Je ne fais, ma chere, où je trouvai tant de hardiesse & quel moment d'égarement me fit oublier ainsi le devoir & la modestie ; mais si j'osai sortir un instant d'un silence respectueux, j'en portai, comme tu vas voir, assez rudement la peine. Au nom du Ciel, lui dis-je, daignez vous appaiser ; jamais un homme digne de tant d'injures ne sera dangereux pour moi. A l'instant, mon pere, qui crut sentir un reproche
à tra-

à travers ces mots & dont la fureur n'attendoit qu'un prétexte, s'élança sur ta pauvre amie : pour la première fois de ma vie, je reçus un soufflet qui ne fut pas le seul, & se livrant à son transport avec une violence égale à celle qu'il lui avoit coûté, il me maltraita sans ménagement, quoique ma mere se fut jettée entre deux, m'eut couverte de son corps, & eut reçu quelques uns des coups qui m'étoient portés. En reculant pour les éviter je fis un faux pas, je tombai, & mon visage alla donner contre le pied d'une table qui me fit saigner.

Ici finit le triomphe de la colere & commença celui de la nature. Ma chute, mon sang, mes larmes, celles de ma mere l'émurent. Il me releva avec un air d'inquietude & d'empressement, & m'ayant assise sur une chaise, ils rechercherent tous deux avec soin, si je n'étois point blessée. Je n'avois qu'une legere contusion au front & ne saignois que du nés. Cependant, je vis au changement d'air & de voit de mon Pere qu'il étoit mécontent de ce qu'il venoit de faire. Il ne revint point à moi par des careffes, la dignité paternelle ne souffroit pas un changement si brusque ; mais il revint à ma mere avec de tendres excuses, & je voyois si bien, aux regards qu'il jettoit furtivement sur moi, que la moitié de tout cela m'étoit indirectement adressée. Non, ma chere, il n'y a point de confusion si touchante que celle d'un tendre pere qui croit s'être mis dans son tort. Le cœur d'un pere sent qu'il est fait pour pardonner, & non pour avoir besoin de pardon.

Il étoit l'heure du souper ; on le fit retarder pour me donner le tems de me remettre, & mon
pere

pere ne voulant pas que les domestiques fussent témoins de mon desordre m'alla chercher lui-même un verre d'eau, tandis que ma mere me baignoit le visage. Hélas, cette pauvre maman ! Déjà languissante & valetudinaire, elle se feroit bien passée d'une pareille scene, & n'avoit gueres moins besoin de secours que moi.

A table, il ne me parla point ; mais ce silence étoit de honte & non de dédain ; il affectoit de trouver bon chaque plat pour dire à ma mere de m'en servir, & ce qui me toucha le plus sensiblement, fut de m'appercevoir qu'il cherchoit les occasions de nommer sa fille, & non pas Julie comme à l'ordinaire.

Après le soupé l'air se trouva si froid que ma mere fit faire du feu dans sa chambre. Elle s'assit à l'un des coins de la cheminée & mon pere à l'autre. J'allois prendre une chaise pour me placer entre eux, quand m'arrêtant par ma robe & me tirant à lui sans rien dire, il m'assit sur ses genoux. Tout cela se fit si promptement, & par une sorte de mouvement si involontaire, qu'il en eut une espece de repentir le moment d'après. Cependant j'étois sur ses genoux, il ne pouvoit plus s'en dédire, & ce qu'il y avoit de pis pour la contenance, il falloit me tenir embrassée dans cette gênante attitude. Tout cela se faisoit en silence ; mais je sentoisi de tems en tems ses bras se presser contre mes flancs avec un soupir assés mal étouffé. Je ne fais quelle mauvaise honte empêchoit ces bras paternels de se livrer à ces douces étreintes ; une certaine gravité qu'on n'osoit quitter ; une certaine confusion qu'on n'osoit vaincre mettoient entre un pere & sa fille ce charmant embarras que la pudeur

deur & l'amour donnent aux amans; tandis qu'une tendre mere, transportée d'aife, dévoroit en secret un si doux spectacle. Je voyois, je sentoie tout cela, mon ange, & ne pus tenir plus longtems à l'attendrissement qui me gaignoit. Je feignis de glisser; je jettai pour me retenir un bras au cou de mon pere; je penchai mon visage sur son visage vénérable, & dans un instant il fut couvert de mes baisers & inondé de mes larmes. Je sentis à celles qui lui couloient des yeux qu'il étoit lui même soulagé d'une grande peine; ma mere vint partager nos transports. Douce & paisible innocence, tu manquas seule à mon cœur pour faire de cette scene de la nature le plus délicieux moment de ma vie!

Ce matin, la lassitude & le ressentiment de ma chute m'ayant retenue au lit un peu tard, mon pere est entré dans ma chambre avant que je fusse levée; il s'est assis à côté de mon lit en s'informant tendrement de ma santé; il a pris une de mes mains dans les siennes, il s'est abaissé jusqu'à la baiser plusieurs fois en m'appellant sa chere fille, & me témoignant du regret de son emportement. Pour moi, je lui ai dit, & je le pense, que je serois trop heureuse d'être battue tous les jours au même prix, & qu'il n'y a point de traitement si rude qu'une seule de ses caresses n'efface au fond de mon cœur.

Après cela prenant un ton plus grave, il m'a remise sur le sujet d'hier & m'a signifié sa volonté en termes honnêtes, mais précis. Vous savez, m'a-t-il dit à qui je vous destine, je vous l'ai déclaré dès mon arrivée, & ne changerai jamais d'intention sur ce point. Quant à l'homme dont
m'a

m'a parlé Milord Edouard, quoique je ne lui dispute point le mérite que tout le monde lui trouve, je ne fais s'il a conçu de lui-même le ridicule espoir de s'allier à moi, ou si quelqu'un a pu le lui inspirer ; mais quand je n'aurois personne en vue & qu'il auroit toutes les guinées de l'Angleterre, soyez sûre que je n'accepterois jamais un tel gendre. Je vous défends de le voir & de lui parler de votre vie, & cela, autant pour la sûreté de la sienne que pour votre honneur. Quoique je me sois toujours senti peu d'inclination pour lui, je le hais sur tout à présent pour les excès qu'il m'a fait commettre, & ne lui pardonnerai jamais ma brutalité.

A ces mots, il est parti sans attendre ma réponse, & presque avec le même air de sévérité qu'il venoit de se reprocher. Ah, ma Cousine, quels monstres d'enfer sont ces préjugés, qui dépravent les meilleurs cœurs, & font taire à chaque instant la nature ?

Voilà, ma Claire, comment s'est passée l'explication que tu avois prévue, & dont je n'ai pu comprendre la cause jusqu'à ce que ta lettre me l'ait apprise. Je ne puis bien te dire quelle révolution s'est faite en moi, mais depuis ce moment je me trouve changée. Il me semble que je tourne les yeux avec plus de regret sur l'heureux tems où je vivois tranquille & contente au sein de ma famille, & que je sens augmenter le sentiment de ma faute, avec celui des biens qu'elle m'a fait perdre. Dis, cruelle ! dis-le moi si tu l'oses, le tems de l'amour seroit-il passé & faut-il ne se plus revoir ? Ah, sens-tu bien tout ce qu'il y a de sombre & d'horrible dans cette funeste idée ? Cependant l'ordre de mon pere est
précis,

précis, le danger de mon amant est certain ! Sais-tu ce qui résulte en moi de tant de mouvemens opposés qui s'entredétruisent ? Une sorte de stupidité qui me rend l'ame presque insensible, & ne me laisse l'usage ni des passions ni de la raison. Le moment est critique, tu me l'as dit & jé le sens ; cependant, je ne fus jamais moins en état de me conduire. J'ai voulu tenter vingt fois d'écrire à celui que j'aime : je suis prête à m'évanouir à chaque ligne & n'en saurois tracer deux de suite. Il ne me reste que toi, ma douce amie, daigne penser, parler, agir pour moi ; je remets mon sort en tes mains ; quelque parti que tu prennes je confirme d'avance tout ce que tu feras ; je confie à ton amitié ce pouvoir funeste que l'amour m'a vendu si cher. Sépare moi pour jamais de moi-même ; donne-moi la mort s'il faut que je moure, mais ne me force pas à me percer le cœur de ma propre main.

O mon ange ! ma protectrice ! quel horrible emploi je te laisse ! Auras-tu le courage de l'exercer ? sauras-tu bien en adoucir la barbarie ? Hélas ! ce n'est pas mon cœur seul qu'il faut déchirer. Claire, tu le fais, tu le fais, comment je suis aimée ! Je n'ai pas même la consolation d'être la plus à plaindre. De grace ! fais parler mon cœur par ta bouche ; pénètre le tien de la tendre commiseration de l'amour ; console un infortuné ! Dis-lui cent fois . . . Ah, dis-lui . . . Ne crois-tu pas, chere amie, que malgré tous les préjugés, tous les obstacles, tous les revers, le Ciel nous a faits l'un pour l'autre ? Oui, oui, j'en suis sûre ; il nous destine à être unis. Il m'est impossible de perdre cette idée ; il m'est impossible de renoncer à l'espoir qui la suit. Dis-lui

lui qu'il se garde lui-même du découragement & du desespoir. Ne t'amuse point à lui demander en mon nom amour & fidélité; encore moins à lui en promettre autant de ma part. L'assurance n'en est-elle pas au fond de nos ames? Ne sentons nous pas qu'elles sont indivisibles, & que nous n'en avons plus qu'une à nous deux? Dis-lui donc seulement qu'il espere; & que si le sort nous poursuit, il se fie au moins à l'amour: car, je le sens, ma Cousine, il guerira de maniere ou d'autre les maux qu'il nous cause, & quoique le Ciel ordonne de nous, nous ne vivrons pas long-tems séparés.

P. S. Après ma lettre écrite, j'ai passé dans la chambre de ma mere, & je m'y suis trouvée si mal que je suis obligée de venir me remettre dans mon lit. Je m'apperçois même je crains ah, ma chere! je crains bien que ma chute d'hier n'ait quelque suite plus funeste que je n'avois pensé. Ainsi tout est fini pour moi; toutes mes esperances m'abandonnent en même tems.

L E T T R E LXIV.

De Claire à M. d'Orbe.

MON pere m'a rapporté ce matin l'entretien qu'il eut hier avec vous. Je vois avec plaisir que tout s'achemine à ce qu'il vous plait d'appeller votre bonheur. J'espere, vous le savez, d'y trouver aussi le mien; l'estime &

I

l'a-

L'amitié vous sont acquises, & tout ce que mon cœur peut nourrir de sentimens plus tendres est encore à vous. Mais ne vous y trompez pas ; je suis en femme une espece de monstre, & je ne fais par quelle bizarrerie de la nature l'amitié l'emporte en moi sur l'amour. Quand je vous dis que ma Julie m'est plus chere que vous, vous n'en faites que rire, & cependant rien n'est plus vrai. Julie le sent si bien qu'elle est plus jalouse pour vous que vous-même, & que tandis que vous paroissez content, elle trouve toujours que je ne vous aime pas assez. Il y a plus, & je m'attache tellement à tout ce qui lui est cher, que son amant & vous, êtes à peu près dans mon cœur en même degré, quoique de différentes manieres. Je n'ai pour lui que de l'amitié, mais elle est plus vive ; je crois sentir un peu d'amour pour vous, mais, il est plus posé. Quoique tout cela pût paroître assés équivalent pour troubler la tranquillité d'un jaloux, je ne pense pas que la votre en soit fort altérée.

Que les pauvres enfans en sont loin, de cette douce tranquillité dont nous osons jouir ; & que notre contentement a mauvaise grace tandis que nos amis sont au desespoir ! C'en est fait, il faut qu'ils se quittent ; voici l'instant peut-être, de leur éternelle séparation, & la tristesse que nous leur reprochâmes le jour du concert étoit peut-être un pressentiment qu'ils se voyoient pour la dernière fois. Cependant, votre ami ne fait rien de son infortune : Dans la sécurité de son cœur il jouit encore du bonheur qu'il a perdu ; au moment du desespoir il goûte en idée une ombre de félicité ; & comme celui qu'enleve un trépas imprévu, le malheureux songe à vivre & ne voit pas

pas la mort qui va le saisir. Hélas ! c'est de ma main qu'il doit recevoir ce coup terrible ! O divine amitié ! seule idole de mon cœur ! viens l'animer de ta sainte cruauté. Donne-moi le courage d'être barbare, & de te servir dignement dans un si douloureux devoir.

Je compte sur vous en cette occasion & j'y compterois même quand vous m'aimeriez moins ; car je connois votre ame ; je fais qu'elle n'a pas besoin du zèle de l'amour, où parle celui de l'humanité. Il s'agit d'abord d'engager notre ami à venir chez moi demain dans la matinée. Gardez-vous, au surplus, de l'avertir de rien. Aujourd'hui l'on me laisse libre, & j'irai passer l'après-midi chez Julie ; tâchez de trouver Milord Edouard, & de venir seul avec lui m'attendre à huit heures, afin de convenir ensemble de ce qu'il faudra faire pour résoudre au départ cet infortuné, & prévenir son desespoir.

J'espère beaucoup de son courage & de nos soins. J'espère encore plus de son amour. La volonté de Julie, le danger que courent sa vie & son honneur sont des motifs auxquels il ne résistera pas. Quoiqu'il en soit ; je vous déclare qu'il ne sera point question de noce entre nous, que Julie ne soit tranquille, & que jamais les larmes de mon amie n'arroseront le noeud qui doit nous unir. Ainsi, Monsieur, s'il est vrai que vous m'aimiez, votre intérêt s'accorde en cette occasion avec votre générosité ; & ce n'est pas tellement ici l'affaire d'autrui, que ce ne soit aussi la votre.

LETTRE

L E T T R E L X V.

De Claire à Julie.

TOut est fait ; & malgré ses imprudences, ma Julie est en sûreté. Les secrets de ton cœur sont ensevelis dans l'ombre du mystère ; tu es encore au sein de ta famille & de ton pays, chérie, honorée, jouissant d'une réputation sans tache, & d'une estime universelle. Considère en frémissant les dangers que la honte ou l'amour t'ont fait courir en faisant trop ou trop peu. Apprens à ne vouloir plus concilier des sentimens incompatibles, & bénis le Ciel, trop aveugle amante ou fille trop craintive, d'un bonheur qui n'étoit réservé qu'à toi.

Je voulois éviter à ton triste cœur le détail de ce départ si cruel & si nécessaire. Tu l'as voulu, je l'ai promis, je tiendrai parole avec cette même franchise qui nous est commune, & qui ne mit jamais aucun avantage en balance avec la bonne foi. Lis donc, chère & déplorable amie ; lis, puis qu'il le faut ; mais prend courage & tiens-toi ferme.

Toutes les mesures que j'avois prises & dont je te rendis compte hier ont été suivies de point en point. En rentrant chez moi j'y trouvai M. d'Orbe & Milord Edouard. Je commençai par déclarer au dernier ce que nous savions de son héroïque générosité, & lui témoignai combien nous en étions toutes deux pénétrées. Ensuite, je leur exposai les puissantes raisons que nous

avons d'éloigner promptement son ami, & les difficultés que je prévoyois à l'y refoudre. Milord sentit parfaitement tout cela & montra beaucoup de douleur de l'effet qu'avoit produit son zele inconsideré. Ils convinrent qu'il étoit important de précipiter le départ de ton ami, & de saisir un moment de consentement pour prévenir de nouvelles irrésolutions, & l'arracher au continuel danger du séjour. Je voulois charger M. d'Orbe de faire à son insçu les préparatifs convenables; mais Milord regardant cette affaire comme la sienne, voulut en prendre le soin. Il me promit que sa chaise seroit prête ce matin à onze heures, ajoutant qu'il l'accompagneroit aussi loin qu'il seroit nécessaire, & proposa de l'emmener d'abord sous un autre prétexte pour le déterminer plus à loisir. Cet expédient ne me parut pas assez franc pour nous & pour notre ami; & je ne voulus pas, non plus, l'exposer loin de nous au premier effet d'un desespoir qui pouvoit plus aisément échapper aux yeux de Milord qu'aux miens. Je n'acceptai pas, par la même raison, la proposition qu'il fit de lui parler lui-même d'obtenir son consentement. Je prévoyois que cette négociation seroit délicate, & je n'en voulus charger que moi seule; car je connois plus sûrement les endroits sensibles de son cœur, & je fais qu'il règne toujours entre hommes une sécheresse qu'une femme fait mieux adoucir. Cependant; je conçus que les soins de Milord ne nous seroient pas inutiles pour préparer les choses. Je vis tout l'effet que pouvoient produire sur un cœur vertueux les discours d'un homme sensible qui croit n'être qu'un philosophe, & quelle chaleur la voix d'un ami pouvoit donner aux raisonnemens d'un sage.

J'en-

J'engagai donc Milord Edouard à passer avec lui la soirée, & sans rien dire qui eût un rapport directe à sa situation, de disposer insensiblement son ame à la fermeté stoïque. Vous qui savez si bien votre Epictète, lui dis-je; voici le cas ou jamais de l'employer utilement. Distinguez avec soin les biens apparens des biens réels; ceux qui sont en nous de ceux qui sont hors de nous. Dans un moment où l'épreuve se prépare au dehors, prouvez-lui qu'on ne reçoit jamais de mal que de soi-même, & que le sage se portant par tout avec lui, porte aussi par tout son bonheur. Je compris à sa réponse que cette légère ironie, qui ne pouvoit le fâcher, suffisoit pour exciter son zele, & qu'il comptoit fort m'envoyer le lendemain ton ami bien préparé. C'étoit tout ce que j'avois prétendu : car quoiqu'au fond, je ne fasse pas grand cas, non plus que toi, de toute cette philosophie parlere; je suis persuadée qu'un honnête homme a toujours quelque honte de changer de maximes du soir au matin, & de se dédire en son cœur dès le lendemain de tout ce que sa raison lui dictoit la veille.

M. d'Orbe vouloit être aussi de la partie, & passer la soirée avec eux, mais je le priai de n'en rien faire; il n'auroit fait que s'ennuyer ou gêner l'entretien. L'intérêt que je prens à lui ne m'empêche pas de voir qu'il n'est point du vol des deux autres. Ce penser mâle des ames fortes, qui leur donne un idiome si particulier est une langue dont il n'a pas la grammaire. En les quittant, je songeai au punch, & craignant les confidences anticipées j'en glissai un mot en riant à Milord. Rassurez-vous, me dit-il, je me livre aux habitudes quand je n'y vois aucun danger;

mais je ne m'en suis jamais fait l'esclave; il s'agit ici de l'honneur de Julie, du destin peut-être de la vie d'un homme & de mon ami. Je boira du punch selon ma coutume, de peur de donner à l'entretien quelque air de préparation; mais ce punch fera de la limonade, & comme il s'abstient d'en boire, il ne s'en appercevra point. Ne trouves-tu pas, ma chere, qu'on doit être bien humilié d'avoir contracté des habitudes qui forcent à de pareilles précautions?

J'ai passé la nuit dans de grandes agitations qui n'étoient pas toutes pour ton compte. Les plaisirs innocens de notre premiere jeunesse; la douceur d'une ancienne familiarité; la société plus resserrée encore depuis une année entre lui & moi par la difficulté qu'il avoit de te voir; tout portoit dans mon ame l'amertume de cette separation. Je sentoie que j'allois perdre avec la moitié de toi-même une partie de ma propre existence. Je comptois les heures avec inquietude, & voyant poindre le jour, je n'ai pas vu naître sans effroi celui qui devoit décider de ton sort. J'ai passé la matinée à méditer mes discours & à réfléchir sur l'impression qu'ils pouvoient faire. Enfin, l'heure est venue & j'ai vû entrer ton ami. Il avoit l'air inquiet, & m'a demandé précipitamment de tes nouvelles; car dès le lendemain de ta scene avec ton pere, il avoit sù que tu étois malade, & Milord Edouard lui avoit confirmé hier que tu n'étois pas sortie de ton lit. Pour éviter là-dessus les détails, je lui ai dit aussitôt que je t'avois laissée mieux hier au soir, & j'ai ajouté qu'il en apprendroit dans un moment davantage par le retour de Hanz que je venois de t'envoyer. Ma précaution n'a servi de rien,

il

il m'a fait cent questions sur ton état, & comme elles m'éloignoient de mon objet, j'ai fait des réponses succinctes, & me suis mise à le questionner à mon tour.

J'ai commencé par sonder la situation de son esprit. Je l'ai trouvé grave, méthodique, & prêt à peser le sentiment au poids de la raison. Grace ou Ciel, ai-je dit en moi-même, voilà mon sage bien préparé. Il ne s'agit plus que de le mettre à l'épreuve. Quoique l'usage ordinaire soit d'annoncer par degrés les tristes nouvelles, la connoissance que j'ai de son imagination fouguese, qui sur un mot porte tout à l'extrême, m'a déterminée à suivre une route contraire, & j'ai mieux aimé l'accabler d'abord pour lui ménager des adoucissmens, que de multiplier inutilement ces douleurs & les lui donner mille fois pour une. Prenant donc un ton plus sérieux & le regardant fixement: mon ami, lui ai-je dit, connoissez-vous les bornes du courage & de la vertu dans une ame forte, & croyez-vous que renoncer à ce qu'on aime soit un effort au dessus de l'humanité? A l'instant il s'est levé comme un furieux, puis frappant des mains & les portant à son front ainsi jointes, je vous entens, s'est-il écrié, Julie est morte. Julie est morte! a-t-il repeté d'un ton qui m'a fait frémir: Je le sens à vos soins trompeurs, à vos vains ménagemens, qui ne font que rendre ma mort plus lente & plus cruelle.

Quoiqu'effrayée d'un mouvement si subit, j'en ai bientôt deviné la cause, & j'ai d'abord conçu comment les nouvelles de ta maladie, les moralités de Milord Edouard, le rendez-vous de ce matin, ses questions éludées, celles que je venois

de lui faire l'avoient pu jeter dans de fausses alarmes. Je voyois bien aussi quel parti je pouvois tirer de son erreur en l'y laissant quelques instant; mais je n'ai pu me résoudre à cette barbarie. L'idée de la mort de ce qu'on aime est si affreuse, qu'il n'y en a point qui ne soit douce à lui substituer, & je me suis hâtée de profiter de cet avantage. Peut-être ne la verrez-vous plus, lui ai-je dit; mais elle vit & vous aime. Ah! si Julie étoit morte, Claire auroit-elle quelque chose à vous dire? Rendez grâce au Ciel qui sauve à votre infortune des maux dont il pourroit vous accabler. Il étoit si étonné, si saisi, si égaré, qu'après l'avoir fait rasseoir, j'ai eu le tems de lui détailler par ordre tout ce qu'il falloit qu'il fût, & j'ai fait valoir de mon mieux les procédés de Milord Edouard, afin de faire dans son cœur honnête quelque diversion à la douleur, par le charme de la reconnoissance.

Voilà, mon cher, ai-je poursuivi, l'état actuel des choses. Julie est au bord de l'abîme, prête à s'y voir accabler du deshonneur public, de l'indignation de sa famille, des violences d'un pere emporté, & de son propre desespoir. Le danger augmente incessamment: de la main de son pere ou de la sienne, le poignard à chaque instant de sa vie, est à deux doigts de son cœur. Il reste un seul moyen de prévenir tous ces maux, & ce moyen dépend de vous seul. Le sort de votre amante est entre vos mains. Voyez si vous avez le courage de la sauver en vous éloignant d'elle, puisqu'auSSI bien il ne lui est plus permis de vous voir, ou si vous aimez mieux être l'auteur & le témoin de sa perte & de son opprobre. Après avoir tout fait pour vous, elle

va voir ce que votre cœur peut faire pour elle. Est-il étonnant que sa santé succombe à ses peines? Vous êtes inquiet de sa vie: sachez que vous en êtes l'arbitre.

Il m'écoutoit sans m'interrompre; mais sitôt qu'il a compris de quoi il s'agissoit, j'ai vu disparaître ce geste animé, ce regard furieux, cet air effrayé, mais vif & bouillant, qu'il avoit auparavant. Un voile sombre de tristesse & de consternation a couvert son visage: son œil morne & sa contenance effarée annonçoient l'abatement de son cœur: A peine avoit-il la force d'ouvrir la bouche pour me répondre. Il faut partir, m'a-t-il dit d'un ton qu'une autre auroit cru tranquille. Hé bien, je partirai. N'ai-je pas assez vécu? Non, sans doute, ai-je repris aussi-tôt; il faut vivre pour celle qui vous aime: avez-vous oublié que ses jours dépendent des vôtres? Il ne falloit donc pas les séparer, a-t-il à l'instant ajouté; elle l'a pu & le peut encore. J'ai feint de ne pas entendre ces derniers mots, & je cherchois à le ranimer par quelques espérances auxquelles son ame demeurait fermée, quand Hanz est rentré, & m'a rapporté de bonnes nouvelles. Dans le moment de joye qu'il en a ressenti, il s'est écrié; Ah, qu'elle vive! qu'elle soit heureuse. . . . s'il est possible. Je ne veux que lui faire mes derniers adieux. . . . & je pars. Ignorez-vous, ai-je dit, qu'il ne lui est plus permis de vous voir. Hélas! vos adieux sont faits, & vous êtes déjà séparés! Votre sort sera moins cruel quand vous serez plus loin d'elle; vous aurez du moins le plaisir de l'avoir mise en sûreté. Fuyez dès ce jour, dès cet instant; craignez qu'un si grand sacrifice ne soit trop tardif; tremblez

blez de causer encore sa perte après vous être dévoué pour elle. Quoi ! m'a-t-il dit avec une espèce de fureur, je partirois sans la revoir ? Quoi ! je ne la verrois plus ? Non, non, nous périrons tous deux, s'il le faut ; la mort, je le fais bien, ne lui fera point dure avec moi : Mais je la verrai, quoiqu'il arrive ; je laisserai mon cœur & ma vie à ses pieds, avant de m'arracher à moi-même. Il ne m'a pas été difficile de lui montrer la folie & la cruauté d'un pareil projet. Mais ce, *quoi je ne la verrai plus !* qui revenoit sans cesse d'un ton plus douloureux, sembloit chercher au moins des consolations pour l'avenir. Pourquoi, lui ai-je dit, vous figurer vos maux pires qu'ils ne sont ? Pourquoi renoncer à des espérances que Julie elle-même n'a pas perdues ? Pensez-vous qu'elle put se séparer ainsi de vous, si elle croyoit que ce fut pour toujours ? Non, mon ami, vous devez connoître son cœur. Vous devez savoir combien elle préfère son amour à sa vie. Je crains, je crains trop (j'ai ajouté ces mots, je te l'avoue,) qu'elle ne le préfère bientôt à tout. Croyez donc qu'elle espere, puis qu'elle consent à vivre : croyez que les soins que la prudence lui dicte vous regardent plus qu'il ne semble, & qu'elle ne se respecte pas moins pour vous que pour elle-même. Alors j'ai tiré ta dernière lettre, & lui montrant les tendres espérances de cette fille aveuglée qui croit n'avoir plus d'amour, j'ai ranimé les siennes à cette douce chaleur. Ce peu de lignes sembloit distiller un baume salutaire sur sa blessure envénimée. J'ai vû ses regards s'adoucir & ses yeux s'humecter ; j'ai vu l'attendrissement succéder par degrés au desespoir ;

espoir; mais ces derniers mots si touchans, tels que ton cœur les fait dire, *nous ne vivrons pas longtems séparés*, l'ont fait fondre en larmes. Non Julie, non ma Julie, a-t-il dit en élevant la voix & baissant la lettre, nous ne vivrons pas longtems séparés; le Ciel unira nos destins sur la terre, ou nos cœurs dans le séjour éternel.

C'étoit là l'état où je l'avois souhaité. Sa fêche & sombre douleur m'inquiétoit. Je ne l'aurois pas laissé partir dans cette situation d'esprit; mais si tôt que je l'ai vu pleurer, & que j'ai entendu ton nom cheri sortir de sa bouche avec douceur, je n'ai plus craint pour sa vie; car rien n'est moins tendre que le desespoir. Dans cet instant il a tiré de l'émotion de son cœur une objection que je n'avois pas prévue. Il m'a parlé de l'état où tu soupçonnois d'être, jurant qu'il mourroit plutôt mille fois que de t'abandonner à tous les périls qui t'alloient menacer. Je n'ai eu garde de lui parler de ton accident; je lui ai dit simplement que ton attente avoit encore été trompée, & qu'il n'y avoit plus rien à espérer. Ainsi, m'a-t-il dit en soupirant, il ne restera sur la terre aucun monument de mon bonheur; il a disparu comme un songe qui n'eut jamais de réalité.

Il me restoit à exécuter la dernière partie de ta commission, & je n'ai pas cru qu'après l'union dans laquelle vous avez vécu, il falut à cela ni préparatif ni mystère. Je n'aurois pas même évité un peu d'altercation sur ce léger sujet pour éluder celle qui pourroit renaitre sur celui de notre entretien. Je lui ai reproché sa négligence dans le soin de ses affaires. Je lui ai dit que tu craignois que de longtems il ne fut plus
soigneux,

soigneux, & qu'en attendant qu'il le devint, tu lui ordonnois de se conserver pour toi, de pourvoir mieux à ses besoins, & de se charger à cet effet du léger supplément que j'avois à lui remettre de ta part. Il n'a ni paru humilié de cette proposition, ni prétendu en faire une affaire. Il m'a dit simplement que tu favois bien que rien ne lui venoit de toi qu'il ne reçut avec transports; mais que ta précaution étoit superflue, & qu'une petite maison qu'il venoit de vendre (a) à Grandson, reste de son chetif patrimoine, lui avoit produit plus d'argent qu'il n'en avoit possédé de sa vie. D'ailleurs, a-t-il ajouté, j'ai quelques talens dont je puis tirer par tout des ressources. Je serai trop heureux de trouver dans leur exercice quelque diversion à mes maux, & depuis que j'ai vu de plus près l'usage que Julie fait de son superflu, je le regarde comme le trésor sacré de la veuve & de l'orphelin, dont l'humanité ne me permet pas de rien aliéner. Je lui ai rappelé son voyage du Valais, ta lettre & la précision de tes ordres. Les mêmes raisons subsistent. . . . Les mêmes ! a-t-il interrompu d'un ton d'indignation. La peine de mon refus étoit de ne la plus voir : qu'elle me laisse donc rester, & j'accepte. Si j'obéis, pourquoi me punit-elle ? Si je refuse, que me fera-t-elle de pis ? Les mêmes ! répétoit-il avec impatience. Notre union commençoit; elle est prête à finir; peut-être vais-je pour jamais me séparer d'elle; il n'y a plus rien

(a) Je suis un peu en peine de savoir comment cet amant anonyme, qu'il sera dit ci-après n'avoir pas encore 24 ans, a pu vendre une maison, n'étant pas majeur. Ces lettres sont si pleines de semblables absurdités que je n'en parlerai plus; il suffit d'en avoir averti.

de commun entre elle & moi; nous allons être étrangers l'un à l'autre. Il a prononcé ces derniers mots avec un tel serrement de cœur, que j'ai tremblé de le voir retomber dans l'état d'où j'avois eu tant de peine à le tirer. Vous êtes un enfant, ai-je affecté de lui dire d'un air riant; vous avez encore besoin d'un tuteur & je veux être le votre. Je vais garder ceci, & pour en disposer à propos dans le commerce que nous allons avoir ensemble, je veux être instruite de toutes vos affaires. Je tâchois de détourner ainsi ses idées funestes par celle d'une correspondance familière continuée entre nous, & cette ame simple qui ne cherche pour ainsi dire qu'à s'accrocher à ce qui t'environne, a pris aisément le change. Nous nous sommes ensuite ajustées pour les adresses de lettres, & comme ces mesures ne pouvoient que lui être agréables, j'en ai prolongé le détail jusqu'à l'arrivée de M. d'Orbe, qui m'a fait signe que tout étoit prêt.

Ton ami a facilement compris de quoi il s'agissoit; il a instamment demandé à t'écrire, mais je me suis gardée de le permettre. Je prévoyois qu'un excès d'attendrissement lui relâcheroit trop le cœur, & qu'à peine seroit-il au milieu de sa lettre, qu'il n'y auroit plus moyen de le faire partir. Tous les délais sont dangereux, lui ai-je dit; hâtez-vous d'arriver à la première station d'où vous pourrez lui écrire à votre aise. En disant cela, j'ai fait signe à M. d'Orbe; je me suis avancée, & le cœur gros de sanglots, j'ai collé mon visage sur le sien; je n'ai plus sù ce qu'il devenoit; les larmes m'offusquoient la vue, ma tête commençoit à se

à se perdre, & il étoit tems que mon rolle finit.

Un moment après je les ai entendu descendre précipitamment. Je suis sortie sur le paillier pour les suivre des yeux : Ce dernier trait manquoit à mon trouble. J'ai vu l'insensé se jeter à genoux au milieu de l'escalier en baisant mille fois les marches, & d'Orbe pouvoit à peine l'arracher de cette froide pierre qu'il pressoit de son corps de la tête & des bras en poussant de longs gémissemens. J'ai senti les miens prêts d'éclater malgré moi, & je suis brusquement rentrée, de peur de donner une scène à toute la maison.

A quelques instans de là, M. d'Orbe est revenu tenant son mouchoir sur ses yeux. C'en est fait, m'a-t-il dit, ils sont en route. En arrivant chez lui, votre ami a trouvé la chaise à sa porte ; Milord Edouard l'y attendoit aussi ; il a couru au devant de lui & le serrant contre sa poitrine ; *Viens, homme infortuné, lui a-t-il dit d'un ton pénétré, viens verser tes douleurs dans ce cœur qui t'aime. Viens, tu sentiras peut-être qu'on n'a pas tout perdu sur la terre, quand on y retrouve un ami tel que moi.* A l'instant, il l'a porté d'un bras vigoureux dans la chaise, & ils sont partis en se tenant étroitement embrassés.

Fin de la Première partie.

J U L I E,

O U

LA NOUVELLE HELOÏSE.

T O M E S E C O N D.



LETTRÉS

DE DEUX AMANS,

Habitans d'une petite Ville
au pied des Alpes.

RECUEILLIES ET PUBLIÉES

PAR J. J. ROUSSEAU.

SECONDE PARTIE.



A AMSTERDAM,

Chez MARC MICHEL REY.

MDCCLXI.



2 LA NOUVELLE

une ancienne familiarité? Oterois-je y parler d'un amour éteint ou méprisé, & ne suis-je pas plus reculé que le premier jour qu'je vous écrivis? Quelle différence, ô Ciel, de ces jours si charmans & si doux à mon effroyable misère! Hélas! je commençois d'exister & je suis tombé dans l'anéantissement; l'espoir de vivre animoit mon cœur; je n'ai plus devant moi que l'image de la mort, & trois ans d'intervalle ont fermé le cercle fortuné de mes jours. Ah, que ne les ai-je terminés avant de me survivre, à moi-même! Que n'ai-je suivi mes pressentimens après ces rapides instans de délices, où je ne voyois plus rien dans la vie qui fut digne de la prolonger! Sans doute, il falloit la borner à ces trois ans ou les ôter de sa durée; il valoit mieux ne jamais goûter la félicité, que la goûter & la perdre. Si j'avois franchi ce fatal intervalle, si j'avois évité ce premier regard qui me fit une autre ame; je jouirois de ma raison; je remplirois les devoirs d'un homme, & sèmerois peut-être de quelques vertus mon insipide carrière. Un moment d'erreur a tout changé. Mon œil osa contempler ce qu'il ne falloit point voir. Cette vue a produit enfin son effet inévitable. Après m'être égaré par degrés, je ne suis plus qu'un furieux dont le sens est aliéné, un lâche esclave sans force & sans courage, qui va traînant dans l'ignominie la chaîne & son desespoir.

Vains rêves d'un esprit qui s'égaré! Desirs faux & trompeurs, défavoués à l'instant par le cœur qui les a formés! Que sert d'imaginer à des maux réels de chimériques remèdes qu'on rejetteroit quand ils nous seroient offerts? Ah! qui

qui jamais connoitra l'amour, t'aura vue & pourra le croire, qu'il y ait quelque félicité possible que je voulusse acheter au prix de mes premiers feux ? Non, non, que le Ciel garde ses bienfaits & me laisse, avec ma misere, le souvenir de mon bonheur passé. J'aime mieux les plaisirs qui sont dans ma mémoire & les regrets qui déchirent mon ame, que d'être à jamais heureux sans ma Julie. Viens imagé adorée, remplir un cœur qui ne vit que par toi : suis-moi dans mon exil, console moi dans mes peines, ranime & soutiens mon espérance éteinte. Toujours ce cœur infortuné sera ton sanctuaire inviolable, d'où le sort ni les hommes ne pourront jamais t'arracher. Si je suis mort au bonheur, je ne le suis point à l'amour qui m'en rend digne. Cet amour est invincible comme le charme qui l'a fait naître. Il est fondé sur la base inébranlable du mérite & des vertus ; il ne peut périr dans une ame immortelle ; il n'a plus besoin de l'appui de l'espérance, & le passé lui donne des forces pour un avenir éternel.

Mais toi, Julie, ô toi, qui sus aimer une fois ! comment ton tendre cœur a-t-il oublié de vivre ? Comment ce feu sacré s'est-il éteint dans ton ame pure ? Comment as-tu perdu le goût de ces plaisirs celestes que toi seul étois capable de sentir & de rendre ? Tu me chasses sans pitié ; tu me bannis avec opprobre ; tu me livres à mon desespoir, & tu ne vois pas, dans l'erreur qui t'égare, qu'en me rendant misérable tu t'ôtes le bonheur de tes jours. Ah Julie, crois-moi ; tu chercheras vainement un autre cœur ami de tien ! Mille t'adoreront, sans doute ; le mien seul te savoit aimer.

Répond-moi, maintenant, Amante abusée ou trompeuse : que sont devenus ces projets formés avec tant de mystère ? Où sont ces vaines espérances dont tu leurras si souvent ma crédule simplicité ? Où est cette union sainte & désirée, doux objet de tant d'ardens soupirs, & dont ta plume & ta bouche flattoient mes vœux ? Hélas ! sur la foi de tes promesses j'osois aspirer à ce nom sacré d'époux, & me croyois déjà le plus heureux des hommes. Dis, cruelle ! ne m'abusois-tu que pour rendre enfin ma douleur plus vive & mon humiliation plus profonde ? Ai-je attiré mes malheurs par ma faute ? Ai-je manqué d'obéissance, de docilité, de discrétion ? M'as-tu vu désirer assez foiblement pour mériter d'être éconduit, ou préférer mes fougueux desirs à tes volontés suprêmes ? J'ai tout fait pour te plaire & tu m'abandonnes ! Tu te chargeois de mon bonheur, & tu m'as perdu ! Ingrate, rend-moi compte du dépôt que je t'ai confié : rend-moi compte de moi-même après avoir égaré mon cœur dans cette suprême félicité que tu m'as montrée & que tu m'enlèves. Anges du Ciel ! j'eusse méprisé votre sort. J'eusse été le plus heureux des êtres Hélas ! je ne suis rien, un instant m'a tout été. J'ai passé sans intervalle du comble des plaisirs aux regrets éternels : je touche encore au bonheur qui m'échape . . . j'y touche encore & le perds pour jamais ! Ah si je le pouvois croire ! si les restes d'une espérance vaine ne soutenoient O rochers de Moëllerie que mon œil égaré mesura tant de fois, que ne servites vous mon desespoir ! J'aurois moins regretté la vie, quand je n'en avois pas senti le prix.

L E T T R E

LETTRE II.

De Milord Edouard à Claire.

NOUS arrivons à Besançon, & mon premier soin est de vous donner des nouvelles de notre voyage. Il s'est fait si non paisiblement, du moins sans accident, & votre ami est aussi sain de corps qu'on peut l'être avec un cœur aussi malade. Il voudroit même affecter à l'extérieur une sorte de tranquillité. Il a honte de son état, & se contraint beaucoup devant moi; mais tout décele ses secrettes agitations, & si je feins de m'y tromper, c'est pour le laisser aux prises avec lui-même, & occuper ainsi une partie des forces de son ame à réprimer l'effet de l'autre.

Il fut fort abattu la première journée; je la fis courte voyant que la vitesse de nôtre marche irritoit sa douleur. Il ne me parla point, ni moi à lui; les consolations indiscrettes ne font qu'aigrir les violentes afflictions. L'indifférence & la froideur trouvent aisément des paroles: mais la tristesse & le silence sont alors le vrai langage de l'amitié. Je commençai d'appercevoir hier les premières étincelles de la fureur qui va succeder infailliblement à cette létargie: à la dinée, à peine y avoit-il un quart d'heure que nous étions arrivés qu'il m'aborda d'un air d'impatience. Que tardons-nous à partir, me dit-il avec un souris amer, pourquoi restons-nous un moment si près d'elle? Le soir il affecta de parler beau-

coup, sans dire un mot de Julie. Il recommençoit des questions auxquelles j'avois répondu dix fois. Il voulut savoir si nous étions déjà sur les terres de France, & puis il demanda si nous arriverions bientôt à Vevai. La première chose qu'il fait à chaque station, c'est de commencer quelque lettre qu'il déchire ou chiffonne un moment après. J'ai sauvé du feu deux ou trois de ces brouillons sur lesquels vous pourrez entrevoir l'état de son ame. Je crois pourtant qu'il est parvenu à écrire une lettre entière.

L'emportement qu'annoncent ces premiers symptômes est facile à prévoir; mais je ne saurois dire quel en sera l'effet & le terme; car cela dépend d'une combinaison du caractère de l'homme, du genre de sa passion, des circonstances qui peuvent naître, de mille choses que nulle prudence humaine ne peut déterminer. Pour moi, je puis répondre de ses fureurs mais non pas de son desespoir, & quoiqu'on fasse, tout homme est toujours maître de sa vie.

Je me flatte, cependant, qu'il respectera sa personne & mes soins; & je compte moins pour cela sur le zèle de l'amitié qui n'y fera pas épargné, que sur le caractère de sa passion & sur celui de sa maîtresse. L'ame ne peut gueres s'occuper fortement & longtems d'un objet, sans contracter des dispositions qui s'y rapportent. L'extrême douceur de Julie doit tempérer l'acreté du feu qu'elle inspire, & je ne doute pas, non plus, que l'amour d'un homme aussi vif ne lui donne à elle-même un peu plus d'activité qu'elle n'en auroit naturellement sans lui.

J'ose compter aussi sur son cœur; il est fait pour combattre & vaincre. Un amour pareil

au

au bien n'est pas tant une foiblesse qu'une force mal employée. Une flamme ardente & malheureuse est capable d'absorber pour un tems, pour toujours peut-être une partie de ses facultés; mais elle est elle-même une preuve de leur excellence, & du parti qu'il en pourroit tirer pour cultiver la sagesse: car la sublime raison ne se soutient que par la même vigueur de l'ame qui fait les grandes passions, & l'on ne sert dignement la philosophie qu'avec le même feu qu'on sent pour une maitresse.

Soyez en sûre, aimable Claire; je ne m'intéresse pas moins que vous au sort de ce couple infortuné; non par un sentiment de commisération qui peut n'être qu'une foiblesse; mais par la considération de la justice & de l'ordre, qui veulent que chacun soit placé de la manière la plus avantageuse à lui-même & à la société. Ces deux belles ames sortirent l'une pour l'autre des mains de la nature; c'est dans une douce union, c'est dans le sein du bonheur que, libres de déployer leurs forces & d'exercer leurs vertus, elles eussent éclairé la terre de leurs exemples. Pourquoi faut-il qu'un insensé préjugé vienne changer les directions éternelles, & bouleverser l'harmonie des êtres pensans? Pourquoi la vanité d'un pere barbare cache-t-elle ainsi la lumière sous le boisseau, & fait-elle gémir dans les larmes des cœurs tendres & bienfaisans nés pour essuyer celles d'autrui? Le lien conjugal n'est-il pas le plus libre ainsi que le plus sacré des engagements? Oui, toutes les loix qui le gênent sont injustes; tous les peres qui l'osent former ou rompre sont des tirans. Ce chaste nœud de la nature n'est soumis ni au pouvoir souverain ni

§ LA NOUVELLE

à l'autorité paternelle, mais à la seule autorité du pere commun qui fait commander aux cœurs, & qui leur ordonnant de s'unir, les peut contraindre à s'aimer (a).

Que signifie ce sacrifice des convenances de la nature aux convenances de l'opinion? La diversité de fortune & d'état s'éclipse & se confond dans le mariage, elle ne fait rien au bonheur; mais celle de caractère & d'humeur demeure, & c'est par elle qu'on est heureux ou malheureux. L'enfant qui n'a de règle que l'amour, choisit mal, le pere qui n'a de règle que l'opinion choisit plus mal encore. Qu'une fille manque de raison, d'expérience, pour juger de la sagesse & des mœurs, un bon pere y doit soupçonner sans doute. Son droit, son devoir même est de dire; ma fille, c'est un honnête homme, ou, c'est un fripon; c'est un homme de sens, ou, c'est un fou. Voilà les convenances dont il doit connoître, le jugement de toutes les autres appartient à la fille. En criant qu'on troubleroit ainsi l'ordre de la société, ces tirans le troublent eux-mêmes. Que le rang se règle par le mérite, & l'union des cœurs par leur choix, voilà le

(a) Il y a des pays où cette convenance des conditions & de la fortune est tellement préférée à celle de la nature & des cœurs, qu'il suffit que la première ne s'y trouve pas pour empêcher ou rompre les plus heureux mariages, sans égard pour l'honneur perdu des infortunés qui sont tous des jours victimes de ces odieux préjugés. J'ai vu plaider au Parlement de Paris une cause célèbre où l'honneur du rang attaquoit insolument & publiquement l'honnêteté, le devoir, la foi conjugale, & où l'indigne pere qui gagna son procès, ôsa déshériter son fils pour n'avoir pas voulu être un malhonnête homme. On ne sauroit dire à quel point dans ce pays si galant les femmes sont tyrannisées par les loix. Faut-il s'étonner qu'elles s'en vengent si cruellement par leurs mœurs?

véri-

véritable ordre social; ceux qui le reglent par la naissance ou par les richesses sont les vrais perturbateurs de cet ordre; ce sont ceux-là qu'il faut décrier ou punir.

Il est donc de la justice universelle que ces abus soient redressés; il est du devoir de l'homme de s'opposer à la violence, de concourir à l'ordre, & s'il m'étoit possible d'unir ces deux amans en dépit d'un vieillard sans raison, ne doutez pas que je n'achevasse en cela l'ouvrage, du ciel, sans m'embarrasser de l'approbation des hommes.

Vous êtes plus heureuse, aimable Claire, vous avez un pere qui ne prétend point savoir, mieux que vous en quoi consiste votre bonheur. Ce n'est, peut-être, ni par de grandes vues de sagesse, ni par une tendresse excessive qu'il vous rend ainsi maitresse de votre sort; mais qu'importe la cause, si l'effet est le même, & si, dans la liberté qu'il vous laisse, l'indolence lui tient lieu de raison? Loin d'abuser de cette liberté, le choix que vous avez fait à vingt ans auroit l'approbation du plus sage pere. Votre cœur, absorbé par une amitié qui n'eut jamais d'égale, a gardé peu de place aux feux de l'amour. Vous leur substituez tout ce qui peut y suppléer dans le mariage: moins amante qu'amie, si vous n'êtes la plus tendre épouse, vous serez la plus vertueuse, & cette union qu'a formé la sagesse doit croître avec l'âge & durer autant qu'elle. L'impulsion du cœur est plus aveugle, mais elle est plus invincible: c'est le moyen de se perdre que de se mettre dans la nécessité de lui résister. Heureux ceux que l'amour assortit comme auroit fait la raison, & qui n'ont point obstacle à vain-

cre & de préjugés à combattre ! Tels seroient nos deux amans sans l'injuste résistance d'un pere entêté. Tels malgré lui pourroient-ils être encore, si l'un des deux étoit bien conseillé.

L'exemple de Julie & le votre montrent également que c'est aux Epoux seuls à juger s'ils se conviennent. Si l'amour ne regne pas, la raison choisira seule ; c'est le cas où vous êtes ; si l'amour regne, la nature a déjà choisi ; c'est celui de Julie. Telle est la loi sacrée de la nature qu'il n'est pas permis à l'homme d'enfreindre, qu'il n'enfreint jamais impunément, & que la considération des états & des rangs ne peut abroger qu'il n'en coûte des malheurs & des crimes.

Quoique l'hiver s'avance & que j'aye à me rendre à Rome, je ne quitterai point l'ami que j'ai sous ma garde, que je ne voye son ame dans un état de consistance sur lequel je puisse compter. C'est un dépôt qui m'est cher par son prix, & parce que vous me l'avez confié. Si je ne puis faire qu'il soit heureux, je tacherai de faire au moins qu'il soit sage, & qu'il porte en homme les maux de l'humanité. J'ai résolu de passer ici une quinzaine de jours avec lui, durant lesquels j'espere que nous recevrons des nouvelles de Julie & des vôtres, & que vous m'aidez toutes deux à mettre quelque appareil sur les blessures de ce cœur malade, qui ne peut encore écouter la raison que par l'organe du sentiment.

Je joins ici une lettre pour votre amie : ne la confiez, je vous prie, à aucun commissionnaire, mais remettez-la vous-même.

FRAGMENS.

Jointe à la lettre précédente.

I.

Pourquoi n'ai-je pu vous voir avant mon départ? Vous avez craint que je n'expirasse en vous quittant? cœur pitoyable! rassurez-vous. Je me porte bien je ne souffre pas je vis encore je pense à vous je pense au tems où je vous fus cher j'ai le cœur un peu serré la voiture m'étourdit je me trouve abattu ,... je ne pourrai longtems vous écrire aujourd'hui. Demain, peut-être aurai-je plus de force ou n'en aurai-je plus besoin

2.

.. Où m'entraînent ces chevaux avec tant de vitesse? Où me conduit avec tant de zèle cet homme qui se dit mon ami? Est-ce loin de toi, Julie? Est-ce par ton ordre? Est-ce en des lieux où tu n'es pas? Ah fille insensée! je mesure des yeux le chemin que je parcours si rapidement. D'où viens-je? où vais-je? & pourquoi tant de diligence? Avez-vous peur, cruels, que je ne coure pas assez tôt à ma perte? O amitié! ô amour! est-ce là votre accord? sont-ce là vos bienfaits?

As-tu bien consulté ton cœur, en me chassant avec tant de violence ? As-tu pu, dis, Julie, as-tu pu renoncer pour jamais Non non, ce tendre cœur m'aime ; je le fais bien. Malgré le sort, malgré lui-même, il m'aimera jusqu'au tombeau Je le vois, tu t'es laissé suggérer (c) quel repentir éternel tu te prépares ! hélas ! il sera trop tard quoi, tu pourrais oublier quoi, je t'aurois mal connue ! Ah, songe à toi, songe à moi, songe à écoute, il en est tems encore tu m'as chassé avec barbarie. Je fais plus vite que le vent Dis un mot, un seul mot, & je reviens plus prompt que l'éclair. Dis un mot, & pour jamais nous sommes unis. Nous devons l'être ; nous le serons Ah ! l'air emporte mes plaintes ! & cependant je suis ; je vais vivre & mourir loin d'elle vivre loin d'elle !

L E T T R E III.

De Milord Edouard à Julie.

VOTRE Cousine vous dira des nouvelles de votre ami. Je crois d'ailleurs qu'il vous écrit par cet ordinaire. Commencez par satisfaire là-dessus votre empressement, pour lire

(c) La fuite montre que ses soupçons tomboient sur Milord Edouard, & que Claire les a pris pour elle.

ensuite

ensuite posément cette lettre; car je vous prie que son sujet demande toute votre attention.

Je connois les hommes: j'ai vécu beaucoup en peu d'années; j'ai acquis une grande expérience à mes dépens, & c'est le chemin des passions qui m'a conduit à la philosophie. Mais de tout ce que j'ai observé jusqu'ici, je n'ai rien vu de si extraordinaire que vous & votre amant. Ce n'est pas que vous ayez ni l'un ni l'autre un caractère marqué dont on puisse au premier coup d'œil assigner les différences, & il se pourroit bien que cet embarras de vous définir vous fit prendre pour des âmes communes par un observateur superficiel. Mais c'est cela même qui vous distingue, qu'il est impossible de vous distinguer, & que les traits du modèle commun, dont quelqu'un manque toujours à chaque individu, brillent tous également dans les vôtres. Ainsi chaque épreuve d'une estampe a ses défauts particuliers qui lui servent de caractère, & s'il en vient une qui soit parfaite, quoiqu'on la trouve belle au premier coup d'œil, il faut la considérer longtems pour la reconnoître. La première fois que je vis votre amant, je fus frappé d'un sentiment nouveau, qui n'a fait qu'augmenter de jour en jour, à mesure que la raison l'a justifié. A votre égard, ce fut toute autre chose encore, & ce sentiment fut si vif que je me trompai sur sa nature. Ce n'étoit pas tant la différence des sexes qui produisoit cette impression, qu'un caractère encore plus marqué de perfection que le cœur sent, même indépendamment de l'amour. Je vois bien ce que vous seriez sans votre amant; je ne vois pas de même ce qu'il seroit sans vous.

beau-

beaucoup d'hommes peuvent lui ressembler, mais il n'y a qu'une Julie au monde. Après un tort que je ne me pardonnerai jamais, votre lettre vint m'éclairer sur mes vrais sentimens. Je connus que je n'étois point jaloux ni par conséquent amoureux ; je connus que vous étiez trop aimable pour moi ; il vous faut les prémices d'une ame, & la mienne ne seroit pas digne de vous.

Dès ce moment je pris pour votre bonheur mutuel un tendre intérêt qui ne s'éteindra point. Croyant lever toutes les difficultés, je fis auprès de votre pere une démarche indiscrete dont le mauvais succès n'est qu'une raison de plus pour exciter mon zele. Daignez m'écouter, & je puis réparer encore tout le mal que je vous ai fait.

Sondez bien votre cœur, ô Julie, & voyez s'il vous est possible d'éteindre le feu dont il est dévoré ? Il fut un tems, peut-être, où vous pouviez en arrêter le progrès ; mais si Julie pure & chaste a pourtant succombé, comment se relevera-t-elle après sa chute ? Comment résistera-t-elle à l'amour vainqueur, & armé de la dangereuse image de tous les plaisirs passés ? Jeune amante ne vous en imposez plus, & renoncez à la confiance qui vous a séduite : vous êtes perdue, s'il faut combattre encore : vous serez avilie & vaincue, & le sentiment de votre honte étouffera par degrés toutes vos vertus. L'amour s'est insinué trop avant dans la substance de votre ame pour que vous puissiez jamais l'en chasser ; il en renforce & pénètre tous les traits comme une eau forte & corrosive ; vous n'effacerez jamais la profonde impression sans effacer à la fois tous les sentimens exquis que vous
reçutes

reçutes de la nature, & quand il ne vous restera plus d'amour, il ne vous restera plus rien d'estimable. Qu'avez-vous donc maintenant à faire, ne pouvant plus changer l'état de votre cœur ? Une seule chose, Julie, c'est de le rendre légitime. Je vais vous proposer pour cela l'unique moyen qui vous reste ; profitez-en, tandis qu'il est tems encore ; rendez à l'innocence & à la vertu cette sublime raison dont le Ciel vous fit dépositaire, ou craignez d'avilir à jamais le plus précieux de ses dons.

J'ai dans le Duché d'Yorc une terre affés considérable, qui fut longtems le séjour de mes ancêtres. Le château est ancien, mais bon & commode ; les environs sont solitaires, mais agréables & variés. La riviere d'Ouse qui passe au bout du parc offre à la fois une perspective charmante à la vue & un débouché facile aux denrées ; le produit de la terre suffit pour l'honnête entretien du maître & peut doubler sous ses yeux. L'odieux préjugé n'a point d'accès dans cette heureuse contrée. L'habitant paisible y conserve encore les mœurs simples des premiers tems, & l'on y trouve une image du Valais décrit avec des traits si touchans par la plume de votre ami. Cette terre est à vous, Julie, si vous daignez l'habiter avec lui, & c'est là que vous pourrez accomplir ensemble tous les tendres souhaits par où finit la lettre dont je parle.

Venez, modele unique des vrais amans ; venez, couple aimable & fidelle prendre possession d'un lieu fait pour servir d'azile à l'amour & à l'innocence. Venez y ferrer, à la face du ciel & des hommes, le doux nœud qui vous unit. Venez honorer de l'exemple de vos vertus un
pays

pays où elles seront adorées, & des gens simples portés à les imiter. Puissiez-vous en ce lieu tranquille goûter à jamais dans les sentimens qui vous unissent le bonheur des ames pures; puisse le Ciel y bénir vos chastes feux d'une famille qui vous ressemble; puissiez vous y prolonger vos jours dans une honorable vieillesse, & les terminer enfin paisiblement dans les bras de vos enfans; puissent nos neveux en parcourant avec un charme secret ce monument de la félicité conjugale, dire un jour dans l'attendrissement de leur cœur. *Ce fut ici l'asile de l'innocence; ce fut ici la demeure des deux amans.*

Votre sort est en vos mains, Julie; pesez attentivement la proposition que je vous fais, & n'en examinez que le fond; car d'ailleurs, je me charge d'assurer d'avance & irrévocablement votre ami de l'engagement que je prends; je me charge aussi de la sûreté de votre départ, & de veiller avec lui à celle de votre personne jusqu'à votre arrivée. Là vous pourrez aussi-tôt vous marier publiquement sans obstacle; car parmi nous une fille nubile n'a nul besoin du consentement d'autrui pour disposer d'elle-même. Nos sages loix n'abrogent point celles de la nature, & s'il résulte de cet heureux accord quelques inconvéniens, ils sont beaucoup moindres que ceux qu'il prévient. J'ai laissé à Vevai mon Valet-de-chambre, homme de confiance, brave, prudent, & d'une fidélité à toute épreuve. Vous pourrez aisément vous concerter avec lui de bouche ou par écrit à l'aide de Regianino, sans que ce dernier sache de quoi il s'agit. Quand il sera tems, nous partirons pour vous aller joindre, & vous ne quitterez la maison paternelle que sous la conduite de votre Époux. Je

Je vous laisse à vos réflexions; mais je le repete, craignez l'erreur des préjugés & la séduction des scrupules qui menent souvent au vice par le chemin de l'honneur. Je prévois ce qui vous arrivera si vous rejetez mes offres. La tyrannie d'un pere intraitable vous entraînera dans l'abîme que vous ne connoîtrez qu'après la chute. Votre extrême douceur dégénere quelquefois en timidité: vous serez sacrifiée à la chimere des conditions (d): Il faudra contracter un engagement desavoué par le cœur. L'approbation publique sera démentie incessamment par le cri de la conscience; vous serez honorée & méprisable. Il vaut mieux être oubliée & vertueuse.

P. S. Dans le doute de votre résolution, je vous écris à l'insçu de notre ami, de peur qu'un refus de votre part ne vint détruire en un instant tout l'effet de mes soins.

• L E T T R E IV.

De Julie à Claire.

O H, ma chère! dans quel trouble tu m'as laissée hier au soir, & quelle nuit j'ai passée en rêvant à cette fatale lettre! Non, jamais tentation plus dangereuse ne vint assaillir mon cœur; jamais je n'éprouvai de pareilles agi-

(d) La chimere des conditions! C'est un pair d'Angleterre qui parle ainsi! & tout ceci ne seroit pas une fiction? Lecteur, qu'en dites-vous?

tations,

tations, & jamais je n'apperçus moins le moyen de les appaiser. Autrefois une certaine lumiere de sagesse & de raison dirigeoit ma volonté; dans toutes les occasions embarrassantes, je discernois d'abord le parti le plus honnête, & le prenois à l'instant. Maintenant avilie & toujours vaincue, je ne fais que floter entre des passions contraires: mon foible cœur n'a plus que le choix de ses fautes, & tel est mon déplorable aveuglement, que si je viens par hazard à prendre le meilleur parti, la vertu ne m'aura point guidée, & je n'en aurai pas moins de remords. Tu fais quel Époux mon pere me destine; tu fais quels liens l'amour m'a donnés: veux-je être vertueuse? l'obéissance & la foi m'imposent des devoirs opposés. Veux-je suivre le penchant de mon cœur? qui préférer d'un amant ou d'un pere? Hélas, en écoutant l'amour ou la nature, je ne puis éviter de mettre l'un ou l'autre au desespoir; en me sacrifiant au devoir je ne puis éviter de commettre un crime, & quelque parti que je prenne, il faut que je meure à la fois malheureuse & coupable.

Ah! chere & tendre amie, toi qui fus toujours mon unique ressource & qui m'as tant de fois sauvée de la mort & du desespoir, considere aujourd'hui l'horrible état de mon ame, & vois si jamais tes secourables soins me furent plus nécessaires! Tu fais si tes avis sont écoutés, tu fais si tes conseils sont suivis, tu viens de voir au prix du bonheur de ma vie si je fais deférer aux leçons de l'amitié. Prends donc pitié de l'accablement où tu m'as réduite; acheve, puis que tu as commencé; supplée à mon courage abattu, pense pour celle qui ne pense plus que par toi. Enfin, tu lis dans ce cœur qui t'aime; tu le
connois

connois mieux que moi. Apprens-moi donc ce que je veux & choisis à ma place, quand je n'ai plus la force de vouloir, ni la raison de choisir.

Relis la lettre de ce généreux Anglois ; relis-la mille fois, mon Ange. Ah ! laisse-toi toucher au tableau charmant du bonheur que l'amour, la paix, la vertu peuvent me promettre encore ! Douce & ravissante union des ames ! délices inexprimables, même au sein des remords ! Dieux ! que seriez vous pour mon cœur au sein de la foi conjugale ? Quoi ! le bonheur & l'innocence seroient encore en mon pouvoir ? Quoi, je pourrois expirer d'amour & de joie entre un époux adoré, & les chers gages de sa tendresse ! . . . & j'hésite un seul moment, & je ne vole pas réparer ma faute dans les bras de celui qui m'en la fit commettre ? & je ne suis pas déjà femme vertueuse, & chaste mere de famille ? . . . Oh que les auteurs de mes jours ne peuvent-ils me voir sortir de mon avilissement ! Que ne peuvent-ils être témoins de la maniere dont je saurai remplir à mon tour les devoirs sacrés qu'ils ont remplis envers moi ! . . . & les tiens ? fille ingrate & dénaturée ; qui les remplira près d'eux ; tandis que tu les oublies ? Est-ce en plongeant le poignard dans le sein d'une mere que tu te prépares à le devenir ? Celle qui deshonor sa famille apprendra-t-elle à ses enfans à l'honorer ? Digne objet de l'aveugle tendresse d'un pere & d'une mere idolâtres. Abandonne-les au regret de t'avoir fait naître ; couvre leurs vieux jours de douleur & d'opprobre . . . & jouis, si tu peux, d'un bonheur acquis à ce prix.

Mon Dieu ! que d'horreurs m'environnent ! quitter furtivement son pays ; deshonor sa famille,

mille, abandonner à la fois pere, mere, amis, parens, & toi-même ! & toi, ma douce amie ! & toi, la bien-aimée de mon cœur ! toi dont à peine dès mon enfance, je puis restet éloignée un seul jour ; te fuir, te quitter, te perdre, ne te plus voir ! ah non ! que jamais que de tourmens déchirent ta malheureuse amie ! elle sent à la fois tous les maux dont elle a le choix, sans qu'aucun des biens qui lui resteront la console. Hélas, je m'égare. Tant de combats passent ma force & troublent ma raison ; je perds à la fois le courage & le sens. Je n'ai plus d'espoir qu'en toi seule. Ou choisis ou laisse moi mourir.

L E T T R E V.

Réponse.

TES perplexités ne sont que trop bien fondées, ma chere Julie ; je les ai prévues & n'ai pu les prévenir, je les sens & ne les puis appaiser ; & ce que je vois de pire dans ton état, c'est que personne ne t'en peut tirer que toi-même. Quand il s'agit de prudence, l'amitié vient au secours d'une ame agitée, s'il faut choisir le bien ou le mal, la passion qui les mésonnoit peut se taire devant un conseil desintéressé. Mais ici quelque parti que tu prennes, la nature l'autorise & le condamne, la raison le blâme & l'approuve, le devoir se tait ou s'oppose à lui-même ; les suites sont également à craindre de part & d'autre ; tu ne peux ni rester indécise ni bien choisir ;

choisir; tu n'as que des peines à comparer, & ton cœur seul en est le juge. Pour moi, l'importance de la délibération m'épouvante & son effet m'attriste. Quelque sort que tu préfères, il sera toujours peu digne de toi, & ne pouvant ni te montrer un parti qui te convienne, ni te conduire au vrai bonheur, je n'ai pas le courage de décider de ta destinée. Voici le premier refus que tu reçus jamais de ton amie, & je sens bien par ce qu'il me coûte que ce sera le dernier; mais je te trahirois en voulant te gouverner dans un cas où la raison même s'impose silence, & où la seule règle à suivre est d'écouter ton propre penchant.

Ne sois pas injuste envers moi, ma douce amie, & ne me juge point avant le tems. Je fais qu'il est des amitiés circonspectes qui, craignant de se compromettre, refusent des conseils dans les occasions difficiles, & dont la réserve augmente avec le péril des amis. Ah! tu vas connoître si ce cœur qui t'aime connoît ces timides précautions! souffre qu'au lieu de te parler de ses affaires, je te parle un instant des miennes.

N'as-tu jamais remarqué, mon Ange, à quel point tout ce qui t'approche s'attache à toi? Qu'un père & une mère chérissent une fille unique, il n'y a pas, je le sais, de quoi s'en fort étonner; qu'un jeune homme ardent s'enflamme pour un objet aimable, cela n'est pas plus extraordinaire; mais qu'à l'âge mur un homme aussi froid que M. de Wolmar, s'attendrisse en te voyant, pour la première fois de sa vie; que toute une famille t'idolâtre unanimement; que tu sois chère à mon père, cet homme si peu sensible, autant & plus, peut-être, que ses propres enfans:

enfants : que les amis, les connoissances, les domestiques, les voisins & toute une ville entière, t'adorent de concert & prennent à toi le plus tendre intérêt : Voila, ma chere, un concours moins vraisemblable, & qui n'auroit point lieu s'il n'avoit en ta personne quelque cause particuliere. Sais-tu bien quelle est cette cause ? Ce n'est ni ta beauté, ni ton esprit, ni ta grace, ni rien de tout ce qu'on entend par le don de plaire : mais c'est cette ame tendre & cette douceur d'attachement qui n'a point d'égale ; c'est le don d'aimer, mon enfant, qui te fait aimer. On peut resister à tout, hors à la bienveillance, & il n'y a point de moyen plus sûr d'acquiescer l'affection des autres que de leur donner la sienne. Mille femmes sont plus belles que toi ; plusieurs ont autant de graces ; toi seule as avec les graces, je ne fais quoi de plus séduisant qui ne plait pas seulement, mais qui touche, & qui fait voler tous les cœurs au devant du tien. On sent que ce tendre cœur ne demande qu'à se donner, & le doux sentiment qu'il cherche le va chercher à son tour.

Tu vois, par exemple, avec surprise l'incroyable affection de Milord Edouard pour ton ami ; tu vois son zele pour ton bonheur ; tu reçois avec admiration ses offres généreuses ; tu les attribues à la seule vertu, & ma Julie de s'attendrir ! Erreur, abus, charmante Cousine ! A Dieu ne plaise que j'exténue les bienfaits de Milord Edouard, & que je déprise sa grande ame. Mais crois-moi, ce zele tout pur qu'il est, seroit moins ardent si dans la même circonstance il s'adressoit à d'autres personnes. C'est ton ascendant invincible & celui de ton ami, qui,

fans même qu'il s'en apperçoive le déterminent avec tant de force, & lui font faire par attachement ce qu'il croit ne faire que par honnêteté.

Voilà ce qui doit arriver à toutes les ames d'une certaine trempe ; elles transforment pour ainsi dire les autres en elles-mêmes ; elles ont une sphere d'activité dans laquelle rien ne leur résiste : on ne peut les connoître sans les vouloir imiter, & de leur sublime élévation elles attirent à elles tout ce qui les environne. C'est pour cela, ma chere, que ni toi ni ton ami ne connoîtrez peut-être jamais les hommes ; car vous les verrez bien plus comme vous les ferez, que comme ils seront d'eux-mêmes. Vous donnerez le ton à tous ceux qui vivront avec vous ; ils vous fuiront ou vous deviendront semblables, & tout ce que vous aurez vu n'aura peut-être rien de pareil dans le reste du monde.

Venons maintenant à moi, Cousine ; à moi qu'un même sang, un même âge, & sur tout une parfaite conformité de goûts & d'humeurs avec des tempéramens contraires unit à toi dès l'enfance.

Congiunti eran gl' alberghi,

Ma più congiunti i cori :

Conforme era l'etate,

Ma 'l pensier più conforme.

Que penses-tu qu'ait produit sur celle qui a passé sa vie avec toi, cette charmante influence qui se fait sentir à tout ce qui t'approche ? Crois-tu qu'il puisse ne régner entre nous qu'une union commune ? Mes yeux ne te rendent-ils pas la douce joye que je prends chaque jour dans les tiens en nous abordant ? Ne lis-tu pas
dans

dans mon cœur attendri le plaisir de partager tes peines & de pleurer avec toi ? Puis-je oublier que dans les premiers transports d'un amour naissant, l'amitié ne te fut point importune, & que les murmures de ton amant ne purent t'engager à m'éloigner de toi, & à me dérober le spectacle de ta foiblesse ? Ce moment fut critique, ma Julie ; je fais ce que vaut dans ton cœur modeste le sacrifice d'une honte qui n'est pas réciproque. Jamais je n'eusse été ta confidente si j'eusse été ton amie à demi, & nos âmes se font trop bien senties en s'unissant, pour que rien les puisse désormais séparer.

Qu'est-ce qui rend les amitiés si tièdes & si peu durables entre les femmes, je dis entre celles qui sauroient aimer ? Ce sont les intérêts de l'amour ; c'est l'empire de la beauté ; c'est la jalousie des conquêtes. Or si rien de tout cela nous eut pu diviser ; cette division seroit déjà faite ; mais quand mon cœur seroit moins inepte à l'amour, quand j'ignorerois que vos feux sont de nature à ne s'éteindre qu'avec la vie, ton amant est mon ami, c'est-à-dire, mon frère ; & qui vit jamais finir par l'amour une véritable amitié ? Pour M. d'Orbe, assurément il aura longtems à se louer de tes sentimens, avant que je songe à m'en plaindre, & je ne suis pas plus tentée de le retenir par force que toi de me l'arracher. Eh, mon enfant ! plut au Ciel qu'au prix de son attachement je te puisse guérir du tien ; je le garde avec plaisir, je le céderois avec joye.

A l'égard des prétentions sur la figure j'en puis avoir tant qu'il me plaira, tu n'es pas fille à me les disputer, & je suis bien sûre qu'il ne t'entra

e'entra de tes jours dans l'esprit de savoir qui de nous deux est la plus jolie. Je n'ai pas été tout à fait si indifférente ; je fais là-dessus à quoi m'en tenir, sans en avoir le moindre chagrin. Il me semble même que j'en suis plus fiere que jalouse ; car enfin les charmes de ton visage n'étant pas ceux qu'il faudroit au mien, ne m'ôtent rien de ce que j'ai, & je me trouve encore belle de ta beauté, aimable de tes graces, ornée de tes talens ; je me pare de toutes tes perfections, & c'est en toi que je place mon amour propre le mieux entendu. Je n'aimerois pourtant guere à faire peur pour mon compte, mais je suis assés jolie pour le besoin que j'ai de l'être. Tout le reste m'est inutile, & je n'ai pas besoin d'être humble pour te ceder.

Tu t'impaticntes de savoir à quoi j'en veux venir. Le voici. Je ne puis te donner le conseil que tu me demandes, je t'en ai dit la raison : mais le parti que tu prendras pour toi, tu le prendras en même tems pour ton amie, & quel que soit ton destin je suis déterminée à le partager. Si tu pars, je te suis ; si tu restes, je reste : j'en ai formé l'inébranlable résolution, je le dois, rien ne m'en peut détourner. Ma fatale indulgence a causé ta perte ; ton sort doit être le mien, & puisque nous fumes inséparables dès l'enfance, ma Julie, il faut l'être jusqu'au tombeau.

Tu trouveras, je le prévois, beaucoup d'étourderie dans ce projet ; mais au fond il est plus sensé qu'il ne semble, & je n'ai pas les mêmes motifs d'irrésolution que toi. Premièrement, quant à ma famille, si je quitte un pere facile, je quitte un pere assés indifférent, qui laisse faire à ses

enfants tout ce qui leur plait, plus par négligence que par tendresse: car tu sais que les affaires de l'Europe l'occupent beaucoup plus que les siennes, & que sa fille lui est bien moins chère que la pragmatique. D'ailleurs, je ne suis pas comme toi fille unique, & avec les enfans qui lui resteront, à peine saura-t-il s'il lui en manque un.

J'abandonne un mariage prêt à conclure à *Manco-male*, ma chère; c'est à M. d'Orbe, s'il m'aime, à s'en consoler. Pour moi, quoique j'estime son caractère, que je ne sois pas sans attachement pour sa personne, & que je regrette en lui un fort honnête homme, il ne m'est rien auprès de ma Julie. Dis-moi, mon enfant, l'ame a-t-elle un sexe? En vérité, je ne le sens guère à la mienne. Je puis avoir des fantaisies, mais fort peu d'amour. Un mari peut m'être utile, mais il ne sera jamais pour moi qu'un mari, & de ceux-là, libre encore & passable comme je suis, j'en puis trouver un par tout le monde.

Prends bien garde, Cousine, que quoique je n'hésite point, ce n'est pas à dire que tu ne dois point hésiter, ni que je veuille t'insinuer de prendre le parti que je prendrai si tu pars. La différence est grande entre nous & tes devoirs sont beaucoup plus rigoureux que les miens. Tu sais encore qu'une affection presque unique remplit mon cœur, & absorbe si bien tous les autres sentimens qu'ils y sont comme anéantis. Une invincible & douce habitude m'attache à toi dès mon enfance; je n'aime parfaitement que toi seule, & si j'ai quelques liens à rompre en te suivant, je m'encouragerai par ton exemple. Je me dirai, j'imité Julie, & me croirai justifiée.

BILLET.

B I L L E T.

De Julie à Claire.

JE t'entends, amie incomparable, & je te remercie. Au moins une fois j'aurai fait mon devoir, & ne serai pas en tout indigne de toi.

L E T T R E VI.

De Julie à Milord Edouard.

VOtre lettre, Milord, me pénètre d'attendrissement & d'admiration. L'ami que vous daignez protéger n'y sera pas moins sensible quand il saura tout ce que vous avez voulu faire pour nous. Hélas ! il n'y a que les infortunés qui sentent le prix des ames bienfaites. Nous ne savons déjà qu'à trop de titres tout ce que vaut la votre, & vos vertus héroïques nous toucheront toujours, mais elles ne nous surprendront plus.

Qu'il me seroit doux d'être heureuse sous les auspices d'un ami si généreux, & de tenir de ses bienfaits le bonheur que la fortune m'a refusé ! Mais, Milord, je le vois avec desespoir, elle trompe vos bons desseins ; mon sort cruel l'emporte sur votre zèle, & la douce image des biens que vous m'offrez ne sert qu'à m'en rendre la privation plus sensible. Vous donnez une re-

traite agréable & sûre à deux amans persécutés ; vous y rendez leurs feux légitimes, leur union solennelle, & je fais que sous votre garde j'échapperois aisément aux poursuites d'une famille irritée. C'est beaucoup pour l'amour, est-ce assez pour la félicité ? Non, si vous voulez que je sois paisible & contente, donnez moi quelque azile plus sûr encore, où l'on puisse échapper à la honte & au repentir. Vous allez au devant de nos besoins, & par une générosité sans exemple, vous vous privez pour notre entretien d'une partie des biens destinés au votre. Plus riche, plus honorée de vos bienfaits que de mon patrimoine, je puis tout recouvrer près de vous, & vous daignerez me tenir lieu de pere. Ah Milord ! ferai-je digne d'en trouver un, après avoir abandonné celui que m'a donné la nature ?

Voilà la source des reproches d'une conscience épouvantée, & des murmures secrets qui déchirent mon cœur. Il ne s'agit pas de savoir si j'ai droit de disposer de moi contre le gré des auteurs de mes jours, mais si j'en puis disposer sans les affliger mortellement, si je puis les fuir sans les mettre au desespoir ? Hélas ! il vaudroit autant consulter si j'ai droit de leur ôter la vie. Depuis quand la vertu pese-t-elle ainsi les droits du sang & de la nature ? Depuis quand un cœur sensible marque-t-il avec tant de soin les bornes de la reconnoissance ? N'est-ce pas être déjà coupable que de vouloir aller jusqu'au point où l'on commence à le devenir, & cherche-t-on si scrupuleusement le terme de ses devoirs, quand on n'est point tenté de le passer ? Qui, moi ? j'abandonnerois impitoyablement ceux par qui je respire, ceux qui me conservent la vie qu'ils m'ont
donnée,

donnée, & me la rendent chere ; ceux qui n'ont d'autre espoir, d'autre plaisir qu'en moi seule ? Un pere presque sexagenaire ! une mere toujours languissante ! Moi leur unique enfant, je les laisserois sans assistance dans la solitude & les ennuis de la vieillesse, quand il est tems de leur rendre les tendres soins qu'ils m'ont prodigués ? Je livrerois leurs derniers jours à la honte, aux regrets, aux pleurs ? la terreur, le cri de ma conscience agitée me peindroient sans cesse mon pere & ma mere expirans sans consolation, & maudissant la fille ingrate qui les délaisse & les deshonne ? Non, Milord, la vertu que j'abandonnai m'abandonne à son tour & ne dit plus rien à mon cœur ; mais cette idée horrible me parle à sa place, elle me suivroit pour mon tourment à chaque instant de mes jours, & me rendroit misérable au sein du bonheur. Enfin, si tel est mon destin qu'il faille livrer le reste de ma vie aux remords, celui-là seul est trop affreux pour le supporter ; j'aime mieux braver tous les autres.

Je ne puis répondre à vos raisons, je l'avoue, je n'ai que trop de penchant à les trouver bonnes : mais, Milord, vous n'êtes pas marié, ne sentez vous point qu'il faut être pere pour avoir droit de conseiller les enfans d'autrui ? Quant à moi, mon parti est pris ; mes parens me rendront malheureuse, je le fais bien ; mais il me fera moins cruel de gemir dans mon infortune que d'avoir causé la leur, & je ne désertterai jamais la maison paternelle. Va donc, douce chimere d'une ame sensible, félicité si charmante & si désirée, va te perdre dans la nuit des songes, tu n'auras plus de réalité pour moi. Et

vous, ami trop généreux, oubliez vos aimables projets, & qu'il n'en reste de trace qu'au fond d'un cœur trop reconnoissant pour en perdre le souvenir. Si l'excès de nos maux ne décourage point votre grande ame, si vos généreuses bontés ne sont point épuisées, il vous reste de quoi les exercer avec gloire, & celui que vous honorez du titre de votre ami, peut par vos soins mériter de le devenir. Ne jugez pas de lui par l'état où vous le voyez : son égarement ne vient point de lâcheté, mais d'un génie ardent & fier qui se roidit contre la fortune. Il y a souvent plus de stupidité que de courage dans une constance apparente ; le vulgaire ne connoit point de violentes douleurs, & les grandes passions ne germent gueres chez les hommes foibles. Hélas ! il a mis dans la sienne cette énergie de sentimens qui caractérise les ames nobles, & c'est ce qui fait aujourd'hui ma honte & mon desespoir. Milord, daignez le croire, s'il n'étoit qu'un homme ordinaire, Julie n'eut point péri.

Non, non ; cette affection secrète qui prévint en vous une estime éclairée ne vous a point trompé. Il est digne de tout ce que vous avez fait pour lui sans le bien connoître ; vous ferez plus encore s'il est possible, après l'avoir connu. Oui, soyez son consolateur, son protecteur, son ami, son père, c'est à la fois pour vous & pour lui que je vous en conjure ; il justifiera votre confiance, il honorera vos bienfaits, il pratiquera vos leçons, il imitera vos vertus, il apprendra de vous la sagesse. Ah, Milord ! s'il devient entre vos mains tout ce qu'il peut être, que vous serez fier un jour de votre ouvrage !

LETTRE

L E T T R E VII.

De Julie.

ET toi aussi, mon doux ami ! & toi l'unique espoir de mon cœur, tu viens le percer encore quand il se meurt de tristesse ! J'étois préparée aux coups de la fortune, de longs pressentimens me les avoient annoncés ; je les aurois supportés avec patience : mais toi pour qui je les souffre ! ah ceux qui me viennent de toi me sont seuls insupportables, & il m'est affreux de voir aggraver mes peines par celui qui devoit me les rendre chères ! Que de douces consolations je m'étois promises qui s'évanouissent avec ton courage ! Combien de fois je me flattai que ta force animeroit ma langueur, que ton mérite effaceroit ma faute, que tes vertus releveroient mon ame abattue ! Combien de fois j'essuyai mes larmes ameres en me disant, je souffre pour lui, mais il en est digne ; je suis coupable, mais il est vertueux ; mille ennuis m'assiègent, mais sa constance me soutient, & je trouve au fond de son cœur le dédommagement de toutes mes pertes ? Vain espoir que la première épreuve a détruit ! Où est maintenant cet amour sublime qui fait élever tous les sentimens & faire éclater la vertu ? Où sont ces fieres maximes ? qu'est devenue cette imitation des grands hommes ? Où est ce philosophe que le malheur ne peut ébranler, & qui succombe au premier accident qui le sépare de sa maitresse ? Quel pretexte excusera désormais

ma honte à mes propres yeux, quand je ne vois plus dans celui qui m'a séduite qu'un homme sans courage, amoli par les plaisirs, qu'un cœur lâche abattu par le premier revers, qu'un insensé qui renonce à la raison sitôt qu'il a besoin d'elle ? ô Dieu ! dans ce comble d'humiliation devois-je me voir réduite à rougir de mon choix autant que de ma foiblesse ?

Regarde à quel point tu t'oublies ; ton ame égarée & rampante s'abaisse jusqu'à la cruauté ? tu m'oses faire des reproches ? tu t'oses plaindre de moi ? ... de ta Julie ? ... barbare ! ... comment tes remords n'ont-ils pas retenu ta main ? Comment les plus doux témoignages du plus tendre amour qui fut jamais, t'ont-ils laissé le courage de m'outrager ? Ah si tu pouvois douter de mon cœur que le tien seroit méprisable ! ... mais non, tu n'en doutes pas, tu n'en peux douter, j'en puis défier ta fureur ; & dans cet instant même où je hais ton injustice, tu vois trop bien la source du premier mouvement de colere que j'éprouvai de ma vie.

Peux-tu t'en prendre à moi, si je me suis perdue par une aveugle confiance, & si mes desseins n'ont point réussi ? Que tu rougirois de tes duretés si tu connoissois quel espoir m'avoit séduite, quels projets j'osai former pour ton bonheur & le mien, & comment ils se sont évanouis avec toutes mes espérances ! Quelque jour, j'ose m'en flatter encore, tu pourras en savoir davantage, & tes regrets me vengeront alors de tes reproches. Tu fais la défense de mon pere ; tu n'ignores pas les discours publics ; j'en prévis les conséquences, je te les fis exposer, tu les sentis comme nous, & pour nous conserver l'un à
l'autre

l'autre il falut nous soumettre au sort qui nous séparoit.

Je t'ai donc chassé, comme tu l'oses dire? Mais pour qui l'ai-je fait, amant sans délicatesse? Ingrat! c'est pour un cœur bien plus honnête qu'il ne croit l'être, & qui mourroit mille fois plutôt que de me voir avilie. Dis-moi, que deviendras-tu quand je serai livrée à l'opprobre? Esperes-tu pouvoir supporter le spectacle de mon deshonneur? Vien cruel, si tu le crois, vien recevoir le sacrifice de ma réputation avec autant de courage que je puis te l'offrir. Vien, ne crains pas d'être défavoué de celle à qui tu fus cher. Je suis prête à déclarer à la face du Ciel & des hommes tout ce que nous avons senti l'un pour l'autre; je suis prête à te nommer hautement mon amant, à mourir dans tes bras d'amour & de honte: j'aime mieux que le monde entier connoisse ma tendresse que de t'en voir douter un moment, & tes reproches me sont plus amers que l'ignominie.

Finissons pour jamais ces plaintes mutuelles, je t'en conjure; elles me sont insupportables. ô Dieu! comment peut on se quereller quand on s'aime, & perdre à se tourmenter l'un l'autre des momens où l'on a si grand besoin de consolation? Non, mon ami, que sert de feindre un mécontentement qui n'est pas. Plaignons-nous du sort & non de l'amour. Jamais, il ne forma d'union si parfaite; jamais il n'en forma de plus durable. Nos ames trop bien confondues ne sauroient plus se séparer, & nous ne pouvons plus vivre éloignés l'un de l'autre, que comme deux parties d'un même tout. Comment peux-tu donc ne sentir que tes peines? Comment ne sens-tu point celles de ton amie? Comment

n'entens-tu point dans ton sein ses tendres gémissemens? Combien ils sont plus douloureux que tes cris-emporés! Combien si tu partageois mes maux ils te seroient plus cruels que les tiens mêmes!

Tu trouves ton sort déplorable! Considere celui de ta Julie, & ne pleure que sur elle. Considere dans nos communes infortunes l'état de mon Sexe & du tien, & juge qui de nous est le plus à plaindre? Dans la force des passions affecter d'être insensible; en proie à mille peines paroître joyeuse & contente; avoir l'air ferein & l'ame agitée; dire toujours autrement qu'on ne pense; déguiser tout ce qu'on sent; être fausse par devoir, & mentir par modestie: voilà l'état habituel de toute fille de mon âge. On passe ainsi ses beaux jours sous la tyrannie des bienséances, qu'aggrave enfin celle des parens dans un lien mal assorti. Mais on gêne en vain nos inclinations; le cœur ne reçoit de loix que de lui-même; il échape à l'esclavage; il se donne à son gré. Sous un joug de fer que le ciel n'impose pas on n'affervit qu'un corps sans ame: la personne & la foi restent séparément engagées, & l'on force au crime une malheureuse victime, en la forçant de manquer de part ou d'autre au devoir sacré de la fidélité. Il en est de plus sages? ah, je le fais! Elles n'ont point aimé? Qu'elles sont heureuses! Elles résistent? J'ai voulu résister. Elles sont plus vertueuses? Aiment-elles mieux la vertu? Sans toi, sans toi seul je l'aurois toujours aimée. Il est donc vrai que je ne l'aime plus? tu m'as perdue, & c'est moi qui te console! mais moi que vais-je devenir? que les consolations de l'amitié

font foibles où manquent celles de l'amour ! qui me consolera donc dans mes peines ? Quel sort affreux j'envisage, moi qui pour avoir vécu dans le crime ne vois plus qu'un nouveau crime dans des nœuds abhorrés & peut-être inévitables ! Où trouverai-je assés de larmes pour pleurer ma faute & mon amant, si je cède ? où trouverai-je assés de force pour résister, dans l'abattement où je suis ? Je crois déjà voir les fureurs d'un pere irrité ! Je crois déjà sentir le cri de la nature émouvoir mes entrailles, ou l'amour gémissant déchirer mon coeur ! Privée de toi, je reste sans ressource, sans appui, sans espoir ; le passé m'avilit, le présent m'afflige, l'avenir m'épouvante. J'ai cru tout faire pour notre bonheur, je n'ai fait que nous rendre plus misérables en nous préparant une séparation plus cruelle. Les vains plaisirs ne sont plus, les remords demeurent, & la honte qui m'humilie est sans dédommagement.

C'est à moi, c'est à moi d'être foible & malheureuse. Laisse-moi pleurer & souffrir ; mes pleurs ne peuvent non plus tarir que mes fautes se réparer, & le tems même qui guerit tout ne m'offre que de nouveaux sujets de larmes : Mais toi qui n'as nulle violence à craindre, que la honte n'avilit point, que rien ne force à déguiser bassement tes sentimens ; toi qui ne sens que l'atteinte du malheur & jouis au moins de tes premières vertus, comment t'oses-tu dégrader au point de soupirer & gémir comme une femme, & de t'emporter comme un furieux ? N'est-ce pas assés du mépris que j'ai mérité pour toi, sans l'augmenter en te rendant méprisable toi-même, & sans m'accabler à la fois de mon opprobre & du tien ? Rappelle donc ta fermeté, sache sup-

porter l'infortune & sois homme. Sois encore, si j'ose le dire, l'amant que Julie a choisi. Ah si je ne suis plus digne d'animer ton courage, souviens-toi, du moins, de ce que je fus un jour; mérite que pour toi j'aye cessé de l'être; ne me deshonne pas deux fois.

Non, mon respectable ami, ce n'est point toi que je reconnois dans cette lettre effeminée que je veux à jamais oublier & que je tiens déjà defavouée par toi-même. J'espère, toute avilie, toute confuse que je suis, j'ose espérer que mon souvenir n'inspire point des sentimens si bas, que mon image regne encore avec plus de gloire dans un cœur que je pus enflammer, & que je n'aurai point à me reprocher, avec ma foiblesse; la lâcheté de celui qui l'a causée.

Heureux dans ta disgrâce, tu trouves le plus précieux dédommagement qui soit connu des ames sensibles. Le Ciel, dans ton malheur te donne un ami, & te laisse à douter si ce qu'il te rend ne vaut pas mieux que ce qu'il t'ôte. Admire & chers cet homme trop généreux qui daigne aux dépens de son repos prendre soin de tes jours & de ta raison. Que tu serois ému si tu savois tout ce qu'il a voulu faire pour toi! Mais que sert d'animer ta reconnoissance en aigrissant tes douleurs? Tu n'as pas besoin de savoir à quel point il t'aime pour connoitre tout ce qu'il vaut, & tu ne peux l'estimer comme il le mérite, sans l'aimer comme tu le dois.

L E T T E R VIII.

De Claire.

VOUS avez plus d'amour que de délicatesse, & savez mieux faire des sacrifices que les faire valoir. Y pensez-vous d'écrire à Julie sur un ton de reproches dans l'état où elle est, & parce que vous souffrez, faut-il vous en prendre à elle qui souffre encore plus ? Je vous l'ai dit mille fois, je ne vis de ma vie un amant si grondeur que vous ; toujours prêt à disputer sur tout, l'amour n'est pour vous qu'un état de guerre, ou si quelquefois vous êtes docile, c'est pour vous plaindre ensuite de l'avoir été. Oh que de pareils amans sont à craindre & que je m'estime heureuse de n'en avoir jamais voulu que de ceux qu'on peut congédier quand on veut, sans qu'il en coûte une larme à personne !

Croyez-moi, changez de langage avec Julie si vous voulez qu'elle vive ; c'en est trop pour elle de supporter à la fois sa peine & vos mécontentemens. Apprenez une fois à ménager ce cœur trop sensible ; vous lui devez les plus tendres consolations ; craignez d'augmenter vos maux à force de vous en plaindre, ou du moins ne vous-en plaignez qu'à moi qui suis l'unique auteur de votre éloignement. Oui, mon Ami, vous avez deviné juste ; je lui ai suggeré le parti qu'exigeoit son honneur en péril, ou plutôt je l'ai forcée à le prendre en exagérant le danger ; je vous ai déterminé vous même, & chacun a

I

rempli

rempli son devoir. J'ai plus fait encore ; je l'ai détournée d'accepter les offres de Milord Édouard ; je vous ai empêché d'être heureux, mais le bonheur de Julie m'est plus cher que le votre ; je favois qu'elle ne pouvoit être heureuse après avoir livré ses parens à la honte & au defespoir, & j'ai peine à comprendre par rapport à vous même quel bonheur vous pourriez goûter aux dépens du sien.

Quoiqu'il en soit, voila ma conduite & mes torts, & puisque vous vous plaisez à quereller ceux qui vous aiment, voila dequoi vous en prendre à moi seule ; si ce n'est pas cesser d'être ingrat, c'est au moins cesser d'être injuste. Pour moi, de quelque maniere que vous en usiez, je serai toujours la même envers vous ; vous me ferez cher tant que Julie vous aimera, & je dirois davantage s'il étoit possible. Je ne me repens d'avoir ni favorisé ni combattu votre amour. Le pur zele de l'amitié qui m'a toujours guidée me justifie également dans ce que j'ai fait pour & contre vous, & si quelquefois je m'interessai pour vos feux, plus peut-être, qu'il ne sembloit me convenir, le témoignage de mon cœur suffit à mon repos ; je ne rougirai jamais des services que j'ai pu rendre à mon amie, & ne me reproche que leur inutilité.

Je n'ai pas oublié ce que vous m'avez appris autrefois de la constance du sage dans les disgrâces, & je pourrois ce me semble vous en rappeler à propos quelques maximes ; mais l'exemple de Julie m'apprend qu'une fille de mon âge est pour un philosophe du votre un aussi mauvais precepteur qu'un dangereux disciple, & il ne me conviendroit pas de donner des leçons à mon maître.

L É T T R E

L E T T R E IX.

De Milord Edouard à Julie.

NOUS l'emportons, charmante Julie, une erreur de notre ami l'a ramené à la raison. La honte de s'être mis un moment dans son tort a dissipé toute sa fureur, & l'a rendu si docile que nous en ferons désormais tout ce qu'il nous plaira. Je vois avec plaisir que la faute qu'il se reproche lui laisse plus de regret que de dépit, & je connois qu'il m'aime, en ce qu'il est humble & confus en ma présence, mais non pas embarrassé ni contraint. Il sent trop bien son injustice pour que je m'en souviene, & des torts ainsi reconnus font plus d'honneur à celui qui les repare qu'à celui qui les pardonne.

J'ai profité de cette révolution & de l'effet qu'elle a produit pour prendre avec lui quelques arrangemens nécessaires, avant de nous séparer; car je ne puis différer mon départ plus longtems. Comme je compte revenir l'été prochain, nous sommes convenus qu'il iroit m'attendre à Paris, & qu'ensuite nous irions ensemble en Angleterre. Londres est le seul théâtre digne des grands talens, & où leur carrière est la plus étendue (a). Les siens sont supérieurs à bien
des

(a) C'est avoir une étrange prévention pour son pays; car je n'entends pas dire qu'il y en ait au monde où généralement parlant les étrangers soient moins bien reçus, & trouvent plus d'obstacles à s'avancer qu'en Angleterre. Par le goût de la Nation ils n'y sont favorisés en rien; par la forme du gouvernement

des égards, & je ne desespere pas de lui voir faire en peu de tems à l'aide de quelques amis, un chemin digne de son mérite. Je vous expliquerai mes vues plus en détail à mon passage auprès de vous. En attendant vous sentez qu'à force de succès on peut lever bien des difficultés, & qu'il y a des degrés de considération qui peuvent compenser la naissance, même dans l'esprit de votre pere. C'est, ce me semble, le seul expédient qui reste à tenter pour votre bonheur & le sien, puisque le sort & les préjugés vous ont ôté tous les autres.

J'ai écrit à Regianino de venir me joindre en poste, pour profiter de lui pendant huit ou dix jours que je passe encore avec notre ami. Sa tristesse est trop profonde pour laisser place à beaucoup d'entretien. La musique remplira les vuides du silence, le laissera rêver, & changera par degrés sa douleur en mélancolie. J'attens cet état pour le livrer à lui-même: Je n'oserois m'y fier auparavant. Pour Régianino, je vous le rendrai en repassant & ne le reprendrai qu'à mon retour d'Italie, tems où, sur les progrès que vous avez déjà faits toutes deux, je juge qu'il ne vous sera plus nécessaire. - Quant à présent, sûrement il vous est inutile, & je ne vous prive de rien en vous l'ôtant pour quelques jours.

nement ils n'y sauroient parvenir à rien. Mais convenons aussi que l'Anglois ne va gueres demander aux autres l'hospitalité qu'il leur refuse chez lui. Dans quelle Cour hors celle de Londres voit on ramper lâchement ces fiers insulaires ? dans quel pays hors le leur vont-ils chercher à s'enrichir ? Ils sont durs, il est vrai ; cette dureté ne me déplaît pas quand elle marche avec la justice. Je trouve beau qu'ils ne soient qu'Anglois, puisqu'ils n'ont pas besoin d'être hommes.

LETTRE

L E T T R E X.

A Claire.

Pourquoi faut-il que j'ouvre enfin les yeux sur moi ? Que ne les ai-je fermés pour toujours, plutôt que de voir l'avilissement où je suis tombé ; plutôt que de me trouver le dernier des hommes, après en avoir été le plus fortuné ! Aimable & généreuse amie, qui fûtes si souvent mon refuge, j'ose encore verser ma honte & mes peines dans votre cœur compatissant ; j'ose encore implorer vos consolations contre le sentiment de ma propre indignité ; j'ose recourir à vous quand je suis abandonné de moi-même. Ciel, comment un homme aussi méprisable a-t-il du jamais être aimé d'elle, ou comment un feu si divin n'a-t-il point épuré mon ame ? Qu'elle doit maintenant rougir de son choix, celle que je ne suis plus digne de nommer ! Qu'elle doit gémir de voir profaner son image dans un cœur si rempant & si bas ! Qu'elle doit de dédain & de haine à celui qui put l'aimer & n'être qu'un lâche ! Connoissez toutes mes erreurs, charmante Cousine (a) ; connoissez mon crime & mon repentir ; soyez mon Juge & que je meure ; ou soyez mon intercesseur, & que l'objet qui fait mon sort daigne encore en être l'arbitre.

(a) A l'imitation de Julie, il l'appelloit, ma Cousine ; & à l'imitation de Julie, Claire l'appelloit, mon ami.

Je

Je ne vous parlerai point de l'effet que produisit sur moi cette séparation imprévue ; je ne vous dirai rien de ma douleur stupide & de mon insensé desespoir : vous n'en jugerez que trop par l'égarément inconcevable où l'un & l'autre m'ont entraîné. Plus je sentoisi l'horreur de mon état, moins j'imaginois qu'il fut possible de renoncer volontairement à Julie ; & l'amertume de ce sentiment jointe à l'étonnante générosité de Milord Edouard me fit naître des soupçons que je ne me rappellerai jamais sans horreur, & que je ne puis oublier sans ingratitude envers l'ami qui me les pardonne.

En rapprochant dans mon délire toutes les circonstances de mon départ, j'y crus reconnoître un dessein prémédité, & j'osai l'attribuer au plus vertueux des hommes. A peine ce doute affreux me fut-il entré dans l'esprit que tout me sembla le confirmer. La conversation de Milord avec le Baron d'Étange ; le ton peu insinuant que je l'accusois d'y avoir affecté ; la querelle qui en dérivait ; la défense de me voir ; la résolution prise de me faire partir ; la diligence & le secret des préparatifs ; l'entretien qu'il eut avec moi la veille ; enfin la rapidité avec laquelle je fus plutôt enlevé qu'emmené ; tout me sembloit prouver de la part de Milord un projet formé de m'écarter de Julie, & le retour que je savois qu'il devoit faire auprès d'elle achevoit selon moi de me déceler le but de ses soins. Je résolus pourtant de m'éclaircir encore mieux avant d'éclater, & dans ce dessein je me bornai à examiner les choses avec plus d'attention. Mais tout redoubloit mes ridicules soupçons, & le zèle de l'humanité ne lui inspiroit rien

rien d'honnête en ma faveur, dont mon aveugle jalousie ne tirât quelque indice de trahison. A Besançon je sus qu'il avoit écrit à Julie, sans me communiquer sa lettre, sans m'en parler. Je me tins alors suffisamment convaincu; & je n'attendis que la réponse, dont j'espérois bien le trouver mécontent, pour avoir avec lui l'éclaircissement que je méditois.

Hier au soir nous rentrames assez tard, & je sus qu'il y avoit un paquet venu de Suisse, dont il ne me parla point en nous séparant. Je lui laissai le tems de l'ouvrir; je l'entendis de ma chambre murmurer, en lisant, quelques mots. Je prêtai l'oreille attentivement. Ah Julie! disoit-il en phrases interrompues, j'ai voulu vous rendre heureuse je respecte votre vertu mais je plains votre erreur A ces mots & d'autres semblables que je distinguai parfaitement, je ne fus plus maître de moi; je pris mon épée sous mon bras; j'ouvris, ou plutôt j'enfonçai la porte; j'entrai comme un furieux. Non, je ne souillerai point ce papier ni vos regards des injures que me dicta la rage pour le porter à se battre avec moi sur le champ.

O ma Cousine! c'est là surtout que je pus reconnoître l'empire de la véritable sagesse, même sur les hommes les plus sensibles; quand ils veulent écouter sa voix. D'abord il ne put rien comprendre à mes discours, & il les prit pour un vrai délire: Mais la trahison dont je l'accusois, les desseins secrets que je lui reprochois, cette lettre de Julie qu'il tenoit encore & dont je lui parlois sans cesse, lui firent connoître enfin le sujet de ma fureur. Il sourit; puis il me dit froidement; vous avez perdu la raison,

raison, & je ne me bats point contre un insensé. Ouvrez les yeux, aveugle que vous êtes, ajouta-t-il d'un ton plus doux, est-ce bien moi que vous accusez de vous trahir ? Je sentis dans l'accent de ce discours je ne fais quoi qui n'étoit pas d'un perfide ; le son de sa voix me remua le cœur ; je n'eus pas jetté les yeux sur les siens que tous mes soupçons se dissipèrent, & je commençai de voir avec effroi mon extravagance.

Il s'aperçut à l'instant de ce changement ; il me tendit la main. Venez, me dit-il, si votre retour n'eut précédé ma justification, je ne vous aurois vû de ma vie. A présent que vous êtes raisonnable, lisez cette lettre, & connoissez une fois vos amis. Je voulus refuser de la lire ; mais l'ascendant que tant d'avantages lui donnoient sur moi le lui fit exiger d'un ton d'autorité que, malgré mes ombrages dissipés, mon desir secret n'appuyoit que trop.

Imaginez en quel état je me trouvai après cette lecture, qui m'apprit les bienfaits inouis de celui que j'osois calomnier avec tant d'indignité. Je me précipitai à ses pieds, & le cœur chargé d'admiration de regrets & de honte, je serrois ses genoux de toute ma force, sans pouvoir proférer un seul mot. Il reçut mon repentir comme il avoit reçu mes outrages, & n'exigea de moi pour prix du pardon qu'il daigna m'accorder que de ne m'opposer jamais au bien qu'il voudroit me faire. Ah qu'il fasse désormais ce qu'il lui plaira ! son ame sublime est au dessus de celles des hommes, & il n'est pas plus permis de résister à ses bienfaits qu'à ceux de la divinité.

Ensuite

Ensuite il me remit les deux lettres qui s'adressoient à moi, lesquelles il n'avoit pas voulu me donner avant d'avoir lû la sienne, & d'être instruit de la résolution de votre Cousine. Je vis en les lisant quelle amante & quelle amie le Ciel m'a données; je vis combien il a rassemblé de sentimens & de vertus autour de moi pour rendre mes remords plus amers & ma bassesse plus méprisable. Dites, quelle est donc cette mortelle unique dont le moindre empire est dans sa beauté, & qui, semblable aux puissances éternelles se fait également adorer & par les biens & par les maux qu'elle fait? Hélas! elle m'a tout ravi, la cruelle, & je l'en aime davantage. Plus elle me rend malheureux, plus je la trouve parfaite. Il semble que tous les tourmens qu'elle me cause soient pour elle un nouveau mérite auprès de moi. Le sacrifice qu'elle vient de faire aux sentimens de la nature me désole & m'enchanté; il augmente à mes yeux le prix de celui qu'elle a fait à l'amour. Non, son cœur ne fait rien refuser qui ne fasse valoir ce qu'il accorde.

Et vous, digne & charmante Cousine; vous unique & parfait modele d'amitié, qu'on citera seule entre toutes les femmes, & que les cœurs qui ne ressemblent pas au votre oseront traiter de chimere: ah ne me parlez plus de philosophie! je méprise ce trompeur étalage qui ne consiste qu'en vains discours; ce fantôme qui n'est qu'une ombre, qui nous excite à menacer de loin les passions & nous laisse comme un faux brave à leur approche. Daignez ne pas m'abandonner à mes égarements; daignez rendre vos anciennes bontés à cet infortuné qui ne
les

les mérite plus, mais qui les desire plus ardemment & en a plus besoin que jamais ; daignez me rappeler à moi-même, & que votre douce voix supplée en ce cœur malade à celle de la raison.

Non, je l'ose espérer, je ne fais point tombé dans un abaissement éternel. Je sens ramier en moi ce feu pur & saint dont j'ai brûlé ; l'exemple de tant de vertus ne sera point perdu pour celui qui en fut l'objet, qui les aime, les admire, & veut les imiter sans cesse. O chère amante dont je dois honorer le choix ! O mes amis dont je veux recouvrer l'estime ! mon ame se réveille & reprend dans les vôtres sa force & sa vie. Le chaste amour & l'amitié sublime me rendront le courage qu'un lâche desespoir fut prêt à m'ôter : les purs sentimens de mon cœur me tiendront lieu de sagesse ; je serai par vous tout ce que je dois être, & je vous forcerai d'oublier ma chute, si je puis m'en relever un instant. Je ne fais, ni ne veux savoir quel sort le Ciel me réserve ; quel qu'il puisse être, je veux me rendre digne de celui dont j'ai joui. Cette immortelle image que je porte en moi me servira d'égide, & rendra mon ame invulnérable aux coups de la fortune. N'ai-je pas assez vécu pour mon bonheur ? C'est maintenant pour sa gloire que je dois vivre. Ah, que ne puis-je étonner le monde de mes vertus afin qu'on pût dire un jour en les admirant ; pouvoit-il moins faire ? Il fut aimé de Julie !

P. S. Des nœuds abhorrés & peut-être inévitables ! Que signifient ces mots ? Ils sont dans sa lettre. Claire, je m'attends à tout ;

tout ; je suis résigné, prêt à supporter mon sort. Mais ces mots jamais quoiqu'il arrive, je ne partirai d'ici que je n'aye eu l'explication de ces mots-là.

L E T T R E X I.

De Julie.

IL est donc vrai que mon ame n'est pas fermée au plaisir, & qu'un sentiment de joye y peut pénétrer encore ? Hélas, je croyois depuis ton départ n'être plus sensible qu'à la douleur ; je croyois ne savoir que souffrir loin de toi, & je n'imaginois pas même des consolations à ton absence. Ta charmante lettre à ma Cousine est venue me desabuser ; je l'ai lue & baisée avec des larmes d'attendrissement ; elle a repandu la fraîcheur d'une douce rosée sur mon cœur seché d'ennuis & flétri de tristesse, & j'ai senti par la sérénité qui m'en est restée, que tu n'as pas moins d'ascendant de loin que de près sur les affections de ta Julie.

Mon ami ! quel charme pour moi, de te voir reprendre cette vigueur de sentiment qui convient au courage d'un homme ! Je t'en estimerai davantage, & m'en mépriserai moins de n'avoir pas en tout avili la dignité d'un amour honnête, ni corrompu deux cœurs à la fois. Je te dirai plus, à présent que nous pouvons parler librement de nos affaires ; ce qui aggravait mon desespoir étoit de voir que le tien nous ôtoit la seule ressource qui pouvoit nous rester, dans l'usage de

tes talens. Tu connois maintenant le digne ami que le Ciel t'a donné : ce ne seroit pas trop de ta vie entiere pour mériter ses bienfaits ; ce ne sera jamais allés pour réparer l'offense que tu viens de lui faire, & j'espere que tu n'auras plus besoin d'autre leçon pour contenir ton imagination fougueuse. C'est sous les auspices de cet homme respectable. que tu vas entrer dans le monde ; c'est à l'appui de son crédit, c'est guidé par son expérience que tu vas tenter de venger le mérite oublié, des rigueurs de la fortune. Fais pour lui ce que tu ne ferois pas pour toi, tâche au moins d'honorer ses bontés en ne les rendant pas inutiles. Vois quelle riante perspective s'offre encore à toi ; vois quels succès tu dois espérer dans une carrière où tout concourt à favoriser ton zele. Le Ciel t'a prodigué ses dons ; ton heureux naturel cultivé par ton goût t'a doué de tous les talens ; à moins de vingt-quatre ans tu joins les graces de ton âge à la maturité qui dédommage plus tard du progrès des ans ;

Frutto senile in su 'l giovenil fiore

L'étude n'a point émoussé ta vivacité, ni appesanti ta personne : la fade galanterie n'a point retréci ton esprit, ni hebété ta raison. L'ardent amour en t'inspirant tous les sentimens sublimes dont il est le pere t'a donné cette élévation d'idées & cette justesse de sens (g) qui en sont inséparables. A sa douce chaleur, j'ai vû ton ame déployer ses brillantes facultés, comme une fleur s'ouvre aux rayons du soleil : tu as à la

(g) Justesse du sens inséparable de l'amour ? Bonne Julie, elle se brille pas ici dans le votre.

fois tout ce qui mène à la fortune & tout ce qui la fait mépriser. Il ne te manquoit pour obtenir les honneurs du monde que d'y daigner prétendre, & j'espère qu'un objet plus cher à ton cœur te donnera pour eux le zèle dont ils ne font pas dignes.

O mon doux ami, tu vas t'éloigner de moi ? O mon bien-aimé, tu vas fuir ta Julie ? Il le faut ; il faut nous séparer si nous voulons nous revoir heureux un jour, & l'effet des soins que tu vas prendre est notre dernier espoir. Puisse une si chère idée t'animer, te consoler durant cette amère & longue séparation ! puisse-t-elle te donner cette ardeur qui surmonte les obstacles & dompte la fortune ! Hélas, le monde & les affaires seront pour toi des distractions continuelles, & feront une utile diversion aux peines de l'absence ! Mais je vais rester abandonnée à moi seule ou livrée aux persécutions, & tout me forcera de te regretter sans cesse. Heureuse au moins si de vaines allarmes n'aggravoient mes tourmens réels, & si avec mes propres maux je ne sentoie encore en moi tous ceux auxquels tu vas t'exposer !

Je frémis en songeant aux dangers de mille especes que vont courir ta vie & tes mœurs. Je prends en toi toute la confiance qu'un homme peut inspirer ; mais puisque le sort nous sépare, ah mon ami, pourquoi n'es-tu qu'un homme ? Que de conseils te seroient nécessaires dans ce monde inconnu où tu vas t'engager ! Ce n'est pas à moi jeune, sans expérience, & qui ai moins d'étude & de réflexion que toi, qu'il appartient de te donner là-dessus des avis ; c'est

un soin que je laisse à Milord Edouard. Je me borne à te recommander deux choses, parce qu'elles tiennent plus au sentiment qu'à l'expérience, & que si je connois peu le monde, je crois bien connoître ton cœur : N'abandonne jamais la vertu, & n'oublie jamais ta Julie.

Je ne te rappellerai point tous ces argumens subtils que tu m'as toi-même appris à mépriser, qui remplissent tant de livres & n'ont jamais fait un honnête homme. Ah ! ces tristes raisonneurs ! quels doux ravissemens leurs cœurs n'ont jamais sentis ni donnés ! Laisse, mon ami, ces vains moralistes, & rentre au fond de ton ame ; c'est là que tu retrouveras toujours la source de ce feu sacré qui nous embrasa tant de fois de l'amour des sublimes vertus ; c'est là que tu verras ce simulacre éternel du vrai beau dont la contemplation nous anime d'un saint enthousiasme, & que nos passions souillent sans cesse sans pouvoir jamais l'effacer (b). Souviens-toi des larmes délicieuses qui couloient de nos yeux, des palpitations qui suffoquoient nos cœurs agités, des transports qui nous élevoient au dessus de nous mêmes, au recit de ces vies héroïques qui rendent le vice inexcusable & font l'honneur de l'humanité. Veux-tu savoir laquelle est vraiment désirable, de la fortune ou de la vertu ? songe à celle que le cœur préfère quand son choix est impartial. Songe où l'intérêt nous porte en lisent l'histoire. T'avisas-tu jamais de désirer les trésors de Crésus, ni la gloire de Cé-

(b) La véritable philosophie des Amans est celle de Platon ; durant le charme ils n'en ont jamais d'autre. Un homme ému ne peut quitter ce philosophe ; un lecteur froid ne peut le souffrir.

far, ni le pouvoir de Néron, ni les plaisirs d'Éliogabale? Pourquoi, s'ils étoient heureux, tes desirs ne te mettoient ils pas à leur place? C'est qu'ils ne l'étoient point & tu le sentois bien; c'est qu'ils étoient vils & méprisables, & qu'un méchant heureux ne fait envie à personne. Quels hommes contemplois-tu donc avec le plus de plaisir? Desquels adorois-tu les exemples? Auxquels aurois-tu mieux aimé ressembler? Charme inconcevable de la beauté qui ne périt point! c'étoit l'Athénien buvant la Cigue, c'étoit Brutus mourant pour son pays, c'étoit Régulus au milieu des tourmens, c'étoit Caton déchirant ses entrailles, c'étoient tous ces vertueux infortunés qui te faisoient envie, & tu ressentois au fond de ton cœur la félicité réelle que couvroient leurs maux apparens. Ne crois pas que ce sentiment fut particulier à toi seul; il est celui de tous les hommes, & souvent même en dépit d'eux. Ce divin modele que chacun de nous porte avec lui nous enchante malgré que nous en ayons; si tôt que la passion nous permet de le voir, nous lui voulons ressembler, & si le plus méchant des hommes pouvoit être un autre que lui-même, il voudroit être un homme de bien.

Pardonne moi ces transports, mon aimable ami; tu fais qu'ils me viennent de toi, & c'est à l'amour dont je les tiens à te les rendre. Je ne veux point t'enseigner ici tes propres maximes, mais t'en faire un moment l'application, pour voir ce qu'elles ont à ton usage: car voici le tems de pratiquer tes propres leçons, & de montrer comment on exécute ce que tu fais dire. S'il n'est pas question d'être un Caton ni un Régulus,

gulus, chacun pourtant doit aimer son pays, être intègre & courageux, tenir sa foi, même aux dépens de sa vie. Les vertus privées sont souvent d'autant plus sublimes qu'elles n'aspirent point à l'approbation d'autrui mais seulement au bon témoignage de soi-même, & la conscience du juste lui tient lieu des louanges de l'univers. Tu sentiras donc que la grandeur de l'homme appartient à tous les états, & que nul ne peut être heureux s'il ne jouit de sa propre estime ; car si la véritable jouissance de l'ame est dans la contemplation du beau, comment le méchant peut-il l'aimer dans autrui sans être forcé de se haïr lui-même ? *

Je ne crains pas que les sens & les plaisirs grossiers te corrompent. Ils sont des pièges peu dangereux pour un cœur sensible, & il lui en faut de plus délicats : Mais je crains les maximes & les leçons du monde ; je crains cette force terrible que doit avoir l'exemple universel & continuel du vice ; je crains les sophismes adroits dont il se colore : Je crains, enfin, que ton cœur même ne t'en impose, & ne te rende moins difficile sur les moyens d'acquérir une considération que tu saurois dédaigner si notre union n'en pouvoit être le fruit.

Je t'avertis, mon ami, de ces dangers ; ta sagesse fera le reste ; car c'est beaucoup pour s'en garantir que d'avoir sù les prévoir. Je n'ajouterai qu'une réflexion qui l'emporte à mon avis sur la fausse raison du vice, sur les fieres erreurs des insensés, & qui doit suffire pour diriger au bien la vie de l'homme sage. C'est que la source du bonheur n'est toute entière ni dans l'objet désiré ni dans le cœur qui le possède, mais dans le rapport de l'un & de

de l'autre, & que, comme tous les objets de nos desirs ne sont pas propres à produire la félicité, tous les états du cœur ne sont pas propres à la sentir. Si l'ame la plus pure ne suffit pas seule à son propre bonheur, il est plus sûr encore que toutes les délices de la terre ne sauroient faire celui d'un cœur dépravé ; car il y a des deux côtés une préparation nécessaire, un certain concours dont résulte ce précieux sentiment recherché de tout être sensible, & toujours ignoré du faux sage qui s'arrête au plaisir du moment sans de connoître un bonheur durable. Que serviroit donc d'acquérir un de ces avantages aux dépens de l'autre, de gagner au dehors pour perdre encore plus au dedans, & de se procurer les moyens d'être heureux en perdant l'art de les employer ? Ne vaut-il pas mieux encore, si l'on ne peut avoir qu'un des deux, sacrifier celui que le sort peut nous rendre à celui qu'on ne recouvre point quand on l'a perdu ? Qui le doit mieux savoir que moi, qui n'ai fait qu'empoisonner les douceurs de ma vie en pensant y mettre le comble ? Laisse donc dire les méchans qui montrent leur fortune & cachent leur cœur, & sois sûr que s'il est un seul exemple du bonheur sur la terre, il se trouve dans un homme de bien. Tu reçus du Ciel cet heureux penchant à tout ce qui est bon & honnête ; n'écoute que tes propres desirs, ne suis que tes inclinations naturelles ; songe surtout à nos premières amours. Tant que ces momens purs & délicieux reviendront à ta mémoire, il n'est pas possible que tu cesses d'aimer ce qui te les rendit si doux, que le charme du beau moral s'efface dans ton ame, ni que tu veuilles jamais obtenir ta Julie par des moyens

indignes de toi. Comment jouir d'un bien dont on auroit perdu le goût? Non, pour pouvoir posséder ce qu'on aime, il faut garder le même cœur qui l'a aimé.

Me voici à mon second point, car comme tu vois je n'ai pas oublié mon métier. Mon ami, l'on peut sans amour avoir les sentimens sublimes d'une âme fort : mais un amour tel que le notre l'anime & la soutient tant qu'il brule ; sitot qu'il s'éteint elle tombe en langueur, & un cœur usé n'est plus propre à rien. Dis-moi, que serions-nous si nous n'aimions plus? Eh ! ne vaudroit-il pas mieux cesser d'être que d'exister sans rien sentir, & pourrois-tu te résoudre à traîner sur la terre l'insipide vie d'un homme ordinaire, après avoir goûté tous les transports qui peuvent ravir une âme humaine? Tu vas habiter de grandes villes, où ta figure & ton âge encore plus que ton mérite tendront mille embûches à ta fidélité. L'insinuante coquetterie affectera le langage de la tendresse, & te plaira sans t'abuser ; tu ne chercheras point l'amour, mais les plaisirs ; tu les goûteras séparés de lui & ne les pourras reconnoître. Je ne fais si tu retrouveras ailleurs le cœur de Julie, mais je te défie de jamais retrouver auprès d'une autre ce que tu sentis auprès d'elle. L'épuisement de ton âme t'annoncera le sort que je t'ai prédit ; la tristesse & l'ennui t'accableront au sein des amusemens frivoles. Le souvenir de nos premières amours te poursuivra malgré toi. Mon image cent fois plus belle que je ne fus jamais viendra tout à coup te surprendre. A l'instant le voile du dégoût couvrira tous tes plaisirs, & mille regrets amers naitront dans ton cœur. Mon bien aimé, mon doux
ami !

ami ! ah, si jamais tu m'oublies Hélas ! je ne ferai qu'en mourir ; mais toi tu vivras vil & malheureux, & je mourrai trop vengée.

Ne l'oublies donc jamais, cette Julie qui fut à toi, & dont le cœur ne sera point à d'autres, Je ne puis rien te dire de plus dans la dépendance où le Ciel m'a placée : Mais après t'avoir recommandé la fidélité, il est juste de te laisser de la mienne le seul gage qui soit en mon pouvoir. J'ai consulté, non mes devoirs, mon esprit égaré ne les connoit plus, mais mon cœur, dernière règle de qui n'en sauroit plus suivre ; & voici le résultat de ses inspirations. Je ne t'épouserai jamais sans le consentement de mon père ; mais je n'en épouserai jamais un autre sans ton consentement. Je t'en donne ma parole, elle me sera sacrée quoiqu'il arrive, & il n'y a point de force humaine qui puisse m'y faire manquer. Sois donc sans inquiétude sur ce que je puis devenir en ton absence. Va, mon aimable ami, chercher sous les auspices du tendre amour un fort digne de le couronner. Ma destinée est dans tes mains autant qu'il a dépendu de moi de l'y mettre, & jamais elle ne changera que de ton aveu.

L E T T R E XII.

A Julie.

*O Qual fiamma di gloria, d'onore,
Scorrer sento per tutte le vene,
Alma grande parlando con te !*

Julie, laisse-moi respirer. Tu fais bouillonner mon sang ; tu me fais tressaillir, tu me fais palpiter. Ta lettre brule comme ton cœur du saint amour de la vertu, & tu portes au fond du mien son ardeur céleste. Mais pourquoi tant d'exhortations où il ne falloit que des ordres ? Crois que si je m'oublie au point d'avoir besoin de raisons pour bien faire, au moins ce n'est pas de ta part, ta seule volonté me suffit. Ignorestu que je ferai toujours ce qu'il te plaira, & que je ferois le mal même avant de pouvoir te disobéir. Oui, j'aurois brulé le Capitole si tu me l'avois commandé, parce que je t'aime plus que toutes choses ; mais fais-tu bien pourquoi je t'aime ainsi ? Ah ! fille incomparable ! c'est parce que tu ne peux rien vouloir que d'honnête, & que l'amour de la vertu rend plus invincible celui que j'ai pour tes charmes.

Je pars, encouragé par l'engagement que tu viens de prendre & dont tu pouvois t'épargner le détour ; car promettre de n'être à personne sans mon consentement, n'est-ce pas promettre de n'être qu'à moi ? Pour moi, je le dis plus librement, & je t'en donne aujourd'hui ma foi d'homme de bien qui ne sera point violée : J'ignore dans la carrière où je vais m'essayer pour te complaire à quel sort la fortune m'appelle ; mais jamais les nœuds de l'amour ni de l'himen ne m'uniront à d'autres qu'à Julie d'Etange ; je ne vis, je n'existe que pour elle, & mourrai libre ou son époux. Adieu, l'heure presse & je pars à l'instant.

L E T T R E XIII.

A Julie.

J'Arrivai hier au soir à Paris, & celui qui ne pouvoit vivre séparé de toi par deux rues en est maintenant à plus de cent lieues. O Julie! plains moi, plains ton malheureux ami. Quand mon sang en longs ruisseaux auroit tracé cette route immense, elle m'eut paru moins longue, & je n'aurois pas senti défaillir mon ame avec plus de langueur. Ah si du moins je connoissois le moment qui doit nous rejoindre ainsi que l'espace qui nous sépare, je compenserois l'éloignement des lieux par le progrès du tems, je compterois dans chaque jour ôté de ma vie les pas qui m'auroient rapproché de toi! Mais cette carrière de douleurs est couverte des tenebres de l'avenir: Le terme qui doit la borner se dérobe à mes foibles yeux. O doute! ô supplice! Mon cœur inquiet te cherche & ne trouve rien. Le soleil se leve & ne me rend plus l'espoir de te voir; il se couche & je ne t'ai point vue: mes jours vuides de plaisir & de joye s'écoulent dans une longue nuit. J'ai beau vouloir ranimer en moi l'espérance éteinte, elle ne m'offre qu'une ressource incertaine & des consolations suspectes. Chere & tendre amie de mon cœur, Hélas! à quels maux faut-il m'attendre, s'ils doivent égaler mon bonheur passé?

Que cette tristesse ne t'allarme pas, je t'en conjure, elle est l'effet passager de la solitude & des

réflexions du voyage. Ne crains point le retour de mes premières foiblesses ; mon cœur est dans ta main, ma Julie, & puisque tu le soutiens, il ne se laissera plus abattre. Une des consolantes idées qui sont le fruit de ta dernière lettre est que je me trouve à présent porté par une double force, & quand l'amour auroit anéanti la mienne je ne laisserois pas d'y gagner encore ; car le courage qui me vient de toi me soutient beaucoup mieux que je n'aurois pu me soutenir moi-même. Je suis convaincu qu'il n'est pas bon que l'homme soit seul. Les ames humaines veulent être accouplées pour valoir tout leur prix, & la force unie des amis, comme celle des lames d'un aimant artificiel, est incomparablement plus grande que la somme de leurs forces particulières. Divine amitié, c'est là ton triomphe ! Mais qu'est-ce que la seule amitié auprès de cette union parfaite qui joint à toute l'énergie de l'amitié des liens cent fois plus sacrés ? Où sont-ils ces hommes grossiers qui ne prennent les transports de l'amour que pour une fièvre des sens, pour un desir de la nature avilie ? Qu'ils viennent, qu'ils observent, qu'ils sentent ce qui se passe au fond de mon cœur ; qu'ils voyent un amant malheureux éloigné de ce qu'il aime, incertain de le revoir jamais, sans espoir de recouvrer sa félicité perdue ; mais pourtant animé de ces feux immortels qu'il prit dans tes yeux & qu'ont nourri tes sentimens sublimes, prêt à braver la fortune, à souffrir ses revers, à se voir même privé de toi, & à faire des vertus que tu lui as inspirées le digne ornement de cette empreinte adorable qui ne s'effacera jamais de son ame. Julie, eh qu'aurois-je été sans toi ?

La

La froide raison m'eut éclairé, peut-être ; tîede admirateur du bien, je l'aurois du moins aimé dans autrui. Je ferai plus ; je saurai le pratiquer avec zèle, & pénétré de tes sages leçons, je ferai dire un jour à ceux qui nous auront connus : ô quels hommes nous serions tous, si le monde étoit plein de Julies & de cœurs qui les fussent aimer !

En méditant en route sur ta dernière lettre, j'ai résolu de rassembler en un recueil toutes celles que tu m'as écrites, maintenant que je ne puis plus recevoir tes avis de bouche. Quoiqu'il n'y en ait pas une que je ne sache par cœur, & bien par cœur, tu peux m'en croire ; j'aime pourtant à les relire sans cesse, ne fut-ce que pour revoir les traits de cette main chérie qui seule peut faire mon bonheur. Mais insensiblement le papier s'use, & avant qu'elles soient déchirées je veux les copier toutes dans un livre blanc que je viens de choisir exprès pour cela. Il est assés gros, mais je songe à l'avenir, & j'espère ne pas mourir assés jeune pour me borner à ce volume. Je destine les soirées à cette occupations charmante, & j'avancerai lentement pour la prolonger. Ce précieux recueil ne me quittera de mes jours ; il sera mon manuel dans le monde où je vais entrer ; il sera pour moi le contrepoison des maximes qu'on y respire ; il me consolera dans mes maux ; il préviendra ou corrigera mes fautes ; il m'instruira durant ma jeunesse, il m'édifiera dans tous les tems, & ce seront à mon avis les premières lettres d'amour dont on aura tiré cet usage.

Quant à la dernière que j'ai présentement sous les yeux ; toute belle qu'elle me paroît, j'y trouve pourtant un article à retrancher. Jugement déjà fort étrange ; mais ce qui doit l'être encore plus, c'est que cet article est précisément celui qui te regarde, & je te reproche d'avoir même songé à l'écrire. Que me parles-tu de fidélité, de constance ? Autrefois tu connoissois mieux mon amour & ton pouvoir. Ah Julie ! inspires-tu des sentimens périssables, & quand je ne t'aurois rien promis, pourrois-je cesser jamais d'être à toi ? Non non, c'est du premier regard de tes yeux, du premier mot de ta bouche, du premier transport de mon cœur que s'alluma dans lui cette flamme éternelle que rien ne peut plus éteindre. Ne t'eussai-je vue que ce premier instant, c'en étoit déjà fait, il étoit trop tard pour pouvoir jamais t'oublier. Et je t'oublierois maintenant ? Maintenant qu'enivré de mon bonheur passé, son seul souvenir suffit pour me le rendre encore ? Maintenant qu'oppressé du poids de tes charmes, je ne respire qu'en eux ? Maintenant que ma première ame est disparue, & que je suis animé de celle que tu m'as donnée ? Maintenant, ô Julie, que je me dépote contre moi, de t'exprimer si mal tout ce que je sens ? Ah ! que toutes les beautés de l'univers tentent de me séduire ! en est-il d'autres que la tienne à mes yeux ? Que tout conspire à l'arracher de mon cœur ; qu'on le perce, qu'on le déchire, qu'on brise ce fidelle miroir de Julie, sa pure image ne cessera de briller jusques dans le dernier fragment ; rien n'est capable de l'y détruire. Non, la suprême puissance elle-même ne sauroit aller jusques-là :

elle peut anéantir mon ame, mais non pas faire qu'elle existe & cesse de t'adorer.

Milord Edouard s'est chargé de te rendre compte à son passage de ce qui me regarde & de ses projets en ma faveur : mais je crains qu'il ne s'acquitte mal de cette promesse par rapport à ses arrangemens présens. Apprends qu'il ose abuser du droit que lui donnent sur moi ses bienfaits, pour les étendre au delà même de la bien-séance. Je me vois, par une pension qu'il n'a pas tenu à lui de rendre irrévocable, en état de faire une figure fort au dessus de ma naissance, & c'est peut-être ce que je serai forcé de faire à Londres pour suivre ses vues. Pour ici où nulle affaire ne m'attache je continuerai de vivre à ma maniere, & ne serai point tenté d'employer en vaines dépenses l'excédent de mon entretien. Tu me l'as appris, ma Julie, les premiers besoins ou du moins les plus sensibles sont ceux d'un cœur bienfaisant, & tant que quelqu'un manque du nécessaire, quel honnête homme a du superflu ?

L E T T E R XIV.

A Julie.

(a) J'Entre avec une secrète horreur dans ce vaste desert du monde. Ce cahos ne

(a) Sans prévenir le jugement du Lecteur & celui de Julie sur ces relations, je crois pouvoir dire que si j'avois à les faire & que je ne les fisse pas meilleures, je les ferois du moins fort différentes.

ne m'offre qu'une solitude affreuse, où regne un morne silence. Mon ame à la presse cherche à s'y répandre, & se trouve par tout resserrée. Je ne suis jamais moins seul que quand je suis seul, disoit un ancien ; moi, je ne suis seul que dans la foule, où je ne puis être ni à toi ni aux autres. Mon cœur voudroit parler, il sent qu'il n'est point écouté : Il voudroit répondre ; on ne lui dit rien qui puisse aller jusqu'à lui. Je n'entends point la langue du pays, & personne ici n'entend la mienne.

Ce n'est pas qu'on ne me fasse beaucoup d'accueil, d'amitiés, de prévenances, & que mille soins officieux n'y semblent voler au devant moi. Mais c'est précisément de quoi je me plains. Le moyen d'être aussitôt l'ami de quelqu'un qu'on n'a jamais vû ? L'honnête intérêt de l'humanité, l'épanchement simple & touchant d'une ame franche, ont un langage bien différent des fausses démonstrations de la politesse, & des dehors trompeurs que l'usage du monde exige. J'ai grand peur que celui qui dès la première vue me traite comme un ami de vingt ans, ne me traitât au bout de vingt ans comme un inconnu si j'avois quelque important service à lui demander ; & quand je vois des

différentes. J'ai été plusieurs fois sur le point de les ôter & d'en substituer de ma façon ; enfin je les laisse, & je me vante de ce courage. Je me dis qu'un jeune homme de vingt-quatre ans entrant dans le monde ne doit pas le voir comme le voit un homme de cinquante, à qui l'expérience n'a que trop appris à le connoître. Je me dis encore que sans y avoir fait un fort grand rôle, je ne suis pourtant plus dans le cas d'en pouvoir parler avec impartialité. Laissons donc ces lettres comme elles sont. Que les lieux communs usés restent ; que les observations triviales restent ; c'est un petit mal que tout cela. Mais, il importe à l'ami de la vérité que jusqu'à la fin de sa vie ses passions ne souillent point ses écrits.

hommes

hommes si dissipés prendre un intérêt si tendre à tant de gens, je présumerois volontiers qu'ils n'en prennent à personne.

Il y a pourtant de la réalité à tout cela ; car le François est naturellement bon, ouvert, hospitalier, bienfaisant ; mais il y a aussi mille manieres de parler qu'il ne faut pas prendre à la lettre, mille offres apparentes, qui ne sont faites que pour être refusées, mille especes de pièges que la politesse tend à la bonne foi rustique. Je n'entendis jamais tant dire comptez sur moi dans l'occasion ; disposez de mon crédit, de ma bourse, de ma maison, de mon équipage. Si tout cela étoit sincere & pris au mot, il n'y auroit pas de Peuple moins attaché à la propriété, la communauté des biens seroit ici presque établie, le plus riche offrant sans cesse, & le plus pauvre acceptant toujours, tout se mettroit naturellement de niveau, & Sparte même eut eu des partages moins égaux qu'ils ne seroient à Paris. Au lieu de cela, c'est peut-être la ville du monde où les fortunes sont le plus inégales, & où regnent à la fois la plus somptueuse opulence & la plus déplorable misere. Il n'en faut pas davantage pour comprendre ce que signifient cette apparente commiseration qui semble toujours aller au devant des besoins d'autrui, & cette facile tendresse de cœur qui contracte en un moment des amitiés éternelles.

Au lieu de tous ces sentimens suspects & de cette confiance trompeuse, veux-je chercher des lumieres & de l'instruction ? C'en est ici l'aimable source, & l'on est d'abord enchanté du savoir & de la raison qu'on trouve dans les entretiens, non seulement des Savans & des gens de lettres,

lettres, mais des hommes de tous les états & même des femmes : le ton de la conversation est coulant & naturel ; il n'est ni pesant ni frivole ; il est savant sans pédanterie, gai sans tumulte, poli sans affection, galant sans fadeur, badin sans équivoques. Ce ne sont ni des dissertations ni des épigrammes ; on y raisonne sans argumenter ; on y plaisante sans jeux de mots ; on y associe avec art l'esprit & la raison, les maximes & les faillies, la satire aigue l'adroite flatterie & la morale austère. On y parle de tout pour que chacun ait quelque chose à dire ; on n'approfondit point les questions, de peur d'ennuyer, on les propose comme en passant, on les traite avec rapidité, la précision mène à l'élégance ; chacun dit son avis & l'appuie en peu de mots ; nul n'attaque avec chaleur celui d'autrui, nul ne défend opiniâtement le sien ; on discute pour s'éclairer, on s'arrête avant la dispute ; chacun s'instruit, chacun s'amuse, tous s'en vont contents, & le sage même peut rapporter de ces entretiens des sujets dignes d'être médités en silence.

Mais au fond que penses-tu qu'on apprenne dans ces conversations si charmantes ? A juger sagement des choses du monde ? à bien user de la société, à connoître au moins les gens avec qui l'on vit ? Rien de tout cela, ma Julie. On y apprend à plaider avec art la cause du mensonge, à ébranler à force de philosophie tous les principes de la vertu, à colorer de sophismes subtils ses passions & ses préjugés, & à donner à l'erreur un certain tour à la mode selon les maximes du jour. Il n'est point nécessaire de connoître le caractère des gens, mais seulement leurs

leurs intérêts, pour deviner à peu près ce qu'ils diront de chaque chose. Quand un homme parle, c'est pour ainsi dire, son habit & non pas lui qui a un sentiment, & il en changera sans façon tout aussi souvent que d'état. Donnez-lui tour à tour une longue perruque, un habit d'ordonnance & une croix pectorale; vous l'entendrez successivement prêcher avec le même zèle les loix, le despotisme, & l'inquisition. Il y a une raison commune pour la robe, une autre pour la finance, une autre pour l'épée. Chacune prouve très-bien que les deux autres sont mauvaises, conséquence facile à tirer pour les trois (a). Ainsi nul ne dit jamais ce qu'il pense, mais ce qu'il lui convient de faire penser à autrui, & le zèle apparent de la vérité n'est jamais en eux que le masque de l'intérêt.

Vous croiriez que les gens isolés qui vivent dans l'indépendance ont au moins un esprit à eux; point du tout; autres machines qui ne pensent point, & qu'on fait penser par ressorts. On n'a qu'à s'informer de leurs sociétés, de leurs coteries, de leurs amis, des femmes qu'ils voyent, des auteurs qu'ils connoissent: là-dessus on peut d'avance établir leur sentiment futur sur un livre, prêt à paroître & qu'ils n'ont point lû, sur une pièce prête à jouer & qu'ils n'ont point vue,

(a) On doit passer ce raisonnement à un Suisse qui voit son pays fort bien gouverné, sans qu'aucune des trois professions y soit établie. Quoi! l'Etat peut-il subsister sans défenseurs? non, il faut des défenseurs à l'Etat; mais tous les Citoyens doivent être soldats par devoir, aucun par métier. Les mêmes hommes chez les Romains & chez les Grecs étoient Officiers au Camp, magistrats à la ville, & jamais ces deux fonctions ne furent mieux remplies que quand on ne connoissoit pas ces bizarres préjugés d'états qui les séparent & les deshonnorent.

sur

sur tel ou tel auteur qu'ils ne connoissent point, sur tel ou tel sistème dont ils n'ont aucune idée. Et comme la pendule ne se monte ordinairement que pour vingt-quatre heures, tous ces gens-là s'en vont chaque soir apprendre dans leurs sociétés ce qu'ils penseront le lendemain.

Il y a ainsi un petit nombre d'hommes & de femmes qui pensent pour tous les autres & pour lesquels tous les autres parlent & agissent, & comme chacun songe à son intérêt, personne au bien commun, & que les intérêts particuliers sont toujours opposés entre eux, c'est un choc perpétuel de brigues & de cabales, un flux & reflux de préjugés, d'opinions contraires, où les plus échauffés animés par les autres ne savent presque jamais de quoi il question. Chaque coterie a ses regles, ses jugemens, ses principes qui ne sont point admis ailleurs. L'honnête homme d'une maison est un fripon dans la maison voisine. Le bon, le mauvais, le beau, le laid, la vérité, la vertu n'ont qu'une existence locale & circonscrite. Quiconque aime à se répandre & fréquente plusieurs sociétés doit être plus flexible qu'Alcibiade, changer de principes comme d'assemblées, modifier son esprit, pour ainsi dire à chaque pas, & mesurer ses maximes à la toise. Il faut qu'à chaque visite il quitte en entrant son ame, s'il en a une; qu'il en prenne une autre aux couleurs de la maison, comme un laquais prend un habit de livrée, qu'il la pose de même en sortant & reprenne s'il veut la sienne jusqu'à nouvel échange.

Il y a plus; c'est que chacun se met sans cesse en contradiction avec lui-même, sans qu'on s'avise

s'avise de le trouver mauvais. On a des principes pour la conversation & d'autres pour la pratique; leur opposition ne scandalise personne, & l'on est convenu qu'ils ne se ressembleroient point-entre eux. On n'exige pas même d'un Auteur, surtout d'un moraliste qu'il parle comme ses livres, ni qu'il agisse comme il parle. Ses Ecrits, ses discours, sa conduite font trois choses toutes différentes, qu'il n'est point obligé de concilier. En un mot, tout est absurde & rien ne choque, parce qu'on y est accoutumé, & il y a même à cette inconséquence une sorte de bon air dont bien des gens se font honneur. En effet, quoique tous prêchent avec zele les maximes de leur profession, tous se piquent d'avoir le ton d'une autre. Le Robin prend l'air Cavalier; le financier fait le Seigneur; l'Evêque a le propos galant; l'homme de Cour parle de philosophie; l'homme d'Etat de bel-esprit; il n'y a pas jusqu'au simple artisan qui ne pouvant prendre un autre ton que le sien se met en noir les dimanches, pour avoir l'air d'un homme de Palais. Les militaires seuls; dédaignant tous les autres états, gardent sans façon le ton du leur & sont insupportables de bonne foi. Ce n'est pas que M. de Muralt n'eut raison quand il donnoit la préférence à leur Société; mais ce qui étoit vrai de son tems ne l'est plus aujourd'hui. Le progrès de la littérature a changé en mieux le ton général; les militaires seuls n'en ont point voulu changer, & le leur, qui étoit le meilleur auparavant, est enfin devenu le pire (*).

Ainsi

(*). Ce jugement, vrai ou faux, ne peut s'entendre que des Subalternes, & de ceux qui ne vivent pas à Paris: Car tout ce qu'il

Ainsi les hommes à qui l'on parle ne sont point ceux avec qui l'on converse; leurs sentimens ne partent point de leur cœur, leurs lumières ne sont point dans leur esprit, leurs discours ne représentent point leurs pensées, on n'apperçoit d'eux que leur figure, & l'on est dans une assemblée à peu près comme devant un tableau mouvant, où le Spectateur paisible est le seul être mû par lui-même.

Telle est l'idée que je me suis formée de la grande société sur celle que j'ai vue à Paris. Cette idée est peut-être plus relative à ma situation particulière qu'au véritable état des choses, & se reformera sans doute sur de nouvelles lumières. D'ailleurs, je ne fréquente que les sociétés où les amis de Milord Edouard m'ont introduit, & je suis convaincu qu'il faut descendre dans d'autres états pour connoître les véritables mœurs d'un pays, car celles des riches sont presque par tout les mêmes. Je tâcherai de m'éclaircir mieux dans la suite. En attendant, juge si j'ai raison d'appeller cette foule un desert, & de m'effrayer d'une solitude où je ne trouve qu'une vaine apparence de sentimens & de vérité qui change à chaque instant & se détruit elle-même, où je n'apperçois que larves & fantômes qui frappent l'œil un moment, & disparaissent aussi-tôt qu'on les veut saisir? Jusqu'ici j'ai vû beaucoup de masques; quand verrai-je des visages d'hommes?

qu'il y a d'illustre dans le Royaume est au service, & la Cour même est toute militaire. Mais il y a une grande différence, pour les manières que l'on contracte, entre faire campagne en tems de guerre, & passer sa vie dans des garnisons.

L E T T R E

L E T T R E X V.

De Julie.

OUI, mon ami, nous serons unis malgré notre éloignement ; nous serons heureux en dépit du sort. C'est l'union des cœurs qui fait leur véritable félicité ; leur attraction ne connoit point la loi des distances, & les nôtres se toucheroient aux deux bouts du monde. Je trouve, comme toi, que les amans ont mille moyens d'adoucir le sentiment de l'absence, & de se rapprocher en un moment. Quelquefois même on se voit plus souvent encore que quand on se voyoit tous les jours ; car sitôt qu'un des deux est seul, à l'instant tous deux sont ensemble. Si tu goûtes ce plaisir tous les soirs, je le goûte cent fois le jour ; je vis plus solitaire ; je suis environnée de tes vestiges, & je ne saurois fixer les yeux sur les objets qui m'entourent, sans te voir tout autour de moi.

Qui cantò dolcemente, e qui s'assise :
Qui si rivolse, e qui ritenne il passo ;
Qui co' begli occhi mi trafise il core :
Qui disse una parola, e qui sorrise.

Mais toi, fais-tu t'arrêter à ces situations paisibles ? fais-tu goûter un amour tranquille & tendre qui parle au cœur sans émouvoir les sens, & tes regrets sont-ils aujourd'hui plus sages que tes desirs ne l'étoient autrefois ? Le ton de ta
pre-

premiere lettre me fait trembler. Je redoute ces emportemens trompeurs, d'autant plus dangereux que l'imagination qui les excite n'a point de bornes, & je crains que tu n'outrages ta Julie à force de l'aimer. Ah tu ne sens pas, non, ton cœur peu délicat ne sent pas combien l'amour s'offense d'un vain hommage; tu ne songes ni que ta vie est à moi ni qu'on court souvent à la mort en croyant servir la nature. Homme sensuel, ne sauras-tu jamais aimer? Rappelle-toi, rappelle-toi ce sentiment si calme & si doux que tu connus une fois & que tu décrivis d'un ton si touchant & si tendre. S'il est le plus délicieux qu'ait jamais favoré l'amour heureux, il est le seul permis aux amans séparés, & quand on l'a pu goûter un moment, on n'en doit plus regretter d'autre. Je me souviens des réflexions que nous faisons en lisant ton Plutarque, sur un goût dépravé qui outrage la nature. Quand ces tristes plaisirs n'auroient que de n'être pas partagés, c'en seroit assés, disions-nous, pour le rendre insipide & méprisables. Appliquons la même idée aux erreurs d'une imagination trop active, elle ne leur conviendra pas moins. Malheureux! de quoi jouis-tu quand tu es seul à jouir? Ces voluptés solitaires sont des voluptés mortes. O amour! les tiennes sont vives, c'est l'union des ames qui les anime, & le plaisir qu'on donne à ce qu'on aime fait valoir celui qu'il nous rend.

Dis-moi, je te prie, mon cher ami, en quelle langue ou plutôt en quel jargon est la relation de ta derniere lettre? Ne seroit-ce point là par hazard du bel-esprit? Si tu as dessein de
t'en

t'en servir souvent avec moi, tu devrois bien m'en envoyer le dictionnaire. Qu'est-ce, je te prie, que le sentiment de l'habit d'un homme? Qu'une ame qu'on prend comme un habit de livrée? Que des maximes qu'il faut mesurer à la toise? Que veux-tu qu'une pauvre Suisse entende à ces sublimes figures? Au lieu de prendre comme les autres des ames aux couleurs des maisons, ne voudrois-tu point déjà donner à ton esprit la teinte de celui du pays? Prend garde, mon bon ami, j'ai peur qu'elle n'aille pas bien sur ce fond-là. A ton avis les *trastati* du Cavalier Marin dont tu t'es si souvent moqué, approcherent-ils jamais de ces métaphores, & si l'on peut faire opiner l'habit d'un homme dans une lettre, pourquoi ne feroit on pas fuer le feu (i) dans un sonnet?

Observer en trois semaines toutes les sociétés d'une grande ville; assigner le caractère des propos qu'on y tient, y distinguer exactement le vrai du faux, le réel de l'apparent, & ce qu'on y dit de ce qu'on y pense; voilà ce qu'on accuse les François de faire quelquefois chez les autres peuples, mais ce qu'un étranger ne doit point faire chez eux; car ils valent bien la peine d'être étudiés posément. Je n'approuve pas non plus qu'on dise du mal du pays où l'on vit & où l'on est bien traité: j'aimerois mieux qu'on se laissât tromper par les apparences, que de moraliser aux dépens de ses hôtes. Enfin, je tiens pour suspect tout observateur qui se pique d'esprit: je crains toujours que sans y songer il ne sacrifie la vérité des choses à l'éclat des

(i) *Sudate, o fochi, a preparar metalli.*

Verse d'un sonnet du cavalier Marin.

pensées & ne fasse jouer sa phrase aux dépens de la justice.

Tu ne l'ignores pas, mon ami, l'esprit, dit notre Mural, est la manie des François ; je te trouve à toi-même du penchant à la même manie, avec cette différence qu'elle a chez eux de la grace, & que de tous les peuples du monde c'est à nous qu'elle sied le moins. Il y a de la recherche & du jeu dans plusieurs de tes lettres. Je ne parle point de ce tour vif & de ces expressions animées qu'inspire la force du sentiment ; je parle de cette gentillesse de stile qui n'étant point naturelle ne vient d'elle-même à personne, & marque la prétention de celui qui s'en sert. Eh Dieu ! des prétentions avec ce qu'on aime ! n'est-ce pas plutôt dans l'objet aimé qu'on les doit placer, & n'est-on pas glorieux soi-même de tout le mérite qu'il a de plus que nous ? Non, si l'on anime les conversations indifférentes de quelques saillies qui passent comme des traits, ce n'est point entre deux amans que ce langage est de saison, & le jargon fleuri de la galanterie est beaucoup plus éloigné du sentiment que le ton le plus simple qu'on puisse prendre. J'en appelle à toi-même. L'esprit eut-il jamais le tems de se montrer dans nos tête-à-têtes, & si le charme d'un entretien passionné l'écarte & l'empêche de paroître, comment des lettres que l'absence remplit toujours d'un peu d'amertume & où le cœur parle avec plus d'attendrissement le pourroient-elles supporter ? Quoique toute grande passion soit sérieuse & que l'excessive joye elle-même arrache des pleurs plutôt que des ris, je ne veux pas pour cela que l'amour soit toujours triste ; mais
je

je veux que sa gaité soit simple, sans ornement, sans art, nue comme lui ; en un mot, qu'elle brille de ses propres graces & non de la parure du bel esprit.

L'Inséparable, dans la chambre de laquelle je t'écris cette lettre prétend que j'étois en la commençant dans cet état d'enjouement que l'amour inspire où tolere ; mais je ne fais ce qu'il est devenu. A mesure que j'avançois, une certaine langueur s'emparoit de mon ame, & me laissoit à peine la force de t'écrire les injures que la mauvaise a voulu t'adresser : car il est bon de t'avertir que la critique de ta critique est bien plus de sa façon que de la mienne ; elle m'en a dicté sur tout le premier article en riant commé une folle, & sans me permettre d'y rien changer. Elle dit que c'est pour t'apprendre à manquer de respect au Marini qu'elle te protege & que tu plaisantes.

Mais fais-tu bien ce qui nous met toutes deux de si bonne humeur ? C'est son prochain mariage. Le contract fut passé hier au soir, & le jour est pris de lundi en huit. Si jamais amour fut gai, c'est assurément le sien ; on ne vit de la vie une fille si bouffonnement amoureuse. Ce bon M. d'Orbe, à qui de son côté la tête en tourne, est enchanté d'un accueil si folâtre. Moins difficile que tu n'étois autrefois, il se prête avec plaisir à la plaisanterie, & prend pour un chef-d'œuvre de l'amour l'art d'égayer sa maîtresse. Pour elle, on a beau la prêcher, lui représenter la bienséance, lui dire que si près du terme elle doit prendre un maintien plus serieux, plus grave, & faire un peu mieux les honneurs de l'état qu'elle est prête à quitter.

Elle traite tout cela de sottises fimagrées, & soutient en face à M. d'Orbe que le jour de la cérémonie elle sera de la meilleure humeur du monde, & qu'on ne sauroit aller trop gaiement à la noce. Mais la petite dissimulée ne dit pas tout ; je lui ai trouvé ce matin les yeux rouges ; & je parie bien que les pleurs de la nuit payent les ris de la journée. Elle va former de nouvelles chaînes qui relâcheront les doux liens de l'amitié ; elle va commencer une manière de vivre différente de celle qui lui fut chère ; elle étoit contente & tranquille, elle va courir les hazards auxquels le meilleur mariage expose, & quoiqu'elle en dise, comme une eau pure & calme commence à se troubler aux approches de l'orage, son cœur timide & chaste ne voit point sans quelque allarme le prochain changement de son sort.

O mon ami, qu'ils sont heureux ! Ils s'aiment ; ils vont s'épouser ; ils jouiront de leur amour sans obstacles, sans craintes, sans remords ! Adieu, adieu, je n'en puis dire d'avantage.

P. S. Nous n'avons vu Milord Edouard qu'un moment, tant il étoit pressé de continuer sa route. Le cœur plein de ce que nous lui devons, je voulois lui montrer mes sentimens & les tiens ; mais j'en ai eu une espece de honte. En vérité, c'est faire injure à un homme comme lui de le remercier de rien.

L E T T R E X V I.

A Julie.

QUE les passions impétueuses rendent les hommes enfans ! Qu'un amour forcené se nourrit aisément de chimères, & qu'il est aisé de donner le change à des desirs extrêmes par les plus frivoles objets ! J'ai reçu ta lettre avec les mêmes transports que m'auroit causés ta présence, & dans l'emportement de ma joye un vain papier me tenoit lieu de toi. Un des plus grands maux de l'absence, & le seul auquel la raison ne peut rien, c'est l'inquietude sur l'état actuel de ce qu'on aime. Sa santé, sa vie, son repos, son amour, tout échape à qui craint de tout perdre ; on n'est pas plus sûr du présent que de l'avenir, & tous les accidens possibles se réalisent sans cesse dans l'esprit d'un amant qui les redoute. Enfin je respire, je vis, tu te portes bien, tu m'aimes, ou plutôt il y a dix jours que tout cela étoit vrai ; mais qui me répondra d'aujourd'hui ? O absence ! ô tourment ! ô bizarre & funeste état, où l'on ne peut jouir que du moment passé, & où le présent n'est point encore !

Quand tu ne m'aurois pas parlé de l'Inséparable, j'aurois reconnu sa malice dans la critique de ma relation, & sa rancune dans l'apologie du Marini ; mais s'il m'étoit permis de faire la mienne, je ne resterois pas sans réplique.

Premierement, ma Cousine ; (car c'est à elle qu'il faut répondre,) quant au stile, j'ai pris celui de la chose ; j'ai tâché de vous donner à la fois l'idée & l'exemple du ton des conversations à la mode, & suivant un ancien precepte, je vous ai écrit à peu près comme on parle en certaines sociétés. D'ailleurs, ce n'est pas l'usage des figures, mais leur choix que je blâme dans le Cavalier Marin. Pour peu qu'on ait de chaleur dans l'esprit, on a besoin de métaphores & d'expressions figurées pour se faire entendre. Vos lettres mêmes en sont pleines sans que vous y songiez, & je soutiens qu'il n'y a qu'un géomètre & un sot qui puissent parler sans figures. En effet, un même jugement n'est-il pas susceptible de cent degrés de force ? Et comment déterminer celui de ces degrés qu'il doit avoir, sinon par le tour qu'on lui donne ? Mes propres phrases me font rire, je l'avoue, & je les trouve absurdes, grace au soin que vous avez pris de les isoler ; mais laissez-les où je les ai mises, vous les trouverez claires & même énergiques. Si ces yeux éveillés, que vous savez si bien faire parler, étoient séparés l'un de l'autre, & de votre visage ; Cousine, que pensez-vous qu'ils diroient avec tout leur feu ? Ma foi, rien du tout ; pas même à M. d'Orbe.

La première chose qui se présente à observer dans un pays où l'on arrive, n'est-ce pas le ton général de la Société ? Hé bien, c'est aussi la première observation que j'ai faite dans celui-ci, & je vous ai parlé de ce qu'on dit à Paris & non pas de ce qu'on y fait. Si j'ai remarqué du contraste entre les discours, les sentimens, & les

les actions des honnêtes gens, c'est que ce contraste saute aux yeux au premier instant. Quand je vois les mêmes hommes changer de maximes selon les Coteries, Molinistes dans l'une, Jansénistes dans l'autre, vils courtisans chez un Ministre, frondeurs mutins chez un mécontent ; quand je vois un homme doré décrier le luxe, un financier les impôts, un prélat le dérèglement ; quand j'entens une femme de la Cour parler de modestie, un grand Seigneur de vertu, un auteur de simplicité, un Abbé de Religion, & que ces absurdités ne choquent personne, ne dois-je pas conclure à l'instant qu'on ne se soucie pas plus ici d'entendre la vérité que de la dire, & que loin de vouloir persuader les autres quand on leur parle, on ne cherche pas même à leur faire penser qu'on croit ce que l'on leur dit ?

Mais c'est assez plaisanter avec la Cousine. Je laisse un ton qui nous est étranger à tous trois, & j'espère que tu ne me verras pas plus prendre le goût de la Satire que celui du bel esprit. C'est à toi Julie, qu'il faut à présent répondre ; car je fais distinguer la critique badine, des reproches sérieux.

Je ne conçois pas comment vous avez pu prendre toutes deux le change sur mon objet. Ce ne sont point les François que je me suis proposé d'observer : Car si le caractère des nations ne peut se déterminer que par leurs différences, comment moi qui n'en connois encore aucune autre, entreprendrois-je de peindre celle-ci ? Je ne serois pas, non plus, si maladroit que de choisir la Capitale pour le lieu de mes observations. Je n'ignore pas que les Capitales dif-

férent moins entre elles que les Peuples, & que les caracteres nationaux s'y effacent & confondent en grande partie, tant à cause de l'influence commune des Cours qui se ressemblent toutes, que par l'effet commun d'une société nombreuse & resserrée, qui est le même à peu près sur tous les hommes, & l'emporte à la fin sur le caractère originel.

Si je voulois étudier un peuple, c'est dans les provinces reculées où les habitans ont encore leurs inclinations naturelles que j'irois les observer. Je parcourais lentement & avec soin plusieurs de ces provinces, les plus éloignées les unes des autres; toutes les différences que j'observerois entre elles me donneroient le génie particulier de chacune; tout ce qu'elles auroient de commun, & que n'auroient pas les autres peuples, formeroit le génie national, & ce qui se trouveroit par tout, appartiendroit en général à l'homme. Mais je n'ai ni ce vaste projet ni l'expérience nécessaire pour le suivre. Mon objet est de connoître l'homme, & ma méthode de l'étudier dans ses diverses relations. Je ne l'ai vu jusqu'ici qu'en petites sociétés, épars & presque isolé sur la terre. Je vais maintenant le considérer entassé par multitudes dans les mêmes lieux, & je commencerai à juger par-là des vrais effets de la Société; car s'il est constant qu'elle rende les hommes meilleurs, plus elle est nombreuse, & rapprochées, mieux ils doivent valoir, & les mœurs, par exemple, seront beaucoup plus pures à Paris que dans le Valais; que si l'on trouvoit le contraire, il faudroit tirer une conséquence opposée.

Cette

Cette méthode pourroit, j'en conviens, me mener encore à la connoissance des Peuples, mais par une voye si longue & si détournée que je ne serois peut-être de ma vie en état de prononcer sur aucun d'eux. Il faut que je commence par tout observer dans le premier où je me trouve ; que j'assigne ensuite les differences, à mesure que je parcourrai les autres pays ; que je compare la France à chacun d'eux, comme on décrit l'olivier sur un saule ou le palmier sur un sapin, & que j'attende à juger du premier peuple observé que j'aye observé tous les autres.

Veilles donc, ma charmante prêcheuse, distinguer ici l'observation philosophique de la satire nationale. Ce ne sont point les parisiens que j'étudie, mais les habitans d'une grande ville, & je ne fais si ce que j'en vois ne convient pas à Rome & à Londres tout aussi bien qu'à Paris. Les regles de la morale ne dependent point des usages des Peuples ; ainsi malgré les préjugés dominans je sens fort bien ce qui est mal en soi ; mais ce mal, j'ignore s'il faut l'attribuer au François ou à l'homme, & s'il est l'ouvrage de la coutume ou de la nature. Le tableau du vice offense en tous lieux un œil impartial, & l'on n'est pas plus blamable de le reprendre dans un pays où il regne, quoiqu'on y soit, que de relever les défauts de l'humanité, quoiqu'on vive avec les hommes. Ne suis-je pas à présent moi-même un habitant de Paris ? Peut-être sans le savoir ai-je déjà contribué pour ma part au desordre que j'y remarque ; peut-être un trop long séjour y corromproit-il ma volonté même ; peut-être au

bout d'un an ne serois-je plus qu'un bourgeois, si pour être digne de toi je ne gardois l'ame d'un homme libre & les mœurs d'un Citoyen. Laisse-moi donc te peindre sans contrainte des objets auxquels je rougisse de ressembler, & m'animer au pur zele de la vérité par le tableau de la flatterie & du mensonge.

Si j'étois le maître de mes occupations & de mon sort, je saurois, n'en doute pas, choisir d'autres sujets de lettres, & tu n'étois pas mécontente de celles que je t'écrivois de Meillerie & du Valais : mais, chere amie, pour avoir la force de supporter le fracas du monde où je suis contraint de vivre, il faut bien au moins que je me console à te le décrire, & que l'idée de te préparer des relations m'excite à en chercher les sujets. Autrement le découragement va m'atteindre à chaque pas, & il faudra que j'abandonne tout si tu ne veux rien voir avec moi. Pense que pour vivre d'une manière si peu conforme à mon goût je fais un effort qui n'est pas indigne de sa cause, & pour juger quels soins me peuvent mener à toi, souffre que je te parle quelquefois des maximes qu'il faut connoître & des obstacles qu'il faut surmonter.

Malgré ma lenteur, malgré mes distractions inévitables, mon recueil étoit fini quand ta lettre est arrivée heureusement pour le prolonger, & j'admire en le voyant si court combien de choses ton cœur m'a sû dire en si peu d'espace. Non, je soutiens qu'il n'y a point de lecture aussi délicieuse, même pour qui ne te connoitroit pas, s'il avoit une ame semblable aux nôtres : Mais comment ne te pas connoître en lisant tes lettres ? Comment prêter un
ton

ton si touchant & des sentimens si tendres à une autre figure que la tienne ? A chaque phrase ne voit-on pas le doux regard de tes yeux ? A chaque mot n'entend-on pas ta voix charmante ? Quelle autre que Julie a jamais aimé, pensé, parlé, agi, écrit comme elle ? Ne sois donc pas surprise si tes lettres qui te peignent si bien font quelquefois sur ton idolâtre amant le même effet que ta présence. En les relisant je perds la raison, ma tête s'égaré dans un délire continuel, un feu dévorant me consume, mon sang s'allume & petille, une fureur me fait tréfailler. Je crois te voir, te toucher, te presser contre mon sein... objet adoré, fille enchanteresse, source de délice & de volupté, comment en te voyant ne pas voir les houris faites pour les bienheureux ? ... ah vien ! ... je la sens ... elle m'échappe, & je n'embrasse qu'une ombre ... Il est vrai, chère Amie, tu es trop belle & tu fus trop tendre pour mon foible cœur ; il ne peut oublier ni ta beauté ni tes caresses ; tes charmes triomphent de l'absence, ils me poursuivent partout, ils me font craindre la solitude, & c'est le comble de ma misère de n'oser m'occuper toujours de toi.

Ils seront donc unis malgré les obstacles, ou plutôt ils le sont au moment que j'écris. Aimables & dignes Epoux ! Puisse le Ciel les combler du bonheur que méritent leur sage & paisible amour, l'innocence de leurs mœurs, l'honnêteté de leurs ames ! Puisse-t-il leur donner ce bonheur précieux dont il est si avare envers les cœurs faits pour le goûter ! Qu'ils seront heureux, s'il leur accorde, hélas, tout ce qu'il nous ôte ! Mais pourtant ne sens-tu pas quelque sorte

de consolation dans nos maux ? Ne sens-tu pas que l'excès de nôtre misere n'est point non plus sans dédommagement, & que s'ils ont des plaisirs dont nous sommes privés, nous en avons aussi qu'ils ne peuvent connoître ? Oui, ma douce amie, malgré l'absence, les privations, les alarmes, malgré le desespoir même, les puissans élanemens de deux cœurs l'un vers l'autre ont toujours une volupté secrète ignorée des âmes tranquilles. C'est un des miracles de l'amour de nous faire trouver du plaisir à souffrir ; & nous regarderions comme le pire des malheurs un état d'indifférence & d'oubli qui nous ôteroit le sentiment de nos peines. Plaignons donc notre sort, ô Julie ! mais n'envions celui de personne. Il n'y a point, peut-être, à tout prendre d'existence préférable à la nôtre, & comme la divinité tire tout son bonheur d'elle-même, les cœurs qu'échauffe un feu céleste, trouvent dans leurs propres sentimens une sorte de jouissance pure & délicieuse, indépendante de la fortune du reste de l'univers.

L E T T R E XVII.

A Julie.

ENfin me voila tout-à-fait dans le torrent. Mon recueil fini, j'ai commencé de fréquenter les spectacles & de souper en ville. Je passe ma journée entière dans le monde, je prête mes oreilles & mes yeux à tout ce qui les frappe, & n'appercevant rien qui te ressemble,

ble, je me recueille au milieu du bruit & converse en secret avec toi. Ce n'est pas que cette vie bruyante & tumultueuse n'ait aussi quelque sorte d'attraits, & que la prodigieuse diversité d'objets n'offre de certains agrémens à de nouveaux débarqués ; mais pour les sentir il faut avoir le cœur vuide & l'esprit frivole ; l'amour & la raison semblent s'unir pour m'en dégouter : comme tout n'est que vaine apparence & que tout change à chaque instance, je n'ai le tems d'être ému de rien, ni celui de rien examiner.

Ainsi je commence à voir les difficultés de l'étude du monde, & je ne fais pas même quelle place il faut occuper pour le bien connoître. Le philosophe en est trop loin, l'homme du monde en est trop près. L'un voit trop pour pouvoir réfléchir, l'autre trop peu pour juger du tableau total. Chaque objet qui frappe le philosophe, il le considère à part, & n'en pouvant discerner ni les liaisons ni les rapports avec d'autres objets qui sont hors de sa portée, il ne le voit jamais à sa place & n'en sent ni la raison ni les vrais effets. L'homme du monde voit tout & n'a le tems de penser à rien. La mobilité des objets ne lui permet que de les appercevoir & non de les observer ; ils s'effacent mutuellement avec rapidité, & il ne lui reste de tout que des impressions confuses qui ressemblent au chaos.

On ne peut pas, non plus, voir & méditer alternativement, parce que le spectacle exige une continuité d'attention, qui interrompt la réflexion. Un homme qui voudroit diviser son tems par intervalles entre le monde & la soli-

tude, toujours agité dans sa retraite & toujours étranger dans le monde ne seroit bien nulle part. Il n'y auroit d'autre moyen que de partager sa vie entiere en deux grands espaces, l'un pour voir, l'autre pour réfléchir : Mais cela même est presque impossible ; car la raison n'est pas un meuble qu'on pose & qu'on reprenne à son gré, & quiconque a pu vivre dix ans sans penser, ne pensera de sa vie.

Je trouve aussi que c'est une folie de vouloir étudier le monde en simple spectateur. Celui qui ne prétend qu'observer n'observe rien, parce qu'étant inutile dans les affaires & importun dans les plaisirs, il n'est admis nulle part. On ne voit agir les autres qu'autant qu'on agit soi-même ; dans l'école du monde comme dans celle de l'amour, il faut commencer par pratiquer ce qu'on veut apprendre.

Quel parti prendrai-je donc, moi étranger qui ne puis avoir aucune affaire en ce pays, & que la différence de religion empêcheroit seule d'y pouvoir aspirer à rien ? Je suis réduit à m'abaisser pour m'instruire, & ne pouvant jamais être un homme utile, à tâcher de me rendre un homme amusant. Je m'exerce autant qu'il est possible à devenir poli sans fausseté, complaisant sans bassesse, & à prendre si bien ce qu'il y a de bon dans la société que j'y puisse être souffert sans en adopter les vices. Tout homme oisif qui veut voir le monde doit au moins en prendre les manières jusqu'à certain point ; car de quel droit exigeroit-on d'être admis parmi des gens à qui l'on n'est bon à rien, & à qui l'on n'auroit pas l'art plaire ? Mais aussi quand il a trouvé cet art on ne lui en demande

mande pas davantage, surtout s'il est étranger. Il peut se dispenser de prendre part aux cabales, aux intrigues, aux démêlés; s'il se comporte honnêtement envers chacun, s'il ne donne à certaines femmes ni exclusion ni préférence, s'il garde le secret de chaque société où il est reçu, s'il n'étale point les ridicules d'une maison dans une autre, s'il évite les confidences, s'il se refuse aux tracasseries, s'il garde par tout une certaine dignité, il pourra voir paisiblement le monde, conserver ses mœurs, sa probité, sa franchise même, pourvu qu'elle vienne d'un esprit de liberté & non d'un esprit de parti. Voilà ce que j'ai tâché de faire par l'avis de quelques gens éclairés que j'ai choisis pour guides parmi les connoissances que m'a donné Milord Edouard. J'ai donc commencé d'être admis dans des sociétés moins nombreuses & plus choisies. Je ne m'étois trouvé jusqu'à présent qu'à des dinés réglés où l'on ne voit de femme que la maitresse de la maison, où tous les desœuvrés de Paris sont reçus pour peu qu'on les connoisse; où chacun paye comme il peut son diné en esprit ou en flatterie, & dont le ton bruyant & confus ne differe pas beaucoup de celui des tables d'auberges.

Je suis maintenant initié à des misteres plus secrets. J'assiste à des soupés priés où la porte est fermée à tout survenant & où l'on est sûr de ne trouver que des gens qui conviennent tous, sinon les uns aux autres, au moins à ceux qui les reçoivent. C'est là que les femmes s'observent moins, & qu'on peut commencer à les étudier: C'est là que regnient plus paisiblement des propos plus fins & plus fatiriques; c'est là
qu'au

qu'au lieu des nouvelles publiques, des spectacles, des promotions, des morts, des mariages dont on a parlé le matin, on passe discrètement en revue les anecdotes de Paris, qu'on dévoile tous les événemens secrets de la chronique scandaleuse, qu'on rend le bien & le mal également plaisans & ridicules, & que peignant avec art & selon l'intérêt particulier les caractères des perfonage, chaque interlocuteur fans y penser peint encore beaucoup mieux le sien ; c'est là qu'un reste de circonspection fait inventer devant les laquais un certain langage entortillé, sous lequel feignant de rendre la satire plus obscure on la rend seulement plus amere ; c'est là, en un mot, qu'on affine avec soin le poignard, sous prétexte de faire moins de mal, mais en effet pour l'enfoncer plus avant.

Cependant à considérer ces propos selon nos idées, on auroit tort de les appeller satiriques ; car ils sont bien plus railleurs que mordans, & tombent moins sur le vice que sur le ridicule. En général la satire a peu de cours dans les grandes villes, où ce qui n'est que mal est si simple que ce n'est pas la peine d'en parler. Que reste-t-il à blâmer où la vertu n'est plus estimée, & de quoi médiroirait-on quand on ne trouve plus de mal à rien ? A Paris surtout où l'on ne saisit les choses que par le côté plaisant, tout ce qui doit allumer la colere & l'indignation est toujours mal reçu s'il n'est mis en chanson ou en épigramme. Les jolies femmes n'aiment point à se fâcher ; aussi ne se fâchent-elles de rien ; elles aiment à rire ; & comme il n'y a pas le mot pour rire au crime, les fripons sont d'honnêtes gens comme tout le monde ; mais malheur à qui prête
le

le flanc au ridicule, sa caustique empreinte est ineffaçable; il ne déchire pas seulement les mœurs, la vertu, il marque jusqu'au vice même; il fait calomnier les méchans. Mais revenons à nos soupés.

Ce qui m'a le plus frappé dans ces sociétés d'élite, c'est de voir six personnes choisies exprès pour s'entretenir agréablement ensemble, & parmi lesquelles régne même le plus souvent des liaisons secrètes, ne pouvoir rester une heure entre elles six, sans y faire intervenir la moitié de Paris, comme si leurs cœurs n'avoient rien à se dire & qu'il n'y eut la personne qui méritât de les intéresser. Te souvient-il, ma Julie, comment en soupant chez ta Cousine ou chez toi; nous savions, en dépit de la contrainte & du mystère, faire tomber l'entretien sur des sujets qui eussent du rapport à nous, & comment à chaque réflexion touchante, à chaque allusion subtile, un regard plus vif qu'un éclair, un soupir plutôt deviné qu'aperçu, en portoit le doux sentiment d'un cœur à l'autre.

Si la conversation se tourne par hazard sur les convives, c'est communément dans un certain jargon de société dont il faut avoir la clé pour l'entendre. A l'aide de ce chiffre, on se fait réciproquement & selon le goût du tems mille mauvaises plaisanteries, durant lesquelles le plus sot n'est pas celui qui brille le moins, tandis qu'un tiers mal instruit est réduit à l'ennui & au silence, ou à rire de ce qu'il n'entend point. Voilà, hors le tête-à-tête qui m'est & me sera toujours inconnu, tout ce qu'il y a de tendre & d'affectueux dans les liaisons de ce pays.

Au milieu de tout cela qu'un homme de poids avance un propos grave ou agite une question sérieuse, aussitôt l'attention commune se fixe à ce nouvel objet; hommes, femmes, vieillards, jeunes gens, tout se prête à le considérer par toutes les faces, & l'on est étonné du sens & de la raison qui sortent comme à l'envi de toutes ces têtes folâtres (b). Un point de morale ne seroit pas mieux discuté dans une société de philosophes que dans celle d'une jolie femme de Paris; les conclusions y seroient même souvent moins sévères; car le philosophe qui veut agir comme il parle, y regarde à deux fois; mais ici où toute la morale est un pur verbiage, on peut être austère sans conséquence, & l'on ne seroit pas fâché, pour rabattre un peu l'orgueil philosophique, de mettre la vertu si haut que le sage même n'y put atteindre. Au reste, hommes & femmes, tous, instruits par l'expérience du monde & surtout par leur conscience, se réunissent pour penser de leur espèce aussi mal qu'il est possible, toujours philosophant tristement, toujours dégradant par vanité la nature humaine, toujours cherchant dans quelque vice la cause de tout ce qui se fait de bien, toujours d'après leur propre cœur médissant du cœur de l'homme.

Malgré cette avilissante doctrine, un des sujets favoris de ces paisibles entretiens c'est le senti-

(b) Pourvu, toutefois, qu'une plaisanterie imprévue ne vienne pas déranger cette gravité; car alors chacun rencherit; tout part à l'instant, & il n'y a plus moyen de reprendre le ton sérieux. Je me rappelle un certain pacquet de gimblettes qui troubla si plaisamment une représentation de la foire. Les acteurs dérangés n'étoient que des animaux; mais que de choses sont gimblettes pour beaucoup d'hommes! On sait que Fontenelle a voulu peindre dans l'histoire des Tyrintiens,

ment;

ment; mot par lequel il ne faut pas entendre un épanchement affectueux dans le sein de l'amour ou de l'amitié; cela seroit d'une fadeur à mourir. C'est le sentiment mis en grandes maximes générales & quintessencié par tout ce que la métaphisique a de plus subtil. Je puis dire n'avoir de ma vie ouï tant parler du sentiment, ni si peu compris ce qu'on en disoit. Ce sont des raffinemens inconcevables. O Julie, nos cœurs grossiers n'ont jamais rien sù de toutes ces belles maximes, & j'ai peur qu'il n'en soit du sentiment chez les gens du monde comme d'Homere chez les Pedans, qui lui forgent mille beautés chimériques, faute d'appercevoir les véritables. Ils dépensent ainsi tout leur sentiment en esprit, & il s'en exhale tant dans le discours qu'il n'en reste plus pour la pratique. Heureusement, la bienséance y supplée, & l'on fait par usage à peu près les mêmes choses qu'on feroit par sensibilité; du moins tant qu'il n'en coûte que des formules & quelques gênes passageres, qu'on s'impose pour faire bien parler de soi; car quand les sacrifices vont jusqu'à gêner trop longtems ou à coûter trop cher, adieu le sentiment; la bienséance n'en exige pas jusques-là. A cela près, on ne sauroit croire à quel point tout est compassé, mesuré, pesé, dans ce qu'ils appellent des procédés; tout ce qui n'est plus dans les sentimens, ils l'ont mis en regle, & tout est regle parmi eux. Ce peuple imitateur seroit plein d'originaux qu'il seroit impossible d'en rien savoir; car nul homme n'ose être lui même. *Il faut faire comme les autres*; c'est la premiere maxime de la sagesse du pays. *Cela se fait, cela ne se fait pas*. Voilà la décision suprême.

Cette

Cette apparente régularité donne aux usages communs l'air du monde le plus comique, même dans les choses les plus sérieuses. On fait à point nommé quand il faut envoyer savoir des nouvelles quand il faut se faire écrire, c'est à dire, faire une visite qu'on ne fait pas ; quand il faut la faire soi-même ; quand il est permis d'être chez soi ; quand on doit n'y pas être quoiqu'on y soit ; quelles offres l'un doit faire ; quelles offres l'autre doit rejeter ; quel degré de tristesse on doit prendre à telle ou telle mort (a), combien de tems on doit pleurer à la campagne ; le jour où l'on peut revenir se consoler à la ville ; l'heure & la minute où l'affliction permet de donner le bal ou d'aller au spectacle. Tout le monde y fait à la fois la même chose dans la même circonstance : Tout va par tems comme les évolutions d'un régiment en bataille : Vous diriez que ce sont autant de marionètes clouées sur la même planche, ou tirées par le même fil.

Or comme il n'est pas possible que tous ces gens qui font exactement la même chose soient exactement affectés de même, il est clair qu'il faut les pénétrer par d'autres moyens pour les connoître ; il est clair que tout ce jargon n'est qu'un vain formulaire & sert moins à juger des mœurs, que du ton qui regne à Paris. On apprend ainsi les propos qu'on y tient mais rien de ce qui peut servir à les apprécier. J'en dis autant de la plupart des écrits nouveaux ; j'en dis autant

(a) S'affliger à la mort de quelqu'un est un sentiment d'humanité & un témoignage de bon naturel, mais non pas un devoir de vertu, ce quelqu'un fut-il même notre Père. Quiconque en pareil cas n'a point d'affliction dans le cœur n'en doit point montrer au dehors ; car il est beaucoup plus essentiel de faire la fausseté, que de s'affesvir aux bienfaisances.

de la Scène même qui depuis Moliere est bien plus un lieu où se débitent de jolies conversations, que la représentation de la vie civile. Il y a ici trois théâtres, sur deux desquelles on représente des Etres chimériques, savoir sur l'un des Arlequins, des Pantalons, des Scaramouches; sur l'autre des Dieux, des Diables, des Sorciers. Sur le troisieme on représente ces pieces immortelles dont la lecture nous faisoit tant de plaisir, & d'autres plus nouvelles qui paroissent de tems en tems sur la scene. Plusieurs de ces pieces sont tragiques mais peu touchantes, & si l'on y trouve quelques sentimens naturels & quelque vrai rapport au cœur humain, elles n'offrent aucune sorte d'instruction sur les mœurs particulieres du peuple qu'elles amusent.

L'institution de la tragédie avoit chez ses inventeurs un fondement de religion qui suffisoit pour l'autoriser. D'ailleurs, elle offroit aux Grecs un spectacle instructif & agréable dans les malheurs des Perses leurs ennemis, dans les crimes & les folies des Rois dont ce peuple s'étoit délivré. Qu'on représente à Berne, à Zurich, à la Haye l'ancienne tyrannie de la maison d'Autriche, l'amour de la patrie & de la liberté nous rendra ces pieces intéressantes; mais qu'on me dise de quel usage sont ici les tragédies de Corneille, & ce qu'importe au peuple de Paris Pompée ou Sertorius? Les tragédies grecques rouloient sur des événemens réels ou réputés tels par les spectateurs, & fondés sur des traditions historiques. Mais que fait une flamme héroïque & pure dans l'ame des Grands? Ne diroit-on pas que les combats de l'amour & de la vertu leur donnent souvent de mauvaises nuits, & que le cœur a
beaucoup

beaucoup à faire dans les mariages des Rois ? Juge de la vraisemblance & de l'utilité de tant de piéces, qui roulent toutes sur ce chimérique sujet !

Quant à la comédie, il est certain qu'elle doit représenter au naturel les mœurs du peuple pour lequel elle est faite, afin qu'il s'y corrige de ses vices & de ses défauts, comme on ôte devant un miroir les taches de son visage. Térence & Plaute se tromperent dans leur objet ; mais avant eux Aristophane & Ménandre avoient exposé aux Athéniens les mœurs Athéniennes, & depuis, le seul Moliere peignit plus naïvement encore celles des François du siècle dernier à leurs propres yeux. Le Tableau a changé ; mais il n'est plus revenu de peintre. Maintenant on copie au théâtre les conversations d'une centaine de maisons de Paris. Hors de cela, on n'y apprend rien des mœurs des François. Il y a dans cette grande ville cinq ou six cent mille ames dont il n'est jamais question sur la Scène. Moliere osa peindre des bourgeois & des artisans aussi bien que des Marquis ; Socrate faisoit parler des cochers, menuisiers, cordonniers, maçons. Mais les Auteurs d'aujourd'hui qui sont des gens d'un autre air, se croiroient deshonorés s'ils savoient ce qui se passe au comptoir d'un Marchand ou dans la boutique d'un ouvrier ; il ne leur faut que des interlocuteurs illustres, & ils cherchent dans le rang de leurs personnages l'élévation qu'ils ne peuvent tirer de leur génie. Les spectateurs eux-mêmes sont devenus si délicats, qu'ils craindroient de se compromettre à la Comédie comme en visite, & ne daigneroient pas aller voir en représentation des gens de moindre

con-

condition qu'eux. Ils sont comme les seuls habitans de la terre; tout le reste n'est rien à leurs yeux. Avoir un Carosse, un Suisse, un maitre d'hôtel, c'est être comme tout le monde. Pour être comme tout le monde il faut être comme très peu de gens. Ceux qui vont à pied ne sont pas du monde; ce sont des Bourgeois, des hommes, du peuple, des gens de l'autre monde, & l'on diroit qu'un carosse n'est pas tant nécessaire pour se conduire que pour exister. Il y a comme cela une poignée d'impertinens qui ne comptent qu'eux dans tout l'univers & ne valent gueres la peine qu'on les compte, si ce n'est pour le mal qu'ils font. C'est pour eux uniquement que sont faits les spectacles. Ils s'y montrent à la fois comme représentés au milieu du théâtre & comme représentans aux deux côtés; ils sont personnages sur la scene & comédiens sur les bancs. C'est ainsi que la Sphere du monde & des auteurs se retrécit; c'est ainsi que la scene moderne ne quitte plus son ennuyeuse dignité. On n'y fait plus montrer les hommes qu'en habit doré. Vous diriez que la France n'est peuplée que de Comtes & de Chevaliers, & plus le peuple y est misérable & gueux plus le tableau du peuple y est brillant & magnifique. Cela fait qu'en peignant le ridicule des états qui servent d'exemple aux autres, on le répand plutôt que de l'éteindre, & que le peuple, toujours singe & imitateur des riches, va moins au théâtre pour rire de leurs folies que pour les étudier, & devenir encore plus fou qu'eux en les imitant. Voila de quoi fut cause Moliere lui-même; il corrigea la cour en infectant la ville, & ses ridicules Marquis furent le premier modele des petits-maitres bourgeois qui leur succéderent.

En général y a beaucoup de discours & peu d'action sur la scene françoise ; peut-être est-ce qu'en effet le françois parle encore plus qu'il n'agit, ou du moins qu'il donne un bien plus grand prix à ce qu'on dit qu'à ce qu'on fait. Quelqu'un disoit en sortant d'une piece de Demis le Tiran, je n'ai rien vu, mais j'ai entendu force paroles. Voila ce qu'on peut dire en sortant des pieces françoises. Racine & Corneille avec tout leur génie ne sont eux-mêmes que des parleurs, & leur Successeur est le premier qui à l'imitation des Anglois ait osé mettre quelquefois la scene en représentation. Communément tout se passe en beau dialogues bien agencés, bien ronflans, où l'on voit d'abord que le premier soin de chaque interlocuteur est toujours celui de briller. Presque tout s'énonce en maximes générales. Quelque agités qu'ils puissent être, ils songent toujours plus au public qu'à eux-mêmes ; une Sentence leur coute moins qu'un sentiment ; les pieces de Racine & de Moliere (a) exceptées, le *je* est presque aussi scrupuleusement banni de la scene françoise que des écrits de Port-Royal, & les passions humaines aussi modestes que l'humilité Chrétienne n'y parlent jamais que par *on*. Il y a encore une certaine dignité manierée dans le geste & dans le propos, qui ne permet jamais à la passion de parler exactement son langage ni à l'auteur de revêtir son personnage & de se transporter au lieu de la scene, mais le

(a) Il ne faut point associer en ceci Moliere à Racine ; car le premier est, comme tous les autres, plein de maximes & de sentences, surtout dans ses pieces en vers : Mais chez Racine tout est sentiment, il a su faire parler chacun pour soi, & c'est en cela qu'il est vraiment unique parmi les auteurs dramatiques de sa nation.

tient toujours enchainé sur le théâtre & sous les yeux des Spectateurs. Aussi les situations les plus vives ne lui font-elles jamais oublier un bel arrangement de phrases ni des attitudes élégantes; & si le desespoir lui plonge un poignard dans le cœur, non content d'observer la décence en tombant comme Polixene, il ne tombe point, la décence le maintient debout après sa mort, & tous ceux qui viennent d'expirer s'en retournent l'instant d'après sur leurs jambes.

Tout cela vient de ce que le François ne cherche point sur la scene le naturel & l'illusion, & n'y veut que de l'esprit & des pensées; il fait cas de l'agrément & non de l'imitation, & ne se soucie pas d'être séduit pourvu qu'on l'amuse. Personne ne va au spectacle pour le plaisir du spectacle, mais pour voir l'assemblée, pour en être vu, pour ramasser de quoi fournir au caquet après la piece, & l'on ne songe à ce qu'on voit que pour savoir ce qu'on en dira. L'acteur pour eux est toujours l'acteur, jamais le personnage qu'il représente. Cet homme qui parle en maître du monde n'est point Auguste, c'est Baron, la veuve de Pompée est Adrienne, Alzire est M^{lle}. Gauffin, & ce fier sauvage est Grandval. Les Comédiens de leur côté négligent entièrement l'illusion dont ils voyent que personne ne se soucie. Ils placent les Héros de l'antiquité entre six rangs de jeunes parisiens; ils calquent les modes françoises sur l'habit romain; on voit Cornélie en pleurs avec deux doigts de rouge, Caton poudré au blanc, & Brutus en panier. Tout cela ne choque personne & ne fait rien au succès des pieces; comme on ne voit que l'Acteur dans le personnage, on ne voit, non plus, que

qu' l'Auteur dans le drame, & si le coustume est négligé cela se pardonne aisément ; car on fait bien que Corneille n'étoit pas tailleur ni Crébillon perruquier.

Ainsi, de quelque sens qu'on envisage les choses, tout n'est ici que babil, jargon, propos sans conséquence. Sur la scene comme dans le monde on a beau écouter ce qui se dit, on n'apprend rien de ce qui se fait, & qu'a-t-on besoin de l'apprendre ? sitôt qu'un homme a parlé, s'informe-t-on de sa conduite, n'a-t-il pas tout fait, n'est-il pas jugé ? l'honnête homme d'ici n'est point celui qui fait de bonnes actions, mais celui qui dit de belles choses, & un seul propos inconfidéré, lâché sans réflexion, peut faire à celui qui le tient un tort irréparable que n'effaceroient pas quarante ans d'intégrité. En un mot, bien que les œuvres des hommes ne ressemblent guere à leurs discours je vois qu'on ne les peint que par leurs discours sans égard à leurs œuvres ; je vois aussi que dans une grande ville la société paroît plus douce, plus facile, plus sûre même que parmi des gens moins étudiés ; mais les hommes y sont-ils en effet plus humains, plus modérés, plus justes ? Je n'en fais rien. Ce ne sont encore là que des apparences, & sous ces dehors si ouverts & si agréables les cœurs sont peut-être plus cachés, plus enfoncés en dedans que les autres. Etranger, isolé, sans affaires, sans liaisons, sans plaisirs & ne voulant m'en rapporter qu'à moi, le moyen de pouvoir prononcer ?

Cependant je commence à sentir l'ivresse où cette vie agité & tumultueuse plonge ceux qui la mènent, & je tombe dans un étourdissement semblable à celui d'un homme aux yeux duquel
on

on fait passer rapidement une multitude d'objets. Aucun de ceux qui me frappent n'attache mon cœur; mais tous ensemble en troublent & suspendent les affections, au point d'en oublier quelques instans ce que je suis & à qui je suis. Chaque jour en sortant de chez moi j'enferme mes sentimens sous la clef, pour en prendre d'autres qui se prêtent aux frivoles objets qui m'attendent. Insensiblement je juge & raisonne comme j'entens juger & raisonner tout le monde. Si quelques fois j'essaye de secouer les préjugés & de voir les choses comme elles sont, à l'instant je suis écrasé d'un certain verbiage qui ressemble beaucoup à du raisonnement. On me prouve avec évidence qu'il n'y a que le demi-philosophe qui regarde à la réalité des choses; que le vrai sage ne les considère que par les apparences; qu'il doit prendre les préjugés pour principes, les bienséances pour loix, & que la plus sublime sagesse consiste à vivre comme les foux.

Forcé de changer ainsi l'ordre de mes affections morales; forcé de donner un prix à des chimères, & d'imposer silence à la nature & à la raison, je vois ainsi défigurer ce divin modèle que je porte au dedans de moi, & qui servoit à la fois d'objet à mes desirs & de règle à mes actions, je flote de caprice en caprice, & mes goûts étant sans cesse asservis à l'opinion, je ne puis être sûr un seul jour de ce que j'aimerai le lendemain.

Confus, humilié, consterné, de sentir dégrader en moi la nature de l'homme, & de me voir ravalé si bas de cette grandeur intérieure où nos cœurs enflammés s'élevoient réciproquement, je reviens le soir pénétré d'une secrète tristesse, accablé d'un dégoût mortel, & le cœur vuide &

gonflé comme un balon rempli d'air. O amour ! ô purs sentimens que je tiens de lui ! avec quel charme je rentre en moi-même ! avec quel transport j'y retrouve encore mes premières affections & ma première dignité ? Combien je m'applaudis d'y revoir briller dans tout son éclat l'image de la vertu, d'y contempler la tienne, ô Julie, assise sur un trône de gloire & dissipant d'un souffle tous ces prestiges ! Je sens respirer mon âme oppressée, je crois avoir recouvré mon existence & ma vie, & je reprends avec mon amour tous les sentimens sublimes qui le rendent digne de son objet.

L E T T R E XVIII.

De Julie.

JE viens, mon bon ami, de jouir d'un des plus doux spectacles qui puissent jamais charmer mes yeux. La plus sage la plus aimable des filles est enfin devenue la plus digne & la meilleure des femmes. L'honnête homme dont elle a comblé les vœux, plein d'estime & d'amour pour elle, ne respire que pour la chérir, l'adorer, la rendre heureuse, & je goûte le charme inexprimable d'être témoin du bonheur de mon amie, c'est à dire de le partager. Tu n'y seras pas moins sensible, j'en suis bien sûre, toi qu'elle aimait toujours si tendrement, toi qui lui fus cher presque dès son enfance, & à qui tant de bienfaits l'ont dû rendre encore plus chère. Oui, tous les sentimens qu'elle éprouve se font sentir à nos cœurs comme au sien. S'ils sont des plaisirs

firs pour elle, ils font pour nous des consolations, & tel est le prix de l'amitié qui nous joint, que la félicité d'un des trois suffit pour adoucir les maux des deux autres.

Ne nous dissimulons pas, pourtant, que cette amie incomparable va nous échaper en partie. La voila dans un nouvel ordre de choses, la voila sujette à de nouveaux engagements, à de nouveaux devoirs, & son cœur qui n'étoit qu'à nous se doit maintenant à d'autres affections auxquelles il faut que l'amitié cede le premier rang. Il y a plus, mon ami; nous devons de notre part devenir plus scrupuleux sur les témoignages de son zele; nous ne devons pas seulement consulter son attachement pour nous, & le besoin que nous avons d'elle, mais ce qui convient à son nouvel état, & ce qui peut agréer ou déplaire à son mari. Nous n'avons pas besoin de chercher ce qu'exigeroit en pareil cas la vertu; les loix seules de l'amitié suffisent. Celui qui pour son intérêt particulier pourroit compromettre un ami mériteroit-il d'en avoir? Quand elle étoit fille, elle étoit libre, elle n'avoit à répondre de ses démarches qu'à elle-même, & l'honnêteté de ses intentions suffisoit pour la justifier à ses propres yeux. Elle nous regardoit comme deux époux destinés l'un à l'autre, & son cœur sensible & pur alliant la plus chaste pudeur pour elle-même à la plus tendre compassion pour sa coupable amie, elle couvroit ma faute sans la partager: Mais à présent, tout est changé; elle doit compte de sa conduite à un autre; elle n'a pas seulement engagé sa foi, elle a aliéné sa liberté. Dépositaire en même tems de l'honneur de deux personnes, il ne lui suffit pas d'être honnête, il faut encore qu'elle soit

honorée; il ne lui suffit pas de ne rien faire que de bien, il faut encore qu'elle ne fasse rien qui ne soit approuvé. Une femme vertueuse ne doit pas seulement mériter l'estime de son mari mais l'obtenir; s'il la blâme, elle est blamable; & fut-elle innocente, elle a tort sitôt qu'elle est soupçonnée; car les apparences mêmes sont au nombre de ses devoirs.

Je ne vois pas clairement si toutes ces raisons sont bonnes; tu en seras le juge; mais un certain sentiment intérieur m'avertit qu'il n'est pas bien que ma Cousine continue d'être ma confidente, ni qu'elle me le dise la première. Je me suis souvent trouvée en faute sur mes raisonnemens, jamais sur les mouvemens secrets qui me les inspirent, & cela fait que j'ai plus de confiance à mon instinct qu'à ma raison.

Sur ce principe j'ai déjà pris un prétexte pour retirer tes lettres, que la crainte d'une surprise me faisoit tenir chez elle. Elle me les a rendues avec un serrement de cœur que le mien m'a fait appercevoir, & qui m'a trop confirmé que j'avois fait ce qu'il falloit faire. Nous n'avons point eu d'explication, mais nos regards en tenoient lieu, elle m'a embrassée en pleurant; nous sentions sans nous rien dire combien le tendre langage de l'amitié a peu besoin du secours des paroles.

A l'égard de l'adresse à substituer à la sienne, j'avois songé d'abord à celle de Fanchon Anet, & c'est bien la voye la plus sûre que nous pourrions choisir; mais si cette jeune femme est dans un rang plus bas que ma Cousine, est-ce une raison d'avoir moins d'égard pour elle en ce qui concerne l'honnêteté? N'est-il pas à craindre au contraire, que des sentimens moins élevés

ne lui rendent mon exemple plus dangereux, que ce qui n'étoit pour l'une que l'effort d'une amitié sublime ne soit pour l'autre un commencement de corruption, & qu'en abusant de sa reconnoissance je ne force la vertu même à servir d'instrument au vice ? Ah n'est-ce pas assés pour moi d'être coupable sans me donner des complices, & sans aggraver mes fautes du poids de celles d'autrui ? N'y pensons point, mon ami ; j'ai imaginé un autre expédient beaucoup moins sûr, à la vérité, mais aussi moins répréhensible, en ce qu'il ne compromet personne & ne nous donne aucun confident ; c'est de m'écrire sous un nom en l'air, comme par exemple, M. du Bosquet, & de mettre une enveloppe adressée à Régianino que j'aurai soin de prévenir. Ainsi Régianino lui-même ne saura rien ; il n'aura tout au plus que des soupçons qu'il n'oseroit vérifier, car Milord Edouard de qui dépend sa fortune m'a répondu de lui. Tandis que notre correspondance continuera par cette voye, je verrai si l'on peut reprendre celle qui nous servit durant le voyage de Valais, ou quelque autre qui soit permanente & sûre.

Quand je ne connoitrois pas l'état de ton cœur, je m'appercevrois, par l'humeur qui regne dans tes relations, que la vie que tu menes n'est pas de ton goût. Les lettres de M. de Muralt dont on s'est plaint en France étoient moins sévères que les tiennes ; comme un enfant qui se dépite contre ses maitres, tu te venges d'être obligé d'étudier le monde, sur les premiers qui te l'apprennent. Ce qui me surprend le

plus est que la chose qui commence par te révolter est celle qui prévient tous les étrangers, savoir l'accueil des François & le ton général de leur société, quoique de ton propre aveu tu doives personnellement t'en louer. Je n'ai pas oublié la distinction de Paris en particulier & d'une grande ville en général ; mais je vois qu'ignorant ce qui convient à l'un ou à l'autre, tu fais ta critique à bon compte, avant de savoir si c'est une médisance ou une observation. Quoi qu'il en soit, j'aime la nation françoise, & ce n'est pas m'obliger que d'en mal parler. Je dois aux bons livres qui nous viennent d'elle la plus part des instructions que nous avons prises ensemble. Si notre pays n'est plus barbare, à qui en avons-nous l'obligation ? Les deux plus grands, les deux plus vertueux des modernes, Catinat, Fénélon, étoient tous deux françois. Henri quatre, le Roi que j'aime, le bon Roi, l'étoit. Si la France n'est pas le pays des hommes libres, elle est celui des hommes vrais, & cette liberté vaut bien l'autre aux yeux du sage. Hospitaliers, protecteurs de l'étranger, les François lui passent même la vérité qui les blesse, & l'on se feroit lapider à Londres si l'on y osoit dire des Anglois la moitié du mal que les François laissent dire d'eux à Paris. Mon Pere, qui a passé sa vie en France ne parle qu'avec transport de ce bon & aimable peuple. S'il y a versé son sang au service du Prince, le Prince ne l'a point oublié dans sa retraite, & l'honore encore de ses bienfaits ; ainsi je me regarde comme intéressée à la gloire d'un pays où mon Pere trouvé la sienne. Mon ami,

ami, si chaque peuple a ses bonnes & ses mauvaises qualités, honore au moins la vérité qui loue, aussi bien que la vérité qui blâme.

Je te dirai plus ; pourquoi perdrois-tu en visites oisives le tems qui te reste à passer aux lieux où tu es ? Paris est-il moins que Londres le théâtre des talens, & les étrangers y font-ils moins aisément leur chemin ? Crois-moi, tous les Anglois ne sont pas des lords Edouards, & tous les François ne ressemblent pas à ces beaux diseurs qui te déplaisent si fort. Tente, essaye, fais quelques épreuves, ne fut-ce que pour approfondir les mœurs, & juger à l'œuvre ces gens qui parlent si bien. Le pere de ma Cousine dit que tu connois la constitution de l'empire & les intérêts des Princes. Milord Edouard trouve aussi que tu n'as pas mal étudié les principes de la politique & les divers systèmes de gouvernement. J'ai dans la tête que le pays du monde où le mérite est le plus honoré est celui qui te convient le mieux, & que tu n'as besoin que d'être connu pour être employé. Quant à la Religion, pourquoi la tienne te nuirait-elle plus qu'à un autre ? La raison n'est-elle pas le préservatif de l'intolérance & du fanatisme ? Est-on plus bigot en France qu'en Allemagne ? & qui t'empêcheroit de pouvoir faire à Paris le même chemin que M. de St. Saphorin a fait à Vienne ? Si tu consideres le but, les plus prompts essais ne doivent-ils pas accélérer les succès ? Si tu compares les moyens, n'est-il pas plus honnête encore de s'avancer par ses talens que par ses amis ? si tu songes . . . ah cette mer ! . . . un plus long trajet . . . j'aimerois mieux l'Angleterre, si Paris étoit au delà.

A propos de cette grande Ville, oserais-je relever une affectation que je remarque dans tes lettres ? Toi qui me parlois des Valaisanes avec tant de plaisir, pourquoi ne me dis-tu rien des Parisiennes ? Ces femmes galantes & célèbres valent-elles moins la peine d'être dépeintes que quelques montagnardes simples & grossières ? Crains-tu peut-être de me donner de l'inquiétude par le tableau des plus séduisantes personnes de l'univers ? Desabuse-toi, mon ami ; ce que tu peux faire de pis pour mon repos est de ne me point parler d'elles, & quoique tu m'en puisses dire, ton silence à leur égard m'est beaucoup plus suspect que tes éloges.

Je serois bien aise aussi d'avoir un petit mot sur l'Opéra de Paris dont on dit ici des merveilles (a) ; car enfin la musique peut être mauvaise, & le spectacle avoir ses beautés ; s'il n'en a pas, c'est un sujet pour ta médisance, & du moins tu n'offenseras personne.

Je ne fais si c'est la peine de te dire qu'à l'occasion de la noce il m'est encore venu ces jours passés deux épouseurs comme par rendez-vous. L'un d'Yverdon, gîtant, chassant, de Château en château ; l'autre du pays allemand par le coche de Berne. Le premier est une manière de petit-maitre, parlant assés résolument pour faire trouver ses reparties spirituelles à ceux qui n'en écoutent que le ton. L'autre est un grand

(a) J'aurois bien mauvaise opinion de ceux qui, connoissant le caractère & la situation de Julie, ne devineroient pas à l'instant que cette curiosité ne vient point d'elle. On verra bientôt que son amant n'y a pas été trompé. S'il l'eut été, il ne l'auroit plus aimée.

rigaud timide, non de cette aimable timidité qui vient de la crainte de déplaire, mais de l'embarras d'un sot qui ne fait que dire, & du malaise d'un libertin qui ne se sent pas à sa place auprès d'une honnête fille. Sachant très positivement les intentions de mon pere au sujet de ces deux Messieurs, j'use avec plaisir de la liberté qu'il me laisse de les traiter à ma fantaisie, & je ne crois pas que cette fantaisie laisse durer longtems celle qui les amene. Je les hais d'oser attaquer un cœur où tu regnes, sans armes pour te le disputer; s'ils en avoient, je les haïrois davantage encoore, mais où les prendroient-ils, eux, & d'autres, & tout l'univers? Non, non, sois tranquille, mon aimable ami. Quand je retrouverois un mérite égal au tien, quand il se présenteroit un autre toi-même, encoore le premier venu seroit-il de seul écouté. Ne t'inquiete donc point de ces deux especes dont je daigne à peine te parler. Quel plaisir j'aurois à leur mesurer deux doses de dégoût si parfaitement égales qu'ils prissent la résolution de partir ensemble comme ils sont venus, & que je pusse t'apprendre à la fois le départ de tous deux.

M. de Crouzas vient de nous donner une refutation des épîtres de Pope que j'ai lue avec ennui. Je ne fais pas, au vrai, lequel des deux auteurs a raison; mais je fais bien que le livre de M. de Crouzas ne fera jamais faire une bonne action, & qu'il n'y a rien de bon qu'on ne soit tenté de faire en quittant celui de Pope. Je n'ai point, pour moi d'autre maniere de juger de mes lectures que de sonder les dispositions où elles laissent mon ame, & j'imagine à

peine quelle forte de bonté peut avoir un livre qui ne porte point ses lecteurs au bien (b).

Adieu, mon trop cher Ami, ne je voudrois pas finir sitôt ; mais on m'attend, on m'appelle. Je te quitte à regret, car je suis gaye & j'aime à partager avec toi mes plaisirs ; ce qui les anime & les redouble est que ma mere se trouve mieux depuis quelques jours ; elle s'est sentie assés de force pour assister au mariage, & servir de mere à sa Niece, ou plutôt à sa seconde fille. La pauvre Claire en a pleuré de joye. Juge de moi, qui méritant si peu de la conserver tremble toujours de la perdre. En vérité elle fait les honneurs de la fête avec autant de grace que dans sa plus parfaite santé ; il semble même qu'un reste de langueur rende sa naïve politesse encore plus touchante. Non, jamais cette incomparable mere ne fut si bonne, si charmante, si digne d'être adorée ! Sais-tu qu'elle a demandé plusieurs fois de tes nouvelles à M. d'Orbe ? Quoiqu'elle ne me parle point de toi, je n'ignore pas qu'elle t'aime, & que si jamais elle étoit écoutée, ton bonheur & le mien seroit son premier ouvrage. Ah ! si ton cœur fait être sensible, qu'il a besoin de l'être, & qu'il a de dettes à payer !

(b) Si le lecteur approuve cette regle, & qu'il s'en serve pour juger ce recueil, l'éditeur n'appellera pas de son jugement.

L E T T R E XIX.

A Julie.

TIEN, ma Julie, gronde-moi, querelle-moi, bats-moi ; je souffrirai tout, mais je n'en continuerai pas moins à te dire ce que je pense. Qui sera le dépositaire de tous mes sentimens, si ce n'est toi qui les éclaires, & avec qui mon cœur se permettroit-il de parler, si tu refusois de l'entendre ? Quand je te rends compte de mes observations & de mes jugemens, c'est pour que tu les corriges, non pour que tu les approuves, & plus je puis commettre d'erreurs, plus je dois me presser de t'en instruire. Si je blâme les abus qui me frappent dans cette grande ville, je ne m'en excuserai point sur ce que je t'en parle en confidence ; car je ne dis jamais rien d'un tiers que je ne sois prêt à lui dire en face, & dans tout ce que je t'écris des Parisiens, je ne fais que répéter ce que je leur dis tous les jours à eux-mêmes. Ils ne m'en savent point mauvais gré ; ils conviennent de beaucoup de choses. Ils se plaignoient de notre Mural, je le crois bien ; on voit, on sent combien il les hait, jusques dans les éloges qu'il leur donne, & je suis bien trompé si même dans ma critique on n'aperçoit le contraire. L'estime & la reconnoissance que m'inspirent leurs bontés ne font qu'augmenter ma franchise, elle peut n'être pas inutile à quelques uns, & à la maniere dont

tous supportent la vérité dans ma bouche, j'ose croire que nous sommes dignes, eux de l'entendre & moi de la dire. C'est en cela, ma Julie, que la vérité qui blâme est plus honorable que la vérité qui loue ; car la louange ne sert qu'à corrompre ceux qui la goûtent & les plus indignes en sont toujours les plus affamés ; mais la censure est utile & le mérite seul fait la supporter. Je te le dis du fond de mon cœur, j'honore les François comme le seul peuple qui aime véritablement les hommes & qui soit bienfaisant par caractère ; mais c'est pour cela même que j'en suis moins disposé à lui accorder cette admiration générale à laquelle il prétend même pour les défauts qu'il avoue. Si les François n'avoient point de vertu, je n'en dirois rien ; s'ils n'avoient point de vices ils ne seroient pas hommes : Ils ont trop de côtés louables pour être toujours loués.

Quant aux tentatives dont tu me parles, elles me sont impraticables, parce qu'il faudroit employer pour les faire des moyens qui ne me conviennent pas & que tu m'as interdits toi-même. L'austérité républicaine n'est pas de mise en ce pays ; il y faut des vertus plus flexibles, & qui sachent mieux se plier aux intérêts des amis ou des protecteurs. Le mérite est honoré, j'en conviens ; mais ici les talens qui menent à la réputation ne sont point ceux qui menent à la fortune, & quand j'aurois le malheur de posséder ces derniers Julie se refoudroit-elle à devenir la femme d'un parvenu ? En Angleterre c'est toute autre chose, & quoique les mœurs y vaillent peut-être encore moins qu'en France, cela n'empêche pas qu'on n'y puisse parvenir par des chemins plus honnêtes, parce que le
peuple

peuple ayant plus de part au gouvernement, l'estime publique y est un plus grand moyen de credit. Tu n'ignores pas que le projet de Milord Edourd est d'employer cette voye en ma faveur, & le mien de justifier son zele. Le lieu de la terre où je suis le plus loin de toi est celui où je ne puis rien faire qui m'en rapproche. O Julie! s'il est difficile d'obtenir ta main, il l'est bien plus de la mériter, & voila la noble tâche que l'amour m'impose.

Tu m'ôtes d'une grande peine en me donnant de meilleures nouvelles de ta mere. Je t'en voyois déjà si inquieté avant mon départ que je n'osai te dire ce que j'en pensois; mais je la trouvois maigrie, changée, & je redoutois quelque maladie dangereuse. Conserve-la moi, parce qu'elle m'est chere, parce que mon cœur l'honore, parce que ses bontés sont mon unique espérance, & surtout parce qu'elle est mere de ma Julie.

Je te dirai sur les deux épouseurs que je n'aime point ce mot, même par plaisanterie. Du reste le ton dont tu me parles d'eux m'empêche de les craindre, & je ne hais plus ces infortunés, puisque tu crois les haïr. Mais j'admire ta simplicité de penser connoître la haine. Ne vois-tu pas que c'est l'amour dépité que tu prends pour elle? Ainsi murmure la blanche colombe dont on poursuit le bien-aimé. Va Julie, va fille incomparable, quand tu pourras haïr quelque chose, je pourrai cesser de t'aimer.

P. S. Que je te plains d'être obsédée par ces deux importuns! Pour l'amour de toi-même, hâte-toi de les renvoyer.

LETTRE

L E T T R E XX.

De Julie.

MON ami, j'ai remis à M. d'Orbe un paquet qu'il s'est chargé de t'envoyer à l'adresse de M. Silvestre chez qui tu pourras le retirer ; mais je t'avertis d'attendre pour l'ouvrir que tu sois seul & dans ta chambre. Tu trouveras dans ce paquet un petit meuble à ton usage.

C'est une espece d'amulette que les amans portent volontiers. La maniere de s'en servir est bizarre. Il faut la contempler tous les matins un quart d'heure jusqu'à ce qu'on se sente pénétré d'un certain attendrissement. Alors on l'applique sur ses yeux, sur sa bouche, & sur son cœur ; cela sert, dit-on, de préservatif durant la journée contre le mauvais air du pays galant. On attribue encore à ces sortes de talismans une vertu électrique très singuliere, mais qui n'agit qu'entre les amans fidelles. C'est de communiquer à l'un l'impression des baisers de l'autre à plus de cent lieues de là. Je ne garantis pas le succès de l'expérience ; je fais seulement qu'il ne tient qu'à toi de la faire.

Tranquillise-toi sur les deux Galants ou prétendans, ou comme tu voudras les appeller, car désormais le nom ne fait plus rien à la chose. Ils sont partis : qu'ils aillent en paix ; depuis que je ne les vois plus, je ne les hais plus.

L E T T R E

L E T T R E XXI.

A Julie.

TU l'as voulu, Julie, il faut donc te les depeindre, ces aimables Parisiennes? orgueilleuse! cet hommage manquoit à tes charmes. Avec toute ta feinte jalousie, avec ta modestie & ton amour, je vois plus de vanité que de crainte cachée sous cette curiosité. Quoiqu'il en soit, je serai vrai; je puis l'être; je le serois de meilleur cœur si j'avois davantage à louer. Que ne sont-elles cent fois plus charmantes! que n'ont-elles assés d'attraits pour rendre un nouvel honneur aux tiens!

Tu te plaignois de mon silence? Eh mon Dieu, que t'aurois-je dit? En lisant cette lettre tu sentiras pourquoi j'aimois à te parler des Valaisanes tes voisines, & pourquoi je ne te parlois point des femmes de ce pays. C'est que les unes me rappelloient à toi sans cesse, & que les autres . . . lis, & puis tu me jugeras. Au reste peu de gens pensent comme moi des Dames françoises, si même je ne suis sur leur compte tout-à-fait seul de mon avis. C'est sur quòs l'équité m'oblige à te prévenir, afin que tu saches que je te les représente, non peut-être comme elles sont, mais comme je les vois. Malgré cela, si je suis injuste envers elles, tu ne manqueras pas de me censurer encore, & tu seras plus injuste que moi; car tout le tort en est à toi-seule.

Com-

Commençons par l'extérieur. C'est à quoi s'en tiennent la plupart des observateurs. Si je les imitois en cela, les femmes de ce pays auroient trop à s'en plaindre; elles ont un extérieur de caractère aussi bien que de visage, & comme l'un ne leur est gueres plus favorable que l'autre, on leur fait tort en ne les jugeant que par là. Elles sont tout au plus passables de figure & généralement plutôt mal que bien; je laisse à part les exceptions. Menues plutôt que bien faites, elles n'ont pas la taille fine, aussi s'attachent-elles volontiers aux modes qui la déguisent; en quoi je trouve assez simples les femmes des autres pays, de vouloir bien imiter des modes faites pour cacher des défauts qu'elles n'ont pas.

Leur démarche est aisée & commune. Leur port n'a rien d'affecté parce qu'elles n'aiment point à se gêner: Mais elles ont naturellement une certaine *disinvoltura* qui n'est pas dépourvue de graces, & qu'elles se piquent souvent de pousser jusqu'à l'étourderie. Elles ont le teint médiocrement blanc, & sont communément un peu maigres, ce qui ne contribue pas à leur embellir la peau. A l'égard de la gorge; c'est l'autre extrémité des Valaisanes. Avec des corps fortement ferrés elles tâchent d'en imposer sur la consistance; il y a d'autres moyens d'en imposer sur la couleur. Quoique je n'aye apperçu ces objets que de fort loin, l'inspection en est si libre qu'il reste peu de chose à deviner. Ces Dames paroissent mal entendre en cela leurs intérêts; car pour peu que le visage soit agréable, l'imagination du spectateur les serviroit au surplus beaucoup mieux que ses yeux, & suivant le

le. Philosophe gascon, la faim entiere est bien plus âpre que celle qu'on a déjà rassasiée, au moins par un sens.

Leurs traits sont peu réguliers, mais si elles ne sont pas belles, elles ont de la physionomie qui supplée à la beauté, & l'éclipse quelquefois. Leurs yeux vifs & brillans ne sont pourtant ni pénétrans ni doux : quoiqu'elles prétendent les animer à force de rouge, l'expression qu'elles leur donnent par ce moyen tient plus du feu de la colere que de celui de l'amour ; naturellement ils n'ont que de la gaité, ou s'ils semblent quelques fois demander un sentiment tendre, ils ne le promettent jamais (a).

Elles se mettent si bien, ou du moins, elles en ont tellement la réputation, qu'elles servent en cela comme en tout de modele au reste de l'Europe. En effet, on ne peut employer avec plus de goût un habillement plus bizarre. Elles sont de toutes les femmes, les moins asservies à leurs propres modes. La mode domine les provinciales, mais les parisiennes dominent la mode, & la savent plier chacune à son avantage. Les premieres sont comme des copistes ignorans & serviles qui copient jusqu'aux fautes d'orthographe ; les autres sont des auteurs qui copient en maitres, & savent rétablir les mauvaises leçons.

Leur parure est plus recherchée que magnifique ; il y regne plus d'élégance que de richesse. La rapidité des modes qui vieillit tout

(a) Parions pour nous, mon cher philosophe ; pourquoi d'autres ne seroient-ils pas plus heureux ? Il n'y a qu'une coquette qui promette, à tout le monde, ce qu'elle ne doit tenir qu'à son seul.

d'une année à l'autre, la propreté qui leur fait aimer à changer souvent d'ajustement les préfèrent d'une somptuosité ridicule ; elles n'en dépendent pas moins, mais leur dépense est mieux entendue ; au lieu d'habits rapés & superbes comme en Italie, on voit ici des habits plus simples & toujours frais. Les deux sexes ont à cet égard la même modération, la même délicatesse, & ce goût me fait grand plaisir : J'aime fort à ne voir ni galons ni taches. Il n'y a point de peuple excepté le notre où les femmes surtout portent moins de dorure. On voit les mêmes étoffes dans tous les états, & l'on auroit peine à distinguer une Duchesse d'une bourgeoise si la première n'avoit l'art de trouver des distinctions que l'autre n'oseroit imiter. Or ceci semble avoir sa difficulté ; car quelque mode qu'on prenne à la Cour, cette mode est suivie à l'instant à la ville, & il n'en est pas des Bourgeoises de Paris comme des provinciales & des étrangères, qui ne sont jamais qu'à la mode qui n'est plus. Il n'en est pas, encore, comme dans les autres pays où les plus grands étant aussi les plus riches, leurs femmes se distinguent par un luxe que les autres ne peuvent égaler. Si les femmes de la Cour prenoient ici cette voye, elles seroient bientôt effacées par celles des Financiers.

Qu'ont-elles donc fait ? Elles ont choisi des moyens plus sûrs, plus adroits, & qui marquent plus de réflexion. Elles savent que des idées de pudeur & de modestie sont profondément gravées dans l'esprit du peuple. C'est là qui leur a suggéré des modes inimitables. Elles ont vu que le peuple avoit en horreur le rouge, qu'il s'obstine

s'obstine à nommer grossièrement du fard; elles se sont appliqué quatre doigts, non de fard, mais de rouge; car le mot changé, la chose n'est plus la même. Elles ont vû qu'une gorge découverte est en scandale au public; elles ont largement échancre leurs corps. Elles ont vû oh bien des choses, que ma Julie, toute Demoiselle qu'elle est ne verra sûrement jamais! Elles ont mis dans leurs manières le même esprit qui dirige leur ajustement. Cette pudeur charmante qui distingue, honore, & embellit ton sexe leur a paru vile & roturiere; elles ont animé leur geste & leur propos d'une noble impudence, & il n'y a point d'honnête homme à qui leur regard assuré ne fasse baisser les yeux. C'est ainsi que cessant d'être femmes, de peur d'être confondues avec les autres femmes, elles préfèrent leur rang à leur sexe, & imitent les filles de joye, afin de n'être pas imitées.

J'ignore jusqu'où va cette imitation de leur part, mais je fais qu'elles n'ont pu tout à fait éviter celle qu'elles vouloient prévenir. Quant au rouge & aux corps échancrez, ils ont fait tout le progrès qu'ils pouvoient faire. Les femmes de la ville ont mieux aimé renoncer à leurs couleurs naturelles & aux charmes que pouvoit leur prêter l'*amorefo passif* des amans, que de rester mises comme des Bourgeoises, & si cet exemple n'a point gagné les moindres états, c'est qu'une femme à pied dans un pareil équipage n'est pas trop en sûreté contre les insultes de la populace. Ces insultes sont le cri de la pudeur révoltée, & dans cette occasion comme en beaucoup d'autres, la brutalité du peuple, plus honnête que la bienfaisance des gens polis, retient

retient peut être ici cent mille femmes dans les bornes de la modestie ; c'est précisément ce qu'ont prétendu les adroites inventrices de ces modes.

Quant au maintien soldatesque & au ton grenadier, il frappe moins, attendu qu'il est plus universel, & il n'est gueres sensible qu'aux nouveaux débarqués. Depuis le fauxbourg St. Germain jusqu'aux halles, il y a peu de femmes à Paris dont l'abord, le regard, ne soit d'une hardiesse à déconcerter quiconque n'a rien vu de semblable en son pays ; & de la surprise où jettent ces nouvelles manieres nait cet air gauche qu'on reproche aux étrangers. C'est encore pis sitôt qu'elles ouvrent la bouche. Ce n'est point la voix douce & mignarde de nos Vaudoises. C'est un certain accent dur, aigre, interrogatif, impérieux, moqueur, & plus fort que celui d'un homme. S'il reste dans leur ton quelque grace de leur sexe, leur maniere intrépide & curieuse de fixer les gens acheve de l'éclipser. Il semble qu'elles se plaisent à jouir de l'embarras qu'elles donnent à ceux qui les voyent pour la première fois ; mais il est à croire que cet embarras leur plairoit moins si elles en démêloient mieux la cause.

Cependant, soit prévention de ma part en faveur de la beauté, soit instinct de la fiemme à se faire valoir, les belles femmes me paroissent en général un peu plus modestes, & je trouve plus de décence dans leur maintien. Cette réserve ne leur coûte guere ; elle sentent bien leurs avantages, elles savent qu'elles n'ont pas besoin d'agaceries pour nous attirer. Peut-être aussi que l'impudence est plus sensible & choquante

jointe

jointe à la laidéur, & il est sûr qu'on couvriroit plutôt de soufflets que de baisers un laid visage effronté, au lieu qu'avec la modestie il peut exciter une tendre compassion qui mene quelquefois à l'amour. Mais quoiqu'en général on remarque ici quelque chose de plus doux dans le maintien des jolies personnes, il y a encore tant de minauderies dans leurs manieres, & elles sont toujours si visiblement occupées d'elles-mêmes, qu'on n'est jamais exposé dans ce pays à la tentation qu'avoit quelquefois M. de Muralt auprès des Angloises, de dire à une femme qu'elle est belle pour avoir le plaisir de le lui apprendre.

La gaité naturelle à la nation, ni le desir d'imiter les grands airs ne sont pas les seules causes de cette liberté de propos & de maintien qu'on remarque ici dans les femmes. Elle paroît avoir une racine plus profonde dans les mœurs, par le mélange indiscret & continuel des deux sexes, qui fait contracter à chacun d'eux l'air, le langage, & les manieres de l'autre. Nos Suisses aiment assés à se rassembler entre elles (a); elles y vivent dans une douce familiarité, & quoiqu'apparemment elles ne haïssent pas le commerce des hommes, il est certain que la présence de ceux-ci jette une sorte de contrainte dans cette petite gynécocratie. A Paris, c'est tout le contraire; les femmes n'aiment à vivre qu'avec les hommes, elles ne sont à leur aise qu'avec eux. Dans chaque société la maitresse de la maison est presque toujours seule au milieu d'un cercle d'hommes. On a peine à concevoir d'où tant

(a) Tout cela est fort changé. Par les circonstances, ces lettres ne semblent écrites que depuis quelque vingtaine d'années. Aux mœurs, au stile, on les croiroit de l'autre siècle.

d'hommes peuvent se répandre par tout; mais Paris est plein d'aventuriers & de célibataires qui passent leur vie à courir de maison en maison, & les hommes semblent comme les especes se multiplier par la circulation. C'est donc là qu'une femme apprend à parler, agir & penser comme eux, & eux comme elle. C'est là qu'unique objet de leurs petites galanteries, elle jouit paisiblement de ces insultans hommages auxquels on ne daigne pas même donner un air de bonne foi. Qu'importe? sérieusement ou par plaisanterie, on s'occupe d'elle & c'est tout ce qu'elle veut. Qu'une autre femme survienne, à l'instant le ton de cérémonie succede à la familiarité, les grands airs commencent, l'attention des hommes se partage, & l'on se tient mutuellement dans une secrette gêne dont on ne sort plus qu'en se séparant.

Les femmes de Paris aiment à voir les spectacles, c'est à dire à y être vues; mais leur embarras chaque fois qu'elles y veulent aller est de trouver une compagne; car l'usage ne permet à aucune femme d'y aller seule en grande loge, pas même avec son mari, pas même avec un autre homme. On ne sauroit dire combien dans ce pays si sociable ces parties sont difficiles à former; de dix qu'on en projette, il en manque neuf; le desir d'aller au spectacle les fait lier, l'ennui d'y aller ensemble les fait rompre. Je crois que les femmes pourroient abroger aisément cet usage inepte; car où est la raison de ne pouvoir se montrer seule en public? Mais c'est peut-être ce défaut de raison qui le conserve. Il est bon de tourner autant qu'on peut les bienséances sur des choses où il seroit inutile d'en manquer.

Que

Que gagneroit une femme au droit d'aller sans compagne à l'Opera? Ne vaut-il pas mieux réserver ce droit pour recevoir en particulier ses amis?

Il est sûr que mille liaisons secrètes doivent être le fruit de leur maniere de vivre éparées & isolées parmi tant d'hommes. Tout le monde en convient aujourd'hui, & l'expérience a détruit l'absurde maxime de vaincre les tentations en les multipliant. On ne dit donc plus que cet usage est plus honnête, mais qu'il est plus agréable, & c'est ce que je ne crois pas plus vrai; car quel amour peut regner où la pudeur est en dérision, & quel charme peut avoir une vie privée à la fois d'amour & d'honnêteté? Aussi comme le grand fléau de tous ces gens si dissipés est l'ennui, les femmes se soucient-elles moins d'être aimées qu'amusées, la galanterie & les soins valent mieux que l'amour auprès d'elles, & pourvu qu'on soit assidu, peu leur importe qu'on soit passionné. Les mots mêmes d'amour & d'amant sont bannis de l'intime société des deux sexes & relegués avec ceux de *chaine* & de *flame* dans les Romans qu'on ne lit plus.

Il semble que tout l'ordre des sentimens naturels soit ici renversé. Le cœur n'y forme aucune chaine, il n'est point permis aux filles d'en avoir un. Ce droit est réservé aux seules femmes mariées, & n'exclut du choix personne que leurs maris. Il vaudroit mieux qu'une mere eut vingt amans que sa fille un seul. L'adultere n'y révolte point, on n'y trouve rien de contraire à la bienséance; les Romans les plus décens, ceux que tout le monde lit pour s'instruire en sont pleins, & le desordre n'est plus blamable, sitôt qu'il

qu'il est joint à l'infidélité. O Julie ! Telle femme qui n'a pas craint de souiller cent fois le lit conjugal oseroit d'une bouche impure accuser nos chastes amours, & condamner l'union de deux cœurs sinceres qui ne furent jamais manquer de foi. On diroit que le mariage n'est pas à Paris de la même nature que par tout ailleurs. C'est un sacrement, à ce qu'ils prétendent, & ce sacrement n'a pas la force des moindres contrats civils : il semble n'être que l'accord de deux personnes libres qui conviennent de demeurer ensemble, de porter le même nom, de reconnoître les mêmes enfans ; mais qui n'ont, au surplus, aucune sorte de droit l'une sur l'autre ; & un mari qui s'aviserait de controller ici la mauvaise conduite de sa femme n'exciteroit pas moins de murmures que celui qui souffroit chez nous le desordre public de la tienne. Les femmes, de leur côté, n'usent pas de rigueur envers leurs maris, & l'on ne voit pas encore qu'elles les fassent punir d'imiter leurs infidélités. Au reste, comment attendre de part ou d'autre un effet plus honnête d'un lien où le cœur n'a point été consulté ? Qui n'épouse que la fortune ou l'état, ne doit rien à la personne.

L'amour même, l'amour a perdu ses droits & n'est pas moins dénaturé que le mariage. Si les Epoux sont ici des garçons & des filles qui demeurent ensemble pour vivre avec plus de liberté ; les amans sont des gens indifférens qui se voyent par amusement, par air, par habitude, ou pour le besoin du moment. Le cœur n'a que faire à ces liaisons, on n'y consulte que la commodité & certaines convenances extérieures. C'est, si l'on veut, se connoître, vivre ensemble,

ble, s'arranger, se voir, moins encore s'il est possible. Une liaison de galanterie dure un peu plus qu'une visite ; c'est un recueil de jolis entretiens & de jolies lettres pleines de portraits, de maximes, de philosophie, & de bel-esprit. A l'égard du physique, il n'exige pas tant de ministère ; on a très sensément trouvé qu'il falloit régler, sur l'instant, des desirs la facilité de les satisfaire : la première venue, le premier venu, l'amant ou un autre, un homme est toujours un homme, tous sont presque également bons, & il y a du moins à cela de la conséquence, car pourquoi seroit-on plus fidelle à l'amant qu'au mari ? Et puis à certain âge tous les hommes sont à peu près le même homme, toutes les femmes la même femme ; toutes ces poupées sortent de chez la même marchande de modes, & il n'y a guere d'autre choix à faire que ce qui tombe le plus commodément sous la main.

Comme je ne fais rien de ceci par moi-même, on m'en a parlé sur un ton si extraordinaire qu'il ne m'a pas été possible de bien entendre ce qu'on m'en a dit. Tout ce que j'en ai conçu, c'est que chez la plupart des femmes l'amant est comme un des gens de la maison : s'il ne fait pas son devoir, on le congédie & l'on en prend un autre ; s'il trouve mieux ailleurs ou s'ennuye du métier, il quitte & l'on en prend un autre. Il y a, dit-on, des femmes assés capricieuses pour essayer même du maître de la maison, car enfin, c'est encore une espece d'homme. Cette fantaisie ne dure pas ; quand elle est passée on le chasse & l'on en prend un autre, ou s'il s'obstine, on le garde & l'on en prend un autre.

Mais, disois-je à celui qui m'expliquoit ces étranges usages, comment une femme vit-elle ensuite avec tous ces autres-là, qui ont ainsi pris ou reçu leur congé ? Bon ! reprit-il, elle n'y vit point. On ne se voit plus ; on ne se connoît plus. Si jamais la fantaisie prenoit de renouer, on auroit une nouvelle connoissance à faire, & ce seroit beaucoup qu'on se souvint de s'être vus. Je vous entens, lui dis-je ; mais j'ai beau réduire ces exagérations ; je ne conçois pas comment après une union si tendre on peut se voir de sang-froid ; comment le cœur ne palpite pas au nom de ce qu'on a une fois aimé ; comment on ne tressaillit pas à sa rencontre ! Vous me faites rire, interrompit-il, avec vos tressaillemens ! vous voudriez donc que nos femmes ne fissent autre chose que tomber en syncope ?

Supprime une partie de ce tableau trop chargé, sans doute ; place Julie à côté du reste, & souviens-toi de mon cœur ; je n'ai rien de plus à te dire.

Il faut cependant l'avouer ; plusieurs de ces impressions désagréables s'effacent par l'habitude. Si le mal se présente avant le bien, il ne l'empêche pas de se montrer à son tour ; les charmes de l'esprit & du naturel font valoir ceux de la personne. La première répugnance vaincue devient bientôt un sentiment contraire. C'est l'autre point de vue du tableau, & la justice ne permet pas de ne l'exposer que par le côté défavorable.

C'est le premier inconvénient des grandes villes que les hommes y deviennent autres que ce qu'ils sont, & que la société leur donne, pour ainsi dire, un être différent du leur. Cela est
vrai,

vrai, surtout à Paris, & surtout à l'égard des femmes, qui tirent des regards d'autrui la seule existence dont elles se soucient. En abordant une Dame dans une assemblée, au lieu d'une parisienne que vous croyez voir, vous ne voyez qu'un simulacre de la mode. Sa hauteur, son ampleur, sa démarche, sa taille, sa gorge, ses couleurs, son air, son regard, ses propos, ses manières, rien de tout cela n'est à elle, & si vous la voyiez dans son état naturel, vous ne pourriez la reconnoître. Or cet échange est rarement favorable à celles qui le font, & en général il n'y a guere à gagner à tout ce qu'on substitue à la nature. Mais on ne l'efface jamais entierement; elle s'échappe toujours par quelque endroit, & c'est dans une certaine adresse à la saisir que consiste l'art d'observer. Cet art n'est pas difficile vis-à-vis des femmes de ce pays; car comme elles ont plus de naturel qu'elles ne croient en avoir, pour peu qu'on les fréquente assidument, pour peu qu'on les détache de cette éternelle représentation qui leur plaît si fort, on les voit bientôt comme elles sont, & c'est alors que toute l'aversion qu'elles ont d'abord inspirée se change en estime & en amitié.

Voilà ce que j'eus occasion d'observer la semaine dernière dans une partie de campagne où quelques femmes nous avoient assés étourdiment invités, moi & quelques autres nouveaux débarqués, sans trop s'assurer que nous leur convenions, ou peut-être pour avoir le plaisir d'y rire de nous à leur aise. Cela ne manqua pas d'arriver le premier jour. Elles nous accablèrent d'abord de traits plaisans & fins qui tombant toujours sans réjaillir épuiserent bientôt leur car-

quois. Alors elles s'exécuterent de bonne grace, & ne pouvant nous amener à leur ton, elles furent reduites à prendre le notre. Je ne fais si elles se trouvoient bien de cet échange, pour moi je m'en trouvai à merveilles; je vis avec surprise que je m'éclairois plus avec elles que je n'aurois fait avec beaucoup d'hommes. Leur esprit ornoit si bien le bon-sens que je regrettois ce qu'elles en avoient mis à le défigurer, & je deplorois, en jugeant mieux des femmes de ce pays, que tant d'aimables personnes ne manquaient de raison que parce qu'elles ne vouloient pas en avoir. Je vis aussi que les graces familiares & naturelles effaçoient insensiblement les airs apprêtés de la ville; car sans y songer on prend des manieres assortissantes aux choses qu'on dit, & il n'y a pas moyen de mettre à des discours sensés les grimaces de la coquetterie. Je les trouvai plus jolies depuis qu'elles ne cherchoient plus tant à l'être, & je sentis qu'elles n'avoient besoin pour plaire que de ne se pas déguiser. J'osai soupçonner sur ce fondement que Paris, ce prétendu siège du goût, est peut-être le lieu du monde où il y en a le moins, puisque tous les soins qu'on y prend pour plaire défigurent la véritable beauté.

Nous restâmes ainsi quatre ou cinq jours ensemble, contens les uns des autres & de nous mêmes. Au lieu de passer en revue Paris & ses folies, nous l'oublîames. Tout notre soin se bornoit à jouir entre nous d'une société agréable & douce. Nous n'eumes besoins ni de satires ni de plaisanteries pour nous mettre de bonne humeur, & nos ris n'étoient pas de raillerie mais de gaité, comme ceux de ta Cousine.

Une

Une autre chose acheva de me faire changer d'avis sur leur compte. Souvent au milieu de nos entretiens les plus animés, on venoit dire un mot à l'oreille de la maitresse de la maison. Elle sortoit, alloit s'enfermer pour écrire, & ne renroit de longtems. Il étoit aisé d'attribuer ces éclipses à quelque correspondance de cœur, ou de celles qu'on appelle ainsi. Une autre femme en glissa legerement un mot qui fut assés mal reçu ; ce qui me fit juger que si l'absente manquoit d'amans, elle avoit au moins des amis. Cependant la curiosité m'ayant donné quelque attention, quelle fut ma surprise en apprenant que ces prétendus grisons de Paris étoient des payfans de la paroisse, qui venoient dans leurs calamités implorer la protection de leur Dame ! L'un surchargé de tailles à la décharge d'un plus riche : L'autre enrollé dans la milice sans égard pour son age & pour ses enfans (a) ; l'autre écrasé d'un puissant voisin par un procès injuste ; l'autre ruiné par la grêle, & dont on exigeoit le bail à la rigueur. Enfin tous avoient quelque grace à demander, tous étoient patiemment écoutés, on n'en rebutoit aucun, & le tems attribué aux billets-doux étoit employé à écrire en faveur de ces malheureux. Je ne saurois te dire avec quel étonnement j'appris, & le plaisir que prenoit une femme si jeune & si dissipée à remplir ces aimables devoirs, & combien peu elle y mettoit d'ostentation. Comment ? disois-je tout attendri ; quand ce seroit Julie, elle ne seroit pas autrement ! Dès cet instant je ne l'ai plus

(a) On a vu cela dans l'autre guerre ; mais non dans celle-ci, que je sache. On épargne les hommes mariés, & l'on en fait ainsi marier beaucoup.

regardée qu'avec respect, & tous ses défauts sont effacés à mes yeux.

Sitôt que mes recherches se sont tournées de ce côté, j'ai appris mille choses à l'avantage de ces mêmes femmes que j'avois d'abord trouvées si insupportables. Tous les étrangers conviennent unanimement qu'en écartant les propos à la mode, il n'y a point de pays au monde où les femmes soient plus éclairées, parlent en général plus sensément, plus judicieusement, & sachent donner au besoin de meilleurs conseils. Otons le jargon de la galanterie & du bel-esprit, quel parti tirerons nous de la conversation d'une Espagnole, d'une Italienne, d'une Allemande ? Aucun, & tu fais, Julie, ce qu'il en est communément de nos Suissesses. Mais qu'on ose passer pour peu galant & tirer les Françaises de cette forteresse, dont à la vérité, elles n'aiment guère à sortir, on trouve encore à qui parler en rase campagne, & l'on croit combattre avec un homme, tant elle fait s'armer de raison & faire de nécessité vertu. Quant au bon caractère, je ne citerai point le zèle avec lequel elles servent leurs amis ; car il peut regner en cela une certaine chaleur d'amour propre qui soit de tous les pays : mais quoiqu'ordinairement elles n'aiment qu'elles-mêmes, une longue habitude, quand elles ont assez de constance pour l'acquiescer, leur tient lieu d'un sentiment assez vif : Celles qui peuvent supporter un attachement de dix ans, le gardent ordinairement toute leur vie, & elles aiment leurs vieux amis plus tendrement, plus sûrement au moins que leurs jeunes amans.

Une remarque assez commune qui semble être à la charge des femmes est qu'elles sont tout en

ce pays, & par conséquent plus de mal que de bien ; mais ce qui les justifie est qu'elles font le mal, poulées par les hommes, & le bien de leur propre mouvement. Ceci ne contredit point ce que je disois ci devant que le cœur n'entre pour rien dans le commerce des deux sexes : car la galanterie françoise a donné aux femmes un pouvoir universel qui n'a besoin d'aucun tendre sentiment pour se soutenir. Tout dépend d'elles ; rien ne se fait que par elles ou pour elles ; l'Olympe & le Parnasse, la gloire & la fortune sont également sous leurs loix. Les livres n'ont de prix, les auteurs n'ont d'estime qu'autant qu'il plaît aux femmes de leur en accorder ; elles décident souverainement des plus hautes connoissances, ainsi que des plus agréables. Poésie, Littérature, histoire, philosophie, politique même, on voit d'abord au stile de tous les livres qu'ils sont écrits pour amuser de jolies femmes, & l'on vient de mettre la bible en histoires galantes. Dans les affaires, elles ont pour obtenir ce qu'elles demandent un ascendant naturel jusques sur leurs maris, non parce qu'ils sont leurs maris, mais parce qu'ils sont hommes & qu'il est convenu qu'un homme ne refusera rien à aucune femme, fut-ce même la sienne.

Au reste cette autorité ne suppose ni attachement ni estime, mais seulement de la politesse & de l'usage du monde ; car d'ailleurs, il n'est pas moins essenciel à la galanterie françoise de mépriser les femmes que de les servir. Ce mépris est une sorte de titre qui leur en impose ; c'est un témoignage qu'on a vécu assés avec elles pour les connoître. Quiconque les respecteroit passeroit à leurs yeux pour un novice, un paladin,

un homme qui n'a connu les femmes que dans les Romains. - Elles se jugent avec tant d'équité que les honorer seroit être indigne de leur plaire, & la première qualité de l'homme à bonnes fortunes est d'être souverainement impertinent.

Quoiqu'il en soit, elles ont beau se piquer de méchanceté ; elles sont bonnes en dépit d'elles, & voici à quoi sur-tout leur bonté de cœur est utile. En tout pays les gens chargés de beaucoup d'affaires sont toujours repoussans & sans commiseration, & Paris étant le centre des affaires du plus grand peuple de l'Europe, ceux qui les font sont aussi les plus durs des hommes. C'est donc aux femmes qu'on s'adresse pour avoir des grâces ; elles sont le recours des malheureux ; elles ne ferment point l'oreille à leurs plaintes ; elles les écoutent, les consolent & les servent. Au milieu de la vie frivole qu'elles mènent, elles savent dérober des momens à leurs plaisirs pour les donner à leur bon naturel, & si quelques unes font un infame commerce des services qu'elles rendent, des milliers d'autres s'occupent tous les jours gratuitement à secourir le pauvre de leur bourse & l'opprimé de leur crédit. Il est vrai que leurs soins sont souvent indiscrets, & qu'elles nuisent sans scrupule au malheureux qu'elles ne connoissent pas, pour servir le malheureux qu'elles connoissent : mais comment connoître tout le monde dans un si grand pays, & que peut faire de plus la bonté d'ame séparée de la véritable vertu, dont le plus sublime effort n'est pas tant de faire le bien que de ne jamais mal faire. A cela près, il est certain qu'elles ont du penchant au bien, qu'elles en font beaucoup, qu'elles

qu'elles le font de bon cœur, que ce sont elles seules qui conservent dans Paris le peu d'humanité qu'on y voit regner encore, & que sans elles on verroit les hommes avides & insatiables s'y dévorer comme des loups.

Voilà ce que je n'aurois point appris, si je m'en étois tenu aux peintures des faiseurs de Romans & de Comédies, lesquels voyent plutôt dans les femmes des ridicules qu'ils partagent que les bonnes qualités qu'ils n'ont pas, ou qui peignent des chefs-d'œuvres de vertu qu'elles se dispensent d'imiter en les traitant de chimeres, au lieu de les encourager au bien en louant celui qu'elles font réellement. Les Romans sont peut-être la dernière instruction qu'il reste à donner à un peuple assez corrompu pour que toute autre lui soit inutile ; je voudrois qu'alors la composition de ces sortes de livres ne fut permise qu'à des gens honnêtes mais sensibles dont le cœur se peignit dans leurs écrits, à des auteurs qui ne fussent pas au dessus des faiblesses de l'humanité, qui ne montraient pas tout d'un coup la vertu dans le Ciel hors de la portée des hommes, mais qui la leur fissent aimer en la peignant d'abord moins austère, & puis du sein du vice les y fussent conduire insensiblement.

Je t'en ai prévenue, je ne suis en rien de l'opinion commune sur le compte des femmes de ce pays. On leur trouve unanimement l'abord le plus enchanteur, les graces les plus séduisantes, la coquetterie la plus raffinée, le sublime de la galanterie, & l'art de plaire au souverain degré. Moi, je trouve leur abord choquant, leur coquetterie repoussante, leurs manieres sans

modestie. J'imagine que le cœur doit se fermer à toutes leurs avances, & l'on ne me persuadera jamais qu'elles puissent un moment parler de l'amour, sans se montrer également incapables d'en inspirer & d'en ressentir.

D'un autre côté, la renommée apprend à se défier de leur caractère, elle les peint frivoles, rusées, artificieuses, étourdies, volages, parlant bien, mais ne pensant point, sentant encore moins, & dépensant ainsi tout leur mérite en vain babil. Tout cela me paroît à moi leur être extérieur comme leurs paniers & leur rouge. Ce sont des vices de parade qu'il faut avoir à Paris, & qui dans le fond couvrent en elles du sens, de la raison, de l'humanité, du bon naturel; elles sont moins indiscrettes, moins tracassières que chez nous, moins peut-être que par tout ailleurs. Elles sont plus solidement instruites & leur instruction profite mieux à leur jugement. En un mot, si elles me déplaisent par tout ce qui caractérise leur sexe qu'elles ont défiguré, je les estime par des rapports avec le notre, qui nous font honneur, & je trouve qu'elles seroient cent fois plutôt des hommes de mérite que d'aimables femmes.

Conclusion: si Julie n'eut point existé; si mon cœur eut pu souffrir quelque autre attachement que celui pour lequel il étoit né, je n'aurois jamais pris à Paris ma femme, encore moins ma maîtresse; mais je m'y serois fait volontiers une amie, & ce trésor m'eut consolé, peut-être, de n'y pas trouver les deux autres (a).

L E T T R E

(a) Je me garderai de prononcer sur cette lettre; mais je doute

L E T T R E XXII.

A Julie.

Depuis ta lettre reçue, je suis allé tous les jours chez M. Silvestre demander le petit paquet. Il n'étoit toujours point venu, & devoit d'une mortelle impatience, j'ai fait le voyage sept fois inutilement. Enfin la huitieme, j'ai reçu le paquet. A peine l'ai-je eu dans les mains que sans payer le port, sans m'en informer, sans rien dire à personne, je suis sorti comme un étourdi, & ne voyant le moment de rentrer chez moi, j'enfais avec tant de précipitation des rues que je ne connoissois point, qu'au bout d'une demie heure, cherchant la rue de Tournon où je loge, je me suis trouvé dans le marais à l'autre extrémité de Paris. J'ai été obligé de prendre un fiacre pour revenir plus promptement; c'est la premiere fois que cela m'est arrivé le matin pour mes affaires; je ne m'en sens même qu'à regret l'après-midi pour quelques visites; car j'ai deux jambes fort bonnes, dont je serois bien fâché qu'un peu plus d'aifance dans ma fortune me fit négliger l'usage.

J'étois fort embarrassé dans mon fiacre avec mon paquet; je ne voulois l'ouvrir que chez

doute qu'un jugement qui donne libéralement à celles qu'il regarde des qualités qu'elles méprisent, & qui leur refuse les seules dont elles sont cas, soit fort propre à être bien reçu d'elles.

moi, c'étoit ton ordre. D'ailleurs une sorte de volupté qui me laisse oublier la commodité dans les choses communes, me la fait rechercher avec soin dans les vrais plaisirs. Je n'y puis souffrir aucune sorte de distraction, & je veux avoir du tems & mes aises pour savourer tout ce qui me vient de toi. Je tenois donc ce paquet avec une inquiète curiosité dont je n'étois pas le maître : je m'efforçois de palper à travers les enveloppes ce qu'il pouvoit contenir, & l'on eut dit qu'il me bruloit les mains, à voir les mouvemens continuels qu'il faisoit de l'une à l'autre. Ce n'est pas qu'à son volume, à son poids, au son de ta lettre, je n'eusse quelque soupçon de la vérité ; mais le moyen de concevoir comment tu pouvois avoir trouvé l'artiste & l'occasion ? Voilà ce que je ne conçois pas encore ; c'est un miracle de l'amour ; plus il passe ma raison, plus il enchante mon cœur, & l'un des plaisirs qu'il me donne est celui de n'y rien comprendre.

J'arrive enfin, je vole, je m'enferme dans ma chambre, je m'assie hors d'haleine, je porte une main tremblante sur le cachet. O premiere influence du talisman ! j'ai senti palpiter mon cœur à chaque papier que j'ôtois, & je me suis bientôt trouvé tellement oppressé, que j'ai été forcé de respirer un moment sur la dernière enveloppe Julie ! O ma Julie ! le voile est déchiré je te vois je vois tes divins attraits ! Ma bouche & mon cœur leur rendent le premier hommage, mes genoux fléchissent charmes adorés, encore une fois vous aurez enchanté mes yeux. Qu'il est prompt, qu'il est puissant, le magique effet
de

de ces traits chéris ! Non, il ne faut point comme tu prétens un quart d'heure pour le sentir ; une minute, un instant suffit pour arracher de mon sein mille ardens soupirs, & me rappeler avec ton image celle de mon bonheur passé. Pourquoi faut-il que la joye de posséder un si précieux trésor soit mêlée d'une si cruelle amertume ? Avec quelle violence il me rappelle des tems qui ne sont plus ! Je crois en le voyant te revoir encore ; je crois me retrouver à ces momens délicieux dont le souvenir fait maintenant le malheur de ma vie, & que le Ciel m'a donnés & ravis dans sa colere ! Hélas, un instant me defabuse ; toute la douleur de l'absence se ranime & s'aigrit en m'ôtant l'erreur qui l'a suspendue, & je suis comme ces malheureux dont on n'interrompt les tourmens que pour les leur rendre plus sensibles. Dieux ! quels torrens de flammes mes avides regards puissent dans cet objet inattendu ! ô comme il ranime au fond de mon cœur tous les mouvemens impétueux que ta présence y faisoit naître ! Ô Julie, s'il étoit vrai qu'il put transmettre à tes sens le délire & l'illusion des miens Mais pourquoi ne le feroit-il pas ? Pourquoi des impressions que l'ame porte avec tant d'activité n'iroient-elles pas aussi loin qu'elle ? Ah, chere amante ! où que tu sois, quoi que tu fasses au moment où j'écris cette lettre, au moment où ton portrait reçoit tout ce que ton idolatre Amant adresse à ta personne, ne sens-tu pas ton charmant visage inondé des pleurs de l'amour & de la tristesse ? Ne sens-tu pas tes yeux, tes joues, ta bouche, ton sein, pressés, comprimés, accablés de mes ardens baisers ? Ne te sens-tu

pas

pas embraser toute entière du feu de mes lèvres brûlantes ! Ciel, qu'entens-je ? Quelqu'un vient Ah ferrons, cachons mon trésor un importun ! Maudit soit le cruel qui vient troubler des transports si doux ! Puisse-t-il ne jamais aimer ou vivre loin de ce qu'il aime !

L E T T R E XXIII.

A Mad^e. d'Orbe.

C'EST à vous, charmante Cousine, qu'il faut rendre compte de l'Opéra ; car bien que vous ne m'en parliez point dans vos lettres, & que Julie vous ait gardé le secret, je vois d'où lui vient cette curiosité. J'y fus une fois pour contenter la mienne ; j'y suis retourné pour vous deux autres fois. Tenez m'en quitte, je vous prie, après cette lettre. J'y puis retourner encore, y bâiller, y souffrir, y périr pour votre service ; mais y rester éveillé & attentif, cela ne m'est pas possible.

Avant de vous dire ce que je pense de ce fameux Théâtre, que je vous rende compte de ce qu'on en dit ici ; le jugement des connoisseurs pourra redresser le mien si je m'abuse.

L'Opéra de Paris passe à Paris pour le spectacle le plus pompeux, le plus voluptueux, le plus admirable qu'inventa jamais l'art humain. C'est, dit-on, le plus superbe monument de la magnificence de Louis quatorze. Il n'est pas si libre à chacun que vous le pensez de dire
son

son avis sur ce grave sujet. Ici l'on peut disputer de tout hors de la Musique & de l'Opéra, il y a du danger à manquer de dissimulation sur ce seul point; la musique françoise se maintient par une inquisition très sevére, & la première chose qu'on insinue par forme de leçon à tous les étrangers qui viennent dans ce pays, c'est que tous les étrangers conviennent qu'il n'y a rien de si beau dans le reste du monde que l'Opéra de Paris. En effet, la vérité est que les plus discrets s'en taisent, & n'osent en rire qu'entre eux.

Il faut convenir pourtant qu'on y représente à grands fraix, non seulement toutes les merveilles de la nature, mais beaucoup d'autres merveilles bien plus grandes, que personne n'a jamais vues, & sûrement Pope a voulu désigner ce bizarre théâtre par celui où il dit qu'on voit pele-mele des Dieux, des lutins, des monstres, des Rois, des bergers, des fées, de la fureur, de la joye, un feu, une gigue, une bataille, & un bal.

Cet assemblage si magnifique & si bien ordonné est regardé comme s'il contenoit en effet toutes les choses qu'il représente. En voyant paroître un temple on est saisi d'un saint respect, & pour peu que la Déesse en soit jolie, le parterre est à moitié payen. On n'est pas si difficile ici qu'à la Comédie françoise. Ces mêmes spectateurs qui ne peuvent revêtir un Comédien de son personnage, ne peuvent à l'opéra séparer un Acteur du sien. Il semble que les esprits se roidissent contre une illusion raisonnable, & ne s'y prêtent qu'autant qu'elle est absurde & grossière: Ou peut-être que des Dieux

Dieux leur coûtent moins à concevoir que des Héros. Jupiter étant d'une autre nature que nous, on en peut penser ce qu'on veut; mais Caton étoit un homme, & combien d'hommes ont le droit de croire que Caton ait pu exister?

L'Opéra n'est donc point ici comme ailleurs une troupe de gens payés pour se donner en spectacle au public; ce sont, il est vrai, des gens que le public paye & qui se donnent en spectacle; mais tout cela change de nature attendu que c'est une Académie Royale de musique, une espèce de Cour souveraine qui juge sans appel dans sa propre cause & ne se pique pas autrement de justice ni de fidélité. (a) Voilà, Cousine, comment dans certains pays l'essence des choses tient aux mots, & comment des noms honnêtes suffisent pour honorer ce qui l'est le moins.

Les membres de cette noble Académie ne dérogent point. En revanche, ils sont excommuniés, ce qui est précisément le contraire de l'usage des autres pays; mais peut-être, ayant eu le choix, aiment-ils mieux être nobles & damnés, que roturiers & bénis. J'ai vu sur le théâtre un chevalier moderne aussi fier de son métier qu'autrefois l'infortuné Labérius fut humilié du sien (b), quoiqu'il le fit par force & ne

récitât

(a) Dit en mots plus ouverts, cela n'en seroit que plus vrai; mais ici je suis partie, & je dois me taire. Par tout où l'on est moins soumis aux loix qu'aux hommes, on doit savoir endurer l'injustice.

(b) Forcé par le Tiran de monter sur le théâtre, il déplora son sort par des vers très touchans, & très capables d'allumer l'indignation de tout honnête homme contre ce César si vanté. *Après avoir, dit-il, vécu soixante ans avec bonheur, j'ai quitté ce matin mon foyer chevalier Romain, j'y rentrerai ce soir vil Histrion.*

récitât que ses propres ouvrages. Aussi l'ancien Labérius ne put-il reprendre sa place au cirque parmi les chevaliers romains, tandis que le nouveau en trouve tous les jours une sur les bancs de la comédie françoise parmi la première noblesse du pays, & jamais on n'entendit parler à Rome avec tant de respect de la majesté du peuple romain qu'on parle à Paris de la majesté de l'Opéra.

Voilà ce que j'ai pu recueillir des discours d'autrui sur ce brillant spectacle; que je vous dise à présent ce que j'y ai vû moi-même.

Figurez-vous une gaine large d'une quinzaine de pieds, & longue à proportion; cette gaine est le théâtre. Aux deux côtés, on place par intervalles des feuilles de paravant, sur lesquelles sont grossièrement peints les objets que la scene doit représenter. Le fond est un grand rideau peint de même, & presque toujours percé ou déchiré, ce qui représente des gouffrés dans la terre ou des trous dans le Ciel, selon la perspective. Chaque personne qui passe derrière le théâtre & touche le rideau, produit en l'ébranlant une sorte de tremblement de terre

trion. Hélas, j'ai vécu trop d'un jour. O fortune! s'il falloit me desbonorer une fois, que ne m'y forçois-tu quand la jeunesse & la vigueur me laissoient au moins une figure agréable: mais maintenant quel triste objet viens-je exposer aux rebuts du peuple Romain? une voix éteinte, un corps infirme, un cadavre, un sepulcre animé, qui n'a plus rien de moi que mon nom. Le prologue entier qu'il récita dans cette occasion, l'injustice que lui fit César piqué de la noble liberté avec laquelle il vengeoit son honneur flétri, l'affront qu'il reçut au cirque, la bassesse qu'eut Ciceron d'insulter à son opprobre, la réponse fine & piquante que lui fit Labérius; tout cela nous a été conservé par Aulu-gelle, & c'est à mon gré le morceau le plus curieux & le plus intéressant de son fade recueil.

assés plaisant à voir. Le Ciel est représenté par certaines guenilles bleuâtres, suspendues à des bâtons ou à des cordes, comme l'étendage d'une blanchisseuse. Le soleil, car on l'y voit quelquefois, est un flambeau dans une lanterne. Les chars des Dieux & des Déeses sont composés de quatre solives encadrées & suspendues à une grosse corde en forme d'escarpolette; entre ces solives est une planche en travers sur laquelle le Dieu s'assie, & sur le devant pend un morceau de grosse toile barbouillée, qui sert de nuage à ce magnifique char. On voit vers le bas de la machine l'illumination de deux ou trois chandelles puantes & mal mouchées, qui, tandis que le personnage se démène & crie en branlant dans son escarpolette, l'ensument tout à son aise. Encens digne de la divinité.

Comme les chars sont la partie la plus considérable des machines de l'Opéra, sur celle-là vous pouvez juger des autres. La mer agitée est composée de longues lanternes angulaires de toile ou de carton bleu, qu'on enfile à des broches parallèles, & qu'on fait tourner par des pignons. Le tonnerre est une lourde charrette qu'on promène sur le ceintre, & qui n'est pas le moins touchant instrument de cette agréable musique. Les éclairs se font avec des pincées de poix-résine qu'on projette sur un flambeau; la foudre est un pétard au bout d'une fusée.

Le théâtre est garni de petites trapes quarrées qui s'ouvrant au besoin annoncent que les Démons vont sortir de la cave. Quand ils doivent s'élever dans les airs, on leur substitue adroitement de petits Démons de toile brune empaillée, ou quel-

quelquefois de vrais ramoneurs qui branlent en l'air suspendus à des cordes, jusqu'à ce qu'ils se perdent majestueusement dans les guenilles dont j'ai parlé. Mais ce qu'il y a de réellement tragique, c'est quand les cordes sont mal conduites ou viennent à rompre; car alors les esprits infernaux & les Dieux immortels tombent, s'estropient, se tuent quelquefois. Ajoutez à tout cela les monstres qui rendent certaines scènes fort pathétiques, tels que des dragons, des lézards, des tortues, des crocodiles, de gros crapauds qui se promènent d'un air menaçant sur le théâtre, & font voir à l'opéra les tentations de St. Antoine. Chacune de ces figures est animée par un lourdaud de savoyard, qui n'a pas l'esprit de faire la bête.

Voilà, ma Cousine, en quoi consiste à peu près l'auguste appareil de l'opéra, autant que j'ai pu l'observer du parterre à l'aide de ma lorgnette; car il ne faut pas vous imaginer que ces moyens soient fort cachés & produisent un effet important; je ne vous dis en ceci que ce que j'ai aperçu de moi-même, & ce que peut appercevoir comme moi tout spectateur non préoccupé. On assure pourtant qu'il y a une prodigieuse quantité de machines employées à faire mouvoir tout cela; on m'a offert plusieurs fois de me les montrer; mais je n'ai jamais été curieux de voir comment on fait de petites choses avec de grands efforts.

Le nombre des gens occupé au service de l'opéra est inconcevable. L'Orchestre & les chœurs composent ensemble près de cent personnes; il y a des multitudes de danseurs, tous les rôles sont
doubles

doubles & triples (a), c'est à dire qu'il y a toujours un ou deux acteurs subalternes, prêts à remplacer l'acteur principal, & payés pour ne rien faire jusqu'à ce qu'il lui plaise de ne rien faire à son tour, ce qui ne tarde jamais beaucoup d'arriver. Après quelques représentations, les premiers acteurs, qui sont d'importans personnages, n'honorent plus le public de leur présence; ils abandonnent la place à leurs substitués, & aux substitués de leurs substitués. On reçoit toujours le même argent à la porte, mais on ne donne plus le même spectacle. Chacun prend son billet comme à un loterie, sans savoir quel lot il aura, & quel qu'il soit personne n'oseroit se plaindre; car, afin que vous le sachiez, les nobles membres de cette Académie ne doivent aucun respect au public, c'est le public qui leur en doit.

Je ne vous parlerai point de cette Musique; vous la connoissez. Mais ce dont vous ne sauriez avoir d'idée, ce sont les cris affreux, les longs mugissemens dont retentit le théâtre durant la représentation. On voit les Actrices presque en convulsion, arracher avec violence ces glapissiemens de leurs poumons, les poings fermés contre la poitrine, la tête en arriere, le visage enflammé, les vaisseaux gonflés, l'estomac pantelant; on ne fait lequel est le plus desagréablement affecté de l'œil ou de l'oreille; leurs efforts font autant souffrir ceux qui les regardent, que leurs chants ceux qui les écoutent; & ce qu'il y a de plus inconcevable est que ces hurlemens

(a) On ne fait ce que c'est que des doubles en Italie; le public ne les souffriroit pas; aussi le spectacle est-il à beaucoup meilleur marché: Il en couteroit trop pour être mal servi.

font presque la seule chose qu'applaudissent les spectateurs. A leurs battemens de mains on les prendroit pour des sourds charmés de saisir par-ci par-là quelques sons perçans, & qui veulent engager les Acteurs à les redoubler. Pour moi, je suis persuadé qu'on applaudit les cris d'une Actrice à l'Opéra comme les tours de force d'un bâteleur à la foire: la sensation en est déplaisante & pénible; on souffre tandis qu'ils durent, mais on est si aise de les voir finir sans accident qu'on en marque volontiers sa joye. Concevez que cette maniere de chanter est employée pour exprimer ce que Quinault a jamais dit de plus galant & de plus tendre. Imaginez les Muses, les graces, les amours, Vénus même s'exprimant avec cette délicatesse, & jugez de l'effet! Pour les Diabes, passe encore, cette musique a quelque chose d'inferral qui ne leur messied pas. Aussi les magies, les évocations, & toutes les fêtes du Sabat sont-elles toujours ce qu'on admire le plus à l'Opera françois.

A ces beaux sons, aussi justes qu'ils sont doux, se marient très dignement ceux de l'Orchestre. Figurez-vous un charivari sans fin d'instrumens sans mélodie, un ronron traînant & perpétuel de Basses; chose la plus lugubre, la plus assommante que j'aye entendue de ma vie, & que je n'ai jamais pu supporter une demie-heure sans gagner un violent mal de tête. Tout cela forme une espece de psalmodie à laquelle il n'y a pour l'ordinaire ni chant ni mesure. Mais quand par hazard il se trouve quelque air un peu sautillant, c'est un trépignement universel; vous entendez tout le parterre en mouvement suivre à grande-peine & à grand bruit un certain homme de
l'Or-

l'Orchestre (a). Charmés de sentir un moment cette cadence qu'ils sentent si peu, ils se tourmentent l'oreille, la voix, les bras, les pieds & tout le corps pour courir après la mesure (b) toujours prête à leur échapper, au lieu que l'allemand & l'italien qui en sont intimement affectés la sentent & la suivent sans aucun effort, & n'ont jamais besoin de la battre. Du moins Régianino m'a-t-il souvent dit que dans les Opéra d'Italie où elle est si sensible & si vive on n'entend on ne voit jamais dans l'Orchestre ni parmi les spectateurs le moindre mouvement qui la marque. Mais tout annonce en ce pays la dureté de l'organe Musical; les voix y sont rudes & sans douceur, les inflexions âpres & fortes, les sons forcés & trainans; nulle cadence, nul accent mélodieux dans les airs du peuple: les instrumens militaires, les fifres de l'infanterie, les trompettes de la cavalerie, tous les Cors, tous les hautbois, les chanteurs des rues, les violons de guinguettes, tout cela est d'un faux à choquer l'oreille la moins délicate. Tous les talens ne sont pas donnés aux mêmes hommes, & en général le François paroît être de tous les peuples de l'Europe celui qui a le moins d'aptitude à la musique; Milord Edouard prétend que les Anglois en ont aussi peu; mais la différence est que ceux-ci le savent & ne s'en soucient guere; au lieu que les François renonceroient à mille justes droits, & passeroient condamnation sur toute autre chose, plutôt que de convenir qu'ils ne sont

(a) Le bucheron.

(b) Je trouve qu'on n'a pas mal comparé les airs légers de la musique Française à la course d'une vache qui galope, ou d'une Oye grasse qui veut voler.

pas les premiers musiciens du monde. Il y en a même qui regarderoient volontiers la Musique à Paris comme une affaire d'Etat, peut-être parce que c'en fut une à Sparte de couper deux cordes à la lyre de Timothée : à cela vous sentez qu'on n'a rien à dire. Quoiqu'il en soit, l'opéra de Paris pourroit être un fort belle institution politique, qu'il n'en plairait pas d'avantage aux gens de goût. Revenons à ma description.

Les Ballets, dont il me reste à vous parler, sont la partie la plus brillante de cet Opéra, & considérés séparément, ils font un spectacle agréable magnifique & vraiment théâtral ; mais ils servent comme partie constitutive de la pièce, & c'est en cette qualité qu'il les faut considérer. Vous connoissez les Opéra de Quinault ; vous savez comment les divertissements y sont employés ; c'est à peu près de même, ou encore pis, chez ses successeurs. Dans chaque acte l'action est ordinairement coupée au moment le plus intéressant par une fête qu'on donne aux Acteurs assis, & que le parterre voit debout. Il arrive de là que les personnages de la pièce sont absolument oubliés, ou bien que les spectateurs regardent les Acteurs qui regardent autre chose. La manière d'amener ces fêtes est simple. Si le Prince est joyeux, on prend part à sa joye, & l'on danse : s'il est triste, on veut l'égayer, & l'on danse. J'ignore si c'est la mode à la Cour de donner le bal aux Rois quand ils sont de mauvaise humeur : Ce que je fais par rapport à ceux-ci, c'est qu'on ne peut trop admirer leur constance stoïque à voir des Gavotes ou écouter des chansons, tandis qu'on décide quelquefois derrière le théâtre de leur couronne ou de leur

leur sort. Mais il y a bien d'autres sujets de danses ; les plus graves actions de la vie se font en dansant. Les Prêtres dansent, les soldats dansent, les Dieux dansent, les Diables dansent, on danse jusques dans les enterremens, & tout danse à propos de tout.

La danse est donc le quatrieme des beaux arts employés dans la constitution de la scene lyrique : mais les trois autres concourent à l'imitation ; & celui-là, qu'imité-t-il ? Rien. Il est donc hors d'œuvre quand il n'est employé que comme danse ; car que font des ménuets, des rigaudons, des chaconnes, dans une tragédie ? Je dis plus, il n'y seroit pas moins déplacé s'il imitoit quelque chose ; parce que de toutes les unités, il n'y en a point de plus indispensable que celle du langage ; & un Opéra où l'action se passeroit moitié en chant, moitié en danse, seroit plus ridicule encore que celui où l'on parleroit moitié François, moitié Italien.

Non contents d'introduire la danse comme partie essentielle de la scene lyrique, ils se sont même efforcés d'en faire quelquefois le sujet principal, & ils ont des Opéras appellés Ballets qui remplissent si mal leur titre, que la danse n'y est pas moins déplacée que dans tous les autres. La plupart de ces Ballets forment autant de sujets separés que d'actes, & ces sujets sont liés entre eux par de certaines relations métaphysiques dont le spectateur ne se douteroit jamais si l'auteur n'avoit soin de l'en avertir dans une prologue. Les saisons, les âges, les sens, les élémens ; je demande quel rapport ont tous ces titrés à la danse, & ce qu'ils peuvent offrir en ce genre à l'imagination ? Quelques

uns même sont purement allégoriques, comme le Carnaval & la folie, & ce sont les plus insupportables de tous ; parce qu'avec beaucoup d'esprit & de finesse, ils n'ont ni sentimens, ni tableaux, ni situations, ni chaleur, ni intérêt, ni rien de tout ce qui peut donner prise à la musique, flatter le cœur, & nourrir l'illusion. Dans ces prétendus Ballets l'action se passe toujours en chant, la danse interrompt toujours l'action ou ne s'y trouve que par occasion & n'imit rien. Tout ce qu'il arrive, c'est que ces Ballets ayant encore moins d'intérêt que les Tragédies, cette interruption y est moins remarquée : s'ils étoient moins froids, on en seroit plus choqué ; mais un défaut couvre l'autre, & l'art des Auteurs pour empêcher que la danse ne lasse, c'est de faire en sorte que la piece ennuye.

Ceci me mène insensiblement à des recherches sur la véritable constitution du drame lyrique, trop étendues pour entrer dans cette lettre & qui me jetteroient loin de mon sujet ; j'en ai fait une petite dissertation à part que vous trouverez ci-jointe, & dont vous pourrez causer avec Regiaino. Il me reste à vous dire sur l'opéra françois que le plus grand défaut que j'y crois remarquer est un faux goût de magnificence, par lequel on a voulu mettre en représentation le merveilleux, qui n'étant fait que pour être imaginé est aussi bien placé dans un poëme épique que ridiculement sur un théâtre. J'aurois eu peine à croire, si je ne l'avois vû, qu'il se trouvât des artistes assés imbécilles pour vouloir imiter le char du Soleil, & des spectateurs assés enfans pour aller voir cette imitation. La Bruyere ne concevoit pas comment un spectacle aussi su-

perbe que l'Opéra pouvoit l'ennuyer à si grands fraix. Je le conçois bien moi qui ne suis pas un La Bruyere, & je soutiens que pour tout homme qui n'est pas dépourvû du goût des beaux arts, la musique françoise, la danse & le merveilleux mêlés ensemble feront toujours de l'Opéra de Paris le plus ennuyeux spectacle qui puisse exister. Après tout, peut-être n'en faut-il pas aux François de plus parfaits, au moins quant à l'exécution ; non qu'ils ne soient très en état de connoître la bonne, mais parce qu'en ceci le mal les amuse plus que le bien. Ils aiment mieux railler qu'applaudir ; le plaisir de la critique les dédommage de l'ennui du spectacle, & il leur est plus agréable de s'en moquer quand ils n'y sont plus, que de s'y plaire tandis qu'ils y sont.

L E T T R E XXIV.

De Julie.

OUI, oui, je le vois bien ; l'heureuse Julie t'est toujours chere. Ce même feu qui brilloit jadis dans tes yeux, se fait sentir dans ta dernière lettre ; j'y retrouve toute l'ardeur qui m'anime, & la mienne s'en irrite encore. Oui, mon ami, le sort a beau nous séparer, pressons nos cœurs l'un contre l'autre, conservons par la communication leur chaleur naturelle contre le froid de l'absence & du desespoir ; & que tout ce qui devrait relâcher notre attachement ne serve qu'à le resserrer sans cesse.

Mais

Mais admire ma simplicité ; depuis que j'ai reçu cette lettre, j'éprouve quelque chose des charmans effets dont elle parle, & ce badinage du Talisman, quoiqu'inventé par moi-même, ne laisse pas de me séduire & de me paroître une vérité. Cent fois le jour quand je suis seule un tressaillement me saisit comme si je te sentoie près de moi. Je m'imagine que tu tiens mon portrait, & je suis si folle que je crois sentir l'impression des caresses que tu lui fais & des baisers que tu lui donnes : ma bouche croit les recevoir, mon tendre cœur croit les goûter. O douces illusions ! ô chimeres, dernieres ressources des malheureux ! Ah, s'il se peut, tenez-nous lieu de réalité ! Vous êtes quelque chose encore à ceux pour qui le bonheur n'est plus rien.

Quant à la maniere dont je m'y suis prise pour avoir ce portrait, c'est bien un soin de l'amour ; mais crois que s'il étoit vrai qu'il fit des miracles, ce n'est pas celui-là qu'il auroit choisi. Voici le mot de l'énigme. Nous eumes il y a quelque tems ici un peintre en miniature venant d'Italie ; il avoit des lettres de Milord Edouard, qui peut-être en les lui donnant avoit en vue ce qui est arrivé. M. d'Orbe voulut profiter de cette occasion pour avoir le portrait de ma Cousine ; je voulus l'avoir aussi. Elle & ma Mere voulurent avoir le mien, & à ma priere le peintre en fit secretement une seconde copie. Ensuite sans m'embarrasser de copie ni d'original, je choisie subtilement le plus ressemblant des trois pour te l'envoyer. C'est une friponnerie dont je ne me suis pas fait un grand scrupule ; car un peu de ressemblance de plus ou de moins n'importe guere à ma Mere & à ma Cousine ; mais les homma-

ges que tu rendrois à une autre figure que la mienne seroient une espece d'infidelité d'autant plus dangereuse que mon portrait seroit mieux que moi, & je ne veux point, comme que ce soit que tu prennes du goût pour des charmes que je n'ai pas. Au reste, il n'a pas dépendu de moi d'être un peu plus soigneusement vêtue; mais on ne m'a pas écoutée, & mon pere lui-même a voulu que le portrait demeurât tel qu'il est. Je te prie, au moins, de croire qu'excepté la coëffure, cet ajustement n'a point été pris sur le mien, que le peintre a tout fait de sa grace, & qu'il a orné ma personne des ouvrages de son imagination.

L E T T R E XXV.

A Julie.

IL faut, chere Julie, que je te parle encore de ton portrait; non plus dans ce premier enchantement auquel tu fus si sensible; mais au contraire avec le regret d'un homme abusé par un faux espoir, & que rien ne peut dédommager de ce qu'il a perdu. Ton portrait a de la grace & de la beauté, même de la tienne; il est assés ressemblant & peint par un habile homme, mais pour en être content, il faudroit ne te pas connoître.

La premiere chose que je lui reproche est de te ressembler & de n'être pas toi, d'avoir ta figure & d'être insensible. Vainement le peintre a cru rendre exactement tes yeux & tes traits; il

il n'a point rendu ce doux sentiment qui les vivifie, & sans lequel, tout charmans qu'ils font, ils ne seroient rien. C'est dans ton cœur, ma Julie, qu'est le fard de ton visage & celui-là ne s'imité point. Ceci tient, je l'avoue, à l'insuffisance de l'art ; mais c'est au moins la faute de l'artiste de n'avoir pas été exact en tout ce qui dépendoit de lui. Par exemple, il a placé la racine des cheveux trop loin des tempes, ce qui donne au front un contour moins agréable & moins de finesse au regard. Il a oublié les rameaux de pourpre que font en cet endroit deux ou trois petites veines sous la peau, à peu près comme dans ces fleurs d'iris que nous considérons un jour au jardin de Clarens. Le coloris des joues est trop près des yeux, & ne se fond pas délicieusement en couleur de rose vers le bas du visage comme sur le modèle. On diroit que c'est du rouge artificiel plaqué comme le carmin des femmes de ce pays. Ce défaut n'est pas peu de chose, car il te rend l'œil moins doux & l'air plus hardi.

Mais, dis-moi, qu'a-t-il fait de ces nichées d'amours qui se cachent aux deux coins de ta bouche, & que dans mes jours fortunés j'osois réchauffer quelquefois de la mienne ? Il n'a point donné leur grace à ses coins, il n'a pas mis à cette bouche ce tour agréable & sérieux qui change tout à coup à ton moindre sourire, & porte au cœur je ne fais quel enchantement inconnu, je ne fais quel soudain ravissement que rien ne peut exprimer. Il est vrai que ton portrait ne peut passer du sérieux au sourire. Ah ! c'est précisément de quoi je me plains : pour pouvoir exprimer tous tes charmes, il faudroit te peindre dans tous les instans de ta vie.

Passons au Peintre d'avoir omis quelques beautés ; mais en quoi il n'a pas fait moins de tort à ton visage, c'est d'avoir omis les défauts. Il n'a point fait cette tache presque imperceptible que tu as sous l'œil droit, ni celle qui est au cou du côté gauche. Il n'a point mis ô Dieux, cet homme étoit-il de bronze ? Il a oublié la petite cicatrice qui t'est restée sous la levre. Il t'a fait les cheveux & les sourcils de la même couleur, ce qui n'est pas : Les sourcils sont plus châains, & les cheveux plus cendrés.

Bionda testa, occhi azurri, e bruno ciglio.

Il a fait le bas du visage exactement ovale. Il n'a pas remarqué cette légère sinuosité qui séparant le menton des joues, rend leur contour moins régulier & plus gracieux. Voilà les défauts les plus sensibles, il en a omis beaucoup d'autres, & je lui en fais fort mauvais gré ; car ce n'est pas seulement de tes beautés que je suis amoureux, mais de toi toute entière telle que tu es. Si tu ne veux pas que le pinceau te prête rien, moi je ne veux pas qu'il t'ôte rien, & mon cœur se soucie aussi peu des attraits que tu n'as pas, qu'il est jaloux de ce qui tient leur place.

Quant à l'ajustement, je le passerai d'autant moins qu'on, parée ou négligée, je t'ai toujours vue mise avec beaucoup plus de goût que tu ne l'es dans ton portrait. La coëffure est trop chargée ; on me dira qu'il n'y a que des fleurs : Hé bien ces fleurs sont de trop. Te souviens-tu de ce bal où tu portois ton habit à la Valaisane, & où ta Cousine dit que je dansois en philosophe ?

philosophe ? Tu n'avois pour toute coëffure qu'une longue tresse de tes cheveux roulée autour de ta tête & rattachée avec une aiguille d'or, à la maniere des Villageoises de Berne. Non, le Soleil orné de tous ses rayons n'a pas l'éclat dont tu frappois les yeux & les cœurs, & sûrement quiconque te vit ce jour-là ne t'oubliera de sa vie. C'est ainsi, ma Julie que tu dois être coëffée ; c'est l'or de tes cheveux qui doit parer ton visage, & non cette rose qui les cache & que ton teint flétrit. Dis à la Cousine, car je reconnois ses soins & son choix, que ces fleurs dont elle a couvert & profané ta chevelure, ne sont pas de meilleur goût que celles qu'elle recueille dans l'*Adone*, & qu'on peut leur passer de suppléer à la beauté, mais non de la cacher.

A Pégard du buste, il est singulier qu'un amant soit là-dessus plus sévère qu'un pere, mais en effet je ne t'y trouve pas vêtue avec assez de soin. Le portrait de Julie doit être modeste comme elle. Amour ! ces secrets n'appartiennent qu'à toi. Tu dis que le peintre a tout tiré de son imagination. Je le crois, je le crois ! Ah, s'il eut aperçu le moindre de ces charmes voilés, ses yeux l'eussent dévoré, mais sa main n'eut point tenté de les peindre ; pourquoi faut-il que son art téméraire ait tenté de les imaginer ? Ce n'est pas seulement un défaut de bien-séance, je soutiens que c'est encore un défaut de goût. Oui, ton visage est trop chaste pour supporter le desordre de ton sein ; on voit que l'un de ces deux objets doit empêcher l'autre de paroître ; il n'y a que le délire de l'amour qui puisse les accorder, & quand sa main ar-

dente ose dévoiler celui que la pudeur couvre, l'ivresse & le trouble de tes yeux dit alors que tu l'oublies & non que tu l'exposes.

Voilà la critique qu'une attention continuelle m'a fait faire de ton portrait. J'ai conçu là dessus le dessein de le réformer selon mes idées. Je les ai communiquées à un Peintre habile, & sur ce qu'il a déjà fait, j'espère te voir bientôt plus semblable à toi-même. De peur de gâter le portrait nous essayons les changemens sur une copie que je lui en ai fait faire, & il ne les transporte sur l'original que quand nous sommes bien sûrs de leur effet. Quoique je dessine assés médiocrement, cet artiste ne peut se lasser d'admirer la subtilité de mes observations, il ne comprend pas combien celui qui me les dicte est un maître plus savant que lui. Je lui parois aussi quelquefois fort bizarre : il dit que je suis le premier amant qui s'avise de cacher des objets qu'on n'expose jamais assés au gré des autres, & quand je lui répons que c'est pour mieux te voir toute entiere que je t'habille avec tant de soin, il me regarde comme un fou. Ah ! que ton portrait seroit bien plus touchant, si je pouvois inventer des moyens d'y montrer ton ame avec ton visage, & d'y peindre à la fois ta modestie & tes attraits ! Je te jure, ma Julie, qu'ils gagneront beaucoup à cette reforme. On n'y voyoit que ceux qu'avoit supposé le peintre, & le spectateur ému les supposera tels qu'ils sont. Je ne fais quel enchantement secret regne dans ta personne ; mais tout ce qui la touche semble y participer ; il ne faut qu'appercevoir un coin de ta robe pour adorer celle qui la porte. On sent, en regardant

gardant ton ajustement, que c'est par tout le voile des graces qui couvre la beauté : & le goût de ta modeste parure semble annoncer au cœur tous les charmes qu'elle récele.

L E T T R E XXVI.

A Julie.

JULIE ! ô Julie ! ô toi qu'un tems j'osois appeller mienne, & dont je profane aujourd'hui le nom ! la plume échappe à ma main tremblante ; mes larmes inondent le papier ; j'ai peine à former les premiers traits d'une lettre qu'il ne falloit jamais écrire ; je ne puis ni me taire ni parler ! Viens, honorable & chere image, viens épurer & raffermir un cœur avili par la honte & brisé par le repentir. Soutien mon courage qui s'éteint ; donne à mes remords la force d'avouer le crime involontaire que ton absence m'a laissé commettre.

Que tu vas avoir de mépris pour un coupable, mais bien moins que je n'en ai moi-même ! Quelque abjet que j'aïlle être à tes yeux, je le suis cent fois plus aux miens-propres ; car en me voyant tel que je suis, ce qui m'humilie le plus encore, c'est de te voir, de te sentir au fond de mon cœur, dans un lieu desormais si peu digne de toi, & de songer que le souvenir des plus vrais plaisir de l'amour n'a pu garantir mes sens d'un piège sans appats, & d'un crime sans charmes.

Tel est l'excès de ma confusion qu'en recourant à ta clémence, je crains même de fouiller

tes regards sur ces lignes par l'aveu de mon forfait. Pardonne, ame pure & chaste un récit que j'épargnerois à ta modestie s'il n'étoit un moyen d'expier mes égaremens; je suis indigne de tes bontés, je le fais; je suis vil, bas, méprisable; mais au moins je ne serai ni faux ni trompeur, & j'aime mieux que tu m'ôtes ton cœur & la vie que de t'abuser un seul moment. De peur d'être tenté de chercher des excuses qui ne me rendroient que plus criminel, je me bornerai à te faire un détail exact de ce qui m'est arrivé. Il sera aussi sincère que mon regret; c'est tout ce que je me permettrai de dire en ma faveur.

J'avois fait connoissance avec quelques Officiers aux gardes, & autres jeunes gens de nos compatriotes, auxquels je trouvois un mérite naturel, que j'avois regret de voir gâter par l'imitation de je ne fais quels faux airs qui ne sont pas faits pour eux. Ils se moquoient à leur tour de me voir conserver dans Paris la simplicité des antiques mœurs helvétiques. Ils prirent mes maximes & mes manières pour des leçons indirectes dont ils furent choqués, & résolurent de me faire changer de ton à quelque prix que ce fut. Après plusieurs tentatives qui ne réussirent point, ils en firent une mieux concertée qui n'eut que trop de succès. Hier matin, ils vinrent me proposer d'aller souper chez la femme d'un Colonel qu'ils me nommerent, & qui sur le bruit de ma sagesse, avoit, disoient-ils, envie de faire connoissance avec moi. Affés sot pour donner dans ce perfiffage, je leur représentai qu'il seroit mieux d'aller premièrement lui faire visite, mais ils se moquerent de

mon scrupule, me disant que la franchise Suisse ne comportoit pas tant de façon & que ces manieres cérémonieuses ne serviroient qu'à lui donner mauvaise opinion de moi. A neuf heures nous nous rendimes donc chez la Dame. Elle vint nous recevoir sur l'escalier ; ce que je n'avois encoore observé nulle part. En entrant je vis à des bras de cheminée de vieilles bougies qu'on venoit d'allumer, & par tout un certain air d'apprêt qui ne me plut point. La maitresse de la maison me parut jolie, quoiqu'un peu passée ; d'autres femmes à peu près du même âge & d'une semblable figure étoient avec elle ; leur parure assez brillante, avoit plus d'éclat que de goût ; mais j'ai déjà remarqué que c'est un point sur lequel on ne peut gueres juger en ce pays de l'état d'une femme.

Les premiers complimens se passerent à peu près comme par tout ; l'usage du monde apprend à les abrégér, ou à les tourner vers l'engagement avant qu'ils ennuyent. Il n'en fut pas tout à fait de même sitôt que la conversation devint générale & sérieuse. Je crus trouver à ces Dames un air contraint & gêné, comme si ce ton ne leur eut pas été familier, & pour la première fois depuis que j'étois à Paris, je vis des femmes embarrassées à soutenir un entretien raisonnable. Pour trouver une matière aisée, elles se jetterent sur leurs affaires de famille, & comme je n'en connoissois pas une, chacune dit de la sienne ce qu'elle voulut. Jamais je n'avois tant ouï parler de M. le Colonel ; ce qui m'étonnoit dans un pays où l'usage est d'appeller les gens par leur nom plus que par leurs titres, & où ceux qui ont celui-là en portent ordinairement d'autres.

Cette fausse dignité fit bientôt place à des manières plus naturelles. On se mit à causer tout bas, & reprenant sans y penser un ton de familiarité peu décente, on chuchetoit on sourioit en me regardant, tandis que la Dame de la maison me questionnoit sur l'état de mon cœur d'un certain ton résolu qui n'étoit guère propre à le gagner. On servit, & la liberté de la table qui semble confondre tous les états, mais qui met chacun à sa place sans qu'il y songe, acheva de m'apprendre en quel lieu j'étois. Il étoit trop tard pour m'en dédire. Tirant donc ma sûreté de ma répugnance, je consacrai cette soirée à ma fonction d'observateur, & résolu d'employer à connoître cet ordre de femmes, la seule occasion que j'en aurois de ma vie. Je tirai peu de fruit de mes remarques; elles avoient si peu d'idée de leur état présent, si peu de prévoyance pour l'avenir, & hors du jargon de leur métier, elles étoient si stupides à tous égards, que le mépris effaça bientôt la pitié que j'avois d'abord d'elles. En parlant du plaisir même, je vis qu'elles étoient incapables d'en ressentir. Elles me parurent d'une violente avidité pour tout ce qui pouvoit tenter leur avarice: A cela près, je n'entendis sortir de leur bouche aucun mot qui partit du cœur. J'admirai comment d'honnêtes gens pouvoient supporter une société si dégoûtante. C'eût été leur imposer une peine cruelle à mon avis, que de les condamner au genre de vie qu'ils choisissent eux-mêmes.

Cependant le souper se prolongeoit & devenoit bruyant. Au défaut de l'amour, le vin échauffoit les convives. Les discours n'étoient pas

pas tendres, mais deshonnêtes; & les femmes tachoient d'exciter par le desordre de leur ajustement les desirs qui l'auroient dû causer. D'abord tout cela ne fit sur moi qu'un effet contraire, & tous leurs efforts pour me séduire ne servoient qu'à me rebuter. Douce pudeur! disois-je en moi-même, suprême volupté de l'amour; que de charmes perd une femme, au moment qu'elle renonce à toi! combien, si elles connoissoient ton empire elles mettroient de soins à te conserver, sinon par honnêteté, du moins par coquetterie! Mais on ne joue point la pudeur. Il n'y a pas d'artifice plus ridicule que celui qui la veut imiter. Quelle différence, pensois-je encore, de la grossiere impudence de ces créatures & de leurs équivoques licentieuses à ces regards timides & passionnés, à ces propos pleins de modestie, de grace, & de sentiment, dont je n'osois achever; je rougissois de ces indignes comparaisons je me reprochois comme autant de crimes les charmans souvenirs qui me poursuivoient malgré moi En quels lieux osois-je penser à celle Hélas! ne pouvant écarter de mon cœur une trop chere image, je m'efforçois de la voiler.

Le bruit, les propos que j'entendois, les objets qui frapportoient mes yeux m'échauffèrent insensiblement; mes deux voisines ne cessotent de me faire des agaceries qui furent enfin poussées trop loin pour me laisser de sang froid. Je sentis que ma tête s'embarrassoit; j'avois toujours bû mon vin fort trempé, j'y mis plus d'eau encore, & enfin je m'avisai de la boire pure. Alors seulement je m'apperçus que cette eau
pré-

prétendue étoit du vin blanc, que j'avois été trompé tout le long du repas. Je ne fis point des plaintes qui ne m'auroient attiré que des railleries ; je cessai de boire. Il n'étoit plus tems ; le mal étoit fait. L'ivresse ne tarda pas à m'ôter le peu de connoissance qui me restoit. Je fus surpris, en revenant à moi, de me trouver dans un cabinet reculé, entre les bras d'une de ces créatures, & j'eus au même instant le desespoir de me sentir aussi coupable que je pouvois l'être. . . .

J'ai fini ce récit affreux ; qu'il ne fouille plus tes regards ni ma mémoire. O toi dont j'attens mon jugement, j'implore ta rigueur, je la mérite. Quelque soit mon châtement, il me sera moins cruel que le souvenir de mon crime.

L E T T R E XXVII.

Réponse.

R Assurez-vous sur la crainte de m'avoir irritée. Votre lettre m'a donné plus de douleur que de colere. Ce n'est pas moi, c'est vous que vous avez offensé par un desordre auquel le cœur n'eut point de part. Je n'en suis que plus affligée. J'aimerois mieux vous voir m'outrager que vous avilir, & le mal que vous vous faites est le seul que je ne puis vous pardonner.

A ne regarder que la faute dont vous rougissez, vous vous trouvez bien plus coupable que

que vous ne l'êtes ; & je ne vois guere en cette occasion que de l'imprudencce à vous reprocher. Mais ceci vient de plus loin & tient à une plus profonde racine que vous n'appercevez pas, & qu'il faut que l'amitié vous découvre.

Votre premiere erreur est d'avoir pris une mauvaise route en entrant dans le monde ; plus vous avancez, plus vous vous égarez, & je vois en frémissant que vous êtes perdu si vous ne revenez sur vos pas. Vous vous laissez conduire insensiblement dans le piege que j'avois craint. Les grossieres amorces du vice ne pouvoient d'abord vous séduire, mais la mauvaise compagnie a commencé par abuser votre raison pour corrompre votre vertu, & fait déjà sur vos mœurs le premier essai de ses maximes.

Quoique vous ne m'ayez rien dit en particulier des habitudes que vous vous êtes faites à Paris ; il est aisé de juger de vos sociétés par vos lettres, & de ceux qui vous montrent les objets par votre maniere de les voir. Je ne vous ai point caché combien j'étois peu contente de vos relations ; vous avez continué sur le même ton, & mon déplaisir n'a fait qu'augmenter. En vérité, l'on prendroit ces lettres pour les sarcasmes d'un petit-maitre (a), plutot que pour les relations d'un philosophe, & l'on a peine à les croire de la même main que celles que vous m'écriviez autrefois. Quoi ! vous pensez étudier les hommes dans les petites manieres de

(a) Douce Julie, à combien de titres vous allez vous faire siffler ! Eh quoi ! vous n'avez pas même le ton du jour. Vous ne savez pas qu'il y a des *petites-maitresses*, mais qu'il n'y a plus de *petits-maitres*. Bon Dieu, que savez-vous donc ?

quelques

quelques coteries de précieuses ou de gens déçevrés, & ce vernis extérieur & changeant qui devoit à peine frapper vos yeux, fait le fond de toutes vos remarques ! Etoit-ce la peine de recueillir avec tant de soin des usages & des bienféances qui n'existeront plus dans dix ans d'ici, tandis que les ressorts éternels du cœur humain, le jeu secret & durable des passions échappent à vos recherches ? Prenons votre lettre sur les femmes, qu'y trouverai-je qui puisse m'apprendre à les connoître ? Quelque description de leur parure, dont tout le monde est instruit ; quelques observations malignes sur leur manière de se mettre & de se présenter, quelque idée du désordre d'un petit nombre, injustement généralisée ; comme si tous les sentimens honnêtes étoient éteints à Paris, & que toutes les femmes y allassent en carrosse & aux premières loges. M'avez-vous rien dit qui m'instruise solidement de leurs goûts, de leurs maximes, de leur vrai caractère, & n'est-il pas bien étrange qu'en parlant des femmes d'un pays, un homme sage ait oublié ce qui regarde les soins domestiques & l'éducation des enfans (b) ? La seule chose qui semble être de vous dans toute cette lettre, c'est le plaisir avec lequel vous louez leur bon naturel & qui fait honneur au votre. Encore n'avez-vous fait en cela que rendre justice au sexe en général ; & dans quel pays du monde la douceur & la commi-

(b) Et pourquoi ne l'auroit-il pas oublié ? est-ce que ces soins les regardent ? Eh que deviendroient le monde & l'Etat, Auteurs illustres, brillans Académiciens, que deviendriez-vous tous, si les femmes alloient quitter le gouvernement de la littérature & des affaires, pour prendre celui de leur ménage ?

fération ne font-elles pas l'aimable partage des femmes ?

Quelle différence de tableau si vous m'eussiez peint ce que vous aviez vu plutôt que ce qu'on vous avoit dit, ou du moins, que vous n'eussiez consulté que des gens sésés ! Faut-il que vous, qui avez tant pris de soins à conserver votre jugement, ailliez le perdre comme de propos délibéré dans le commerce d'une jeunesse inconfidérée, qui ne cherche dans la société des sages qu'à les séduire & non pas à les imiter. Vous regardez à de fausses convenances d'âge qui ne vous vont point, & vous oubliez celles de lumières & de raison qui vous sont essentielles. Malgré tout votre emportement vous êtes le plus facile des hommes, & malgré la maturité de votre esprit, vous vous laissez tellement conduire par ceux avec qui vous vivez, que vous ne sauriez fréquenter des gens de votre âge sans en descendre & redevenir enfant. Ainsi vous vous dégradez en pensant vous assortir, & c'est vous mettre au dessous de vous même, que ne pas choisir des amis plus sages que vous.

Je ne vous reproche point d'avoir été conduit sans le savoir dans une maison deshonnête ; mais je vous reproche d'y avoir été conduit par de jeunes Officiers que vous ne deviez pas connoître, ou du moins auxquels vous ne deviez pas laisser diriger vos amusemens. Quand au projet de les ramener à vos principes, j'y trouve plus de zele que de prudence ; si vous êtes trop sérieux pour être leur camarade, vous êtes trop jeune pour être leur Mentor, & vous ne devez

VOUS

vous mêler de réformer autrui que quand vous n'aurez plus rien à faire en vous même.

Une seconde faute plus grave encore & beaucoup moins pardonnable, est d'avoir pu passer volontairement la soirée dans un lieu si peu digne de vous, & de n'avoir pas fui dès le premier instant où vous avez connu dans quelle maison vous étiez. Vous excufes là-dessus font pitoyables. *Il étoit trop tard pour s'en dédire !* comme s'il y avoit quelque espece de bienféance en de pareils lieux, ou que la bienféance put jamais l'emporter sur la vertu, & qu'il fut jamais trop tard pour s'empêcher de mal faire ! Quand à la sécurité que vous tiriez de votre répugnance, je n'en dirai rien, l'événement vous a montré combien elle étoit fondée. Parlez plus franchement à celle qui fait lire dans votre cœur ; c'est la honte qui vous retint. Vous craignites qu'on ne se moquât de vous en sortant : Un moment de huée vous fit peur, & vous aimâtes mieux vous exposer au remords qu'à la raillerie. Savez-vous bien quelle maxime vous suivites en cette occasion ? Celle qui la premiere introduit le vice dans une ame bien née, étouffe la voix de la conscience par la clameur publique, & reprime l'audace de bien faire par la crainte du blâme. Tel vaincroit les tentations qui succombe aux mauvais exemples ; tel rougit d'être modeste & devient effronté par honte, & cette mauvaise honte corrompt plus de cœurs honnêtes que les mauvaises inclinations. Voila surtout de quoi vous avez à préserver le votre ; car quoique vous fassiez, la crainte du ridicule que vous méprifez vous domine pourtant malgré vous.

vous. Vous braveriez plutôt cent périls qu'une raillerie, & l'on ne vit jamais tant de timidité jointe à une ame aussi intrépide.

Sans vous étaler contre ce défaut des préceptes de morale que vous savez mieux que moi, je me contenterai de vous proposer un moyen pour vous en garantir, plus facile & plus sûr, peut-être, que tous les raisonnemens de la philosophie. C'est de faire dans votre esprit une légère transposition de tems, & d'anticiper sur l'avenir de quelques minutes. Si dans ce malheureux soupé vous vous fussiez fortifié contre un instant de moquerie de la part des convives, par l'idée de l'état où votre ame alloit être sitôt que vous seriez dans la rue ; si vous vous fussiez représenté le contentement intérieur d'échapper aux pièges du vice ; l'avantage de prendre d'abord cette habitude de vaincre qui en facilite le pouvoir, le plaisir que vous eut donné la conscience de votre victoire, celui de me la décrire, celui que j'en aurois reçu moi-même ; est-il croyable que tout cela ne l'eut pas emporté sur une répugnance d'un instant, à laquelle vous n'eussiez jamais cédé si vous en aviez envisagé les suites ? Encore, qu'est-ce que cette répugnance, qui met un prix aux railleries de gens dont l'estime n'en put avoir aucun ? Infailliblement cette réflexion vous eut sauvé pour un moment de mauvaise honte une honte beaucoup plus juste, plus durable, les regrets, le danger, & pour ne vous rien dissimuler, votre amie eut versé quelques larmes de moins.

Vous voulutes, dites-vous, mettre à profit cette soirée pour votre fonction d'observateur ?

Quel

Quel soin ! Quel emploi ! que vos excuses me font rougir de vous ! Ne ferez-vous point aussi curieux d'observer un jour les voleurs dans leurs Cavernes, & de voir comment ils s'y prennent pour dévaliser les passans ? Ignorez-vous qu'il y a des objets si odieux qu'il n'est pas même permis à l'homme d'honneur de les voir, & que l'indignation de la vertu ne peut supporter le spectacle du vice ? Le sage observe le desordre public qu'il ne peut arrêter ; il l'observe, & montre sur son visage attristé la douleur qu'il lui cause ; mais quant aux desordres particuliers, il s'y oppose ou détourne les yeux, de peur qu'ils ne s'autorisent de sa présence. D'ailleurs, étoit-il besoin de voir de pareilles sociétés pour juger de ce qui s'y passe & des discours qu'on y tient ? Pour moi, sur leur seul objet plus que sur le peu que vous m'en avez dit, je devine aisément tout le reste, & l'idée des plaisirs qu'on y trouve, me fait connoître assés les gens qui les cherchent.

Je ne fais si votre commode philosophie adopte déjà les maximes qu'on dit établies dans les grandes villes pour tolérer de semblables lieux ; mais j'espère au moins que vous n'êtes pas de ceux qui se méprisent assés pour s'en permettre l'usage, sous prétexte de je ne fais quelle chimérique nécessité qui n'est connue que des gens de mauvaise vie ; comme si les deux sexes étoient sur ce point de natures différentes, & que dans l'absence ou le célibat, il falut à l'honnête homme des ressources dont l'honnête femme n'a pas besoin. Si cette erreur ne vous mène pas chez des prostituées, j'ai bien peur qu'elle ne continue à vous égayer vous-même. Ah ! si vous voulez être méprisable,

ble, foyez-le au moins sans prétexte, & n'ajoutez point le mensonge à la crapule. Tous ces prétendus besoins n'ont point leur source dans la nature, mais dans la volontaire dépravation des sens. Les illusions mêmes de l'amour se purifient dans un cœur chaste, & ne corrompent qu'un cœur déjà corrompu. Au contraire la pureté se soutient par elle-même; les desirs toujours réprimés s'accoutument à ne plus renaître, & les tentations ne se multiplient que par l'habitude d'y succomber. L'amitié m'a fait surmonter deux fois ma répugnance à traiter un pareil sujet, celle-ci sera la dernière; car à quel titre espérerois-je obtenir de vous ce que vous aurez refusé à l'honnêteté, à l'amour, & à la raison?

Je reviens au point important par lequel j'ai commencé cette lettre. A vingt-un ans vous m'écriviez du Valais des descriptions graves & judicieuses; à vingt-cinq vous m'envoyez de Paris des colifichets de lettres, où le sens & la raison sont par tout sacrifiés à un certain tour plaissant, fort éloigné de votre caractère. Je ne sais comment vous avez fait; mais depuis que vous vivez dans le séjour des talens, les vôtres paroissent diminués; vous aviez gagné chez les payfans, & vous perdez parmi les beaux-esprits. Ce n'est pas la faute du pays où vous vivez, mais des connoissances que vous y avez faites; car il n'y a rien qui demande tant de choix que le mélange de l'excellent & du pire. Si vous voulez étudier le monde, fréquentez les gens sensés qui le connoissent par un longue expérience & de paisibles observations, non de jeunes étourdis qui n'en voyent que la superficie, & des
ridicules

ridicules qu'ils font eux-mêmes. Paris est plein de savans accoutumés à réfléchir, & à qui ce grand théâtre en offre tous les jours le sujet. Vous ne me ferez point croire que ces hommes graves & studieux vont courant comme vous de maison en maison, de coterie en coterie, pour amuser les femmes & les jeunes gens, & mettre toute la philosophie en babil. Ils ont trop de dignité pour avilir ainsi leur état, profiter leurs talens & soutenir par leur exemple des mœurs qu'ils devoient corriger. Quand la plupart le feroient, sûrement plusieurs ne le font point, & c'est ceux-là que vous devez rechercher.

N'est-il pas singulier encore que vous donniez vous-même dans le défaut que vous reprochez aux modernes auteurs comiques, que Paris ne soit plein pour vous que de gens de condition; que ceux de votre état soient les seuls dont vous ne parliez point; comme si les vains préjugés de la noblesse ne vous coûtoient pas assés cher pour les haïr, & que vous crussiez vous dégrader en fréquentant d'honnêtes bourgeois, qui sont peut-être l'ordre le plus respectable du Pays où vous êtes? Vous avez beau vous excuser sur les connoissances de Milord Edouard: avec celles-là vous en eussiez bientôt fait d'autres dans un ordre inférieur. Tant de gens veulent monter, qu'il est toujours aisé de descendre, & de votre propre aveu c'est le seul moyen de connoître les véritables mœurs d'un peuple que d'étudier sa vie privée dans les états les plus nombreux; car s'arrêter aux gens qui représentent toujours, c'est ne voir que des Comédiens.

Je voudrois que votre curiosité allât plus loin encore. Pourquoi dans une Ville si riche le bas peuple

peuple est-il si misérable, tandis que la misère extrême est si rare parmi nous où l'on ne voit point de millionnaires ? Cette question, ce me semble est bien digne de vos recherches ; mais ce n'est pas chez les gens avec qui vous vivez que vous devez vous attendre à la résoudre. C'est dans les appartemens dorés qu'un écolier va prendre les airs du monde ; mais le sage en apprend les mystères dans la chaumière du pauvre. C'est là qu'on voit sensiblement les obscures manœuvres du vice, qu'il couvre de paroles fardées au milieu d'un cercle : C'est là qu'on s'instruit par quelles iniquités secrètes le puissant & le riche arrachent un reste de pain noir à l'opprimé qu'ils feignent de plaindre en public. Ah, si j'en crois nos vieux militaires, que de choses vous apprendriez dans les greniers d'un cinquième étage, qu'on ensevelit sous un profond secret dans les hôtels du fauxbourg St. Germain, & que tant de beaux parleurs seroient confus avec leur feintes maximes d'humanité, si tous les malheureux qu'ils ont faits se présentoi-ent pour les démentir !

Je fais qu'on n'aime pas le spectacle de la misère qu'on ne peut soulager, & que le riche même détourne les yeux du pauvre qu'il refuse de secourir ; mais ce n'est pas d'argent seulement qu'ont besoin les infortunés, & il n'y a que les paresseux de bien faire qui ne sachent faire du bien que la bourse à la main. Les consolations, les conseils, les soins, les amis, la protection sont autant de ressources que la commisération vous laisse au défaut des richesses, pour le soulagement de l'indigent. Souvent les opprimés ne le sont que parce qu'ils manquent d'organe
pour

pour faire entendre leurs plaintes. Il ne s'agit quelquefois que d'un mot qu'ils ne peuvent dire, d'une raison qu'ils ne savent point exposer, de la porte d'un Grand qu'ils ne peuvent franchir. L'intrépide appui de la vertu desintéressée suffit pour lever une infinité d'obstacles, & l'éloquence d'un homme de bien peut effrayer la Tirannie au milieu de toute sa puissance.

Si vous voulez donc être homme en effet, apprenez à redescendre. L'humanité coule comme une eau pure & salutaire, & va fertiliser les lieux bas; elle cherche toujours le niveau, elle laisse à sec ces roches arides qui menacent la campagne & ne donnent qu'une ombre nuisible ou des éclats pour écraser leurs voisins.

Voilà, mon ami, comment on tire parti du présent en s'instruisant pour l'avenir, & comment la bonté met d'avance à profit les leçons de la sagesse, afin que quand les lumières acquises nous resteroient inutiles, on n'ait pas pour cela perdu le tems employé à les acquérir. Qui doit vivre parmi des gens en place ne sauroit prendre trop de préervatifs contre leurs maximes empoisonnées, & il n'y a que l'exercice continuel de la bienfaisance qui garantisse les meilleurs cœurs de la contagion des ambitieux. Essayez, croyez moi; de ce nouveaux genre d'études; il est plus digne de vous que ceux que vous avez embrassés, & comme l'esprit s'étrécit à mesure que l'ame se corrompt, vous sentirez bientôt, au contraire, combien l'exercice des sublimes vertus élève & nourrit le génie; combien un tendre intérêt aux malheurs d'autrui sert à mieux en trouver la source, & à nous éloigner en tout sens des vices qui les ont produits.

Je

Je vous devois toute la franchise de l'amitié dans la situation critique où vous me paroissés être; de peur qu'un second pas vers le desordre ne vous y plongeât enfin sans retour, avant que vous eussiez le tems de vous reconnoître. Maintenant je ne puis vous cacher, mon ami, combien votre prompte & sincere confession m'a touchée; car je sens combien vous a coûté la honte de cet aveu, & par conséquent combien celle de votre faute vous pesoit sur le cœur. Une erreur involontaire se pardonne & s'oublie aisément. Quant à l'avenir, retenez bien cette maxime dont je ne me départirai point. Qui peut s'abuser deux fois en pareil cas, ne s'est pas même abusé la premiere.

Adieu, mon ami; veille avec soin sur ta santé, je t'en conjure, & songe qu'il ne doit rester aucune trace d'un crime que j'ai pardonné.

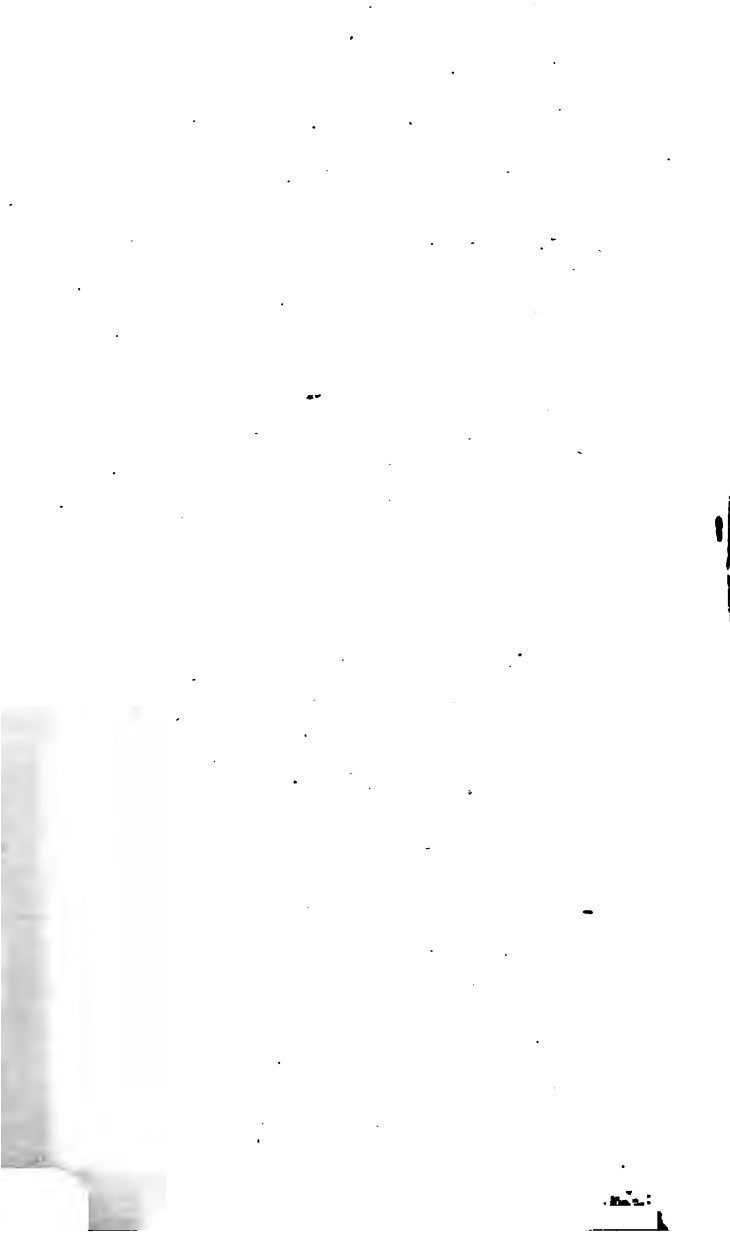
P. S. Je viens de voir entre les mains de M. d'Orbe des copies du plusieurs de vos lettres à Milord Edouard, qui m'obligent à retracter une partie de mes censures sur les matieres & le stile de vos observations. Celles-ci traitent, j'en conviens, de sujets importans, & me paroissent pleines de réflexions graves & judicieuses. Mais en revanche, il est clair que vous nous dédaignez beaucoup, ma Cousine & moi, ou que vous faites bien peu de cas de notre estime, en ne nous envoyant que des relations si propres à l'altérer, tandis que vous en faites pour votre ami de beaucoup meilleures. C'est ce me semble assés mal honorer vos leçons que de juger vos écolieres

L E T T R E XXVIII.

De Julie.

TOUT est perdu ! Tout est découvert ! Je ne trouve plus tes lettres dans le lieu où j'avois cachées. Elles y étoient encore hier. Elles n'ont pu être enlevées que d'aujourd'hui. Ma mere seule peut les avoir sur elle. Si mon pere les voit, c'est fait de ma vie. Eh, que serviroit qu'il ne les vit pas, s'il venoit à les renoncer.... Ah Dieu ! ma mere m'appellera. Où fuir ? Comment soutenir les regards ? Que ne puis-je me cacher au sein de la terre !.... Tout mon corps tremble, & je suis hors d'état de faire un pas.... la honte, la confusion, l'humiliation, les cuisans reproches.... j'ai tout supporté, je supporterai tout. Mais la douleur, l'armes d'une mere éplorée.... ô mon cœur, déchiremens !.... Elle m'attend ; je ne puis tarder davantage.... elle voudra savoir tout, il faudra tout dire..... Regianino sera démenti. Ne m'écris plus jusqu'à nouvel avis, qui fait si jamais.... je pourrais.... mentir ?.... mentir à ma mere.... Ah, faut nous sauver par le mensonge, adieu, nous sommes perdus !

Fin de la Seconde partie.



2/3 32.

